

Sig. t.° Top.°
Est. 70
Tab. 1
Nüm. 5

17-16

Est 70
tab 1^a
nō 5

B^o 399
DE

LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET
D'ÉTUDIER

LES BELLES-LETTRES,

Par rapport à l'esprit & au cœur.

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Uni-
versité de Paris, Professeur d'Eloquence au
College Royal, & Associé à l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SECOND.

Nouvelle Edition.

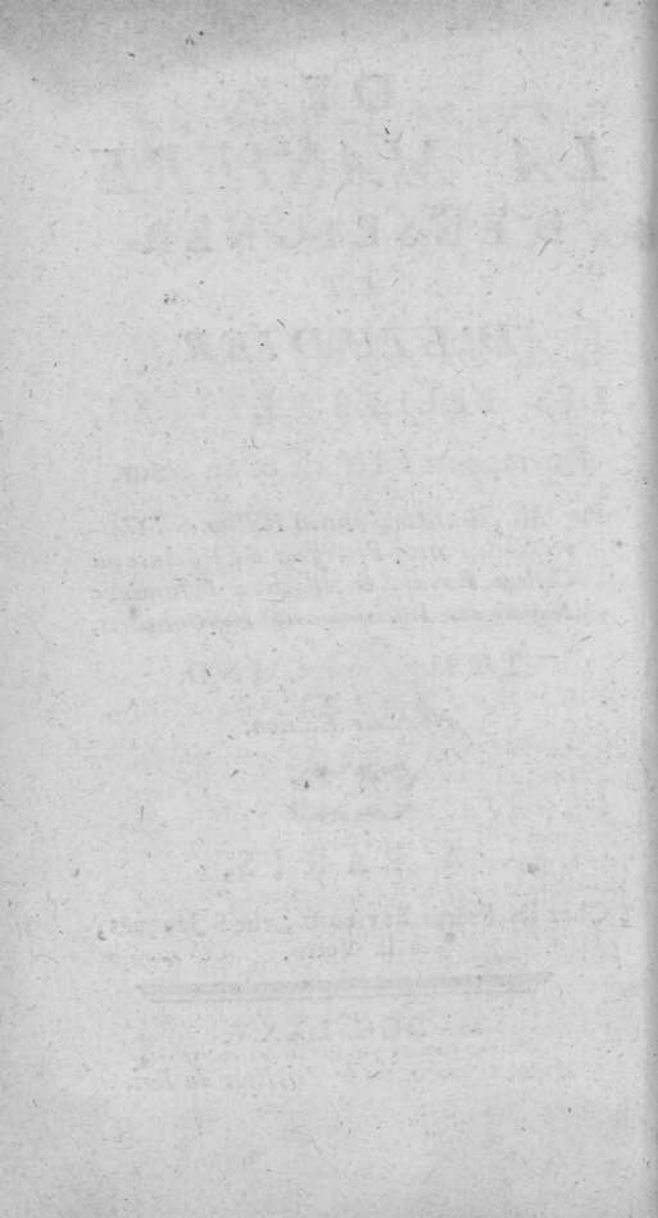


A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





DE

LA MANIERE

D'ENSEIGNER

ET

D'ETUDIER

LES BELLES-LETTRES.

LIVRE TROISIEME.

DE LA RHÉTORIQUE.

Uoique les qualités naturel-
les soient le principal or-
nement de l'éloquence, &
que quelquefois elles suffi-
sent seules pour y réussir,
on ne peut nier cependant que l'art &
les préceptes ne puissent être d'un grand
secours ^a à l'orateur, soit pour lui ser-

^a Ego in his præceptis
hanc vim & hanc utilita-
tem esse arbitror, non ut

ad reperiendum quid dica-
mus arte ducamur, sed ut
ea quæ natura, quæ studio,

4 DES PRÉCEPTES

vir de guide , en lui donnant des règles sûres , qui apprennent à discerner le bon du mauvais , soit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçu de la nature.

a Ces préceptes , fondés sur les principes du bon sens & de la droite raison , ne sont autre chose que des observations judicieuses , faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs , qu'on a ensuite rédigées par ordre , & réunies sous des certains chefs ; ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art , mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par-là de comprendre que la rhétorique , sans la lecture des bons Ecrivains , est une science stérile & muette , & qu'ici comme dans tout le reste , *b* les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet , au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir , l'orateur semble les prendre par la main , & les y faire entrer ,

quæ exercitatione consequimur , aut recta esse confidamus , aut prava intelligamus , cum quo referenda sint , didicerimus. *Cic. 2. de Orat. n. 232.*

a Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus , non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti ; sed , quæ sua spon-

te homines eloquentes facerent , ea quosdam observasse , atque id egisse. Sic esse non eloquentiam ex artificio , sed artificium ex eloquentia natum. 1. *de Orat. n. 146.*

b In omnibus ferè minus valent præcepta , quam experimenta. *Quintil. l. 2. cap. 5.*

DE LA RHÉTORIQUE. §

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique, est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les regles qu'on leur a données, & à imiter les modeles qu'on leur a mis devant les yeux, tout le soin des maîtres par rapport à l'éloquence, se réduit à trois choses, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la composition.

Quintilien nous apprend que de son temps la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur temps aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très-long, & dans des questions très-épineuses, & souvent assez inutiles; & c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paroît en plusieurs endroits fort ennuyeuse. Il avoit le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture des auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'esprit des jeunes gens.

a Ceterum, sentientibus jam tam optima, duæ res impedimento fuerunt, quod & longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, &c. *Quint. l. 2. c. 5.*

6 DES PRECEPTES

Mais quelque bonne volonté qu'il eut, il ne lui fut pas possible de résister au torrent, & il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRECEPTES

DE

RHÉTORIQUE.

LA bonne maniere d'apprendre la rhétorique, seroit de la puiser dans les sources même, je veux dire, dans Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs, sur-

tout des Grecs, est beaucoup au dessus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les professeurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particulière, & se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien, où seront traitées les matières qu'ils leur expliqueront. Car il seroit, ce me semble, honteux, qu'on sortit de rhétorique sans avoir quelque idée & quelque connoissance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

Ce qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'usage. On peut connoître le nombre des différentes parties du discours, celui des Tropes & des Figures, en savoir très-exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la composition. Cela est utile, & nécessaire même jusqu'à un certain point; mais ne suffit pas, ce n'est-là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les observations qui rendent raison & qui montrent l'effet de chaque prétexte,

c'est un corps sans ame. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'est une des regles de l'Exorde, que l'orateur, pour se concilier la bienveillance des Juges, doit parler fort modestement de lui-même, ne point montrer son éloquence, & rendre même suspecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce précepte est fort bon, & très-nécessaire; mais les réflexions que Quintilien y ajoute, sont d'un bien plus grand prix.

« Il est naturel, dit-il, qu'on se sente
 » porté d'inclination pour ceux qui sont
 » les plus foibles; & un Juge religieux
 » écoute volontiers un avocat qu'il re-
 » garde comme incapable de surprendre
 » sa religion; & dont il ne croit point
 » devoir se défier. De-là, ajoute-t-il, le
 » soin qu'avoient les Anciens de cacher
 » leur éloquence, bien différent de la
 » vanité des orateurs de notre siècle,
 » qui ne songent qu'à l'étaler ».

Il en rapporte ailleurs une autre raison encore plus belle, puisée dans la nature même, & fondée sur la connois-

a In his quoque commendatio tacita, si nos infirmos & impares ingenii contra agentium dixerimus... Est enim naturalis favor pro laborantibus, & judex religiosus libentissimè patronum audit,

quem justitiæ suæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multùm ab hac nostrorum temporum jactatione diversa. *Quint. l. 4. c. 1.*

sance du cœur de l'homme. ^a « Il ne
 » sied jamais à personne, dit-il, de se
 » vanter soi-même; mais un orateur sur-
 » tout a mauvaise grace de tirer vanité
 » de son éloquence. Cela rebute ses au-
 » diteurs, & souvent même le rend
 » odieux; car il y a naturellement dans
 » le cœur de l'homme, je ne fais quoi
 » de grand, de noble, d'élevé, qui fait
 » qu'il ne peut rien souffrir au dessus de
 » lui. C'est pourquoi nous relevons vo-
 » lontiers ceux que nous trouvons abat-
 » tus, ou qui s'abaissent eux-mêmes,
 » parce que cela nous donne un air de
 » supériorité, & que cet état d'abaisse-
 » ment ne laissant plus de lieu à la ja-
 » lousie, un sentiment naturel de bonté
 » en prend aussi-tôt la place. Au con-
 » traire, celui qui se fait trop valoir,
 » blesse notre orgueil, en ce que nous
 » croyons qu'il nous rabaisse & nous
 » méprise, & qu'il ne semble pas tant
 » s'élever lui-même, que faire descen-
 » dre les autres au dessous de lui ».

On met ordinairement la briéveté

^a Omnis sui vitiosa jac-
 tatio est, eloquentiæ ta-
 men in oratore præcipuè;
 affertque audientibus non
 fastidium modò, sed plerum-
 que etiam odium. Habet
 enim mens nostra sublime
 quiddam, & erectum, &
 impatiens superioris. Ideò-
 que abjectos, aut submit-
 tentes se, libenter alleva-

mus, quia hoc facere tan-
 quam majores videmur, &
 quoties discessit æmulatio,
 succedit humanitas. At,
 qui se supra modum extol-
 lit, premere ac despiciere
 creditur: nec tam se ma-
 jorem, quam minores ce-
 teros facere. *Quint. l. 11.
 c. 1.*

entre les qualités que doit avoir la Narration, & on la fait consister à ne dire que ce qu'il faut : *quantum opus sit*. Si ce précepte n'est développé; il n'éclaire pas beaucoup l'esprit, & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met dans tout son jour. *a* « Quand » j'avertis que la briéveté consiste à ne » dire que ce qu'il faut, je ne prétends » pas que l'orateur doive se borner à » ce qui suffit pour exposer simplement » le fait. La narration, pour être courte, » ne doit pas manquer de graces; au- » trement elle seroit sans art, & ennuye- » roit. Car le plaisir trompe & amuse, » & ce qui plaît paroît moins durer; » de même qu'un chemin riant & uni, » quoique plus long, fatigue moins » qu'un chemin plus court qui seroit » escarpé ou désagréable ».

On sent bien *b* que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, & servent même à former & à nourrir le

a Quantum opus est autem, non ita solum accipi volo quantum ad iudicandum sufficit; quia non inornata debet esse brevitatis alioqui sit indocta. Nam & fallit voluptas, & minus longa quæ delectant videntur, ut amœnum ac molle iter etiam si est spatii amplioris, minus fatigat quam durum arduumque compendium. *Quint.*

lib. 4. cap. 2.

b His omnibus admiscebitur dicendi ratio... quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ possit. Nam plerumque nudæ illæ artes nimia subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid est in oratione generosius, & omnem succum ingenii bibunt, & ossa detegunt. *Quintil. Proem. l. l.*

style, au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une manière si nue & si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, & qu'à décharner le discours, en ne lui laissant ni force, ni agrément,

Mr. Herfan, ancien Professeur au College du Plessis, sous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entières, & qui a contribué à former plusieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Université, avoit composé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les Anciens. Mais il faudroit un temps trop considérable pour la dicter, ce qui est un grand inconvénient; & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroîtroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la source même.

Il me semble donc que pour ménager le temps, qui est fort précieux dans les études, il seroit à souhaiter qu'on se servît dans l'Université d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, précise, qui donnât des définitions bien exactes; qui joignît aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples, & qui indiquât sur chaque matière les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, & même de Longin, dont on a une si bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la classe une par-

tie de ces endroits, & ils pourroient eux-mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année; & le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parents qui souhaiteront que leurs enfants fassent un solide progrès dans cette classe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie, quelque profession qu'ils doivent embrasser, c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moyen en effet que des écoliers, presque encore enfants, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connoissance & dans l'usage de la langue latine, pour l'ordinaire peu laborieux, puissent dans un espace si court saisir les préceptes d'un art si important?

Les Romains avoient bien un autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand, la jeunesse dont on prenoit quelque soin, s'y appliquoit sérieusement, & passoit plusieurs années sous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un Ancien, on se relâchoit quelquefois de cette excellente discipline, & des peres ambitieux, uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfants, les

poussoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées, comme s'il étoit aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait passer par les différents degrés des études ordinaires, s'ils leur avoient laissé le temps de mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs, de se remplir des principes de la bonne philosophie, de se former un style exact & correct, ils les auroient mis en état de soutenir dignement tout le poids & toute la majesté de l'éloquence.

CHAPITRE SECOND.

DE LA

COMPOSITION.

C'Est sur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas & une provision des termes & des manières de par-

ler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée, & de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matieres de Composition.

LEs matieres de composition sont une espece de plan que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur le champ, & les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer; ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matiere de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, & qui ne demande presque que d'être étendue & ornée.

De ces deux manieres, la premiere est la moins pratiquée, mais elle n'est pas la moins utile, & je suis persuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'essai, on reconnoitra par l'expérience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de

les faire ainsi composer de temps en temps en sa présence, en les interrogeant de vive voix, & leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modeles de ces sortes de matieres de composition.

Il est naturel de commencer par les matieres les plus faciles, & le plus à la portée des jeunes gens, telles que sont les fables; & pour cela il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premieres semaines celles de Phedre, qui sont un modele parfait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phedre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera succéder à ces fables de petites narrations, d'abord très-simples, ensuite plus ornées; des lieux communs; des paralleles, soit entre de grands hommes d'un caractere différent, dont on leur aura appris l'histoire; soit entre différentes professions, comme on voit que Ciceron, dans son plaidoyer pour Muréna, compare ensemble l'art militaire & la jurisprudence; soit entre les différentes actions, comme le même Ciceron dans le beau discours qu'il fit

pour Marcellus, compare les vertus guerrieres de César avec sa clémence. Ces sortes de matieres fournissent beaucoup, & donnent lieu de trouver bien des pensées.

Les discours, les harangues, sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique, & par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

Les matieres de composition, soit latines, soit françoises, que le maître donnera, doivent être travaillées avec soin, & c'est de-là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur applanir dans le commencement toutes les difficultés, & leur donner des matieres proportionnées à leurs forces, & qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque temps exercés de la sorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainsi, sur la voie, & leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls & sans secours. Ensuite on ne fera pas mal de les abandonner entièrement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de paresse & d'engourdissement, qui les empêche de faire aucun effort, & de rien trouver d'eux-mêmes,

C'est à peu près ce que nous voyons que font les oiseaux. Tant que leurs petits sont tendres & foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils sont devenus un peu plus forts, la mere les accoutume à sortir du nid, & leur apprend à voler, en voltigeant elle-même alentour. Enfin, quand elle a essayé leurs forces, elle leur fait prendre l'essor, & les abandonne à eux-mêmes.

Entre les devoirs du Professeur de rhétorique, la maniere de corriger les compositions des écoliers est un des plus importants, & n'est pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien sur cette matiere, sont tout-à-fait judicieuses, & peuvent beaucoup servir aux maîtres; ils y apprendront sur-tout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit & de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude & la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux sortes de narrations; l'une seche & sans grace, l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. *b* C'est un

a Cui rei simile quidam facientes aves cernimus, quæ teneris infirmisque foetibus cibos ore suo collatos partiuntur; at cum visi sunt adulti, paululum egredi nidis, & circumvo-

lare sedem illam præcedentes ipsæ docent; tum expertas vires libero cælo suæque ipsorum fiducia permittunt. *Quint. l. 2 c. 7.*

b Vitium utrumque; pejus tamen illud quod ex

» défaut, dit-il, de part & d'autre; le
 » premier pourtant, qui marque disette
 » & stérilité, est pire que le dernier, qui
 » est causé par trop d'abondance & de
 » richesse. Car il ne faut ni exiger ni
 » attendre un discours parfait d'un en-
 » fant; mais j'augurerai bien d'un esprit
 » fécond, d'un esprit qui fait produire de
 » lui-même, & faire de nobles efforts,
 » dût-il quelquefois se laisser emporter.
 » Je ne hais point que dans cet âge il
 » y ait quelque chose à retrancher; je
 » veux même qu'un maître, comme une
 » bonne nourrice, plein d'indulgence
 » pour ses tendres élèves, leur donne une
 » douce nourriture, & les laisse se rem-
 » plir de ce qu'il y a de plus agréable &
 » de plus fleuri, comme d'un lait déli-
 » cieux... Permettons leur de s'égayer
 » un peu, de prendre quelques hardies-
 » ses, d'inventer, & de se plaire dans
 » ce qu'ils inventent, quoique leurs pro-
 » ductions ne soient encore ni châtiées,
 » ni justes. On remédie facilement au

inopia, quàm quod ex copia
 venit. Nam in pueris ora-
 tio perfecta nec exigi, nec
 sperari potest; melior autem
 est indoles læta generosi-
 que conatus, & vel plura
 iusto concipiens interim
 spiritus. Nec unquam me
 in his discentis annis of-
 fendat, si quid superfu-
 erit. Quum ipsis doloribus hoc
 esse curæ velim, ut tene-

ras adhuc mentes more
 nutricum mollius alant,
 & satiari veluti quodam
 jucundioris disciplinæ lac-
 te patiantur... Audeat
 hæc ætas plura, & inveni-
 niat, & inventis gaudeat,
 sint licet illa interim non
 satis sicca & severa. Fa-
 cile remedium est uberta-
 tis, sterilia nullo labore
 vincuntur... *Quintil. l.*
2. c. 4.

» trop d'abondance, mais la stérilité est
 » un mal sans remède ».

“ a Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute
 » Quintilien, savent bien que je ne fais
 » ici que suivre son sentiment. Voici
 » comme il s'en explique au second
 » livre de l'Orateur : *Je veux*, dit-il,
 » *qu'un jeune homme donne carrière à son es-*
 » *prit, & qu'il montre de la fécondité.* La sé-
 » cheresse dans les maîtres n'est donc pas
 » moins à craindre, sur-tout pour les
 » enfants, que ne le sont des terres ari-
 » bes & brûlées pour de jeunes plantes.
 » Un jeune homme entre leurs mains
 » rampe toujours, & n'ose rien hasarder
 » au dessus de la portée la plus com-
 » mune. Ce qui n'est que maigreur, leur
 » paroît santé, & ce qu'ils appellent ju-
 » gement, est pure foiblesse. Ils se per-
 » suadent qu'il suffit d'être exempt de
 » défauts ; mais par-là même ils tom-
 » bent dans un grand défaut, qui est
 » de manquer de perfection.

“ b Je dois avertir aussi que rien n'a-

a Quod me de his æta-
 tibys sentire nemo mira-
 bitur, qui apud Cicero-
 nem legerit : *Volo enim*
se efferat in adolescente
fecunditas. Quapropter
 inprimis evitandus, &
 in pueris præcipuè, ma-
 gister aridus, non minùs
 quàm teneris adhuc plan-
 tis siccum & sine humore
 ullo solum. Inde fiunt hu-
 miles statim, & velut ter-

ram spectantes, qui nihil
 supra quotidianum sermo-
 nem attollere audeant. Ma-
 cies illis pro sanitate, &
 judicii loco infirmitas est,
 & dum satis putant vitio
 carere, in id ipsum inci-
 dunt vitium, quod virtuti-
 bus carent. *Ibid.*

b Ne illud quidem quod
 admoneamus indignum est,
 ingenia puerorum nimia

» bat si fort l'esprit des enfants, que
 » d'avoir un maître trop sévère & trop
 » difficile à contenter. Car ils se cha-
 » grinent, ils désespèrent du succès, &
 » ils prennent enfin l'étude en aversion,
 » ou, ce qui leur nuit autant, la frayeur
 » qu'ils ont de dire mal, les glace à tel
 » point, qu'ils ne tentent pas même de
 » bien dire ».

“ Qu'un *a* maître, sur-tout par rapport
 » à cet âge, s'applique donc particulié-
 » rement à se rendre agréable, afin
 » d'adoucir par des manieres insinuan-
 » tes ce qu'il y a de dur dans la correc-
 » tion. Louer un endroit, trouver un
 » autre supportable, changer celui-ci,
 » & dire pourquoi il le change, rac-
 » commodér celui-là, en y mettant un
 » peu du sien; voilà comme il doit s'y
 » prendre. La *b* différence de l'âge en
 » doit mettre aussi dans la maniere de
 » corriger les compositions, & l'on doit
 » demander plus ou moins, selon que

interim emendationis seve-
 ritate deficere. Nam & des-
 perant, & dolent, & no-
 vissimè oderunt: & quod
 maximè nocet, dum om-
 nia timent, nihil conantur.
Ibid.

a Jucundus ergo tum
 maximè debet esse præ-
 ceptor: ut quæ alioqui na-
 turâ sunt aspera, molli ma-
 nu leniantur: laudare ali-
 qua, ferre quædam, mu-
 tare etiam, redditâ cur id
 fiat ratione; illuminare in-

terponendo aliquid sui.
Ibid.

b Aliter autem alia ætas
 emendanda est, & pro mo-
 do virium exigendum &
 corrigendum opus. Sole-
 ham ego dicere pueris ali-
 quid ausis licentius aut læ-
 tius, laudare illud me adhuc
 venturum tempus, quo
 idem non permitterem. Ita
 & ingenio gaudebant, &
 judicio non fallebantur.
Ibid.

» les écoliers sont plus ou moins avan-
 » cés. Pour moi, quand je voyois des
 » enfants qui égayoient un peu trop leur
 » style, & dont les pensées étoient plus
 » hardies que solides : quant à présent,
 » leur disois-je, cela est bien ; mais il
 » viendra un temps que je ne vous
 » passerai pas la même chose. Par-là ils
 » se trouvoient flattés du côté de l'es-
 » prit, & n'étoient point trompés du
 » côté du jugement ».

Je n'ai rien à ajouter à de si excel-
 lentes réflexions, sinon ce que Quinti-
 lien lui-même y ajoute dans un autre
 endroit, où il traite des devoirs & des
 qualités d'un bon maître. « *a* Qu'il ne
 » refuse point aux jeunes gens, dit-il,
 » la louange qu'ils méritent, mais aussi
 » qu'il ne la prodigue pas ; car l'un
 » jette dans le découragement, & l'au-
 » tre donne une sécurité dangereuse.
 » Quand il trouvera quelque chose à
 » corriger, qu'il ne soit ni amer, ni
 » offensant. Rien ne leur donne tant
 » d'aversión pour l'étude, que de se
 » voir continuellement repris avec un
 » air chagrin qui semble venir d'un es-
 » prit de haine ».

a In laudandis discipulo-
 rum dictionibus nec mali-
 gnus, nec effusus : quia res
 altera tædium laboris, al-
 tera securitatem parit. In
 emendando quæ corrigenda
 erunt, non acerbus,

minimèque contumeliosus.
 Nam id quidem multos à
 proposito studendi fugat,
 quod quidam sic objurgant,
 quasi oderint. *Quintil.* l.
 2. cap. 2.

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai rapporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compositions de ses écoliers, est de ne se pas contenter de blâmer les expressions & les pensées qui lui paroîtront mauvaises, mais d'en rendre en même temps la raison, & d'y en substituer d'autres, de leur fournir sur le champ quelques phrases, quelques périodes, qui relevent & embellissent leurs compositions, de les leur faire retoucher une seconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de temps en temps des matières corrigées au moins en partie, qui leur servent de modèles, & sur-tout de ne les point rebuter par un air trop sévère, mais de les animer & de les encourager par l'espérance du succès, par des louanges dispensées à propos & avec mesure, & par tous les moyens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation & l'amour du travail.

Cette émulation est un des grands avantages des collèges; & Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raisons qui doive faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

“ Un *a* enfant, dit-il, ne peut ap-

a Adde quòd domi ea ipsi præcipiuntur; in schola discere potest, quæ la, etiam quæ aliis. Audiet

» prendre chez lui que ce qu'on lui
 » enseigne, mais dans les écoles il ap-
 » prend encore ce qu'on enseigne aux
 » autres. Il verra tous les jours son maî-
 » tre approuver une chose, corriger
 » l'autre, blâmer la paresse de celui-ci,
 » louer la diligence de celui-là. Tout
 » lui servira; l'amour de la gloire lui
 » donnera de l'émulation; il aura honte
 » de céder à ses égaux; il voudra même
 » surpasser les plus avancés. Voilà ce
 » qui donne de l'ardeur à de jeunes
 » esprits; & quoique l'ambition soit un
 » vice, on en peut tirer du bien, &
 » la rendre utile ».

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, & il ne manque pas de jeter à son ordinaire de l'agrément & de l'esprit dans des choses qui paroissent si petites & si communes.

« On a établissoit, dit-il, réguliè-
 » ment des examens pour juger du pro-
 » grès des écoliers; & quels efforts ne

multa quotidie probari,
 multa corrigi; proderit ali-
 cujus objurgata desidia,
 proderit laudata industria:
 excitabitur laude æmula-
 tio; turpe ducet cedere
 pari, pulchrum superasse
 majores. Accendunt omnia
 hæc animos: & licet ipsa
 vitium sit ambitio, frequen-
 ter tamen causa virtutum
 est. *Quintil. l. 1. c. 3.*

a Hujus rei judicia præ-
 bebantur. Ea nobis ingens
 palmæ contentio. Ducere
 verò classem multò pulcher-
 rimum. Nec de hoc semel
 decretum erat; tricesimus
 dies reddebat victo certami-
 nis potestatem. Ita nec
 superior successu curam re-
 mittebat; & dolor victum
 ad depellendam ignominiam
 concitabat. Id nobis acrius

» faisons-nous point pour remporter la
 » palme? Mais d'être le premier de la
 » classe & à la tête des autres, c'étoit
 » sur-tout ce qui faisoit l'objet de notre
 » ambition. Au reste, ce n'étoit point une
 » affaire décidée sans retour & pour tou-
 » jours. A la fin du mois, celui qui
 » avoit été vaincu, pouvoit prendre sa
 » revanche, & renouveler la dispute,
 » qui n'en devenoit que plus échauffée.
 » Car l'un dans l'attente d'un nouveau
 » combat, n'oublioit rien pour conser-
 » ver son avantage, & l'autre trouvoit
 » dans sa honte & dans sa douleur
 » des forces pour se relever de sa dé-
 » faite. Je puis assurer que cela nous
 » donnoit plus de courage & d'envie
 » d'apprendre, que ni les exhortations
 » de nos maîtres, ni la vigilance de
 » nos surveillants, ni les vœux em-
 » pressés de nos parents ».

Mais seroit-il permis de mêler mes ré-
 flexions & mes pratiques à celles d'un
 aussi grand maître que Quintilien. A la
 coutume de donner régulièrement les
 places chaque mois, dont il parle ici,
 & qui ne doit jamais être négligée,
 même dans les classes les plus avancées,
 j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un

res ad studia discendi faces
 subdidisse, quam exhorta-
 tiones docentium, pæda-
 gogorum custodiam, vœta

parentum, quantum ani-
 mi mei conjectura colligere
 possum, contenderim. *Ibid.*

grand

grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il falloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, & leur proposois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine: toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places: & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat, & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la maniere dont on peut former les jeunes gens à la Composition, soit de vive voix, soit par écrit.

LE moyen le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matieres traitées par de bons Auteurs, soit latins, soit françois. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours & les expressions;

il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la manière même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercé de vive voix pendant quelque temps, on leur donnera par écrit des matières de composition, tirées aussi, s'il se peut, des bons auteurs, pour les travailler au logis avec plus de loisir.

J'en proposerai quelques modèles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un seul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera plusieurs autres dans la suite. Le récit de l'aventure arrivée à Canius, cité au nombre VI. de l'Article premier, où l'on traite du Genre simple; & le combat des Horaces & des Curiaces, qui sera rapporté, n. 2. du §. 2. où il s'agit des pensées, pourront servir de modèles pour les Narrations.

1. *Eloge de la clémence de César.*

Marcellus en toute occasion s'étoit déclaré contre César d'une manière tout-à-fait injurieuse, & sans garder aucun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il

voulut bien, à la priere du Sénat, pardonner à Marcellus, & lui rendre ses bonnes graces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il est assez naturel de la comparer avec les victoires de César, & de lui donner la préférence. Ce sera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun se rapportera. *La clémence que César vient de faire paroître en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup sur toutes ses victoires.*

Mais cette proposition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicatesse. On demande aux écoliers s'il n'est point à craindre que cette comparaison qui va, ce semble, à diminuer l'éclat des victoires, ne blesse un conquérant fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moyen de prévenir ce mauvais effet, est de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrières de César. Et c'est ce que Cicéron fait d'une manière merveilleuse. Cette règle de Rhétorique sera expliquée dans la suite sous le titre de *Précautions oratoires.*

*Pro Mar
cel. n. 4. 10*

a *Nullius tantum est flumen ingenii nulla di-*

« a Jamais l'éloquence
« avec toutes ses richesses
« & toute sa pompe, ja-
« mais les plus beaux gé-
« nies ne pourront, Cé-
« sar, soutenir la grandeur
« de vos exploits, loin d'y
« pouvoir ajouter un nou-

« veau lustre par la manière
« de les raconter. J'ose ce-
« pendant assurer, & vous
« me permettrez de le dire
« ici en votre présence,
« que parmi tant d'actions
« si éclatantes, il n'en est
« point qui vous soit plus

cendi aut scribendi tanta vis tantaque copia, quæ, non dicam exornare, sed enarrare, C. Cæsar, res tuas gestas possit: tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his esse laudem ampliore, quam eam, quam hodierno die consecutus es. Soleo sæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris usurpare sermonibus, omnes nostrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentissimorumque populorum, omnes clarissimorum Regum res gestas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero præliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec dissimilitudine bellorum posse conferri: nec verò disjunctissimas terras citius cujusquam passibus potuisse peragrari, quam tuis, non dicam cursibus, sed victoriis illustratæ sunt. (aliàs, lustratæ sunt.) Quæ quidem ego nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cujusquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim: sed tamen sunt alia majora,

» glorieuse que celle dont
 » nous venons d'être les té-
 » moins. Je pense souvent
 » en moi-même, & je me
 » fais un vrai plaisir de le
 » publier, que les hauts
 » faits de nos plus célèbres
 » guerriers, ceux des plus
 » illustres Potentats, ceux
 » des plus belliqueuses na-
 » tions de l'univers, ne peu-
 » vent entrer en comparai-
 » son avec les vôtres, soit
 » qu'on examine la gran-
 » deur des guerres, ou la
 » multitude des batailles,
 » ou la variété des pays, ou
 » la rapidité du succès, ou
 » la diversité des entrepri-

» ses. Vous avez soumis
 » par vos victoires un
 » grand nombre de régions
 » séparées les unes des au-
 » tres par de vastes espa-
 » ces; & vous les avez
 » parcourues en Conqué-
 » rant avec autant de vi-
 » tesse qu'auroit pu faire un
 » voyageur. Il faudroit s'a-
 » veugler volontairement
 » pour ne pas convenir que
 » de tels exploits ont une
 » grandeur qui passe pres-
 » que tout ce que nos idées
 » nous en peuvent repré-
 » senter. Il y a néanmoins
 » encore quelque chose de
 » plus admirable.

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerrières de César avec la clémence qu'il a fait paroître en établissant Marcellus ; & l'on préfère celle-ci aux autres par trois raisons, qui peuvent aisément venir dans l'esprit des jeunes gens, du moins les deux premières.

1. RAISON. Un Général n'a pas seul toute la gloire d'une victoire, au lieu que celle de la clémence que César vient de montrer, lui est propre & personnelle. Voilà la proposition simple. L'éloquence consiste à l'étendre, à la développer, & à la mettre dans tout son jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux-mêmes plusieurs choses qui partagent avec le Général la gloire des combats ; & ils ajoutent qu'il n'en est pas ainsi de celle que César s'est acquise en pardonnant à Marcellus.

a Nam bellicas laudes solent quidam extenuare verbis, easque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propriæ sint imperato-

» a Car pour ce qui est
 » des actions guerrières,
 » il se trouve des gens qui
 » prétendent en diminuer
 » l'éclat, en soutenant que
 » le soldat en partage la
 » gloire avec le Chef, qui
 » dès-là ne peut se l'approprier. En effet, la valeur
 » des troupes, l'avantage
 » des lieux, les secours des

» alliés, les armées navales,
 » la facilité des convois,
 » tout cela sans doute contribue beaucoup à la victoire. La Fortune sur-tout se croit en droit de s'en attribuer la plus grande partie, & se regarde presque comme la seule & unique cause des heureux succès.

*rum. Et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, com-
meatus, multùm juvant. Maximam verò partem
quasi suo jure Fortuna sibi vindicat, & quicquid est
prosperè gestum, id penè omne ducit suum.*

*a At verò hujus gloriæ, C. Cæsar, quam es
pausò antè adeptus, socium habes neminem. To-
tum hoc, quantumcumque est, quod certè maxi-
mum est, totum est, inquam, tuum. Nihil sibi ex
ista laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors,
nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipsa rerum
humanarum domina Fortuna, in istius se socie-
tatem gloriæ non offert. Tibi cedit: tuam esse
totam & propriam fatetur. Nunquam enim teme-
ritas cum sapientia commiscetur, nec ad consi-
lium casus admittitur.*

2. RAISON. Il est moins difficile de vaincre des ennemis, que de surmonter ses passions.

*b Domuisti gentes immanitate barbaras, multi-
tudine innumerabiles, locis infinitas; omni copia-*

a « Mais ici vous n'avez
» point de compagnon ni
» de concurrent qui puisse
» vous disputer la gloire que
» votre clémence vient de
» vous acquérir. Quelque
» brillante qu'elle soit, &
» elle l'est infiniment, vous
» la possédez seul toute en-
» tière. Ni le soldat, ni l'of-
» ficier, ni les troupes de
» pied, ni celle de cavalerie,
» n'y peuvent prétendre.
» La Fortune même, cette
» fiere maîtresse des évé-
» nements humains, ne
» peut rien vous dérober
» de cethonneur, elle vous

» le cede entièrement, &
» avoue qu'il vous appar-
» tient en tout & en pro-
» pre, puisque la témérité &
» le hazard ne se trouve-
» rent jamais où préfidet
» la sagesse & la pru-
» dence.»

b « Vous avez soumis des
» peuples innombrables, ré-
» pandas en beaucoup de
» pays différents, formida-
» bles par leur férocité,
» pourvus abondamment de
» tout ce qui est nécessaire
» pour se défendre. Mais
» après tout, vous n'avez
» vaincu pour lors que ce

rum genere abundantes : sed tamen ea vicisti quæ & naturam & conditionem , ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis , tanta copia , quæ non ferro ac viribus debilitari frangique possit. Verum animum vincere , iracundiam cohibere , victoriam temperare , adversarium nobilitate , ingenio , virtute præstantem , non modò extollere jacentem , sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem : hæc qui faciat , non ego eum cum summis viris comparo , sed simillimum Deo judico.

3. RAISON. Il y dans les combats quelque chose de tumultueux , qui même dans le récit qu'on en entend faire , cause je ne fais quel trouble ; au lieu que les actions de bonté & de clémence flattent agréablement l'esprit , & gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

a Itaque , C. Casar , bellicæ tuæ laudes , cele-

» qui étoit de nature & de
 » condition à être vaincu :
 » car il n'est rien de si puis-
 » sant , ni de si redoutable ,
 » dont le fer & la force ne
 » puissent enfin venir à bout.
 » Mais se domter soi-même ,
 » étouffer son ressentiment ,
 » mettre un frein à la victoi-
 » re , relever un ennemi
 » battu , un ennemi considé-
 » rable par sa naissance , par
 » son esprit , par son courage ,
 » & non seulement le rele-
 » ver , mais le faire monter
 » à un plus haut point de
 » fortune qu'il n'étoit avant
 » sa chute : en user ainsi ,
 » c'est se rendre , je ne dis
 » pas comparable aux plus
 » grands hommes , mais pré-
 » que semblable aux Dieux.

a « Vos conquêtes , Cé-
 » sar , se lient , à la vérité ,
 » dans nos annales , & dans
 » celles de presque tous les
 » peup'es , & la postérité la
 » plus reculée ne se taira ja-
 » mais sur vos louanges.
 » Mais lorsqu'on lit ou qu'on
 » entend le récit des guer-
 » res & des batailles , il ar-
 » rive je ne fais comment
 » que l'admiration qu'elles
 » excitent , est en quelque
 » sorte troublée par le cri
 » tumultueux des soldats , &
 » par le son éclatant des
 » trompettes. Au contraire ,
 » le récit d'une action où
 » paroissent la clémence , la
 » douceur , la justice , la
 » modération , la sagesse ,
 » principalement si elle est

brabuntur illæ quidem non solum nostris, sed penè omnium gentium litteris atque linguis; neque nulla unquam ætas de tuis laudibus contiscet: sed tamen ejusmodi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obstrepi clamore militum videntur & tubarum sono. At verò cum aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundiâ præsertim quæ est inimica consilio, & in victorio quæ naturâ insolens & superba est, aut audimus aut legimus: quo studio incendimur; non modò in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos scèpè, quos nunquam vidimus, diligamus?

a Te verò, quem præsentem intuemur, cujus mentem sensusque & os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? quâ benevolentia complectemur? Parietes mediis fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hujus curiæ tibi gratias agere gestiunt,

» faite malgré la colere, tou-
 » jours ennemie des réflexions,
 » & dans la victoire naturellement superbe &
 » insolente, le récit, dis-je, de
 » de cette action, même dans
 » des histoires qui sont feintes,
 » produit en nous une si douce
 » & si vive impression d'estime
 » & d'amour pour ceux qui en
 » sont les auteurs, que nous ne
 » pouvons nous empêcher de les
 » chérir de les chérir quand
 » bien même nous ne les au-
 » rions jamais connus.

a » Vous donc que nous avons
 » le bonheur de voir de nos yeux,
 » dont nous connoissons les dispo-

» tions & les sentiments les plus
 » intimes; vous dont tous les
 » desseins ne tendent qu'à conser-
 » ver à la République tout ce que la
 » fureur de la guerre a épargné,
 » par quelles louanges, par
 » quelles démonstrations de zèle
 » & de respect pour nous vous
 » témoignerez notre reconnoissance?
 » Oui, Cæsar, tout est sensible ici à
 » une telle générosité, même ces
 » murailles qui voudroient, ce
 » semble, marquer leur allégresse
 » de ce que vous ayez leur rendu
 » leur ancien éclat, & rétablir
 » le Sénat dans son ancienne
 » autorité.

quòd brevi tempore futura fit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.

Matiere de Composition françoise donnée par écrit:

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroître de piété & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un Général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne se pas croire infiniment au dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, & ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons ont l'audace & l'impiété de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion & l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles rendent l'homme soumis à Dieu.

C'est dans ces occasions que M. de Turenne faisoit paroître plus de piété. On l'a vu souvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue, se prosterner par terre pour adorer Dieu. Il faisoit dire la Messe tous les jours dans son camp, & y assistoit avec une singuliere dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le temps où le succès paroissoit infaillible, & où de toutes parts on lui annonçoit

une victoire assurée , il réprimoit la joie des officiers , en leur disant : “ si Dieu
 » ne nous soutient ; s’il n’acheve son ou-
 » vrage , il y a encore assez de temps pour
 » être battus.

En faisant relire cette matiere , on avertit les jeunes gens des endroits qu’il faut étendre , & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des pensées.

MATIERE précédente traitée par M. Mascaron dans l’Oraison funebre de M. de Turenne.

“ NE pensez pas , Messieurs , que notre
 » Héros perdit à la tête des armées , &
 » au milieu des victoires , ces sentimens
 » de religion. Certes , s’il y a une occa-
 » sion au monde où l’ame pleine d’elle-
 » même soit en danger d’oublier son
 » Dieu , c’est dans ces postes éclatants où
 » un homme , par la sagesse de sa conduite ,
 » par la grandeur de son courage , par
 » la force de son bras , & par le nombre
 » de ses soldats , devient comme le Dieu
 » des autres hommes ; & rempli de gloire
 » en lui-même , remplit tout le reste du
 » monde d’amour , d’admiration , ou de
 » frayeur. Les dehors même de la guerre ,
 » le son des instruments , l’éclat des
 » armes , l’ordre des troupes , le silence
 » des soldats , l’ardeur de la mêlée , le
 » commencement , le progrès & la con-
 » sommation de la victoire , les cris dis-

» férents des vaincus & des vainqueurs,
 » attaquent l'ame par tant d'endroits,
 » qu'enlevée à tout ce quelle a de sa-
 » gesse & de modération, elle ne connoît
 » ni Dieu ni elle-même. C'est alors que
 » les impies Salmonées osent imiter le
 » tonnerre de Dieu, & répondre par
 » les foudres de la terre aux foudres
 » du ciel. C'est alors que les sacrileges
 » Antiochus n'adorent que leurs bras &
 » leurs cœurs; & que les insolents Pha-
 » raons, enflés de leur puissance, s'é-
 » crient: c'est moi qui me suis fait
 » moi-même. Mais aussi la religion &
 » l'humilité paroissent-elles jamais plus
 » majestueuses, que lorsque dans ce
 » point de gloire & de grandeur elles
 » retiennent le cœur de l'homme dans la
 » soumission & la dépendance où la créa-
 » ture doit être à l'égard de son Dieu?

» M. de Turenne n'a jamais plus vive-
 » ment senti qu'il y avoit un Dieu au
 » dessus de sa tête, que dans ces occasions
 » éclatantes où presque tous les autres
 » l'oublent. C'étoit alors qu'il redoubloit
 » ses prieres. On l'a vu même s'écarter
 » dans les bois, où, la pluie sur la tête,
 » & les genoux dans la boue, il adoroit
 » en cette humble posture ce Dieu de-
 » vant qui les légions des anges tremblent
 » & s'humilient. Les Israélites, pour
 » s'assurer la victoire, faisoient porter
 » l'Arche d'alliance dans leur camp; &

„ M. de Turenne croyoit que le sien se-
 „ roit sans force & sans défense, s'il n'é-
 „ toit tous les jours fortifié par l'obla-
 „ tion de la divine victime qui a triomphé
 „ de toutes les forces de l'enfer. Il y affil-
 „ toit avec une dévotion & une modestie
 „ capable d'inspirer du respect à ces ames
 „ dures, à qui la vue des terribles myf-
 „ tères n'en inspiroit pas.

„ Dans le progrès même de la victoire,
 „ & dans ces moments d'amour propre
 „ où un Général voit qu'elle se déclare
 „ pour son parti, sa religion étoit en
 „ garde, pour l'empêcher d'irriter tant
 „ soit peu le Dieu jaloux par une con-
 „ fiance trop précipitée de vaincre. En
 „ vain tout retentissoit des cris de victoire
 „ autour de lui : en vain les Officiers se
 „ flattoient, & le flattoient lui-même de
 „ l'assurance d'un heureux succès. Il arrê-
 „ toit tous ces emportements de joie où
 „ l'orgueil humain a tant de part, par
 „ ces paroles si dignes de sa piété : *si Deus*
 „ *ne nous soutient, & s'il n'acheve son ouvrage,*
 „ *il y a encore assez de temps pour être battus.*

Même matiere tirée de M. Fléchier.

L'ORATEUR commencera par dire que
 M. de Turenne a montré par son exem-
 ple que sa piété attire les bons succès,
 & qu'un guerrier est invincible, quand
 il a beaucoup de foi. Il rapportoit à Dieu
 seul la gloire de ses victoires, &

ne mettoit sa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme avec peu de troupes avoit attaqué toutes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire est assurée. M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez , notre sort n'est pas en nos mains , & nous serons nous-mêmes vaincus , si le Seigneur ne nous favorise ;* & levant les yeux vers le ciel , il attend la victoire de Dieu seul.

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun , pour montrer combien il est difficile d'être victorieux , & d'être humble tout ensemble. Deux pensées , dont chacune sera tournée en différentes manières , & montrées sous différentes faces , formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille , & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de grâces , il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour lui-même une partie de la gloire qui n'est due qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agissoit pas ainsi. S'il marche , s'il défend des places , s'il se retranche , s'il combat , s'il triomphe , il attend tout de Dieu , & lui rapporte tout. Il faudra à chacune des parties mettre une pensée particulière.

« M. de Turenne a fait voir que le courage devient plus ferme , quand il est

» soutenu par des principes de religion ;
 » qu'il y a une pieuse magnanimité , qui
 » attire les bons succès , malgré les périls
 » & les obstacles ; & qu'un guerrier est
 » invincible , quand il combat avec foi ,
 » & quand il prête des mains pures au
 » Dieu des batailles qui les conduit

» Comme il tient de Dieu toute sa
 » gloire , aussi la lui rapporte-t-il toute
 » entiere , & ne conçoit autre confiance
 » que celle qui est fondée sur le nom du
 » Seigneur. Que ne puis-je vous repré-
 » senter ici une de ces importantes occa-
 » sions où il attaque avec peu de troupes
 » toutes les forces de l'Allemagne ! Il
 » marche trois jours , passe trois rivières ,
 » joint les ennemis , les combat & les
 » charge. Le nombre d'un côté , la va-
 » leur de l'autre , la fortune est long-temps
 » douteuse. Enfin le courage arrête la
 » multitude , l'ennemi s'ébranle , & com-
 » mence à plier. Il s'éleve une voix , qui
 » crie : victoire. Alors ce Général suspend
 » toute l'émotion que donne l'ardeur du
 » combat ; & d'un ton sévère : *Arrêtez ,*
 » dit-il , *notre sort n'est pas en nos mains ; & nous*
 » *serons nous-mêmes vaincus , si le Seigneur ne*
 » *nous favorise.* A ces mots il leve les yeux au
 » Ciel , d'où lui vient son secours ; & con-
 » tinuant à donner ses ordres , il attend
 » avec soumission , entre l'espérance & la
 » crainte , que les ordres du ciel s'exécutent.

» Qu'il est difficile , Messieurs , d'être

» victorieux & d'être humble tout en-
 » semble ! Les prospérités militaires lais-
 » sent dans l'ame je ne fais quel plaisir
 » touchant , qui la remplit & l'occupe
 » toute entiere. On s'attribue une supé-
 » riorité de puissance & de force ; on
 » se couronne de ses propres mains ; on
 » se dresse un triomphe secret à soi-même ;
 » on regarde comme son propre bien ces
 » lauriers qu'on cueille avec peine , &
 » qu'on arrose souvent de son sang. Et
 » lors même qu'on rend à Dieu de solem-
 » nelles actions de graces , & qu'on pend
 » aux vouîtes sacrées de ses temples des
 » drapeaux déchirés & sanglants qu'on a
 » pris sur les ennemis , qu'il est dangereux
 » que la vanité n'étouffe une partie de la
 » reconnoissance , qu'on ne mêle aux vœux
 » qu'on rend au Seigneur , des applaudis-
 » sements qu'on croit se devoir à soi-
 » même , & qu'on ne retienne au moins
 » quelques grains de cet encens qu'on va
 » brûler sur les autels !

» C'est en ces occasions que M. de
 » Turenne , se dépouillant de lui-même ,
 » renvoyoit toute la gloire à celui à qui
 » seul elle appartient légitimement. S'il
 » marche , il reconnoît que c'est Dieu
 » qui le conduit & qui le guide. S'il dé-
 » fend des places , il fait qu'on les défend
 » en vain , si Dieu ne les garde. S'il se
 » retranche , il lui semble que c'est Dieu
 » qui lui fait un rempart , pour le mettre

» à couvert de toute insulte. S'il combat ;
 » il fait d'où il tire toute sa force ; & s'il
 » triomphe , il croit voir dans le ciel une
 » main invisible qui le couronne.

J'ajouterai ici quelques endroits tirés des meilleurs auteurs , & qui me paroissent fort propres à former le goût des jeunes gens , soit pour la lecture , soit pour la composition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des discours composés dans le genre démonstratif , sont les descriptions , les paralleles , les lieux communs. Pour en connoître tout l'art & toute la délicatesse , il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens , & les exprimer d'une manière commune & ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essayerai d'en donner quelques modeles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *VIE PRIVÉE de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacances.*

PROPOSITION SIMPLE. Je souhaiterois pouvoir vous le représenter tel qu'il étoit , lorsqu'après les travaux du Palais , il alloit passer les vacances à Basville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture , tantôt méditant les discours qu'il devoit prononcer à la rentrée du Palais , tantôt accommodant dans

quelque allée de son jardin les différents des payfans.

« QUE ne puis-je vous le représenter
 » tel qu'il étoit , lorsqu'après un long &
 » pénible travail , loin du bruit de la
 » ville & du tumulte des affaires , il al-
 » loit se décharger du poid de sa dignité
 » & jouir d'un noble repos dans sa retraite
 » de Basville ! Vous le verriez , tantôt
 » s'adonnant aux plaisirs innocents de
 » l'agriculture , élevant son esprit aux
 » choses invisibles de Dieu par les mer-
 » veilles visibles de la nature ; tantôt
 » méditant ces éloquents & graves dis-
 » cours qui enseignoient & inspiroient
 » tous les ans la justice , & dans les-
 » quels formant l'idée d'un homme de
 » bien , il se décrivoit lui-même sans y
 » penser ; tantôt accommodant les dif-
 » férens que la discorde , la jalousie , ou
 » le mauvais conseil font naître parmi les
 » habitans de la campagne ; plus con-
 » tent en lui-même , & peut-être plus
 » grand aux yeux de Dieu , lorsque dans
 » le fond d'une sombre allée , & sur un
 » tribunal de gazon , il avoit assuré le
 » repos d'une pauvre famille , que lors-
 » qu'il décidoit des fortunes les plus
 » éclatantes sur le premier trône de la
 » justice.

*Oraison
 funèbre de
 M. de La-
 moignon par
 M. Fléchier*

2. *MODESTIE de M. de Turenne ; sa vie privée.*

PROPOSITION SIMPLE. Personne n'a

parlé de lui-même plus modestement que M. de Turenne. Il racontoit ses victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eu de part. Au retour de ses campagnes les plus glorieuses, il fuyoit les applaudissemens, & craignoit de paroître devant le Roi de peur d'en être loué. C'est alors que dans une condition privée, & parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il se cache, il marche sans suite & sans équipage; mais tout le monde le remarque & l'admire.

« Qui fit jamais de si grandes choses ?

Oraison funebre de M. de Turenne, par M. Flécher. » qui les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, & l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel; il fuyoit les acclamations populaires; il rougissoit de ses victoires; il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'osoit presque aborder le Roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

» C'est alors que dans le doux repos
 » d'une condition privée, ce prince se
 » dépouillant de toute la gloire qu'il avoit
 » acquise pendant la guerre, & se ren-
 » fermant dans une société peu nom-
 » breuse de quelques amis choisis, s'exer-
 » çoit sans bruit aux vertus civiles : sin-
 » cere dans ses discours, simple dans ses
 » actions, fidele dans ses amitiés, exact
 » dans ses devoirs, réglé dans ses desirs,
 » grand même dans les moindres choses.
 » Il se cache; mais sa réputation le dé-
 » couvre. Il marche sans suite & sans
 » équipage; mais chacun dans son esprit le
 » met sur un char de triomphe. On compte,
 » en le voyant, les ennemis qu'il a vain-
 » cus, non pas les serviteurs qui le sui-
 » vent. Tout seul qu'il est, on se figure
 » autour de lui ses vertus & ses victoires
 » qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi
 » de noble dans cette honnête simplicité;
 » & moins il est superbe, plus il devient
 » vénérable.

3. *RÉCEPTION honorable de M. de Turenne par le Roi au retour de ses campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autre-
 fois sous les Empereurs, les plus grands
 Capitaines, au retour de leurs campagnes,
 étoient obligés d'éviter la rencontre de
 leurs amis, & de rentrer de nuit dans
 la ville, de peur de blesser la jalousie du

Prince , qui les recevoit très - froide-
ment , après quoi ils demeuroient con-
fondus dans la foule. M. de Turenne a
eu le bonheur de vivre sous un Roi qui
le combloit de louanges , & l'auroit com-
blé de bienfaits , s'il l'avoit voulu souffrir.
Il revenoit de ses campagnes comme un
simple particulier qui retournoit d'une
promenade. Les regards , les louanges ,
les applaudissemens de tout un peuple ,
ne faisoient aucune impression sur lui.

Oraison
funèbre de
M. de Tu-
renne , par
M. Mascari-
on.

« PERMETTEZ - MOI de rappeler dans
» votre mémoire ces siècles funestes de
» l'Empire Romain , où il n'étoit pas per-
» mis aux particuliers d'être vertueux &
» illustres , parce que les vices des Princes
» ne laissoient ni vertu ni gloire impunies.
» Après avoir conquis des provinces &
» des royaumes , bien loin d'aspirer à
» l'honneur du triomphe , il falloit à son
» retour éviter la rencontre de ses
» amis , prendre la nuit , de peur de
» trop arrêter les yeux du public. Une
» embrassade froide , sans entretien &
» sans discours , étoit tout l'accueil que
» le Prince faisoit à un homme qui
» venoit de sauver l'Empire. Du cabinet
» de l'Empereur , où il ne faisoit que pas-
» ser , il étoit rejeté & confondu dans la
» foule des autres esclaves : *Exceptusque*
» *brevi osculo , nullo sermone , turbæ servientium*
» *immixtus est.*

Tacit.

» M. de Turenne a eu le bonheur de

» vivre & de servir sous un Monarque
 » dont la vertu ne laisse rien à craindre à
 » celle de ses sujets. Il n'y a point de
 » grandeur ni de gloire qui puisse faire
 » ombre à celle du soleil qui nous éclaire ;
 » & l'importance des services n'est jamais à
 » charge à un Prince convaincu par sa pro-
 » pre magnanimité, qu'il les mérite. Ainsi
 » les distinctions d'estime & de confiance
 » de la part du Roi, valaient à M. de Tu-
 » renne la gloire d'un triomphe. Les ré-
 » compenses fussent allées aussi loin que
 » ces distinctions, si le Roi eût trouvé
 » en lui un sujet docile à recevoir des
 » graces. Mais ce qui étoit l'effet d'une
 » sage politique dans ces temps malheu-
 » reux où la vertu n'avoit rien tant à
 » craindre que son éclat, étoit en lui
 » l'effet d'une modestie naturelle & sans
 » art.

» Il revenoit de ses campagnes triom-
 » phantes avec la même froideur & la
 » même tranquillité que s'il fût revenu
 » d'une promenade, plus vuide de sa
 » propre gloire, que le public n'en étoit oc-
 » cupé. En vain les peuples s'empressoient
 » pour le voir; en vain dans les assemblées
 » ceux qui avoient l'honneur de le con-
 » noître, le montroient des yeux, du geste
 » & de la voix à ceux qui ne le connois-
 » soient pas; en vain sa seule présence,
 » sans train & sans suite, faisoit sur les
 » ames cette impression presque divine,

» qui attire tant de respect , & qui est
 » le fruit le plus doux & le plus inno-
 » cent de la vertu héroïque. Toutes ces
 » choses , si propres à faire rentrer un
 » homme en lui-même par une vanité
 » raffinée , ou à le faire répandre au de-
 » hors par l'agitation d'une vanité moins
 » réglée , n'altéroient en aucune ma-
 » niere la situation tranquille de son
 » ame ; & il ne tenoit pas à lui qu'on
 » oubliât ses victoires & ses triomphes. »
 (*Je crois qu'il faut , qu'on n'oubliât. Ce
 peut être une faute d'impression.*)

4. FUIITE de la Reine d'Angleterre sur mer.

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à se retirer de son royaume ; elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux rebelles qui la poursuivoient de fort près. Ce voyage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer , lorsqu'elle alloit prendre possession du sceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui est contraire.

*Oraison
 funebre de
 la Reine
 d'Angle-
 terre par M.
 Bossuet.*

« LA Reine fut obligée à se retirer de
 » son Royaume. En effet , elle partit des
 » ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux
 » rebelles , qui la poursuivoient de si
 » près , qu'elle entendoit presque leurs
 » cris & leurs menaces insolentes. O
 » voyage bien différent de celui qu'elle
 » avoit fait sur la même mer , lorsque

» venant prendre possession du sceptre de
 » la Grande Bretagne, elle voyoit, pour
 » ainsi dire, les ondes se courber sous elle,
 » & soumettre toutes leurs vagues à la
 » dominatrice des mers. Maintenant chaf-
 » sée, poursuivie par ses ennemis impla-
 » cables, qui avoient eu l'audace de lui
 » faire son procès: tantôt sauvée, tantôt
 » presque prise, changeant de fortune à
 » chaque quart d'heure, n'ayant pour elle
 » que Dieu & son courage inébranlable,
 » elle n'avoit ni assez de vents ni assez
 » de voiles pour favoriser sa fuite précé-
 » pitée. »

PARALLELES.

J'appelle ainsi les endroits où l'Orateur rapproche & compare ensemble des objets contraires ou différents. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, & donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déjà remarqué dans les descriptions précédentes: j'en rapporterai encore quelques exemples.

1. PARALLELE de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis, M. le Cardinal

de Bouillon convertissoit les hérétiques ;
& rétabliſſoit les Temples.

*Oraison
funebre de
M. de Tu-
renne, par
M. Fléchier*

« Quelle étoit ſa joie , lorsqu'après
» avoir forcé des villes , il voyoit ſon il-
» luſtre Neveu , plus éclatant par ſes
» vertus que par ſa pourpre , ouvrir &
» réconcilier des Eglises ? Sous les ordres
» d'un Roi auſſi pieux que puiffant , l'un
» faiſoit proſpérer les armes , l'autre éten-
» doit la religion ; l'un abattoit des rem-
» parts , l'autre redreſſoit des autels ; l'un
» ravageoit les terres des Philiftins , l'autre
» portoit l'Arche autour des pavillons
» d'Iſraël. Puis uniſſant enſemble leurs
» vœux , comme leurs cœurs étoient unis ,
» le Neveu avoit part aux ſervices que
» l'Oncle rendoit à l'Erat , & l'Oncle avoit
» part à ceux que le Neveu rendoit à
» l'Eglise » .

*PARALLELE des maux violents & des maladies
de langueur.*

*Oraison
funebre de
M. de Mon-
tauſier, par
M. Fléchier*

« Il eſt vrai qu'elle n'a pas ſouffert
» de ces cruelles pointes de douleur qui
» percent le corps , qui déchirent l'ame ,
» & qui épuifent en un moment toute la
» conſtance d'un malade Mais ſi
» la miſéricord de Dieu a adouci la ri-
» gueur de ſa pénitence , ſa juſtice en a
» augmenté la durée ; & il n'a pas fallu
» moins de force à ſoutenir cette longue
» épreuve , que ſi elle avoit été plus courte
» & plus rigoureuſe.

» En

» En effet , dans les maux violents la
 » nature se recueille toute entiere, le cœur
 » se munit de toute sa constance. On sent
 » beaucoup moins , à force de trop sentir ;
 » & si l'on souffre beaucoup , on a tou-
 » jours la consolation d'espérer qu'on ne
 » souffrira pas long-temps. Mais les ma-
 » ladies de langueur sont d'autant plus
 » rudes que l'on n'en prévoit pas la fin.
 » Il faut supporter & les maux & les
 » remedes , aussi fâcheux que les maux
 » même. La nature en est tous les jours
 » plus accablée ; les forces diminuent à
 » tous moments , & la patience s'affoiblit
 » aussi bien que celui qui souffre.

3. *PARALLELE. La Reine servant les pauvres à
 l'Hôpital, & prenant part à la gloire & aux
 triumpes du Roi.*

« COMPAGNES fidelles de sa piété, qui la
 » pleurez aujourd'hui , vous la suiviez
 » quand elle marchoit dans cette pompe
 » chrétienne ; plus grande dans ce déposi-
 » tement de sa grandeur , & plus glorieuse
 » lorsqu'entre deux rangs de pauvres, de
 » malades, ou de mourants, elle participoit
 » à l'humilité & à la patience de *JESUS-*
 » *CHRIST*, que lorsqu'entre deux haies de
 » troupes victorieuses, dans un char bril-
 » lant & pompeux, elle prenoit part à la
 » gloire & aux triumpes de son Epoux.

*Oraison
 funebre de
 la Reine, par
 M. Flé-
 chier.*

4. PARALLELE d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant.

Oraison
funebre de
M. de La-
moignon par
M. Fléchier

« IL auroit cru manquer à la partie
» la plus essentielle de son état, si, comme
» il sentoit ses intentions droites, il ne les
» rendoit éclairées. Aussi disoit-il ordi-
» nairement, qu'il y avoit peu de diffé-
» rence entre un Juge méchant & un Juge
» ignorant. L'un au moins a devant ses
» yeux les regles de son devoir, & l'image
» de son injustice; l'autre ne voit ni le
» bien ni le mal qu'il fait. L'un peche
» avec connoissance, & il est plus inexcusable;
» mais l'autre peche sans remords,
» & il est plus incorrigible. Mais ils sont
» également criminels à l'égard de ceux
» qu'ils condamnent ou par erreur, ou
» par malice. Qu'on soit blessé par un fu-
» rieux, ou par un aveugle, on ne sent pas
» moins la blessure: & pour ceux qui sont
» ruinés, il importe peu que ce soit ou
» par un homme qui les trompe, ou par
» un homme qui s'est trompé.

LIEUX COMMUNS.

Comme j'en ai déjà cité plusieurs, je n'en rapporterai ici qu'un seul, où l'on fait voir combien l'emploi de Lieutenant de Police dans Paris est important & difficile.

M. de Fon-
tenelle.

« Les citoyens d'une ville bien policée
» jouissent de l'ordre qui y est établi, sans

» songer combien il en coûte de peines à
 » ceux qui l'établissent ou le conservent ;
 » à peu près comme tous les hommes
 » jouissent de la régularité des mouve-
 » ments célestes sans en avoir aucune con-
 » noissance : & même , plus l'ordre d'une
 » police ressemble par son uniformité à
 » celui des corps célestes, plus il est insen-
 » sible ; & par conséquent il est toujours
 » d'autant plus ignoré, qu'il est plus par-
 » fait. Mais qui voudroit le connoître &
 » l'approfondir, en seroit effrayé. Entre-
 » tenir perpétuellement dans une ville
 » telle que Paris, une consommation im-
 » mense, dont une infinité d'accidents
 » peuvent toujours tarir quelque source ;
 » réprimer la tyrannie des marchands à
 » l'égard du public, & en même temps
 » animer leur commerce ; empêcher les
 » usurpations mutuelles des uns sur les
 » autres, souvent difficiles à démêler ;
 » reconnoître dans une foule infinie tous
 » ceux qui peuvent si aisément y cacher
 » une industrie pernicieuse, en purger la
 » société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils
 » peuvent lui être utiles par des emplois
 » dont d'autres qu'eux ne se chargeroient
 » pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien ;
 » tenir les abus nécessaires dans les bornes
 » précises de la nécessité qu'ils sont tou-
 » jours prêts à franchir, les renfermer
 » dans l'obscurité à laquelle ils doivent
 » être condamnés, & ne les en tirer pas

» même par des châtimens trop éclatans,
 » ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que
 » punir, & ne punir que rarement & uti-
 » lement; pénétrer par des conduits sou-
 » terrains dans l'intérieur des familles &
 » leur garder les secrets qu'elles n'ont
 » pas confiés, tant qu'il n'est pas néces-
 » saire d'en faire usage; être présent par-
 » tout sans être vu; enfin mouvoir ou
 » arrêter à son gré une multitude immense
 » & tumultueuse, & être l'ame toujours
 » agissante & presque inconnue de ce
 » grand corps; voilà quelles sont en gé-
 » néral les fonctions du Magistrat de la
 » Police. Il ne semble pas qu'un homme
 » seul y puisse suffire, ni par la quantité
 » des choses dont il faut être instruit, ni
 » par celle des vues qu'il faut suivre, ni
 » par l'application qu'il faut apporter,
 » ni par la variété des conduites qu'il
 » faut tenir, & des caractères qu'il faut
 » prendre. Mais la voix publique répon-
 » dra si M. d'Argenson a suffi à tout. »

On sent bien que des modèles si beaux,
 si parfaits dans leur genre, proposés aux
 jeunes gens, soit pour objet de leur
 lecture, soit pour matière de leurs com-
 positions, sur-tout quand ils sont expli-
 qués & développés par un maître ha-
 bile, sont fort capables de leur élever l'es-
 prit, & de leur donner beaucoup de fé-
 condité & d'invention. Et c'est une des
 raisons qui m'a porté à choisir ces exem-

ples dans le genre démonstratif qui est le plus susceptible d'ornemens.

Quand ils auront lu un nombre assez considérable de ces endroits choisis des bons auteurs, il sera utile de leur y faire remarquer la différence des styles & des caractères, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, soit pour le langage, soit pour le style.

Je n'ai cité jusqu'ici que quatre Auteurs; non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples; mais j'ai dû me borner à un certain nombre; & ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellents; mais aucun d'eux ne ressemble aux autres, & ils ont chacun un caractère particulier qui les distingue; & peut être ne sont-ils pas exempts de tous défauts.

Ce qui domine dans M. Fléchier, est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination, & ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme sensibles & palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ces écrits une sorte de monotonie & d'uniformité. Presque par-tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes les pensées, & souvent les affoiblit,

en voulant les orner. Cette figure , quand elle est rare , & placée à propos , produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du Roi Louis XIV.

Oraison
funèbre de
M. le Tel-
lier.

Toujours Roi par autorité, & toujours Pere par tendresse. Quand elle roule sur un jeu de mots , elle est moins estimable : *Heureux*

Oraison
funèbre de
M. de La-
moignon.

qui n'alla pas après les richesses ! Plus heureux qui les refusa quand elles allerent à lui ! Elle peut même devenir ennuyeuse , quelque solide qu'elle soit , quand elle est trop souvent répétée : *Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues ; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison . . . & qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir.*

Oraison
funèbre de
M. de Mon-
causier.

M. Bossuet écrit d'une maniere toute différente. Peu occupé des graces légeres du discours , & quelquefois même négligeant les regles gênantes de la pureté du langage , il tend au grand , au sublime , au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal , & se soutient moins ; & c'est le caractere du style sublime : mais en récompense il enleve , il ravit , il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires , & comme naturelles.

Oraison
funèbre de
la Reine
d'Angle-
terre.

« O mere , ô femme , ô reine admi-
rable , & digne d'une meilleure fortune ,
» si les fortunes de la terre étoient quelque

» chose ! Enfin , il faut céder à votre sort.

» Elle vit avec étonnement , que , quand
 » l'heure fut arrivée , Dieu alla prendre
 » comme par la main le Roi son fils
 » pour le conduire à son trône. Elle se
 » soumit plus que jamais à cette main
 » souveraine qui tient du plus haut
 » des cieux les rênes de tous les empi-
 » res ; & dédaignant les trônes , qui peu-
 » vent être usurpés , elle attacha son affec-
 » tion au Royaume où l'on ne craint
 » point d'avoir des égaux , ^a & où l'on
 » voit sans jalousie ses concurrents » .

Il fait ainsi le portrait de Cromwel.

« Un homme s'est rencontré d'une
 » profondeur d'esprit incroyable , hypo-
 » crite raffiné autant qu'habile politique ,
 » capable de tout entreprendre & de
 » tout cacher , également actif & infati-
 » gable dans la paix & dans la guerre ,
 » qui ne laissoit rien à la fortune de ce
 » qu'il pouvoit lui ôter par conseil &
 » par prévoyance ; mais au reste si vigi-
 » lant , & si prêt à tout , qu'il n'a ja-
 » mais manqué les occasions qu'elle lui
 » a présentées ; enfin , un de ces esprits re-
 » muants & audacieux , qui semblent être
 » nés pour changer le monde.

Il décrit dans un autre endroit la ma-
 niere dont la Princesse Henriette-Anne

^a Plus amant illud regnum , in quo non timent habere
 consortes. *S. August.*

d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles.

Oraison funèbre de madame la Duchesse d'Orléans.

« Malgré les tempêtes de l'Océan, & les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans le sein de la Reine sa mere, ou plutôt dans le sein de l'Eglise Catholique. »

Oraison funèbre de Marie Thérèse d'Autriche.

« Que dirai je davantage? Ecoutez tout en un mot. Fille, Femme, Mere, Maitresse, Reine, telle que nos vœux l'auroient pu faire, plus que tout cela, chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, & fut humble, non seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

» Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de frapper! Toute la terre en est étonnée. »

Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

Il emploie quelque fois les antitheses; mais elles deviennent sublimes dans son discours. « Malgré le mauvais succès de ses armes infortunées, (il s'agit de Charles I, Roi d'Angleterre) si on a pu le vaincre, on a pu le forcer; & comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible & injuste étant captif ».

M. Mascaron tient quelque chose du caractère des deux Auteurs dont je viens

de parler, sans pourtant leur ressembler entièrement. Il a en même temps beaucoup d'élégance & beaucoup de noblesse ; mais il est, ce me semble, moins orné que l'un, & moins sublime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier, ce qui est un grand art ; peut-être aussi la nature y est-elle moins riche & moins hardie que dans le second.

« Rome profane lui eût dressé des statues sous l'empire des Césars ; & Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les Pontifes de la religion de Jesus-Christ.

*Oraison
funebre de
M. de Turenne.*

» M. de Turenne, vainqueur des ennemis de l'Etat, ne causa jamais à la France une joie si universelle & si sensible, que M. de Turenne vaincu par la vérité, & soumis au joug de la foi.

» Anges du premier ordre, Esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande Ame, dites-nous, quelle fut la joie de l'Eglise du Ciel à la conversion de ce Prince, & avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau Catholique, lorsque du pied des autels de l'Agneau sacrifié vous les portâtes au pied de l'Autel de l'Agneau régnaant dans la gloire.

» Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands spectacles à l'univers ; mais jamais homme ne songea moins

» aux applaudissements des spectateurs.

» Sa maniere, sans avoir rien de dur,
» mettoit pourtant sur son visage tout
» le ressentiment d'une modestie indignée.

» Aussi éloigné, dans ses récits, du faste
» de la modestie, que de celui de l'orgueil.

» Que ne peut pas un grand Maître, lorsqu'il trouve un génie du premier ordre à former ? A peine M. de Turenne a-t-il donné ses premiers conseils, qu'il se voit hors d'état d'en donner d'autres, prévenu par les lumieres, par la pénétration & par l'heureuse & sage impétuosité du courage de ce grand Monarque. (Louis XIV.) Comme on voit la foudre conçue presque en un moment dans le sein de la nue, briller, éclater, frapper, abattre ; ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le cœur du Roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent par-tout. »

L'Auteur du lieu commun sur les fonctions du Lieutenant de Police, a un caractere tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai rapporté est d'un goût exquis, & doit paroître d'autant plus beau, que les beautés y paroissent moins affectées, quoique la matiere fût fort susceptible de ces tours brillants & fleuris auxquels on a mieux aimé substituer la solidité des choses & des pensées.

Les Eloges Académiques, composés par le même auteur, étant dans le genre

d'éloquence que les Latins appellent *tenue & subtile*, le style en est plus simple, comme il a dû l'être, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer; ils feront connoître, pour me servir des termes même que l'Auteur emploie en parlant de l'un de ses confreres, que » tout ce » qu'il dit lui appartient: j'ajouterois vo- » lontiers, & la maniere dont il le dit ».

On y trouve des portraits peints d'après nature, & des descriptions très-naïves, mais très-vives.

« M. Dodard, dit-il, dans l'éloge de » cette illustre Académicien, étoit né » d'un caractère sérieux; & l'attention » chrétienne avec laquelle il veilloit per- » pétuellement sur lui-même, n'étoit pas » propre à l'en faire sortir. Mais ce sé- » rieux, loin d'avoir rien d'austere ni de » sombre, laissoit paroître assez à décou- » vert un fond de cette joie sage & du- » rable, qui est le fruit d'une raison épu- » rée & d'une conscience tranquille. » Cette disposition ne produit pas les em- » portemens de la gaieté, mais une dou- » ceur égale, qui cependant peut devenir » gaieté pour quelques moments, & par » une espece de surprise. Et de tout cela » ensemble se forme un air de dignité qui » n'appartient qu'à la vertu, & que les » dignités même ne donnent point.

» M. de Vauban méprisoit cette poli-
» tesse superficielle dont le monde se
» contente, & qui couvre souvent tant
» de barbarie ; mais sa bonté, son hu-
» manité, sa libéralité, lui composoient
» une autre politesse plus rare, qui étoit
» toute dans son cœur. Il seyoit bien à tant
» de vertus de négliger des dehors, qui,
» à la vérité, lui appartiennent naturel-
» lement, mais que le vice emprunte
» avec trop de facilité.

» A la forme de dialogue, & à cette
» maniere de traiter la Philosophie, on
» reconnoît que Cicéron a servi de mo-
» dele : (il s'agit de la Philosophie de M.
» du Hamel.) Mais on le reconnoît en-
» core à une latinité pure & exquise ;
» &, ce qui est plus important, à un
» grand nombre d'expressions ingénieuses
» & fines, dont ses ouvrages sont semés.
» Ce sont des raisonnemens philoso-
» phiques, qui ont dépouillé leur sé-
» cheresse naturelle, ou du moins ordi-
» naire, en passant au travers d'une
» imagination fleurie & ornée, & qui
» n'y ont pris cependant que la juste dose
» d'agrément qui leur convenoit. Ce qui
» ne doit être embelli que jusqu'à une me-
» sure précise, est ce qui coûte le plus à
» embellir.

» IL regne en cet ouvrage (la re-
» cherche de la vérité du Pere Malle-
» branche) un grand art de mettre des

» vérités abstraites dans leur jour, de les
 » lier ensemble, de les fortifier par leur
 » liaison... La diction, outre qu'elle est
 » pure & châtiée, a toute la dignité
 » que les matieres demandent, & toute
 » la grace qu'elles peuvent souffrir. Ce
 » n'est pas qu'il eût apporté aucun soin
 » à cultiver les talents de l'imagination ;
 » au contraire, il s'est toujours fort atta-
 » ché à les décrier. Mais il en avoit na-
 » turellement une fort noble & fort vive,
 » qui travailloit pour un ingrat, malgré
 » lui, & qui ornoit la raison en se ca-
 » chant d'elle.

» La Botanique n'est pas une science
 » sédentaire & paresseuse, qui se puisse
 » acquérir dans le repos & dans l'om-
 » bre d'un cabinet... Elle veut que l'on
 » coure les montagnes & les forêts, que
 » l'on gravisse contre des rochers escar-
 » pés, que l'on s'expose aux bords des
 » précipices. Les seuls livres qui peuvent
 » nous instruire à fond dans cette ma-
 » tiere, ont été jetés au hazard sur
 » toute la surface de la terre ; & il faut
 » se résoudre à la fatigue & au péril de
 » les chercher & de les ramasser.... Son
 » inclination dominante (de M. de Tour-
 » nefort) lui faisoit tout surmonter. Ces
 » rochers affreux & presque inaccessibles
 » qui l'environnoient de toutes parts,
 » dans les Pyrenées, s'étoient changés pour
 » lui en une magnifique bibliotheque, où

» il avoit le plaisir de trouver tout ce que
 » sa curiosité demandoit, & où il passoit
 » des journées délicieuses.

L'auteur des Eloges fait employer à propos certains traits d'histoire & d'antiquité, fort propres à apprendre au jeunes gens l'usage sobre & raisonnable qu'on en doit faire dans la composition.

« On lui a reproché [à M. Parent]
 » d'être obscur dans ses écrits. Car nous
 » ne dissimulons rien, & nous suivons
 » en quelque sorte une loi de l'ancienne
 » Egypte, où l'on discutoit devant des
 » Juges les actions & le caractère des
 » morts, pour régler ce qu'on devoit à
 » leur mémoire ».

« Un Roi d'Arménie demanda à Néron
 » un acteur excellent, & propre à toutes
 » sortes de personnages, pour avoir,
 » disoit-il, en lui seul une troupe entiere.
 » On eût pu dire de même avoir en M.
 » de la Hire seul une académie entiere
 » de sciences ».

En parlant de M. Leibnitz, qui avoit embrassé presque toutes les sciences :
 « Nous sommes obligés de le partager
 », ici, & pour parler philosophiquement,
 », de le décomposer. De plusieurs Hercules l'antiquité n'en a fait qu'un, &
 », du seul Leibnitz, nous ferons plusieurs
 », savants ».

« Il alla [M. Fagon] en Auvergne,
 », en Languedoc, en Provence, sur les

Alpes & sur les Pyrenées, & n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert ; c'est-à-dire, le Jardin Royal, qui n'étoit si dénué de plantes, que ce n'étoit presque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourroit peut-être en soupçonner quelque une dans un certain tour de pensées un peu trop uniforme, quoique les pensées soient fort diversifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court & vif en forme de sentence, & qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre ».

Ce qui élève l'esprit, devoit toujours aussi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Eglise, l'en éloignoit.

La même cause qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même.

Ce qu'il croyoit, il le voyoit : au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, &c.

Je craindrois qu'un modele si autorisé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits, appelés dans Sénèque, *stimuli quidam & subiti ictus sententiarum* ; qui, selon le même auteur, semblent, par leur affectation étudiée, man-

dier l'applaudissement, & qui étoient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos nondum captabatur plausibilis oratio.*

Epist. 159.

Il ne s'enfuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejetés ; ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à craindre, & c'est cette raison qui m'oblige à insister souvent & fortement sur ce point.

CHAPITRE TROISIEME.

*DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION
des Auteurs.*

J'AI déjà remarqué en parlant des différents devoirs du Professeur de Rhétorique par rapport à l'éloquence, que l'explication des Auteurs en étoit une des parties les plus essentielles, & qu'on pouvoit dire en un sens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet, c'est en expliquant les Auteurs que le maître fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes usage dans la composition.

Les regles qui regardent l'explication des Auteurs, conviennent sans doute jusqu'à un certain point à toutes les classes ;

mais cependant elles appartiennent d'une maniere plus particuliere à la Rhétorique , parce qu'alors les jeunes gens ayant l'esprit plus formé , sont aussi plus en état d'en profiter. Jusques-là on s'est plus appliqué à leur apprendre les regles & les principes de la grammaire , & à leur faire remarquer l'exactitude , la pureté & l'élégance du langage. *a* Mais le devoir propre du Rhéteur , c'est de leur faire sentir l'économie d'un discours , les beautés qui s'y trouvent & les défauts même qui peuvent s'y rencontrer.

b « Il fera observer comment dans » l'exorde , on se rend les auditeurs favo- » rables : quelle clarté il y a dans la nar- » ration , quelle briéveté , quel air de sin- » cérité , quel dessein caché quelquefois , » & quel artifice ; car ici le secret de » l'art n'est guere connu que des maîtres de » l'art : quel ordre ensuite & quelle jus-

a *Demonstrare virtutes , vel , si quando ita incidat , vitia , id professionis ejus atque promissi , qui se magistrum eloquentiæ pollicetur maxime proprium est. Quint. lib. 2. cap. 5.*

b Quæ in procemio conciliandi Judicis ratio : quæ narrandi lux , brevitatis , fides , quod aliquando consilium & quæ quam occulta calliditas : (namque ea sola in hoc ars est quæ intelligi nisi ab artifice non potest ;) quanta deinceps in dividendo prudentia : quam subtilis & crebra argumentatio : quibus

viribus inspiret , quæ jucunditate permulceat , quanta in maledictis asperitas , in jocis urbanitas : ut denique dominetur in affectibus , atque in pectora irrumpat , animumque judicum similem iis quæ dicit efficiat. Tum in ratione eloquendi , quod verbum proprium , ornatum , sublime : ubi amplificatio laudanda , quæ virtus ei contraria : quid speciosè translatum : quæ figura verborum : quæ lenis & quadrata , virilis tamen compositio. *Quintil. lib. 2. cap. 5.*

» tesse dans la division : comment l'Ora-
 » teur fait trouver avec esprit & entasser
 » les uns sur les autres , un grand nombre
 » de moyens & de raisonnements ; com-
 » ment il est tantôt véhément & sublime ,
 » tantôt au contraire doux & insinuant ;
 » quelle force & quelle violence il met
 » dans ses invectives, quel sel & quel agré-
 » ment dans les railleries : enfin, comment
 » il remue les passions, comment il se rend
 » maître des cœurs, & tourne les esprits
 » selon qu'il lui plaît. De-là passant à l'é-
 » locution, il leur fera remarquer la pro-
 » priété, l'élégance, la noblesse des expres-
 » sions, en quelle occasion l'amplification
 » est louable, & quelle est la vertu opposée ;
 » la beauté des métaphores, & les diffé-
 » rentes figures ; ce que c'est qu'un style
 » coulant & périodique, mais pourtant
 » mâle & nerveux. »

On peut regarder cet endroit de Quin-
 tilien comme un excellent abrégé des
 préceptes de Rhétorique, & des devoirs
 du maître en expliquant les auteurs.
 Tout ce que je dirai dans la suite, ne
 servira qu'à le développer & à le mettre
 dans un plus grand jour.

Je commencerai par donner une idée
 des trois genres ou caractères d'éloquence,
 & j'établirai dans cet article quelques
 règles générales de Rhétorique qui me
 paroîtront les plus propres à former le
 goût, ce qui est proprement le but que

je me propose dans cet ouvrage. Je passerai ensuite aux observations principales que je crois que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions sur l'éloquence du Barreau, de la Chaire, & sur celle de l'Écriture sainte.

Avant tout, je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être superficielle & rapide. *a* Il faut revoir souvent les mêmes endroits, surtout les plus beaux; les relire avec attention, les comparer les uns avec les autres, en approfondir le sens & les beautés, se les rendre familiers presque jusqu'à les savoir par cœur. Ce moyen le plus assuré de profiter de cette lecture, qu'on doit regarder comme la nourriture de l'esprit, est de la digérer à loisir, & de la convertir par-là, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Pour cela *b* il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture, ce que *c* Sénèque dit d'une vaste

a Optimus quisque legendus est, sed diligenter, ac penè ad scribendi sollicitudinem... Repetamus autem, & tractemus: & ut cibos mansos ac prope liquefactos dimittimus, quo faciliùs digerantur; ita lectio non cruda, sed multa iteratione mollita, & velut confecta,

memoriæ imitationique tradatur. *Quintil. liv. 10. c. 1.*

b Tu memineras sui, cujusque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multum legendum esse, non multa. *Plin. Epist. 9. lib. 7.*

c Quo mihi innumerabiles libros & bibliothecas?... Onerat discentem turba,

bibliotheque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à y jeter le désordre & la confusion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis, & les étudier à fond, que de promener sa curiosité sur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer & parcourir rapidement.

ARTICLE PREMIER.

Des trois différens genres ou caracteres d'éloquence.

COMME *a* il y a trois devoirs principaux de l'Orateur, qui sont d'instruire, de plaire, & de toucher : il y a aussi trois genres d'éloquence, qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime, & le genre tempéré.

Le premier *b* paroît convenir plus

non instruit : multoque factius est paucis te auctoribus tradere, quam errare per multos. *Senec. de Tranq. an. c. 9.*

a Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. Probare, necessitatis est; delectare, suavitatis; flectere, victoriæ.... Sed quot officia oratoris, tot sunt genera dicendi: subtile, in probando; modicum in delectando; vehemens in flectendo. *Orat. n. 69.*

b Illo subtili præcipuè ratio narrandi probandique consistet. *Quintil. l. 12. c. 10.*

Ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipsum deceat, sic hæc subtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo sit venustus, sed non ut appareat. Tum removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum: nec calamistri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta can-

particulièrement à la Narration & à la preuve. Son caractère principal est la clarté, la simplicité, la précision. Il n'est pas ennemi des ornements, mais il n'en peut souffrir que de simples, & rejette ceux qui sentent l'affectation & le fard. Ce n'est pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeste, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en relève encore le prix. La naïveté des pensées, la pureté du langage, & je ne sais quelle élégance qui se fait plus sentir qu'elle ne paroît, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui semblent annoncer que l'Orateur cherche à plaire. En un mot, il en est de ce genre d'écrire, comme de ces tables servies proprement & simplement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout raffinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

a Il y a un autre genre d'écrire, tout

doris & ruboris omnia repellentur : elegantia modò & munditia remanebit. Sermo purus & latinus : dilucidè planèque dicetur. *Orat. n. 78. 79.*

Verecundus erit usus oratoriae quasi supellestilis. *n. 80.*

Figuras adhibet quidem hic subtilis, sed paulò parcius. Nam, sic, ut in epularum apparatu, à magnificen-

tia recedens, non se parcum solùm, sed etiam elegantem videri volet ; eliget quibus utatur... Aberunt quæsitæ venustates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifestè deprehensum appareat. *Ibid. n. 84.*

a Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus : in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus or-

différent du premier : noble , riche ; abondant & magnifique , c'est ce qu'on appelle le grand , le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence a de plus relevé , de plus fort , de plus capable de frapper les esprits : la noblesse des pensées , la richesse des expressions , la hardiesse des figures , la vivacité des mouvements. C'est cette sorte d'éloquence qui dominoit autrefois souverainement à Athenes & à Rome , & qui s'y étoit rendu maîtresse absolue des délibérations publiques ; c'est elle qui enleve & qui ravit l'admiration & les applaudissements ; c'est elle qui tonne , qui foudroie , & qui *a* , semblable à un fleuve rapide & impétueux , entraîne & renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisième *b* genre , qui tient comme le milieu entre les deux autres ; qui n'a ni la simplicité du premier , ni la force du second ; qui en approche , mais sans leur ressembler ; qui participe

natum dicendi , & copiam admiratæ gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere passæ sunt , sed hanc eloquentiam quæ cursu magno sonituque ferretur , quam suspicerent omnes , quam admirarentur , quam se assequi posse diffident. Hujus eloquentiæ est tractare animos ; hujus omni modo permovere. *Orat. n. 97.*

Nam & grandiloqui , ut ita dicam , fuerunt , cum am-

pla & sententiarum gravitate , & majestate verborum vehementes , varii , copiosi , graves , ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Orat. n. 20.*

a At ille qui saxa devolvat , & pontem indignetur , & ripas sibi faciat , multus & torrens , judicem vel nitentem contra feret , cogetque ire quæ rapit. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

b Est quidam interjectus , intermedius , & quasi tem-

de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornements de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semble à une belle rivière, dont l'eau est claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§. I.

Du Genre simple.

I. De ces trois genres d'écrire, le premier, qui est le simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paroisse. Comme

peratus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum, vicinus amborum, in neutro excellens, utriusque, particeps, vel utriusque si verum quærimus, potius expers. Isque uno tenore, ut aiant, in dicendo fluit, nihil afferens præter facilitatem & æqualitatem. *Orat. n. 20.*

Uberius est aliquantoque robustius quàm hoc humile, summissius autem quàm illud amplissimum..... Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque est in hac orationis forma suavitatis. *Ibid. n. 91.*

Medius hic modus & transf-

lationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis; lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque sylvis inumbratus. *Quintil. l. 12. c. 30.*

a Summissus est & humilis consuetudinem imitans, ab indifertis re plus quàm opinionione differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere. Nam orationis subtilitas, imitabilis quidem illa videtur esse existimanti: sed nihil est experienti minus. *Orat. n. 76.*

le style qu'on y emploie est fort naturel, & qu'il s'écarte peu de la maniere commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir; & quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquents se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; & pour s'en *a* convaincre, il ne faut qu'en faire l'essai: car après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir. *b* Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y sont le plus versés, reconnoissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse & solidité, & cependant d'une maniere si simple & si naturelle; que chacun se flatte d'en pouvoir faire autant.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'Orateur, fait remarquer *c* que dans les autres arts ce qui est le plus excellent, est le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire; au lieu qu'en

a Ut sibi quis speret idem, sudet multum, frustra que laboreat ausus idem. *Horat.*

b Rem indicare sermonis quotidiani, & in quemcumque etiam indoctiorum cadentis esse existimant: cum interim, quod tanquam facile contemnunt, nescias præstare minus velint: an possint. Neque enim aliud in eloquentia cuncta experti difficilius regerient, quam id

quod se dicturos fuisse omnes putant, postquam audierunt. *Quintil. lib. 4. c. 2.*

c In ceteris artibus id maxime excellit, quod longillimè sit ad imperitorum intelligentia sensuque disjunctum: in dicendo autem vitium vel maximum est, à vulgari genere orationis atque à consuetudine communis sensus abhorre. *Lib. de Orat. n. 12.*

matiere d'éloquence, c'est un défaut essentiel de s'écarter de la maniere ordinaire de parler. Il ne prétend pas par-là que le style de l'Orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui regne dans les conversations, mais il veut que l'Orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de raffinement, ou par trop d'élévation, rendroient le discours obscur & inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber, est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son style de celui de la conversation, n'est point, à proprement parler, la différence des termes. ^a Car ils sont, à peu de chose près, les mêmes de part & d'autre; & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source; mais l'Orateur fait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particuliere, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une con-

^a Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba: neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur: sed

ea nos cum jacentia sustulimus è medio, sicut molliſſimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. *Lib. 3. de Orat. n. 177.*

tradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matière que nous traitons ici, fait une réflexion très-judicieuse. « Cicéron, a dit-il, a écrit » quelque part que la perfection consiste » à dire de ces choses qu'il semble que tout » le monde pourroit aisément dire de » même, à quoi néanmoins on trouve plus » de difficulté qu'on ne pensoit, quand on » vient à le tenter. Et dans un autre endroit, il dit qu'il ne s'est point étudié à » parler comme chacun s'imagineroit pourroit le faire, mais comme personne n'oseroit l'essayer; en quoi il semble se contredire. Cependant l'un & l'autre est fort juste; car de l'un à l'autre il n'y a de distance que le sujet que l'on traite. En effet, cette simplicité & cet air négligé d'un style naturel où il n'y a rien d'affecté, sied admirablement bien aux petites causes; & le grand, le merveilleux convient fort aux grandes. Cicéron excelle en ces deux qualités: dont l'une, à ce qu'il semble aux ignorants, est fort aisée à attraper; mais au jugement des connoisseurs, ni l'une ni l'autre ne l'est. »

a Cicero quodam loco scribit id esse optimum, quod cum te facile credideris consequi imitatione non possis. Alio vero, non se id egisse, ut ita diceret quomodo se quilibet posse consideret, sed quomodo nemo. Quod potest pugnare inter se videri. Verum utrumque, ac merito laudatur. Causa enim mo-

doque distat: quia simplicitas illa, & veint securitas in affectata orationis, mire tenues causas decet; majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero: ex quibus alterum imperiti se posse consequi credent, neutrum qui intelligunt. *Quintil. l. 11. cap. 1.*

On voit par-là quele style simple doit être employé quand on parle de choses simples & communes; & qu'il convient surtout aux récits, & aux parties du discours où l'Orateur ne songe qu'à instruire ses auditeurs, ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

IV. *a* De-là venoit cette attention des Anciens à cacher l'art, qui cesse en effet de l'être, s'il est visible, bien différente de l'ostentation & du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur esprit. *b* De là certaines négligences qui ne choquent point, & ne déplaisent point, parce qu'elles marquent un Orateur plus occupé des choses que des mots. *c* De-là enfin cet air de modestie & de retenue que les anciens avoient soin ordinairement de faire paroître dans l'exorde & dans la narration; pour le style, pour l'expression, pour les pensées, pour le ton même & le geste. L'Orateur n'est pas encore admis dans les esprits. On l'observe avec attention. Alors tout ce qui

a Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio: multum ab hac temporum nostrorum iactatione diversa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

b Habet ille stylus quiddam quod indicet non ingrati negligentiam, de re hominis magis quam de verbis laborantis. *Orat. n. 77.*

c Frequentissimè proce-
mium decebit & sententia-
rum, & compositionis, &

vultus modestia... Diligenter ne suspecti simus in illa parte vitandum: propter quod minimè ostentari debet in principis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra iudicem recepti sumus, & custodit nos recens audientium attentio. Magis conciliatis animis, & jam calentibus, hæc libertas feretur, *Quintil. l. 4. c. 1.*

sent l'art, est suspect à l'auditeur, & le met en défiance, en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embûches. Dans la suite il est moins sur ses gardes, & laisse plus de liberté.

a Ciceron remarque que Démosthène a suivi cette règle dans son beau plaidoyer pour Crésiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeste, & ne passe à ce style vif & véhément qui regne dans la suite, qu'après s'être insinué peu à peu & comme par degrés dans les esprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant, & *b* il relève dans Crassus ce caractère de modestie & de retenue, qui, bien loin de nuire à son discours, rendoit l'Orateur même plus aimable & plus estimable par l'idée avantageuse qu'il donnoit de sa personne.

Homère & Virgile, dont la poésie est si noble & si sublime, ont commencé l'un & l'autre leurs poëmes par un début fort simple, & très-éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raison dans un poëte de son temps.

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

a Demosthenes in illa pro Ctesiphonte oratione longe optima, summissus à principio; deinde, dum de legibus disputat, pressius; post sensim incedens, judices ut vidit ardentes, in reliquis exultavit audacius. *Orat. n. 26.*

Principia verecunda non

elatis intensa verbis. *Ibid. n. 124.*

b Fuit merificus quidam in Crasso pudor; qui tamen non modo non obesset ejus orationi, sed etiam probitatis commendatione prodesset. *1. de Orat. n. 122.*

a Il est ridicule en effet de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être simple & sans affectation. *b* Ce feu, cet éclat si vif, dégénèrent souvent en fumée ; au lieu qu'un style plus simple d'abord & moins éclatant, plaît extrêmement quand il est suivi d'une grande lumière.

Cette règle, que l'exorde doit être simple & modeste, n'est point générale, ni pour la prose, ni pour la poésie. Il y a des harangues dont le sujet souffre, & demandent même que l'Orateur commence d'un air noble & grand ; & le début le plus sublime convient parfaitement à l'Ode, au lieu qu'il pourroit blesser ailleurs. M. de la Mothe, dans le discours qui est à la tête de ses Odes, apporte une bonne raison de cette différence, pour ce qui regarde la poésie. « C'est, dit-il, que » le Poëme étant un ouvrage de longue » haleine, il est dangereux de commencer » d'un ton difficile à soutenir ; au lieu que » l'Ode étant resserrée dans d'étroites » bornes, on ne court aucun risque à » échauffer d'abord le lecteur, qui n'aura » pas le temps de se refroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainsi un homme qui » auroit à faire une longue course, devroit se ménager d'abord, pour ne pas

a Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu? *Horat. de art. poet.*

b Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat. *Ibid.*

» épuiser trop tôt les forces ; & au con-
 » traire , celui qui n'auroit à fournir
 » qu'une petite carrière , pourroit par un
 » premier effort , augmenter sa légéreté
 » naturelle , & en achever plus rapidement
 » la course.

V. On ne peut trop faire remarquer
 aux jeunes gens le caractère de simplicité
 qui regne dans les anciens. Il faut les ac-
 coutumer à étudier en tout la nature , &
 leur répéter souvent que la meilleure élo-
 quence est celle qui est la plus naturelle
 & la moins recherchée. Celle dont il s'agit
 ici , consiste dans une certaine naïveté &
 dans une élégance qui plaît extrêmement ,
 par cette raison-là même qu'elle ne cher-
 che point à plaire. Les Grecs lui donnent
 a un nom qui est fort expressif : c'est
 ἀφελεικ. *Aphélès* , se dit d'un genre de vie
 simple , frugale , modeste , honnête , sans
 luxe , sans faste , à qui rien ne manque ,
 mais qui n'a rien aussi de superflu. C'est à
 peu près ce qu'Horace appelle *simplex
 munditiis* : une élégante simplicité.

VI. Le récit de l'aventure arrivée à
 Canius , est de ce genre. Il se trouve dans
 le troisieme livre des Offices de Cicéron :
 je le rapporterai tout entier , avec la tra-
 duction qu'en a fait M. Dubois.

b. C. *Canius* , *eques Romanus nec infacetus* , &

a Ipsa illa ἀφελεικ simplex & inaffectata habet
 quorodam purum , qualis
 etiam in feminis amatur , or-
 natum. *Quint. l. 8. c. 3.*

b « C. Canius , Chevalier
 » Romain , homme agréable
 » & de bon esprit , & qui n'é-
 » toit point sans étude ,
 » étant allé à Syracuse , non

satis litteratus, *cùm se Syracusas*, *otianti*, *ut ipse dicere solebat*, *non negotiandi causa*, *contulisset*; *dictitabat se hortulos aliquos velle emere*, *quò invitare amicos*, & *ubi se oblectare sine interpellatoribus posset*. Quelle élégance dans ces mots, *nec infacetus*, & *satis litteratus* ! Le François en rend très-bien le sens, mais n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espece de jeu de mots, *otianti*, *negotiandi*, & dans ces diminutifs, *dictitabat*, *hortulos*, qui ne peut se transporter dans une langue étrangere.

a Quod cum percrebuisset, *Pythius ei quidam*, *qui argentariam faceret Syracusis*, *dixit venales quidem se hortos non habere*, *sed licere uti Canio*, *si vellet*, *ut suis*; & *simul ad cœnam hominem in hortos invitavit in posterum diem*. *Cùm ille promississet*, *tum Pythius*, *qui esset ut argentarius*, *apud omnes ordines gratiosus*, *piscatores ad se convocavit*, & *ab his petivit ut ante suos hortulos postridie piscarentur*, *dixitque quid eos facere vellet*. Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius*, *qui esset, ut argentarius*, *apud omnes ordines gratiosus* Elle n'est pas si bien rendue

» pour affaire, mais pour ne
 » rien faire, comme il avoit
 » accoutumé de dire, fit sa-
 » voir qu'il seroit bien aise
 » d'acheter une maison de
 » plaisance proche de la
 » ville, pour y aller quelque-
 » fois se divertir avec ses
 » amis & se dérober aux vi-
 » sites.

» a Ce bruit s'étant ré-
 » pandu dans la Ville, un
 » certain Pythius, qui fai-
 » soit la banque à Syracuse,
 » lui dit qu'il en avoit une qui,

» à la vérité, n'étoit point à
 » vendre, mais qu'il la lui of-
 » froit pour en user comme
 » si elle étoit à lui, & le pria
 » d'y venir manger le lende-
 » main. Canius l'ayant pro-
 » mis, l'autre, qui par son com-
 » merce s'étoit acquis tou-
 » tes sortes de gens, fit ve-
 » nir les pêcheurs, les pria de
 » venir le lendemain pêcher
 » devant sa maison, & leur
 » donna quelques autres or-
 » dres qui convenoient à
 » son dessein.

dans le françois, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les personnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui est bien plus élégant que s'il avoit mis, *illum*.

a *Ad canam tempore venit Canius, Opiparè à Pythio apparatus convivium. Cymbarum antè oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat, afferebat : antè pedes Pythii pisces abjiciebantur.* Le style concis, où les verbes sont supprimés, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'est une beauté dont notre langue est rarement susceptible. Il y a, ce me semble, dans ces derniers mots, *antè pedes Pythii pisces abjiciebantur*, une belle image de gens qui s'empressoient de jeter aux pieds de Pythius une grande quantité de poissons. Je ne fais pourquoi le traducteur y a substitué une autre pensée, qui n'est point dans le latin.

b *Tum Canius : Quæso, inquit, quid est hoc, Pythi ? Tantumne piscium, tantumne cymbarum ? Et ille : Quid mirum, inquit ? Hoc loco est, Sy-*

a « Canius ne manqua pas
au rendez vous. Il trouva
un festin magnifique, &
toute la mer couverte de
barques de pêcheurs, qui
venoient l'un après l'autre
apporter à Pythius une
grande quantité de pois-
sons, comme s'ils fussent
venus de les prendre de-
vant lui.

b « Canius tout surpris de
ce qu'il voyoit. Quoi,

» dit-il à Pythius, y a-t-il
» donc ici tant de poissons,
» & y voit-on tous les jours
» tant de barques de pê-
» cheurs ? Tous les jours,
» dit Pythius. Il n'y a que ce
» seul endroit autour de Sy-
» racuse, où l'on trouve du
» poisson, & où les pêcheurs
» puissent même venir pren-
» dre de l'eau ; & tous ces
» gens-là ne sauroient se
» passer de cette maison.

racusis quicquid est piscium; hic aquatio: hæc villâ isti carere non possunt.

a Incensus Canius cupiditate, contendit à Pythiout venderet. Gravate ille primò. Quid multa? Impetrat: emit homo cupidus & locuples tanti, quanti Pythius voluit, & emit instructos: nomina facit: negotium conficit. Rien n'est plus admirable que tout ce récit. Mais ces deux mots *homo cupidus & locuples*, sont d'un goût exquis; ils renferment les deux raisons qui déterminèrent Canius à acheter si cher cette petite maison: c'est qu'il en avoit grande envie, & qu'il étoit fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot: *Canius*, homme riche, qui aimoit son plaisir. Ce n'est pas ce que signifie, *homo cupidus*.

b Invitat Canius postridie familiares suos: venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Querit ex proximo vicino, num ferie quædam piscatorum essent, quòd eos nullos videret. Nulla, quod

« a Voilà Canius amou-
 « reux de la maison. Il presse
 « Pythius de la lui vendre.
 « Pythius paroît avoir bien
 « de la peine à s'y résoudre;
 « il s'en fait beaucoup prier;
 « enfin il y consent. Canius,
 « homme riche, qui aimoit
 « son plaisir, l'achete tout
 « ce que l'autre voulut,
 « & l'achete même toute
 « meublée. On fait le con-
 « trat: voilà l'affaire con-
 « sommée.

« b Canius prie de ses amis
 « de ly venir voir dès le
 « lendemain. Il s'y rend lui-
 « même de fort bonne heure.
 « Mais il ne voit ni pêcheurs,
 « ni barques. Il demande à

« quelque voisin s'il étoit
 « fête ce jour là pour les pé-
 « cheurs. Nulle fête que je
 « sache, dit le voisin. Jamais
 « on ne pêche ici: & hier je
 « ne savois ce que tout cet
 « appareil vouloit dire. Voi-
 « là Canius en grande co-
 « lere. Mais que faire? Car
 « Aquilius, mon collègue &
 « mon ami, n'avoit pas en-
 « core établi ses formules
 « contre le dol & la mau-
 « vaise foi. Or ce qu'on ap-
 « pelle *dol*, *mauvaise foi*,
 « c'est, disoit le même Aqui-
 « lius, donner lieu à quel-
 « qu'un de s'attendre à une
 « chose, & en faire une
 « autre.

sciam, inquit ille; sed hic piscari nulli solent. Itaque heri mirabar quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret? Nondum enim Aquilius, Collega & familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas: in quibus ipsis, cum ex eo quaereretur quid esset dolus malus, respondebat, cum esset aliud simulatum, aliud actum.

Qu'on ôte à ce récit certains tours, & certain nombre de pensées & d'expressions, on ne changera rien au fonds, & & l'on n'aura omis aucune des circonstances nécessaires, ^a mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicatesse, c'est-à-dire, tout ce qui rend le discours orné.

Plin. l. 18. c. 6. VII. Je ne puis m'empêcher de rapporter encore ici une petite histoire que Pline le Naturaliste nous a conservée, où l'on verra dans un seul mot, ce que c'est que cet ornement simple & naturel dont nous parlons. Un esclave, qui s'étoit tiré de servitude, ayant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel succès lui attira la jalousie de tous ses voisins, qui l'accuserent d'user de magie, & d'employer des sortilèges, pour procurer à son petit champ une si étonnante fertilité, & pour rendre leurs terres stériles. Il fut appelé en jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On sait que l'assemblée du peuple se tenoit dans

^a Caret ceteris lenociniis detur hac venustate, jaceat expositio; & nisi commen- necesse est. *Quint.* l. 4. c. 2.

la place publique. *a* Il amena avec lui la fille, qui étoit une grosse payfanne très-laborieuse, bien nourrie & bien vêtue, dit l'Historien de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous ses instruments de labour, qui étoient en fort bon état, des hoyaux très-pesants, une charrue bien équipée & bien entretenue, & fit aussi venir les bœufs, qui étoient gros & gras. Puis se tournant vers les Juges: Voilà, dit-il, mes sortileges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hæc sunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit: *Nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliasque & sudores.* Les suffrages ne furent point partagés, & il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui, à la simple lecture de ce récit, ne soit frappé de la beauté de cette réponse, *veneficia mea, Quirites, hæc sunt*: Voilà mes sortileges. Mais en quoi donc consiste cette beauté? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime? Rien de tout cela. C'est la naïveté seule de cette réponse, & une ingénieuse simplicité puisée dans la nature même, qui plaît & qui charme. Qu'on

a Instrumentum rusticum omne in forum attulit, & adduxit filiam validam, atque (ut ait Pisq.) bene cura-

tam ac vestitam, ferramenta egregie facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves saturos.

substitue à ce peu de paroles si simples & si peu recherchées, le discours le plus spirituel & le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du paysan toute sa grace. C'est ainsi, comme le rapporte le même Pline, que Néron, par un mauvais goût qui lui faisoit préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lysippe, en la faisant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il fallut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art : *cum pretio perisset gratia artis, detractum est aurum* : & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat, que la statue recouvra son ancien prix.

Plin. lib.
34. cap. 8.

§. II.

Du Genre sublime.

Le sublime, le merveilleux est ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainsi dans le discours qui est à la tête de ses Odes : *Je crois, dit-il, que le sublime n'est autre chose que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & précision.* Il rend ensuite raison de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, & renferme des réflexions fort judicieuses. Je ne sais pourtant si la dernière partie de cette définition est bien juste : *exprimés avec élégance & précision.* Ces deux qualités sont-elles donc si essentielles au sublime, que sans elles il ne puisse subsister ? Je croyois que l'*élégance*, bien loin de faire le caractère propre du sublime, sou-

vent lui étoit opposée; & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un est de Moÿse : *Dieu dit, que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit*; l'autre d'Homere : *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.* Pour la précision, ou brièveté, elle convient quelquefois au sublime, lorsqu'il consiste dans une pensée courte & vive, comme dans les deux exemples précédents, mais il me semble qu'elle n'en fait pas l'essence. ^a Il y a dans Démosthene & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui sont pourtant très-sublimes, quoique la brièveté ne s'y rencontre point. J'use de la liberté que M. de la Mothe donne à ses lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expose simplement mes doutes, mais en les soumettant à ses lumières. L'admirable traité de Longin sur cette matière, seroit seul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai presque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui seront pour eux comme autant de règles & de principes.

M. Despréaux prétend que par sublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les Orateurs appellent le style sublime, mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, transporte. Le style sublime, dit-il, veut toujours de

^a Ce n'est point apparemment cette espece de sublime qu'on définit ici.

grands mots ; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée , dans une seule figure , dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque , qui souffre plusieurs difficultés , je me contente d'avertir que par sublime , j'entends ici également & celui qui a plus d'étendue & se trouve dans la suite du discours , & celui qui est plus court , & consiste dans des traits vifs & frappants , parce que dans l'une & dans l'autre espece , j'y trouve également une maniere de penser & de s'exprimer avec noblesse & grandeur , ce qui fait proprement le sublime.

I. Le style simple dont j'ai d'abord parlé , quoique parfait dans son genre , & rempli de graces souvent inimitables , est bon pour instruire , pour prouver & même pour plaire ; mais il ne produit point ces grands effets , sans lesquels ^a Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples & naturelles n'ont rien de grand , & qu'on y voit un Orateur toujours tranquille , cette égalité de style n'échauffe & ne remue point l'ame.

Longin. c. i. Au lieu que le genre sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise , qui est toute autre chose que de plaire seulement , ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion , que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puis-

^a Eloquentiam quæ admirationem non habet , nullam judico. Cic. in *Epist. ad Brutum*.

fance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enleve l'ame de quiconque nous écoute... Par ce ton de majesté & de grandeur, par ces mouvements vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y regnent, il enleve l'auditeur, & le laisse comme abattu & ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs.

Chap. 28.

II. C'est ce que *a* Quintilien remarque au sujet d'un endroit sublime & éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornelius Balbus, où il avoit inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non seulement par des acclamations, mais même par des battements de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne seroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eu en vue que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un style simple & élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe & l'éclat de son éloquence qui arracherent à tout son audi-

Pro Cornel. Balbo
n. 9. 61.

a Nec fortibus modò, sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii : qui non assecutus esset docendo judicem tantum, & utiliter demum ac latinè perspicuèque dicendo, ut populus Romanus admirationem suam non acclamatione tantum, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor & auc-

toritas, expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset profecuta dicentem, si usitata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo qui aderant, nec sensitse quid facerent, nec spontè judicioque plausisse, sed velut mente captos, & quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum. *Quintil. l. c. 3.*

toire ces cris & ces applaudissements qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espece de ravissement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le temps de songer, ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voilà proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bien-tôt, & du genre sublime. Celui-ci remue, agite, élève l'ame au dessus d'elle-même, & fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une impression à laquelle il est difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, & dont le souvenir dure, & ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le style commun & ordinaire, quoique rempli de beautés & de graces, ne touche, pour ainsi dire, que la surface de l'ame, & la laisse dans sa situation tranquille & naturelle. En un mot, l'un plaît & flatte, l'autre ravit & transporte : c'est ainsi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage, mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur-tout.

IV. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément & impétueux. Le style de Platon ne laisse pas d'être élevé, bien qu'il coule sans être rapide, & sans faire de bruit. Démosthene

Longin.
chap. 5.

Chap. 29.

Chap. 10.

est grand, quoique serré & concis; & Cicéron l'est aussi, quoique diffus & étendu. On peut comparer Démosthène, à cause de la violence, de la rapidité, de la force & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que, comme un grand embrasement, il dévore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Au reste, continue Longin, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

V. Le vrai sublime consiste dans une manière de penser noble, grande, magnifique; & il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle, un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes idées, de sentiments généreux, & de je ne sais quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit & de style doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage à Alexandre. *Pour*

moi, lui disoit Parménion, si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi, repliqua ce Prince, si j'étois Parménion. N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Je rapporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté & le caractère que tous les préceptes.

Excudent alii spirantia mollius æra . . .

Æn. l. 6.
v. 847. &c.

Orabunt causas melius, &c.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Hæc tibi erunt artes : pacisque imponere morem,

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Horat. Od.
2. lib. 2.

Et cuncta terrarum subacta

Præter atrocem animum Catonis.

M. de Pelisson, dans l'éloge du Roi, parle ainsi : Ici il détruisoit le duel . . . Ici il savoit pardonner nos fautes, supporter nos faiblesses, descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres intérêts ; tout à ses peuples, Général, Législateur, Juge, Maître, Bienfaiteur, Père, c'est-à-dire, véritablement Roi.

Bossuet.
hist. univ.

Tout étoit Dieu, excepté Dieu même : & le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'Idoles.

Il restoit environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son Fils de faire taire les Prophetes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les Rois de la terre ?

Rac. Esth.

En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
 Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.
 Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Cet autre trait du même Poète n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime vient de la noblesse & de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu, efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparoisse & s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet, l'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans le corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse ; mais au dedans elle est creuse & vuide . . . Ce défaut n'est pas facile à éviter. Car, comme en toutes choses natu-

Longin. c. 5.

Cap. 2.

rellement nous cherchons le grand, & que nous craignons sur-tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne fais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arrêter où il faut comme fait Cicéron, qui, au rapport de *a* Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut; ou, comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme. . . . Ces déclamateurs latins dont Sénèque le pere rapporte les sentiments dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Océan, sont outrés & excessifs. Les uns disent *b* qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire; *c* qu'il est temps qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer: *d* les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde; qu'Alexandre *e* est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre; *f* qu'il n'y a rien au-delà

a Non supra modum elatus Tullius. *Quintil. l. 12. c. 10.*

b Satis sit hætenus vicisse Alexandro, qua mundo lacere satis est.

c Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere

d Eundem fortuna victo-

riae suæ quem natura, finem facit.

e Alexander orbi magnus est, Alexandro orbis angustus est.

f Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quam ultra Oceanum. *Suafor. l.*

d'Alexandre , non plus qu'au-delà de l'Océan.

Ce que dit un Historien au sujet de Pompée , n'est guere moins outré *a* *Telle fut , dit-il , la fin de Pompée : après trois Consuls & autant de triomphes , ou plutôt après avoir domté l'univers , la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme , que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires , lui manqua pour sa sépulture.*

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus. Il parle de la pénitence de Saint Pierre.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent :

Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;

Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement ,

Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes ,

Ravageant & noyant les voisines campagnes ,

Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Cet excellent Poëte sort ici visiblement de son caractère , & nous montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand & du sublime. Cette piece étoit sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe , que ses autres compositions semblent désavouer.

VII. Les figures ne sont pas une des moindres parties du sublime , & ce sont Longini
c. 14. elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthene , après la perte de

a Hic post tres consularis & totidem triumphos , domitumque terrarum orbem , vitæ fuit exitus : in tantum in illo viro à se discordante

fortuna , ut , cui modò ad victoriam terra defuerat , deesset ad sepulturam. *Vel. Patere. lib. 2.*

la bataille de Chéronée, veut justifier sa conduite & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abattus par cette défaite. *Non, Messieurs, leur dit-il, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les mânes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires & si nouveaux, il élève ces anciens citoyens au dessus de la condition humaine, il inspire à ses auditeurs l'esprit & le sentiment de ces illustres morts, & il égale en quelque sorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juste colere des Dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une maniere fort sublime, en apostrophant & les Autels & les Dieux, & employant les plus grandes figures de Rhétorique. *a Vos Albani tumuli atque luci,*

Pro. Mil.
n. 85.

a Je vous atteste & vous
implore, Saintes Collines
d'Albe, que Clodius a pro-
fanées, Bois respectables
qu'il a abattus, Sacrés
Autels, lien de notre union
& aussi ancien que Rome
même, sur les ruines des

quels cet impie avoit élevé
ces masses énormes de bâ-
timens : votre religion
violée, votre culte aboli,
vos mysteres pollués, vos
dieux outragés, ont enfin
fait éclater leur pouvoir
& leur vengeance. Et

vos, inquam, imploro atque obtestor, vosque Albanorum obruta aræ, sacrorum populi Romani sociæ & æquales, quas ille præceps amentia, cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat: vestra tum aræ, vestrae religiones viguerunt, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis sancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque, sæpe omni nefario stupro & scelere macularat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuisti. Vobis illæ, vobis vestro in conspectu, seræ, sed justæ tamen & debita pœnæ solutæ sunt.

M. Fléchier décrit une mort bien différente d'une manière fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. Oraison funebre de M. de Turenne.
O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez & des vainqueurs, & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées. Cet endroit est grand certainement, & le seroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antitheses.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand

» vous, divin Jupiter Latial,
 » dont il avoit souillé les
 » lacs & les bois par tant de
 » crimes & d'impuretés; du
 » sommet de votre sainte
 » montagne vous avez enfin
 » ouvert les yeux sur ce scé-

» lérat pour le punir. C'est à
 » vous, & sous vos yeux,
 » c'est à vous qu'une lente,
 » mais juste vengeance a im-
 » molé cette victime dont le
 » sang vous étoit dû.

homme étendu sur ces propres trophées ; que je découvre ce corps pâle & sanglant , auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé , que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorée.

§. III.

Du Genre tempéré.

Entre les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici , savoir le simple & le sublime , il y en a un troisième , qui tient comme le milieu entre les deux autres , & que nous pouvons appeller le genre orné & fleuri , parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reste à faire sur cette sorte de style quelques réflexions , qui aideront les jeunes gens à discerner les ornements solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples , parce que ceux que j'ai cités ci-devant , en parlant de la composition , & plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite , sont dans le genre fleuri , & peuvent servir pour la matière que je traite ici.

I. On appelle ornement en matière d'éloquence , certains tours , certaines manières , qui contribuent à rendre le discours plus agréable , plus insinuant , & même plus persuasif. L'Orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre ,
auquel

auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une maniere toute simple, pourvu qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but est de convaincre & de toucher : à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'esprit & au cœur ; mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures & des images, parce qu'elle n'est frappée & remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien *a* que le plaisir aide à la persuasion, & que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat, & c'est ce qu'on appelle ornement. Par-là l'Orateur satisfait en même temps l'esprit & l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité & la solidité des pensées & des preuves, qui est comme sa nourriture naturelle ; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions & des tours qui sont plus de son ressort, & lui appartiennent plus particulièrement.

II. *b* Il y a des gens ennemis de tout

a Multum ad fidem adjuvat audientis voluptas. *Quintil. l. 5. c. 14.*

Nescio quomodo etiam credit facilius quæ audienti

jucunda sunt, & voluptate ad fidem ducitur. *Lib. 4. c. 2.*

b Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant nisi quæ sit quotidiano ser-

ornement du discours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le style simple & nu ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, & qui croient que c'est déshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philosophes, ou devant des personnes exemptes de toute passion & de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable; mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi; & si l'Orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, & les entraîner par une douce violence, la justice & la vérité succomberoient souvent sous les efforts des méchants. *a* C'est ce qu'autrefois Rutilius, le plus juste & le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui, parce que, comme s'il eût été dans la

moni simillima . . . contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti & elaborati requirentes quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, & ambitiosæ, in loquendo jactantiæ, remouinque à veritate, *Quintil. l. 12. cap. 10.*

a Cum esset ille vir (Rutilius) exemplum, ut scitis, innocentia . . . noluit ne ornatiùs quidem aut liberiùs causam dici suam, quam simplex ratio veritatis fere-

bat . . . Quod si tibi, Crasse, pro P. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo licuisset dicere: quamvis scelerati illi fuissent, sicuti fuerunt pestiferi cives supplicisque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dum causa ita dicitur, ut si in illa commentitia Platonis civitate res ageretur, *1. Ora. n. 229. 230.*

République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en auroit pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la maniere des Philosophes, mais à la vôtre ; & quelque corrompus que fussent les Juges, votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injustice un citoyen si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner & à embellir un discours, qui met de la différence entre un homme disert & un homme éloquent. *a* Le premier se contente de dire sur une matiere ce qu'il en faut dire ; mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme disert, c'est-à-dire, qui s'explique seulement avec clarté & solidité, laisse son auditoire froid & tranquille, & n'excite point en lui ces sentiments d'admiration & de surprise qui, *b* selon Cicéron, ne peuvent être que l'effet d'un discours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour

a M. Antonius ait (l. 1. de Orat. n. 94. à se disertos visos esse multos, eloquentem autem neminem, Disertis satis putat, dicere quæ oporteat ; ornate autem dicere, proprium esse eloquentium. Quintil. Proæm. l. 8.

b In quo igitur homines exhorrescunt? Quem stupefacti dicentem audiunt? qui distinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè, & rebus & verbis dicunt: id est, quod dico ornate. L. 3 de Orat. n. 53.

les pensées, soit pour les expressions.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, & qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur, comme les discours Académiques, les compliments qu'on fait aux puissances, certains panégyriques, & d'autres pièces semblables; *a* où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'Orateur *b* peut non seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, & dont on ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

V. *c* Il est pourtant nécessaire, même

a Illud genus ostentationi compositum solam petit audientium voluptatem, ideò que omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit . . . Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum, velut insitor quidam eloquentiæ, intuentium & penè pertractandum dabit. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

b In hoc genere permittitur adhibere plus cultus, omnemque artem, quæ latere plerumque in judicium debet,

non consistere modò, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Quintil. l. 2. c. 11.*

c Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus; id non debet esse solum æquabiliter per omnem orationem, sed ita distinctum, ut sint quasi in ornatu disposita quædam insignia & lumina. Genus dicendi est eligendum, quod maximè teneat eos qui audiant, & quod non solum delectet, sed etiam sine satiètatè delectet. . . . Difficile enim dictum est, quænam causa

dans ce genre , que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété & de sagesse , & l'on doit sur-tout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe , comme sur une des regles de l'éloquence les plus importantes. Il faut , dit-il , choisir un genre d'écrire , qui soit agréable , & qui plaise à l'auditeur ; de sorte néanmoins , que cet agrément & ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût. Car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'abord les sens par un vif sentiment de plaisir , sans qu'on puisse trop en rendre la raison. Il en apporte plusieurs exemples , tirés de la peinture , de la musique , des odeurs , des liqueurs , des viandes , & après avoir établi ce principe , que le dégoût & le rassasiement suivent de près les grands plaisirs , & que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & insipide , il en conclut qu'il n'est pas étonnant que , soit en prose , soit en vers , un ouvrage , quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs ,

fit cur ea , quæ maximè sensus nostros impellunt voluptate & specie prima acerrimè commovent , ab iis celerrimè fastidio quodam & satietate abalienemur . . . Omnibus in rebus voluptatibus maximis fastidium finitimum est : quo hoc minus in oratione miremur , in qua vel expoëtis , vel ex oratoribus , possumus judicare , concin-

fest vum sine intermissione , sine reprehensione , sine varietate , quamvis clarissit coloribus picta vel poësis vel oratio , non posse in delectatione esse diuturna . . . Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam & recessum , quo magis id , quod erit illuminatum extare atque eminere videatur. *de Orat. n. 96. 97. 98. 100. 101.*

s'il est trop uniforme, & toujours sur le même ton, ne se fasse pas long-temps goûter. Un discours qui est par-tout ajusté & peigné, sans mélange & sans variété, où tout frappe, tout brille; un tel discours cause plutôt une espece d'éblouissement, qu'une véritable admiration; il lasse & il fatigue par trop de beautés, & il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner un relief, & tout ne doit pas être lumière.

VI. Si cela est vrai, même dans ces fortes de discours qui ne sont que pour l'apparat & pour la cérémonie, combien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses & importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire & celle du barreau? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, & ce qui est bien plus considérable, du salut éternel, est-il permis à un Orateur de s'occuper du soin de sa réputation, & de chercher à faire paroître de l'esprit? *a* Ce n'est pas qu'on prétende bannir des discours les graces & la beauté du style; mais les ornements qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères, *b* & partir plutôt du fonds de la matiere même, que du

a Neque hoc eò pertinet ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior, & severior. *Quint.* l. 8. c. 3.

b Omnia potiùs à causa, quàm ab oratore, profecta credantur. *Quintil.* liv. 4. cap. 2.

génie de l'Orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. *a* On ne peut trop le répéter, il faut que cette parure soit mâle, noble & chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de tout afféterie; qui brille pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, & qui ne doive sa beauté qu'à ses forces. *b* Car il en doit être du discours, comme du corps humain, qui tire ses véritables agréments de sa bonne constitution; au lieu que le fard & l'artifice ne servent qu'à gâter le visage par le soin même qu'on prend de l'embellir.

VII. *c* C'est un grand principe, qui se vérifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont aussi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace. *d* Qu'on fasse quelque attention sur la symmétrie &

a Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit: nec effeminatam levitatem, nec fisco eminentem colorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Q. l. 8. c. 3.*

b Corpora sana, & integri sanguinis, & exercitatione firmata, ex iisdem his speciem accipiunt, ex quibus vires: namque & colorata, & adstricta & lacertis expressa sunt. Sed eadem si quis vultu atque fucata muliebriter comat, foedissima sint ipso formæ labore. *Q. Proæ. l. 8.*

c Ut in plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, sic in oratio-

ne, ut ea, quæ maximam in se utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel sæpe etiam venustatis. *3. de Or. n. 178.*

d Singula hanc habent in specie venustatem, ut non solum salutis, sed etiam voluptatis causâ inventa esse videantur... Habent plus utilitatis quàm dignitatis... Capitolii fastigium illud & cæterarum ædium, non venustas, sed necessitas ipsa fabricata est. *n. 180.*

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè necessitatem, suavitas quædam ac lepos consequatur. *n. 181.*

l'arrangement des différentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau, qui entrent dans la structure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se lasse point d'y admirer; on reconnoîtra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité sembleroit avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours, dont la vraie beauté n'est jamais séparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornements vrais & naturels, de ceux qui sont faux & étrangers: il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. *b* Il y a un style éblouissant, qui impose par le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides & puériles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égaré en des lieux communs vuides de sens, ou qui brille de je ne sais quelles petites fleurs, qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine & ridicule parure; & pour le bien faire sentir aux jeunes

a Nunquam vera species ab utilitate dividitur. *Q. l. 8.*

e. 3.

b Vitiosum est & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus senten-

tiolis lascivit aut immodico tumore turgessit, aut inanis locis bacchatur, aut casuris si leviter excutiantur flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet. *Q. l. 12. c. 10.*

gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte sévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur sujet, & n'outrent rien. *a* Car ces fausses graces & ces fausses beautés disparaissent, quand on leur en oppose de solides.

IX. Je dirois volontiers des graces du style fleuri par rapport aux beautés d'un style plus solide & plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. *b* La nature, dit-il, semble avoir voulu se jouer & comme s'égayer dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs & les jardins; variété incompréhensible, & que nulle description ne peut exprimer, parce que la nature est bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour; au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme & aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années,

a Evanescent hæc atque emoriuntur comparatione meliorum, ut lana tincta fucō citrà purpuram placet. . . Si verò judicium his corruptis acrius adhibeas, jam illud quod fefellerat, exuat mentitum colorem, & quâdam vix enarrabili fœditate pallefcit *Ibid.*

b Inenarrabilis florum varietas; quando nulli potest facilius esse loqui, quam re-

rum naturæ pingere, lascivienti præsertim, & in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua usus alimentique gratia genuit; ideoque secula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit: magna (ut palam est) admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcescere. *Plin. hist. nat. l. 21. c. 1.*

& quelquefois des siècles entiers ; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite , & perd bientôt sa vivacité & son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du style dont nous parlons ici , auxquels on fait que les Orateurs donnent ordinairement le nom de *a* fleurs.

§. IV.

Réflexions générales sur les trois genres d'Eloquence.

IL feroit inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'Orateur , puisqu'il doit les embrasser tous , *b* & que son habileté consiste à savoir les employer à propos , selon la différence des matières qu'il traite ; de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre , & mêler également tantôt la force à la douceur , & tantôt la douceur à la force. *c* D'ailleurs ces trois genres , dans la diversité de style qui les distingue , ont pourtant quelque

a Ut conspersa sit verborum sententiarumque floribus , id non debet esse solum æquabiliter per omnem orationem. 3. *de Orat.* n. 96.

b Magni judicii , summæ etiam facultatis esse debet moderator ille & quasi temperator hujus triarum varietatis. Nam & iudicabit quid cuique opus sit & poterit quocumque modo postulabit causa, dicere. *Orat.* n. 70.

c Si habitum etiam orationis & quasi colorem aliquem requiritis , est plena quædam , & tamen teres ; & tenuis , & non sine nervis ac viribus : & ea quæ particeps utriusque generis , quædam mediocritate laudatur. His tribus figuris insidere quidam venustatis non facit illitus , sed sanguine diffuso debet color. 3. *de Orat.* n. 199.

chose de commun qui les réunit ; savoir, un certain goût de beauté solide & naturelle, ennemi de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que cette éloquence fleurie & brillante qui, pour ainsi dire, pétille partout d'esprit, qui prodigue sans mesure les graces & les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne assez souvent la préférence sur toutes les autres, qui paroît si fort du goût de notre siècle, & qui étoit presque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, est pourtant d'un très-médiocre usage, & renfermée dans des bornes très-étroites. Cette sorte d'éloquence n'est point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'est pas propre non plus pour les écrits de piété & de morale, pour les livres de controverse, pour les dissertations savantes les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un style si affecté; & il paroîtroit encore plus insupportable dans les lettres, dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc réduite cette éloquence si vantée ? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits & les occasions où elle peut être raisonnablement admise, &

de juger si elle mérite tous nos soins & toute notre estime.

Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement. Cicéron en est une grande preuve, & il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du style épistolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remerciement, de louange. Quelques-unes sont gaies & enjouées, où il badine avec esprit; d'autres graves & sérieuses, où il examine des questions importantes; dans d'autres il traite des affaires publiques; & celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au Sénat & au peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de sa province, sont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre & de la précision qui doivent régner dans des mémoires & dans des relations; & l'on doit sur-tout y remarquer la manière adroite & insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes grâces de Caton, & pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuse lettre à Luceius, où il le prie d'écrire l'histoire de son Consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument écla-

*Epist. 2. &
4. lib. xv.
ad famil.*

*Epist. 12. liv.
ad famil.*

tant de son éloquence, aussi bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frere Quintus, où toutes les graces & toutes les fineses de l'art sont mises en usage. Ses traités de Rhétorique & de Philosophie sont des chefs-d'œuvres dans leur genre; & les derniers montrent comment les matieres les plus subtiles & les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance & délicatesse. Pour ses harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de styles, le simple, l'orné, le sublime.

Que dirai-je des Auteurs Grecs? Le caractère propre d'Homere n'est-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choses, & de joindre à une sublimité merveilleuse une simplicité qui n'est pas moins admirable? Y a-t-il un style plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé que celui de Platon? Est-ce sans raison que parmi cette foule d'Orateurs qui parurent en même temps à Athenes, *a* Démosthene a eu le premier rang, & a été regardé presque comme la regle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque? Or de tous ces auteurs si anciennement & si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui

a Quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex grandi fuit. *Quintil.* l. 10. c. 1.

ait donné dans ce goût de pointes de pensées brillantes, de figures recherchées, de beautés entassées les unes sur les autres? Et combien ce style qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paroître quelque chose de petit, de mince, de puérile, en comparaison de cette noble simplicité ou de cette sage grandeur, qui font le caractère de tous les bons ouvrages, & qui sont d'usage pour toutes les matières, pour tous les temps & pour toutes les conditions?

Mais pour en juger ainsi, il ne faut que consulter la nature. On ne peut nier que ces jardins si peignés, si ajustés, si enrichis de tous ce que l'art a de plus éclatant; ces parterres d'un goût si délicat, ces jets-d'eau, ces cascades, ces bosquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oseroit-on comparer tout cela au magnifique spectacle que présente une belle campagne, où l'on ne fait ce qu'on doit le plus admirer, ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté, ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse, rendent comme vivantes & animées; ou ces gazons naturels

a Terra vestita floribus, herbis, arboribus, fragibus. Quorum omnium incredibile multitudo insatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos

annuum, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas altitudines, saxorum asperitates, independentium montium altitudines, immensitate que campo-

rum, *l. 2. de nat. deor. n. 98.*

qui semblent inviter au repos, *a* & dont l'éclatante verdure n'est point ternie par des ouvrages de marbre ; ou ces riches côteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte ; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues ; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, presque aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui qui en est le Créateur ! Voilà ce qu'est le style le plus fleuri auprès de la grande & sublime éloquence.

Le célèbre Atticus, si connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, se promenant avec lui dans une isle fort agréable, près de l'une des maisons de campagne que ce fameux Orateur *b* aimoit plus que toutes les autres, parce que c'étoit le lieu de sa naissance, lui disoit, en admirant la beauté du paysage, que la magnificence des plus superbes maisons de campagne, ces salles pavées de marbre ces lambris dorés, ces vastes pièces d'eau qui faisoient l'admiration des autres, que tout cela lui

a Viridi si margine clauderet undas Herba, nec ingenuum violarent mormora topium. *Juv. l. 1. Satyr. 3.*

b Hoc ipso in loco . . . scito me esse natum. Quare id est nescio quid, & latet in iranimò ac sensu meo, quò me plus hic locus fortasse delectet. *2. de lege. n. 3.*

Equidem, qui nunc primum huc venerim, satiari non quò : magnificasque

villas, & pavimenta marmorea, & laqueata testa con emno. Ductus verò aquarum, quos isti tubos & euripos vocant, quis non, cum hæc videret, irriserit. Itaque, ut tu paulò antè de lege & jure differens, ad naturam referebas omnia ; sic in his ipsis rebus, quæ ad quietem animi delectationem que queruntur, natura dominatur. *Ibid. n. 2.*

paroissoit petit & méprisable, quand il le comparoit avec cette isle, ce ruisseau, cette campagne si riante qu'il avoit pour lors devant les yeux; & il remarque judicieusement que ce sentiment n'est point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il est dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'esprit; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens: pour les mettre en garde contre un mauvais goût de pensées brillantes & de tours ingénieux & recherchés, qui semble vouloir prendre le dessus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. ^a Quintilien avoit raison de dire que s'il falloit nécessairement choisir entre la simplicité encore grossière des anciens écrivains, & la licence démesurée des nouveaux, il préféreroit, sans hésiter, les premiers aux seconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un discours, que l'on peut, ce me semble, proposer comme un modèle achevé de cette éloquence noble & sublime, & en même temps naturelle & sans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par M. Racine dans l'Académie Française, à la réception de deux Académiciens, dont l'un étoit Thomas Corneille, qui succédoit au célèbre Pierre Corneille son frere.

^a Sit necesse sit, veterem illum honorem dicendi malim, quam istam novam licentiam. *Quint.* l. 8. c. 5.

M. Racine, après avoir comparé ce dernier aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athenes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même temps qu'eux, continue ainsi :

« Oui, Monsieur, que l'ignorance ra-
 » baisse tant qu'elle voudra l'éloquence
 » & la poésie, & traite les habiles écri-
 » vains de gens inutiles dans les Etats,
 » nous ne craignons point de le dire à
 » l'avantage des lettres, & de ce corps
 » fameux dont vous faites maintenant
 » partie : du moment que des esprits su-
 » blimes, passant de bien loin les bornes
 » communes, se distinguent, s'immorta-
 » lisent par des chef-d'œuvres, comme
 » ceux de Monsieur votre frere ; quelque
 » étrange inégalité que, durant leur vie, la
 » fortune mette entr'eux & les plus grands
 » Héros, après leur mort cette différence
 » cesse. La postérité, qui se plaît, qui
 » s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui
 » ont laissés, ne fait point de difficulté de
 » les égaler à tout ce qu'il y a de plus con-
 » sidérable parmi les hommes, & fait mar-
 » cher de pair l'excellent Poëte & le grand
 » Capitaine. Le même siecle qui se glori-
 » fie aujourd'hui d'avoir produit Auguste,
 » ne se glorifie guere moins d'avoir pro-
 » duit Horace & Virgile. Ainsi, lorsque
 » dans les âges suivans on parlera avec
 » étonnement des victoires prodigieuses,
 » & de toutes les grandes choses qu'i

» rendront notre siècle l'admiration de
 » tous les siècles à venir, Corneille, n'en
 » doutons point, Corneille tiendra sa
 » place parmi toutes ces merveilles. La
 » France se souviendra avec plaisir,
 » que sous le règne du plus grand de ses
 » Rois a fleuri le plus grand de ses poètes.
 » On croira même ajouter quelque chose
 » à la gloire de notre auguste Monarque,
 » lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a
 » honoré de ses bienfaits cet excellent
 » génie; que même deux jours avant sa
 » mort, & lorsqu'il ne lui restoit plus
 » qu'un rayon de connoissance, il lui
 » envoya encore des marques de sa libéra-
 » lité; & qu'enfin les dernières paroles de
 » Corneille ont été des remerciements
 » pour LOUIS LE GRAND.

A l'occasion de M. Bergeret, Secre-
 taire du Cabinet, qui fut reçu ce même
 jour à l'Académie Française, M. Racine
 fit un éloge magnifique de Louis XIV,
 dont j'insérerai ici une partie.

« Qui l'eût dit au commencement de
 » l'année dernière, & dans cette même
 » saison où nous sommes, lorsqu'on
 » voyoit de toutes parts tant de haines
 » éclater, tant de ligues se former, &
 » cet esprit de discorde & de défiance qui
 » souffloit la guerre aux quatre coins de
 » l'Europe; qui l'eût dit, qu'avant la fin
 » du printemps tout seroit calme? Quelle
 » apparence de pouvoir dissiper si-tôt
 » tant de ligues? Comment accorder tant

» d'intérêts si contraires ? Comment cal-
» mer cette foule d'Etats & de Princes,
» bien plus irrités de notre puissance,
» que des mauvais traitements qu'ils pré-
» tendoient avoir reçus ? N'eût-on pas
» cru que vingt années de conférences
» ne suffisoient pas pour terminer toutes
» ces querelles ? La Diète d'Allemagne,
» qui n'en devoit examiner qu'une par-
» tie, depuis trois ans qu'elle y étoit ap-
» pliquée, n'en étoit encore qu'aux pré-
» liminaires. Le Roi cependant, pour le
» bien de la chrétienté, avoit résolu
» dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de
» guerre. La veille qu'il doit partir pour
» se mettre à la tête d'une de ses armées,
» il trace six lignes, & les envoie à son
» Ambassadeur à la Haie. Là-dessus les
» Provinces délibèrent, les Ministres des
» Hauts Alliés s'assemblent, tout s'agite,
» tout se remue. Les uns ne veulent rien
» céder de ce qu'on leur demande ; les
» autres redemandent ce qu'on leur a
» pris : mais tous ont résolu de ne point
» poser les armes.... Le Roi cependant
» d'un côté fait prendre Luxembourg ;
» de l'autre, s'avance lui-même aux portes
» de Mons ; ici il envoie des Généraux à
» ses Alliés, là il fait foudroyer Genes ;
» il force Alger à lui demander pardon ;
» il s'applique même à régler le dedans
» de son royaume, soulage les peuples,
» & les fait jouir par avance des fruit de
» la paix ; & enfin, comme il l'avoit prévu,

» voit ses ennemis , après bien des confé-
 » rences, bien des projets, bien des plain-
 » tes inutiles , contraints d'accepter ces
 » mêmes conditions qu'il leur a offertes ,
 » fans avoir pu en rien retrancher , y rien
 » ajouter ; ou , pour mieux dire , fans
 » avoir pu , avec tous leurs efforts ,
 » s'écarter d'un seul pas du cercle étroit
 » qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Il y a certainement dans ces deux en-
 droits du beau , du grand , du sublime.
 Tout y plaît , tout y frappe ; & ce n'est
 point par des graces affectées , par des
 antitheses bien mesurées , par des pensées
 éblouissantes ; rien de tout cela ne s'y
 trouve. C'est la solidité & la grandeur des
 choses même & des idées qui enleve ; ce
 qui fait le caractere de la vraie & de la
 parfaite éloquence , telle qu'on l'a tou-
 jours admirée dans Démosthene. L'éloge
 du Roi est terminée par une image tout-
 à-fait noble , qui renferme une allusion
 délicate à un fait célèbre de l'Histoire
 Romaine , & laisse beaucoup plus à dé-
 couvrir qu'elle ne montre. *Sans avoir pu
 s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui
 avoit plu de lui tracer.* On s'imagine assister
 à l'entrevue où le fier Romain Popilius ,
 ayant prescrit , de la part du Sénat , des
 conditions de paix à Antiochus : & voyant
 que ce Roi cherchoit à éluder , l'en-
 ferma *a* dans un cercle , qu'il traça au-

a Popilius virgâ quam in manu gerebat circumscripsit regem , ac : *Priusquam hoc circulo excedas, ir. quit, redde*

tour de lui avec la baguette qu'il avoit à la main, & l'obligea de lui rendre une réponse positive, avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont on laisse au lecteur le soin & le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grace, que si l'on avoit cité l'endroit d'où il est tiré.

ARTICLE II.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.

JE réduirai ces observations à sept ou huit chefs, qui sont le raisonnement & les preuves, les pensées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les passions. Je mêlerai quelquefois à ces observations des exemples tirés des meilleurs Auteurs, qui serviront à éclaircir les préceptes, & apprendront l'art de composer.

§ I.

Du Raisonnement & des Preuves.

C'est ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres se rapportent. Car les expressions, les pensées, les figures & toutes les autres sortes d'ornements dont nous parlerons dans la suite,

responsum, senatui quod referam. Oblitufefactus tam violento impetio parumper *cùm hætitasset: Faciam, inquit, quod cenfet senatus.*
Liv. liv. 45. n. 12.

viennent au secours des preuves, & ne sont employées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. *a* Elles sont au discours ce que sont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la solidité; qui couvrent & embellissent les os & les nerfs, mais qui les supposent, & n'en peuvent tenir lieu. *b* Je ne disconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, & encore plus à toucher; mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de succès, lorsqu'on aura instruit & convaincu les auditeurs; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent sur-tout attentifs aux preuves & aux raisons; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient se laisser éblouir; qu'ils les pesent & les considèrent en elles-mêmes; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, & si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit; & qu'après

a Cætera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis quibus causa continetur: adjiciunt superinducti corporis speciem, *Quintil. l. 5. c. 8.*

b Nec abnuerim esse aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipsa plus valent, cum se didicisse judex putat: quod consequi nisi argumentatione aliâque omni fide rerum, non possumus, *Ibid.*

qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, & de dire sur chaque endroit: Ici il veut prouver telle chose, & il la prouve par telles raisons.

a Parmi les preuves il y en a de fortes & de convaincantes, sur chacune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légères, qu'il faut entasser ensemble, afin qu'elles se prêtent un mutuel secours, en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir sa succession: & voici les preuves qu'on en apportoit: *Hæreditatem sperabas, & magnam hæreditatem; pauper eras, & tum maximè à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus hæres eras, & mutaturum tabulas sciebas.* C'est-à-dire: « Vous espé-
» riez une succession, & une grande suc-
» cession; vous étiez pauvre, & actuel-
» lement pressé par vos créanciers; vous
» aviez offensé celui qui vous avoit
» nommé son héritier; & vous saviez
» qu'il devoit changer son testament. » *b*

a Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt: quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt apparent; hæc imbecilla natura,

mutuo auxilio sustinentur. Itaque si non possunt valere quia magna sunt, valebunt quia multa sunt. *Quintil. l. 5. c. 11.*

b Singula levia sunt & communia, universa verò no-

Ces preuves, considérées séparément, sont légères & communes; mais jointes ensemble, elles ne laissent pas de frapper, non comme la foudre qui renverse, mais comme la grêle, dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des choses qui ne le méritent pas; *a* car alors nos preuves, outre qu'elles sont ennuyeuses, deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

Quintil. l. 1. §. 6. 12. On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression; ou partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de bataille que nous voyons dans Homère; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus foibles, afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce qu'on a de plus fort, & jeter entre deux ce qu'on a de plus foible; mais dans ses Partitions Oratoires *b* il

cent, etiam si non ut fulmine, tamen ut grandine. *Ibid.*

a Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis orerandus est iudex: quia & tædium afferunt, & fidem detrahunt. *Ibid.*

b Semper ordinem col-

locandi, quem volumus, tenere possumus? Non sanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti & provido, & quod respuunt immutandum est. *In Partit. Orat. n. 15.*

avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudroit, & qu'un Orateur sage & prévoyant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, & se régler sur leur goût. Quintilien aussi, sans rien décider, marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être différent, selon l'exigence des matieres que l'on traite; de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, & ne finisse par de minces & de foibles raisons, après qu'on en a employé d'abord de fortes.

La liaison des preuves entr'elles n'est pas une chose indifférente, & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse & de la délicatesse des transitions, ^a qui sont comme un nœud dont on se sert pour unir des parties & des propositions, qui souvent paroissent n'avoir aucun rapport, qui sont indépendantes & comme étrangères à l'égard des unes des autres, & qui sans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer ensemble. L'art de l'orateur consiste donc alors à savoir, par de certains tous, & de certaines pensées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union si naturelle, qu'elles semblent fai-

^a Ita res diversæ distantibus ex locis, quasi invicem ignotæ, non collidentur, sed aliquâ societate cum prioribus ac sequentibus se

copulâque tenebunt... Ita ut corpus sit non membra... Ac videbitur non solum composita oratio, sed etiam continua. *Quint. l. 7. c. 1.*

res les unes pour les autres , & que toutes ensemble , elles forment , non des membres , & des morceaux détachés , mais un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & illustre Maison de la Tour-d'Auvergne , qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine , des Princesses à toutes les Cours de l'Europe , & des Reines même à la France.

Il veut ensuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naître dans l'hérésie. Pour joindre cette partie avec la précédente , il emploie une figure, nommée par les Rhéteurs Correction, qui lui fournit une transition toute naturelle. « Mais que dis-je ? » Il ne faut pas s'en louer ici , il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit , l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée.

Il y a encore une observation plus importante. ^a Il ne suffit pas d'avoir trouvé des preuves solides , de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient , de les avoir bien unies ensemble , il faut savoir les développer , & leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids , & pour en tirer tout l'avantage possible. C'est ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'est en cela que consiste prin-

^a Quædam argumenta ponere satis non est, adjuvanda sunt. *Quintil. lib. 5. cap. 12.*

ciatement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur ; & c'est en quoi Ciceron a sur-tout réussi. J'en rapporterai un seul exemple tiré de son plaidoyer pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Ciceron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du temps, & il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain où se devoient donner les charges, Milon, qui songeoit à demander le Consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, Judices, cum honoris amplissimi contentio* Pro Mil. n. 42 & 43. & *dies comitiorum subesset*. Cette réflexion est fort sensée ; mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comme dans une telle conjoncture on est circonspect & attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes grâces & les suffrages des citoyens. “ Je fais, ” dit Ciceron, jusqu'où va la timidité de ceux qui briguent les charges, & combien la demande du Consulat entraîne avec elle de soins & d'inquiétudes. “ Nous craignons, non seulement ce qu'on peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en secret & dans le fond du cœur.

„ Le moindre bruit, la fable la plus vaine
 „ & la moins fondée nous alarme & nous
 „ déconcerte. Nous étudions avec in-
 „ quiétude les yeux, les regards, les pa-
 „ roles de tout le monde. Car rien n'est si
 „ délicat, si fragile, si incertain, ni si
 „ variable que la volonté des citoyens à
 „ l'égard de quiconque prétend aux
 „ charges publiques. Non seulement ils
 „ s'irritent & s'offensent de la faute la
 „ plus légère, ils conçoivent même sou-
 „ vent de capricieux & d'injustes dégoûts
 „ pour les plus belles actions. *Quo quidem*
tempore (scio enim quàm timida sit ambitio,
quantaque & quàm sollicita cupiditas Consulatus)
omnia, non modò quæ reprehendi palàm, sed
etiam quæ obscure cogitari possunt, timemus : ru-
morem, fabulam fictam, falsam perhorrescimus :
ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim est
tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexi-
bile, quàm voluntas erga nos sensusque civium,
qui non modò improbitati irascuntur candidatorum,
sed etiam in rectè factis sæpè fastidiunt. Est-il
 possible de mieux peindre d'un côté la bi-
 zarre légèreté du peuple; de l'autre, les
 craintes & les inquiétudes continuelles
 de ceux qui briguoient ses suffrages? Il
 conclut ce raisonnement d'une manière
 encore plus vive, en demandant s'il y a la
 moindre vraisemblance que Milon, uni-
 quement occupé depuis si long-temps de
 l'attente de ce grand jour, eût osé se pré-
 senter devant l'auguste assemblée du peu-
 ple, les mains encore fumantes du sang

de Clodius, & portant sur son front & dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi speratum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus & facinus præ se ferens & confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat ? Quàm hoc non credibile in hoc ! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecto Milone, regnaturum putaret !*

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, & se défier d'une imagination trop vive, qui, s'abandonnant à ses faillies, s'arrête mal-à-propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop longtemps sur les choses même qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivants dans un sac, & ensuite jetés dans la mer. *a* L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'orateur par ses applaudissements. En effet, il est difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. *b* Cependant

*Pro Rosci
Amer. 70.
72.*

a Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum ! *Cic. in orat. n. 107.*

b Cum ipsa oratio jam nostra canesceret, haberetque

suam quandam maturitatem, & quasi senectutem. *Brut. n. 8.*

Quæ nequaquam satis deferbuisset post aliquando sentire cœpimus. Sunt enim

Cicéron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une espece de maturité, reconnut dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés solides & réelles, que dans l'espérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

C'est, comme je l'ai déjà remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver sur le champ ce qu'on peut dire sur ce sujet, en les interrogeant de vive voix, & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

Sext. Roscius, pour qui Cicéron plaida, étoit accusé d'avoir tué son pere, & l'accusateur n'apportoit aucune preuve solide contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut que les preuves soient en grand nombre, bien convaincantes, & tout-à-fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de son pere; montrer dans sa vie précédente des dérèglements & des désordres qui préparent à croire un tel crime; & quand tout cela seroit démontré, produire

omnia sicut adolescentis, laudati. *Orat. n. 107.*
 non tam re & maturitate, Illa pro Roscio juvenilis
 quam spe & expectatione redundantia, *Ibid. n. 108.*

des preuves certaines d'un fait si incroyable, marquer le lieu, le temps, les témoins, les complices; sans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action si noire, qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire de deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué, & que les Juges renvoyèrent absous, persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés; & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs meres, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes & bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons; & des interrogations faites à propos, leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron & les harangues de Tite-Live peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans

ce dernier une harangue fort courte , mais fort éloquente , & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la maniere dont il faut lire les auteurs , & celle dont ils doivent composer.

Explication d'une Harangue de Tite-Live.

*Tit. Liv.
l. 23. n. 9.*

Je suppose qu'on donne à un jeune homme, pour matiere de composition, le discours de Pacuvius à son fils Pérolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius , & malgré l'opposition de Magius, qui tenoit pour les Romains, & avec qui Pérolla étoit uni d'amitié & de sentiments, s'étoit rendue à Annibal , qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie & en festins. Deux freres , qui étoient les plus considérables de la ville , donnerent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius seuls de tous les Capouans furent admis à ce repas ; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour son fils Pérolla, dont les engagements avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la priere de son pere. Après le repas, Pérolla conduisit son pere dans un endroit écarté , & là tirant de dessous sa robe un poignard , il lui déclara le dessein qu'il avoit formé de tuer Annibal, & de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius, tout hors de lui-même, entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution.

Ce discours , dans de telles circonstances , doit être fort court , & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le pere même , qui est résolu de se mettre entre Annibal & son fils , & qu'il faudra par conséquent percer le premier. Un troisieme se tire de ce que la religion a de plus sacré , la foi des traités , l'hospitalité , la reconnoissance. Voilà le premier pas qu'il faut faire en composant , qui est de trouver des preuves & des moyens , & c'est ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention* , & qui en est la premiere partie.

Après qu'on a trouvé des raisons , on songe à l'ordre qu'il faut leur donner ; & cet ordre demande , dans une harangue aussi courte que celle-ci , qu'elles aillent toujours en croissant , & que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractere de celui dont il s'agit : c'est donc par-là qu'il faut commencer. Son propre intérêt , son danger personnel , le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la seconde place. Le respect & la tendresse pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal , passent tout ce qu'on peut ima-

giner ; c'est donc par où il faudra finir. Voilà ce qui s'appelle en Rhétorique, *Disposition*, & qui en est la seconde partie.

Reste l'*Elocution*, qui fournit les expressions & les tours, & qui, par la variété & la vivacité des figures, contribue le plus à l'agrément & à la force du discours. Voyons comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'Exorde, est courte, mais vive est touchante, *a Per ego te, fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor, quæsoque, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis.* Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un pere qui est tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quæcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette proposition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui représente le crime & les suites funestes d'un tel meurtre, est comme l'abrégé de tout le discours. Il pouvoit dire simplement, *ne occidere Annibalem in conspectu meo velis.* Quelle différence !

I. MOTIF, tiré de la Religion. Il se subdivise en trois autres, qui ne sont presque que montrés, mais d'une manière fort vive & fort éloquente, sans qu'il y ait aucune cir-

<p>a « Mon fils je vous prie » & vous conjure par tous » les droits les plus sacrés de » la nature & du sang, de ne » point entreprendre de » commettre sous les yeux</p>	<p>» de votre pere une action » également criminelle en » elle-même, & funeste par » les suites qu'elle aura pour » vous.</p>
---	---

constance omise, ni aucun mot qui ne porte. 1. La foi des traités, confirmée par le serment & les sacrifices. 2. Les droits sacrés & inviolables de l'hospitalité. 3. L'autorité d'un pere sur son fils. *a Paucæ horæ sunt, intrâ quas jurantes quicquid deorum est, dextræ dextras jungentes, fidem obstrinximus, ut sacratas fide manus digressi ab colloquio extemplò in eum armaremus? Surgis ab hospitali mensa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitis sanguine? Annibalem pater filio meo potui placare; filium Annibali non possum?*

II. MOTIF. *b Sed sit nihil sancti; non fides, non religio, non pietas: audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Ce n'est-là qu'une transition; mais combien est-elle ornée! Quelle justesse & quelle élégance dans cette distribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif: *fides*, pour le traité; *religio*, pour l'hof-

« Il n'y a que peu de mo-
 » ments que nous nous som-
 » mes liés par les serments
 » les plus solennels, que
 » nous avons donné à Anni-
 » bal les marques les plus
 » saintes d'une amitié invio-
 » lable; & sortis à peine de
 » cet entretien, nous arme-
 » rions contre lui cette pro-
 » pre main que nous lui
 » avons présentée pour gage
 » de notre fidélité: cette ta-
 » ble où président les dieux
 » vengeurs des droits de
 » l'hospitalité, où vous avez
 » été admis par une faveur
 » que deux seuls Campa-
 » niens partagent avec vous,
 » vous ne la quittez, cette

» table sacrée, que pour la
 » souiller un moment après
 » du sang de votre hôte? Hé-
 » las! après avoir obtenu
 » d'Annibal la grace de mon
 » fils, seroit-il bien possible
 » que je ne pusse obtenir de
 » mon fils celle d'Annibal!
 » *b* Mais ne respectons
 » rien; j'y consens, de tout
 » ce qu'il y a de plus sacré
 » entre les hommes; violons
 » tout ensemble la foi, la re-
 » ligion, la piété; rendons-
 » nous coupables de l'action
 » du monde la plus noire,
 » si notre perte ne se trouve
 » pas ici infailliblement
 » jointe avec le crime.

pitalité; *pietas*, pour le respect qu'un fils doit à son pere. *Audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Cette pensée est fort belle, & conduit naturellement du premier motif au second.

a *Unus aggressurus es Annibalem? Quid illa turba tot liberorum servorumque? Quid in unum intenti omnium oculi? Quid tot dextræ? Torpescetne in amentia illa? Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu sustinebis? Quelle foule de pensées, de figures, d'images! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entieres qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal, le peuple Romain même que ses regards font trembler, & un foible particulier! tu.*

III. MOTIF. b *Et alia auxilia desint, me ipsum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis sustinebis? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigendusque est.*

« a Seul vous prétendez
 » attaquer Annibal? Mais
 » quoi! cette foule d'hom-
 » mes libres & d'esclaves
 » qui l'entourent tous;
 » ces yeux attachés sur lui,
 » pour veiller sans cesse à sa
 » sûreté; tant de bras tou-
 » jours prêts à s'employer à
 » sa défense, espérez-vous
 » qu'ils demeurent glacés &
 » immobiles au moment
 » que vous vous porterez
 » à cet excès de fureur?
 » Soutiendrez-vous ce
 » regard d'Annibal, ce re-

gard redoutable, que ne
 » peuvent soutenir les ar-
 » mées entieres, & qui fait
 » trembler le peuple Romain.

« b Et quand même tout
 » autre secours lui manque-
 » roit, aurez-vous le courage
 » de me frapper moi-même,
 » lorsque je le couvrirai de
 » mon corps, & que je me
 » présenterai entre lui & vos
 » coups? Car je vous le dé-
 » clare, ce n'est qu'en me
 » perçant le flanc que vous
 » pouvez aller jusqu'à lui.

Je n'admire pas moins la simplicité & la briéveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme seroit bien tenté d'ajouter ici quelques pensées, & d'étendre cet endroit. Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un pere ? arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un maître, comme Tite-Live, sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, & que vouloir l'amplifier, c'est l'affoiblir.

PERORAISON. *a Deterreri hinc sine te potius, quam illic vinci. Valeant preces apud te meæ, sicut pro te hodie valuerunt.* Jusqu'ici Pacuvius avoit employé les figures les plus vives & les plus pressantes ; tout étoit animé & plein de feu ; ses yeux, son visage, ses mains en disoient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit, il prend un ton plus tranquille, & finit par les prieres, qui, dans la bouche d'un pere, sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne peut-il tenir contre cette dernière attaque. Les larmes qui commencerent à couler de ses yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baisers du pere, qui le tint long-temps tendrement embrassé, & ses prieres redoublées avec instance, acheverent de le persuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complec-*

„ a Laissez-vous fléchir en
 „ ce moment plutôt que de
 „ vouloir périr dans une en-
 „ treprise si mal concertée.
 „ Souffrez que mes prieres

„ aient sur vous quelque
 „ pouvoir, après qu'elles
 „ ont été aujourd'hui si puis-
 „ santes en votre faveur.

titur, atque osculo hærens, non ante precibus abstinit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.

§. II.

Des Pensées.

PENSÉE est un mot fort vague & fort général, qui a plusieurs significations bien différentes, aussi bien que le mot latin *sententia*. On voit assez que ce que nous examinons ici, sont les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui en font une des principales beautés.

C'est ici proprement ce qui fait le fonds, & comme le corps du discours; *a* car l'élocution n'en est que comme le vêtement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, si souvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, *b* que les mots ne sont que pour les choses; qu'ils ne sont destinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir, nos pensées; *c* que les expressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vuide

a Quorundam elocutio res ipsas effeminat, quæ illo verborum habitu vestiuntur. *Quintil. Proam. l. 8.*

b Sit cura elocutionis quàm maxima, dum sciamus tamen nihil verborum causa esse faciendum, cum verba ipsa rerum gratià sint reperta. *Quintil. Proam. l. 8.*

Quibus (verbis) solùm à natura sit officium attributum servire sensibus. *Quint. l. 12. c. 10.*

c Quid est tam furiosum quàm verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis, nulla subiecta sententia nec scientia, *3. de Or. n. 51.*

& méprisable, qui n'a rien que de ridicule & d'insensé; qu'au contraire, il faut faire cas des pensées & des raisons solides, quoique déstituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est toujours estimable; en un mot, que *a* l'orateur peut donner quelque soin aux mots, mais qu'il doit la principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leur discours, sont simples, naturelles, intelligibles; qu'elles ne sont point affectées ni recherchées, & comme amenées par force, pour faire montre d'esprit, mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matière qui est traitée, dont elles paroissent si inséparables, qu'on ne voit pas comment les choses auroient pu se dire autrement, & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

Combat des Horaces & des Curiaces.

La description de ce combat est, sans contestation, un des plus beaux endroits de Tite-Live, & un des plus propres à apprendre aux jeunes gens com-^{25.} *Lib. 1. n.*
ment il faut embellir un récit par des pensées naturelles & ingénieuses. Pour en

a Curam ego verborum, nem. Quint. Proam. l. 8.
rerum volo esse sollicitudi.

bien connoître l'art & la délicatesse, il ne faut que la réduire à un récit tout simple, en n'omettant aucune des circonstances essentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différents chiffres, pour les mieux distinguer, & pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

- 1 *Fœdere isto trigemini, sicut convenerat, arma*
- 2 *capiunt. Statim in medium inter duas acies pro-*
- 3 *cedunt. Confederant utrimque pro castris duo exer-*
- 4 *citus, in hoc spectaculum totis animis intenti,*
- 5 *Datur signum infestisque armis terni juvenes con-*
- 6 *currunt. Cùm aliquandiu inter se æquis viribus pu-*
- 7 *gnassent, duo Romani, super alium alius, vul-*
- 8 *neratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Illi*
- 9 *superstitem Romanum circumfislunt. Fortè is integer*
- 10 *fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capes-*
- 11 *fit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere*
- 12 *affectum corpus fineret. Jam aliquantum spatii, ex*
- 13 *eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cùm respi-*
- 14 *ciens, videt magnis intervallis sequentes; unum*
- 15 *haud procul ab sese abesse; in eum magno impetu*
- 16 *redit, eumque interficit. Mox properat ad secun-*
- 17 *dum, eumque pariter neci dat. Jam æquato Marte*
- 18 *singuli supererant numero pares, sed longè viribus*
- 19 *diversi. Romanus exultans, DUOS, inquit, FRA-*
- 20 *TRUM MANIBUS DEDI, TERTIUM CAUSAE*
- 21 *BELLI HUIUSCE, UT ROMANUS ALBANO*
- 22 *IMPERET, DABO. Tum gladium supernè illius*
- 23 *jugulo defigit; jacentem spoliat. Romani ovantes*
- 24 *ac gratulantes Horatium accipiunt. Inde ex utra-*
- 25 *que parte suos sepeliunt.*

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de pensées & d'images qui intéressent & qui frappent vivement le lecteur, & lui rendent cette action si présente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ses propres yeux, en quoi consiste la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que consulter la nature, en bien étudier les mouvements, examiner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains; & peindre chaque circonstance avec des couleurs si vives, mais si naturelles, qu'on s'imagine assister à ce combat. C'est tout ce que Tite-Live fait d'une manière merveilleuse.

*Fœdere ic̄to trigemini, sicut convenerat, arma 1
capiunt. Cùm sui utrosque adhortarentur, Deos 2
patrios, patriam, ac parentes, quicquid civium
domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma,
illorum intueri manus: feroces & suopte ingenio
& pleni adhortantium vocibus, in medium inter
duas acies procedunt.*

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens, & leur représentât que la patrie entière étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient

“ 1 Le traité conclu, les
„ trois freres, de côté &
„ d'autre, prennent les ar-
„ mes, comme on en étoit
„ convenu.

“ 2 Pendant que chaque
„ parti exhorte les siens à
„ bien faire leur devoir, en
„ leur représentant que les
„ dieux, la patrie, leurs pe-
„ res & leurs meres, tout ce

„ qu'il y avoit de citoyens
„ dans la ville & dans l'ar-
„ mée, ont les yeux atta-
„ chés sur leurs armes & sur
„ leurs bras; ces généreux
„ Athletes, pleins de cou-
„ rage par eux-mêmes, &
„ animés encore par de si
„ puissantes exhortations,
„ s'avancent au milieu des
„ deux armées.

bien plus par la maniere dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide & languissante. En lisant les derniers mots, on croit voir ces généreux combattants s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

3 *Confederant utrinque pro castris duo exercitus periculi magis præsentis quam curæ expertes; quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur.* Rien ne convenoit mieux ici que cette pensée, *periculi magis præsentis quam curæ expertes*: & Tite-Live en apporte aussitôt la raison. Quelle image ces deux mots, *erecti suspensique*, peignent à l'esprit!

4 *Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, publicum imperium servitiumque obversatur*

„ 3 Elles étoient rangées
 „ de côté & d'autre autour
 „ du champ de bataille,
 „ exemples, à la vérité, du
 „ péril présent, mais non
 „ pas d'inquiétude, parce
 „ qu'il s'agissoit de favoir le-
 „ quel des deux peuples
 „ commanderoit à l'autre,
 „ & que la valeur d'un si pe-
 „ tit nombre de combat-
 „ tants alloit décider de leur
 „ sort. Occupés de ces pen-
 „ sées, & dans l'attente in-
 „ quiete de ce qui alloit ar-
 „ river, ils donnent donc
 „ toute leur attention à un
 „ spectacle qui ne pouvoit
 „ pas ne point les alarmer.
 „ 4 On donne le signal: &
 „ ces braves héros mar-
 „ chent trois à trois les uns

„ contre les autres, por-
 „ tant en eux fix le courage
 „ de deux grandes armées.
 „ Insensibles de part & d'autre
 „ à leur propre péil, ils
 „ n'ont devant les yeux que
 „ la servitude ou la liberté
 „ de leur patrie, dont le sort
 „ désormais dépend unique-
 „ ment de leur courage. Dès
 „ qu'on entendit le choc de
 „ leurs armes, & qu'on vit
 „ briller leurs épées, les
 „ spectateurs, saisis de
 „ crainte & d'alarme, sans
 „ que l'espérance penchât
 „ encore de part ou d'autre,
 „ restèrent tellement immo-
 „ biles, qu'on eût dit qu'ils
 „ avoient perdu l'usage de
 „ la voix & de la respiration.

animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit; & neutro inclinata spe torpebat vox spiritusque. On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattants. Ces trois frères étoient de part & d'autre comme des armées entières, & en avoient le courage: insensibles à leur propre péril, ils ne s'occupoient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques, & puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur & de frissonnement, aussi bien que les spectateurs du combat? Ici les expressions sont toutes poétiques, & l'on fait remarquer aux jeunes gens, que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement & avec sobriété, étoient appellées par la grandeur même du sujet, & par la nécessité d'égaliser par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne & triste silence, qui les tenoit tous comme suspendus & immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté, les Romains demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude. Alarmés & tremblants pour celui des Horaces qui restoit seul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de son péril. N'étoit-ce pas là la véritable disposition des deux armées

après la chute des deux Romains; & le tableau qu'en fait Tite-Live n'est-il pas copié d'après nature ?

5 *Confertis deinde manibus , cum jam non motus tantorum corporum , agitatioque anceps telorum armorumque ; sed vulnera quoque & sanguis spectaculo essent : duo Romani super alium alius , vulneratis tribus Albanis , expirantes corruerunt. Ad quorum casum , cum conclamasset gaudio Albanus exercitus , Romanas legiones jam spes tota , nondum tamen cura deseruerat , exanimis vice unius quem tres Curiatii circumsteterant.*

Je rapporterai le reste de ce récit sans presque y faire aucune réflexion , pour éviter une ennuyeuse longueur. Je dois seulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, aussi bien que de l'histoire en général , selon la judicieuse remarque de *a* Cicéron , c'est la merveilleuse variété qui y regne par-tout,

„ 5 Ensuite , lorsqu'en
 „ étant venus aux mains , ce
 „ ne fut plus seulement le
 „ mouvement des bras &
 „ l'agitation , des armes qui
 „ servirent de spectacle , mais
 „ qu'on apperçut des blessu-
 „ res , & qu'on vit couler le
 „ sang , deux Romains tom-
 „ berent morts aux pieds des
 „ Albains , qui tous trois
 „ avoient été blessés. A leur
 „ chute , l'armée ennemie
 „ poussa de grands cris de
 „ joie , pendant que de l'au-
 „ tre côté les légions Ro-
 „ maines demeurèrent sans
 „ espérance , mais non sans
 „ inquiétude , tremblant
 „ pour le Romain qui étoit
 „ resté seul , & que les

„ trois Albains avoient en-
 „ touré. „

a *Multam casus nostri tibi varietatem in scribendo supeditabunt , plenam cujusdam voluptatis , quæ vehementer animos hominum in legendo scripto retinere possit. Nihil est enim aptius ad delectationem lectoris , quam temporum varietates fortunæque vicissitudines... Accipites variique casus habent admirationem , expectationem , lætitiâ , molestiam , spem , timorem. Si verò exitu notabili concluduntur , expletur animus jucundissimæ lectionis voluptate. Cic. Ep. 12. l. 5. ad famil.*

& les divers mouvements de crainte , d'inquiétude , d'espérance , de joie , de désespoir , de douleur , causés par des changements subits & des vicissitudes inopinées , qui réveillent l'attention par une agréable surprise , qui tiennent jusqu'à la fin l'esprit du lecteur comme en suspens , & qui , par cette incertitude même , lui procurent un plaisir incroyable , sur-tout quand le récit se termine par un événement intéressant & singulier. Il sera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui suit.

Fortè is integer fuit , ut universis solus nequam par , sic adversus singulos ferox. Ergo , ut segregaret pugnam eorum , capescit fugam , ita ratus secuturos , ut quemque vulnere affectum corpus fineret.

Jam aliquantum spatii ex eo loco , ubi pugnatum est , aufugerat , cum respiciens videt magnis intervallis sequentes : unum haud procul ab sese abesse. In eum magno impetu redit. Et , dum Albanus exercitus inclamat Curiatii ut opem ferant fratri , jam Horatius caeso hoste victor secundam pugnam petebat.

„ 6 Heureusement il étoit
„ sans blessure; ainsi trop foi-
„ ble contre tous ensemble,
„ mais plus fort que chacun
„ d'eux , il use d'un strata-
„ gème qui lui réussit. Pour
„ diviser ses ennemis , il
„ prend la fuite , persuadé
„ qu'ils le suivroient plus ou
„ moins vite , selon qu'il leur
„ restoit plus ou moins de
„ force.

„ 7 Déjà il étoit assez loin
„ de l'endroit où l'on avoit

„ combattu , lorsque tou-
„ rant la tête , il voit les
„ Curiaces à une assez
„ grande distance les uns des
„ autres , & l'un d'eux tout
„ proche de lui. Il revient
„ sur celui-ci de toute sa
„ force ; & tandis que l'ar-
„ mée d'Albe crie à ses frè-
„ res de le secourir , déjà
„ Horace , vainqueur de ce
„ premier ennemi , court à
„ une seconde victoire.

8 *Tum clamore, qualis ex inspirato fiventium solet, Romani adjuvant militem suum : & ille defungi praelio festinat, Prius itaque quàm alter, qui nec procul aberat, consequi posset, & alterum Curiatium conficit.*

9 *Jamque æquato Marte singuli supererant, sed nec spe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, & geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant ; alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud praelium fuit.*

Quelle beauté d'expressions & de pensées ! Quelle vivacité d'images & de descriptions !

10 *Romanus exultans, DUOS, inquit, FRATRUM MANIBUS DEDI: TERTIUM CAUSAE BELLII HUIUSCE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. Malè sustinenti arma, gladium supernè jugulo defigit : jacentem spoliat.*

“ 8 Alors les Romains animent leur guerrier par des cris, tel que le mouvement subit d'une joie inespérée en fait pousser; & lui de son côté, se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre, qui n'étoit pas fort éloigné, eût pu l'atteindre, il couche son ennemi par terre.

“ 9 Il ne restoit plus de chaque côté qu'un combattant; mais si le nombre étoit égal, les forces & l'espérance ne l'étoient pas. Le Romain, sans blessure, & fier d'une double victoire, marche plein de confiance à ce troisième combat. L'autre, au con-

traire, affoibli par le sang qu'il a perdu, & épuisé par la course, se traîne à peine, & déjà vaincu par la mort de ses freres, comme une victime sans défense, présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat.

“ 10 Horace, triomphant déjà par avance: J'ai immolé, dit-il, les deux premiers aux manes de mes freres, j'immolerai le troisième à ma patrie, afin que Rome devienne maîtresse d'Albe & lui fasse la loi. A peine Curiace pouvoit-il soutenir ses armes: il lui enfonce son épée dans la gorge, & ensuite le dépouille.

Romani ovantes ac gratulantes Horatium acci- 11
piunt , eo majore cum gaudio , quo propius me-
tum res fuerat.

Ad sepulturam inde suorum nequaquam pari- 12
bus animis vertuntur : quippe imperio alteri , aucti ,
alteri ditionis alienæ facti.

Jene fais s'il y a rien de plus capable de former le goût des jeunes gens, & pour la lecture des Auteurs, & pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornements, & les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par-là, comment il faut trouver des pensées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins & françois, & qui sont tirées de son livre sur la maniere de bien penser.

Différentes réflexions sur les pensées.

I. LA VÉRITÉ est la première qualité, & comme le fondement des pensées. Les plus belles sont vicieuses, ou plutôt celles qui passent pour belles, & qui sem-

“ 11 Les Romains reçoivent Horace dans leur camp avec une joie & une reconnoissance d'autant plus vives, qu'ils avoient été plus près du danger.

“ 12 Après cela, chaque parti songe à ensevelir les

„ siens, mais avec des dispositions bien différentes, les Romains étant devenus maîtres de leurs ennemis, & les Albains se voyant soumis à une domination étrangère.

blent l'être, ne le sont pas en effet, si ce fonds leur manque. *pag. 9.*

Les pensées sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées : & penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images & les peintures ne sont véritables, qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidèlement ; & elle est fautive, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appelons la justesse de la pensée, c'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte ; les pensées sont justes aussi quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent ; de sorte qu'une pensée juste est, à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page 41.*

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre, il faut supposer ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva
en

en Afrique avec toutes les richesses, après que Sichée eut été tuée; & ce que feint la poésie, qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

*Infelix Dido, nulli bene nupta marito:
Hoc pereunte, fugis; hoc fugiente, peris.*

Pauvre Didon, où t'a * réduite
De tes maris le triste sort?
L'un, en mourant, cause ta fuite;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Auson.

* On a remarqué ici une faute contre la langue, qui demande réduit au masculin, parce que le nominatif est après le verbe.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symétrie, ni tant de jeu: il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. pages 41. 42.

Plutarque, qui étoit un esprit solide, condamne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Ephèse: Qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique, consacré à Diane, eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde, parce que la déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu. Il est surprenant que a Ciceron trouve cette pensée jolie, lui qui pense & juge toujours sagement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque, ce censeur si austère, ait oublié sa sévérité, en ajoutant que la

a Concinnè, ut mul'a, Timæus: qui cum in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum desagravisse: adjunxit, mi-

nimè idesse mirandum: quòd Diana, cum in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisse domo. *De nat. deor. l. 2. n. 69.*

réflexion de l'historien est si froide qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie. pages 49. & 50.

Quintilien se moque avec raison de quelques Orateurs qui disoient, comme quelque chose de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant.* (Ces comparaisons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort vantées du temps de Quintilien; mais quand on les examine de près, on en reconnoît le faux.) page 72.

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales; & pour ce sujet, Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles & si peu communes; *Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ.* C'est-à-dire, qu'outre la vérité, qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe & qui le surprenne... La vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices; elle la soutient, & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en Architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâ-

Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant: Magnorum fluminum navigabiles

fontes sunt, & generosioris arboris statim planta cum fructu est. Quintil. l. 8. c. 4.

ties : & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité, qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie ; mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainsi, comme vous savez :

Pallida mors æquo pulsât pede pauperum tabernas
Regumque turres. *Carm. lib. 1. Od. 4.*

“ La mort renverse également les palais des Rois, & les cabanes des pauvres. „ Le second prend un autre tour.

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Le tour du Poëte latin est plus figuré & plus vif ; celui du Poëte françois est plus naturel & plus fin : il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre. pages 75, 78, 79.

^a (Ce qui relève sur-tout un discours,) ce sont les pensées qui ont de l'élévation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la gran-

^a Non ad persuasionem, grandia. Long. de subl. sed ad stuporem rapiunt *sect. 1.*

deur dans une pensée, est justement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la pensée convienne au sujet. Car c'est une règle générale, qu'il faut penser selon la matière qu'on traite; & rien n'est moins raisonnable *a* que d'avoir ses pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes. *p. 80.*

b Vous n'avez rien reçu de plus grand de la fortune, que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire. C'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voici comme un Historien parle de ce dernier: *c* Il n'a dû son élévation qu'à lui-même; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur. Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que *d* Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire. *pages 83 & 84.*

Cicéron parle bien noblement de César, *e* en disant qu'il n'étoit pas nécessaire

a A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in plano tumet. *Q. l. 8. r. 3.*

b Nihil habet nec fortunâ tuâ majus, quàm ut possis, nec natuâr tuâ melius, quàm ut velis conservare quàm plurimos. *Or. pro Lig. n. 38.*

c Omnia incrementa sua

sibi debuit: vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Velleius Paterc. lib. 2.*

d Illud ingenium quod solum populus Romanus par imperio suo habuit. *Controv. lib. 1.*

e Perfecit ille, ut, si montes

d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *page 87.*

Pompée ayant défait Tigrane, Roi d'Arménie, ne le souffrit pas long-temps à ses pieds, & lui remit sa couronne sur la tête. *a Il le rétablit en sa première fortune, dit un Historien, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des Rois, que d'en vaincre.* *page 88.*

L'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orléans Henriette-Anne d'Angleterre (par M. Bossuet) sont pleines de ces pensées qu'Hermogene nomme majestueuses.

„ Son grand cœur a surpassé sa naissance : toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle.

„ Douce, familiere, agréable autant que ferme & vigoureuse, elle savoit persuader & convaincre aussi bien que commander, & faire valoir la raison non moins que l'autorité.

„ Malgré les mauvais succès de ses

resedissent, amnes exaruis-
sent, non naturæ præsidio,
sed victoriâ suâ rebusque
gestis Italiam munitam habe-
semus. *Contra Pis. n. 82.*

a In pristinum fortunæ ha-
bitum restituit, æquè pul-
chrum esse judicans, & vin-
cere reges, & facere. *Val.
Maxim. l. 5. c. 1.*

„ armes infortunées , (C'est de Charles I,
 „ Roi d'Angleterre , dont parle l'Auteur) si on a
 „ pu le vaincre , on n'a pas pu le forcer ;
 „ & comme il n'a jamais refusé ce qui
 „ étoit raisonnable étant vainqueur , il a
 „ toujours rejeté ce qui étoit foible & in-
 „ juste étant captif. p. 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles , entraînent comme par force notre jugement , remuent nos passions , & nous laissent l'aiguillon dans l'ame.

2. Voilà donc une première espèce de pensées , qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies , mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables , qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes ; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. Les pensées sublimes sont aussi agréables , mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère. Elles plaisent , parce qu'elles ont du grand , qui charme toujours l'esprit ; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles , est , comme en certaines peintures , quelque chose de doux , de tendre & de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile , & qui ne consiste pas dans ce que nous appelons plaisant , mais dans je ne sais quelle grace

qu'on ne sauroit définir, en général, & dont il y a plus d'une sorte. *p. 131 & 132.*

Les comparaisons tirées des sujets fleuris & délicieux, sont des pensées agréables, de même que celles qu'on tire des grands sujets, sont des pensées nobles. " Il me paroît, dit Costar, que c'est un grand avantage d'être porté au bien sans aucune peine; & il me semble que c'est un ruisseau tranquille, qui, suivant la pente naturelle, coule sans obstacle entre deux rives fleuries. Je trouve, au contraire, que ces gens vertueux par raison, qui font quelquefois de plus belles choses que les autres, sont de ces jets-d'eau où l'art fait violence à la nature, & qui, après avoir jailli jusques au ciel, s'arrêtent bien souvent par le moindre obstacle. " C'est encore penser joliment que de dire, avec Balzac, d'une petite rivière : " Cette belle eau aime tellement ce pays, qu'elle se divise en mille branches & fait une infinité d'isles & de tours, afin de s'y amuser davantage. *page 137 & 138.*

Les fictions ingénieuses ne font point un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées... Plin le jeune, exhortant par son exemple Cornille Tacite à étudier jusques dans la chasse, lui dit *a* que l'exercice du corps ré-

a Mirum est ut animus agitatione motaque corporis.

veille l'esprit ; que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser ; & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord *a* qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles même, les tablettes à la main, rêvant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportât au moins ses tablettes pleines. Cela est pensé joliment ; mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane, hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes.

pages 139 & 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces ; car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence, est très-élégante. Sophocle dit que les présents des ennemis ne sont pas des présents, & qu'une mere inhu-

excitetur. Jam undique sylvæ, & solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt... Experieris non Dianam magis in montibus quam Minervam inerrare. *Lib. 1. cap. 6.*

a Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. Ibid.

maine n'est pas mere : Sénèque, *a* qu'une grande fortune est une grande servitude : Tacite, *b* qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour régner. Horace *c* parle d'une folle sagesse, d'une paresse empressée, & d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit, que les Rois sont esclaves sur le trône ; que le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, & deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que le corps soit agité, & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre. *page 146.*

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillants, & qui aient du jeu ; la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste, cette naïveté, dans je ne sais quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. *p. 150.*

3. Il y a une troisième espece de pensées,

a Magna servitus est magna fortuna. *De Conf. ad Polyb.*

b Omnia serviliter pro dominatione, *Hist. lib. 1.*

c Infanientis dum sapientiae consultus erro... Strenua nos exercet inertia... *Rerum concordia discors, Horat.*

qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles sont délicates. On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit.. Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les *a* plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matière presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse. Tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vue, selon l'Auteur de l'Histoire naturelle. pages 158 & 160.

Disons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse, a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué. *b* Il semble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine; ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit.

a Rerum natura nusquam magis, quam in minimis, tota. *Plin. lib. 11. c. 2.*

In arctum coacta rerum naturæ majestas multis nulla sui parte mirabilior. *Idem. l. 37. Proam.*

b Auditoribus grata sunt hæc, quæ cum intellexerint, acumine suo delectantur, & gaudent non quasi audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. l. 8. c. 2.*

Car comme il faut avoir de bons yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire, les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature, il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystere est comme l'ame de la délicatesse des pensées; en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entières à la premiere vue, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sais quoi au sublime & à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. pages 160, 161.

Pline le Panégyriste dit à son Prince, qui avoit refusé long-temps le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *a* Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être Pere de la patrie, avant que de le devenir. pag. 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des blés en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre. *b* Le Nil, dit Pline, n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains. page 163.

Le même Auteur dit, sur l'entrée de

a Soli omnium contingit tibi, ut pater patriæ esses, antequam fieres,

b Nilus Ægypto quidem sæpe, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit,

Trajan dans Rome : *a* les uns publioient, après vous avoir vu, qu'ils avoient assez vécu; les autres, qu'ils devoient encore vivre. page 165.

Il y a beaucoup de délicatesse dans la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée, qui, en ramenant sa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment : *b* Folie pardonnable, à la vérité, si les dieux des enfers savoient pardonner ! page 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à César : *c* Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures. p. 209.

Outre la délicatesse des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentiments, & où l'affection a plus de part que l'intelligence. *d* Je ne vous verrai plus jamais, dit un Poëte au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément : Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie, mais je vous aimerai toujours. Un autre parle ainsi d'une personne qui lui étoit extrêmement chere : *e* Dans les lieux les plus solitaires & les plus déserts vous êtes pour moi une grande compagnie. Mais rien n'est plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit Dialogue en vers. Le

a Alii se satis vixisse, te viso, te recepto : alii nunc magis esse vivendum prædicabant.

b Cum subita incautum dementia cepit amantem. Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes. *Georg.*

l. 4.

c Oblivisci nihil soles, nisi injurias. *Orat. pro Lig. n. 35.*

d Nunquam ego te, vitâ frater amabilior. Aspiciam posthac : at certè semper amabo. *Catul.*

e In folis tu mihi turba locis. *Tibul.*

Dialogue est entre un Passant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémiss ; j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce fera ma douleur.

pag. 213. 216. & 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également sensée & spirituelle du Pere Bouhours, qui se trouve dans un autre livre qui a pour titre, *PENSÉES INGÉNIEUSES*. Ce qu'il y a, dit-il, de plus délicat dans les pensées & dans les expressions des Auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse (& de délicatesse) se perd, quand on les veut mettre dans une autre langue : à peu près comme ces essences exquisés, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre. page 195.

DES PENSÉES BRILLANTES.

Il y a une sorte de pensées, peu connues chez les Ecrivains du bon siècle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une maniere de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plaît sur-tout par une certaine pointe d'es-

prit, qui frappe par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénèque contribua beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût; *a* & du temps de Quintilien il y étoit si général & si dominant, que les Orateurs se faisoient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fit que l'auditoire applaudît & se récriât.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. *b* Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent ennoblir le discours, & lui donner en même temps de la force, de la grace & de l'élévation; il en condamne seulement l'abus & la trop grande affectation. *c* Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours; & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. *d* Il consent qu'on ajoute à la manière d'écrire des Anciens cette nouvelle grace, comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne manière de vivre, une certaine propreté & une élégance qu'on ne peut condamner, & dont même on doit tâcher

a Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aures. Turpe autem ac prope nefas ducunt respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Q. l. 8. c. 5.*

b Quod tantum in sententia bona crimen est? Non causæ prodest? Non Judicem movet? Non dicentem commendat? *Ibid.*

c Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse credo; sed neque oculos esse toto corpore velim. *Ibid.*

d Patet media quædam via: sicut in cultu victuque accessit aliquis citrà reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Ibid.*

de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. *a* Car, après tout, l'ancienne simplicité seroit encore plus estimable que cette nouvelle licence.

b En effet, lorsque ces pensées sont en trop grand nombre, elles s'entrenuissent & s'étouffent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres; & elles causent la même obscurité & la même confusion dans le discours que la trop grande multitude de personnages dans un tableau.

c D'ailleurs, comme ces sortes de pensées, dont la beauté consiste à être courtes & vives, sont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un sens complet, il arrive de-là que le discours est extrêmement coupé & concis, sans liaison & comme décousu, composé plutôt de pièces & de morceaux, que de membres & de parties qui fassent un tout. Or une telle composition paroît entièrement opposée au nombre & à l'harmonie du discours, qui demandent plus de suite & plus d'étendue.

a Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi magis quam istam novam licentiam.

b Densitas earum obstat invicem, ut in satis omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adulescere potest, quod loco, in quem crescat, caret. Nec pictura, in qua nihil circumlitum est, eminet: ideòque artifices etiam, cum plura in unam tabulam

opera contulerunt, spatiis distingunt... ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

a Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim omnis sententia, ideòque post eam utique aliud est initium. Unde soluta serè oratio, & è singulis non membris, sed fructis collata, structurâ caret; cum illa rotunda & undique circumcisa insistere inyicem nequeant, *Ibid.*

a On peut dire aussi que ces pensées brillantes ressemblent moins à une flamme lumineuse, qu'à ces étincelles de feu qui échappent au travers de la fumée.

b Enfin, comme on n'est attentif qu'à les entasser, on devient peu délicat dans le discernement & le choix, & il ne se peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puérides, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénèque, on sent bien que ce que je viens de dire est son portrait, & le caractère propre de ses ouvrages, & Quintilien le marque clairement dans un autre endroit, *c* où après avoir rendu justice au mérite & à l'érudition de ce grand homme, & avoir reconnu qu'on trouve dans ses écrits beaucoup de belles pensées & de maximes solides pour les mœurs, il ajoute que par rapport à l'éloquence ils sont d'un goût dépravé & corrompu presque en tout, & d'autant plus dangereux qu'ils sont pleins de dé-

a Lumina illa non flammæ, sed scintillis inter fumum emicantibus, similia dixeris. *Ibid.*

b Hoc quoque accidit, quod solas captanti sententias, multas necesse est dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim potest esse delectus, ubi numero laboratur. *Ibid.*

c Multæ in eo claræque sententiæ, multa etiam morum gratia legenda; sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eò perniciosissima, quòd abundant dul-

cibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno iudicio. Nam... si non omnia sua amasset, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset, consensu potius eruditorum, quam puero-rum amore comprobaretur... Multa probanda in eo, multa etiam admiranda sunt, eligere modò curæ sit: quod utinam ipse fecisset; digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit. *Quint. l. 10. c. 11.*

fauts agréables, & qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est pourquoi il dit qu'il auroit été à souhaiter qu'un si beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, si riche & si fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré, & un discernement plus exact; qu'il eût été moins amoureux de toutes les productions; qu'il eût su en faire le choix, & sur-tout qu'il n'eût point affoibli l'importance des matieres qu'il traite par un amas de petites pensées, ^a qui peuvent flatter d'abord par une apparence & une lueur d'esprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je rapporterai quelques endroits de cet Auteur, afin que les jeunes gens puissent comparer son style avec celui de Cicéron & de Tite-Live, & voir si le jugement qu'en porte Quintilien est fondé sur de bonnes raisons, ou s'il n'est que l'effet de sa prévention contre Sénèque.

1. Entretien de Démarate avec Xerxès.

Cùm bellum Græciæ indiceret Xerxès, b ani-

*Senec. de
Benef. lib.
6. cap. 31.*

^a Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excussæ risum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quint. l. 8. c. 5.*

^b Dans le temps que Xerxès, enflé d'orgueil & aveuglé par une vaine confiance en ses forces, songeoit à porter la guerre contre la Grece, tous les courtisans qui l'environ-

noient, travaillerent à l'envi à le pousser par des flatteries outrées dans le précipice où son ambition l'entraînoit. L'un disoit que la nouvelle seule de la guerre jeteroit le trouble parmi les Grecs, & qu'au premier bruit de sa marche, ils prendroient la fuite: un autre, qu'avec une armée si nombreuse il

mum tumentem, oblitumque quàm caducis confideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nuncium belli, & ad primam adventus famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illa mole non vinci solùm Græcia, sed obrui posset: magis verendum ne vacuas desertaque urbes invenièrent, & profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius, illi vix rerum naturam sufficere: angusta esse classibus maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria: vix patere cœlum satis ad emittenda omni manu tela.

a Cùm in hunc modum multa undique jactarentur, quæ hominem nimiam æstimatione sui furentem concitarent; Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam illam quâ sibi placeret multitudinem indigestam & gravem, metuendam esse ducenti, non enim vires, sed pondus habere, immodica nunquam regi posse: nec diu durare quicquid regi non potest.

„ étoit sûr, non seulement
 „ de vaincre la Grece, mais
 „ de l'accabler; & que tout
 „ ce qu'il avoit à craindre,
 „ étoit de trouver à son arri-
 „ vée les villes désertes, &
 „ les campagnes réduites en
 „ solitudes par la retraite
 „ précipitée des habitants, &
 „ de n'avoir plus de quoi em-
 „ ployer de si grandes for-
 „ ces. D'un autre côté on
 „ lui faisoit entendre qu'à
 „ peine la nature entière lui
 „ suffiroit-elle; que les mers
 „ étoient trop étroites pour
 „ contenir les flottes; que
 „ nul camp ne pourroit ren-
 „ fermer les troupes de pied,
 „ qu'il n'y avoit point
 „ de plaine assez étendue
 „ pour la cavalerie; &
 „ qu'à peine l'air suffiroit-il

„ pour les traits qu'on au-
 „ roit à lancer.

„ a Parmi tous ces dis-
 „ cours, si capables de faire
 „ tourner la tête à un Prince
 „ déjà enivré de l'idée de sa
 „ grandeur, Démarate, La-
 „ cédémonien, fut le seul qui
 „ osa représenter au Roi,
 „ que ce qui faisoit le sujet
 „ de sa confiance, étoit ce
 „ qui devoit lui inspirer le
 „ plus de crainte; que ce
 „ vaste corps d'armée, cette
 „ masse énorme & mon-
 „ trueuse, n'avoit que de la
 „ pesanteur, & non de la
 „ force; qu'il n'est pas pos-
 „ sible de gouverner ce qui
 „ n'a ni borne ni mesure, &
 „ que ce qui ne peut être
 „ gouverné, ne peut subsis-
 „ ter long-temps.

a *In primo, inquit, statim monte Lacones ob-
jecti dabunt tibi sui experimentum. Tot ista gen-
tium millia trecenti morabuntur; hærebunt in vesti-
gio fixi, & commissas sibi angustias tuebuntur, &
corporibus obstruent. Tota illos Asia non movebit
loco. Tantas minas belli, & penè totius humani
generis ruinam paucissimi sustinebunt. Cum te mu-
tatis legibus suis natura transmiserit, in semita
hærebis, & æstimabis futura damna, cum puta-
veris quanti Termopylarum angusta constiterint.
Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri.*

b *Cedent quidem tibi pluribus locis, velut tor-
rentis modo ablatis, cujus cum magno terrore prima
vis defluit: deinde hinc atque illinc coorientur, &
tuis te viribus prement.*

c *Verum est quod dicitur, majorem belli appa-
ratum esse, quàm qui recipi ab his regionibus possit,
quas oppugnare constituis. Sed hæc res contra nos
est. Ob hoc ipsum, te Græcia vincet, quia non ca-
pit. Uti toto te non potes.*

„ a Une poignée de gens
„ que vous rencontrerez
„ d'abord à une première
„ montagne, vous fera con-
„ noître ce que font les ci-
„ toyens de Sparte. Trois
„ cents Spartiates arrête-
„ ront ces millions d'hom-
„ mes que vous traînez avec
„ vous. Inébranlables dans
„ le poste qu'on leur aura
„ confié, ils le défendront
„ jusqu'au dernier soupir, &
„ feront une barrière & un
„ rempart de leurs corps.
„ Toutes les forces de l'Asie
„ ne leur feront pas faire un
„ pas en arrière. Seuls ils
„ soutiendront le choc for-
„ midable de presque tout
„ l'univers réuni contre eux.
„ Après avoir forcé la nature
„ à changer toutes ses loix

„ pour vous ouvrir un pas-
„ sage, vous demeurerez tout
„ court à un défilé. Vous
„ pourrez juger des pertes
„ que vous ferez dans la
„ fuite, par ce que vous aura
„ coûté le passage des Ter-
„ mopyles. En voyant qu'on
„ peut vous arrêter, vous
„ comprendrez qu'on pourra
„ aussi vous mettre en fuite.

„ b Vos armées, comme
„ un torrent impétueux dont
„ rien ne peut soutenir le
„ premier effort, pourront
„ d'abord tout dissiper; mais
„ bientôt vos ennemis se ral-
„ lieront, & vous attaquant
„ de divers côtés, vous dé-
„ truiront par vos propres
„ forces.

„ c On dit vrai, quand on
„ avance que le pays que

a *Præterea, quæ una rebus salus est, occurrere ad primos rerum impetus, & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo ante vinceris, quàm victum esse te sentias.*

b *Ceterùm, non est quod exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudine sua causa.*

c *Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obstiterat, trecenti stare jusserunt; stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba distaret.*

d *Itaque Xerxes, pudore quàm damno miserior,*

» vous voulez attaquer n'a
» pas un espace suffisant pour
» un appareil de guerre si
» immense; mais c'est préci-
» sément ce qui fait contre
» nous. La Grece vous vain-
» cra, parce qu'elle ne peut
» vous contenir. Vous ne
» pouvez faire usage que
» d'une partie de vous-
» même.

» a D'ailleurs, ce qui fait
» la sûreté & la ressource
» d'une armée, vous devient
» absolument impraticable.
» Vous ne pourrez ni don-
» ner les ordres à propos,
» ni vous trouver à temps au
» premier mouvement, ni
» soutenir ceux qui plient,
» ni rassurer ceux qui com-
» mencent à s'ébranler.
» Vous serez vaincu long-
» temps avant que d'être à
» portée de vous en apper-
» cevoir.

» b Au reste, ne vous flat-
» tez pas que vos troupes
» ne puissent rien trouver

» qui leur résiste, parce que
» le nombre prodigieux en
» est inconnu même à leur
» Chef. Il n'y a rien de si
» grand qui ne puisse périr;
» puisqu'au défaut de tout
» autre obstacle, sa gran-
» deur même est une cause
» de ruine.

» c Tout ce que Déma-
» rate avoit prédit à Xerxès
» arriva. Ce prince, qui se
» piquoit de surmonter tous
» les obstacles que les dieux
» & les hommes mettoient
» à ses entreprises, qui
» changeoit & renversoit
» tout ce qui s'opposoit à son
» passage, fut arrêté par
» trois cents hommes; &
» bientôt Xerxès, voyant
» les débris de ses formida-
» bles armées répandus dans
» toutes les parties de la
» Grece, comprit quelle dif-
» férence il y avoit entre
» une foule d'hommes &
» une armée.

» d Alors ce Prince, plus

Demarato gratias egit, quod solus sibi verum dixisset, & permisit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Asiæ civitatem, curru veſtus intraret rectam capite tiaram gerens; id solis datum regibus. Dignus fuerat præmio, antequam peteret. Sed quàm miserabilis gens in qua nemo fuit qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!

Il faut avouer que ce morceau de Sénèque est fort beau, & que le discours de Démarate est plein de sens & de réflexions solides; mais il me semble que le style en est trop uniforme, & que l'antithèse s'y montre trop souvent. Les pensées sont trop serrées & trop entassées. *a* Elles sont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raison rendent le style trop concis & sautillant. *b* Une espèce de pointe finit presque chaque période. *Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri... Ob hoc ipsum te Græcia vincet, quia non capit... Multò ante vinceris, quàm victum esse te sentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit séparé; mais quand tout un ouvrage est sur ce ton, il est difficile d'en

» malheureux encore par la
» honte d'une si folle expé-
» dition, que par la perte
» qu'il y fit, remercia Dé-
» marate de ce que seul il lui
» avoit dit la vérité, & lui
» permit de lui demander
» telle grace qu'il voudroit.
» Celui-ci demanda d'entrer
» à Sardes, l'une des plus
» grandes villes d'Asie,
» monté sur un char, por-
» tant la tiare droite sur
» la tête; privilege qui n'é-
» toit accordé qu'aux Rois.

» Il auroit mérité cette ré-
» compense, s'il ne l'avoit
» pas demandée. Mais que
» doit-on penser d'une na-
» tion, où il ne se trouve
» personne pour dire la vé-
» rité au Roi, qu'un homme
» qui ne se la disoit pas à lui-
» même!

a Unde soluta ferè oratio,
& è singulis non membris,
sed frustis collata.

b Nunc illud volunt, ut
omnis locus, omnis sensus,
in fine sermonis feriat aurem.

Scindit ut ait V. uniliov et 67

soutenir sans peine une lecture un peu longue & suivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un style si coupé & si brusque peut-il être employé dans les discours où il s'agit d'instruire & de toucher les auditeurs; & par cette raison convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces sortes de pensées qui terminent la période d'une manière courte & vive; mais il sait employer avec discrétion & sobriété ces grâces du discours, qui en font le sel & l'affaisonnement, & qui par cette raison ne doivent pas être prodiguées.

*Liv. 5.
Tuscul. n.
103.*

a Leviculus sanè noster Demosthenes, qui illo suffurro delectari se dicebat aquam ferentis muliercula, ut mos in Græcia est, insufurrantisque alteri: hic est ille Demosthenes. Quid hoc levius? At quantus Orator! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multùm ipse secum. Cette pensée a beaucoup de rapport avec celle de Sénèque: Quàm miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!

2. *Réflexion de Sénèque sur une parole d'Auguste.*

*De benef.
l. 6. c. 32.*

Sénèque rapporte une parole d'Auguste, qui, se repentant extrêmement d'avoir

» Il falloit que Démof-
» thene, que nous admirons
» tant, fût bien vain, d'être
» aussi sensible qu'il avoue
» lui-même qu'il l'étoit à ce
» petit mot flatteur d'une
» porteuse d'eau, qui, le
» montrant au doigt, disoit
» à sa voisine: Vois-tu bien?

» C'est-là ce Démosthène.
» Quelle petiteffe! Et ce-
» pendant quel grand Ora-
» teur que Démosthène!
» Mais c'est qu'il avoit ap-
» pris à parler aux autres,
» & qu'il se parloit rarement
» à lui-même.

lui-même divulgué les désordres de sa fille, disoit que cette imprudence ne lui seroit pas échappée, si Agrippa ou Mécene eussent vécu : *Horum nihil mihi accidisset, si aut Agrippa aut Mecenas vixisset.* Sénèque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très-sensée : *a Adèd tot habenti millia hominum, duos reparare difficile est! Casæ sunt legiones, & protinus scriptæ : fracta classis, & intra paucos dies natavit nova; sævitum est in opera publica ignibus, surrexerunt meliora consumptis. Tota vita Agrippæ & Mecenatis vacavit locus.* Rien n'est plus beau ni plus solide que cette pensée : *Toutes les pertes se réparent, excepté celle d'un ami ;* mais il falloit en demeurer là.

b *Quid putem ?* ajoute Sénèque. *Defuisse similes qui assumerentur, an ipsius vitium fuisse, qui maluit queri, quàm querere? Non est quod existimemus Agrippam & Mecenatem solitos illi*

» a Tant il est difficile de
 » trouver parmi tant de mil-
 » lions d'hommes de quoi en
 » remplacer deux ! Des lé-
 » gions ont été taillées en
 » pieces, on en a bientôt
 » levé d'autres ; une flotte
 » a été brisée en peu de
 » jours, on en bâtit une nou-
 » velle ; le feu a consumé les
 » édifices publics, on en voit
 » d'autres plus somptueux
 » que les premiers, sortir
 » presque aussitôt de terre.
 » Mais, tant que vécut Au-
 » guste, la place d'Agrippa
 » & de Mécene demeura
 » toujours vacante.

» b Que penserai-je de cette
 » parole d'Auguste ? Dois-je
 » croire qu'en effet il ne res-
 » toit plus dans tout l'empire

» de tels hommes qu'il pût
 » choisir pour amis ? ou si
 » c'étoit la faute du Prince,
 » qui aimoit mieux se plain-
 » dre que d'en chercher ? Il
 » n'y a pas d'apparence
 » qu'Agrippa & Mécene
 » eussent coutume de lui dire
 » la vérité ; & s'ils avoient
 » vécu, ils auroient dans
 » cette occasion gardé le
 » silence comme les autres.
 » Mais le caractère des Prin-
 » ces est d'aimer à dire du
 » bien des morts, pour faire
 » honte & peine aux vi-
 » vants, & de louer dans les
 » premiers une liberté cou-
 » rageuse de dire la vérité,
 » dont ils n'ont plus rien à
 » craindre.

vera dicere : qui , si vixissent , inter dissimulantes fuissent. Regalis ingenii mos est , in presentium contumeliam amissa laudare , & his virtutem dare vera dicendi , à quibus jam audiendi periculum non est.

Outre que rien n'est plus petit que ce jeu de mots , *Maluit queri quàm quærere* ; la seconde réflexion ruine absolument la première. Celle-ci suppose qu'il est fort difficile de remplacer de bons amis , & l'autre dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Sénèque fait-il cette injure à Auguste , ou plutôt à ses deux amis , d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince , & qu'ils n'auroient pas osé le faire dans l'occasion dont il s'agit ? Mécène étoit de tout temps en possession de lui parler librement ; & l'on sait que dans un jugement où Auguste paroïssoit pencher vers la cruauté , ce favori ne pouvant approcher de lui à cause de la presse , lui jeta un billet où il avoit écrit : *Levez-vous , & ne faites point le Bourreau.* Pour Agrippa , lorsqu'Auguste , maître de l'Empire , délibéra sur le parti qu'il devoit prendre , il osa bien lui conseiller de rétablir la République dans son ancienne liberté.

Surge tan-
dem carni-
fex.

On voit par-là que Sénèque manquoit d'une qualité essentielle à l'Orateur , qui est de savoir se tenir dans les bornes du vrai & du beau ; & de retrancher impitoyablement tout ce qui est

est au-delà du parfait, selon cette belle regle d'Horace: *Recideret omne quod ultra perfectum traheretur.* a Il étoit trop amateur de son propre génie; il ne pouvoit se résoudre à perdre ni à sacrifier aucunes de ses productions; & souvent par de petites & minces pensées, il affoiblissoit la force & avilissoit la noblesse des choses dont il parloit.

Satyr. 10.
lib. 1.

3. Autre pensée de Sénèque sur la rareté des vrais amis.

On trouve dans le même endroit une autre pensée au sujet des amis, qui est fort belle, Sénèque parle de cette foule de personnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. b *Ad quemcumque istorum veneris, dit-il, quorum salutatio urbem concutit, scito, etiamsi animadverteris obsessos ingenti frequentia vicis, & commeantium in utramque partem catervis itinera compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio queritur. Illò recipiendus est, illic retinendus, & in sensus recon-* dendus. On ne peut nier qu'il n'y ait une

Senec. de
Benef. l. 6.
c. 34.

a Si aliqua contempisset... Si non omnia sua amasset, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset, consensu potius eruditorum quam puerorum amore comprobaretur. Q. l. 10. c. 1.

b Si vous allez chez quel- qu'un de ces grands Seigneurs, chez qui toute la Ville abonde pour leur faire la cour, sachez que bien que vous trouviez les

» rues assiégées & les che-
» mins bouchés par une foule
» innombrable de personnes
» qui vont & qui retournent,
» cependant vous venez dans
» un lieu rempli d'hommes &
» vuide d'amis. C'est dans le
» cœur qu'il faut chercher
» l'ami & non dans l'anti-
» chambre. C'est-là où il
» faut le recevoir & le re-
» tenir, & l'y mettre comme
» en dépôt & en sûreté.

grande beauté & une grande vivacité dans cette beauté & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cause dans la ville ce concours incroyable de citoyens qui s'empressent d'aller chez les grands, & qui remplissent leur maison, cette opposition est fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum* : foule de courtisans, solitude d'amis. Mais que signifie ce qui suit : *in pectore amicus, non in atrio quaeritur.* " Il faut chercher l'ami dans le cœur, & non dans l'antichambre. „ J'y vois une antithèse, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le sens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il falloit porter de cet Auteur. " De tous les Ecrivains ingénieux, dit-il, celui qui fait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Sénèque. Il veut toujours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être vue, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable ; de sorte qu'on peut dire de lui ce que son pere disoit d'un Orateur de leur temps : *a En répétant la même pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gâte : n'étant*

a Habet hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit : dum non

est contentus unam rem semel bene dicere, efficit ne bene dixerit. *Contr. f. l. 9.*

„ pas content d'avoir bien dit une chose une fois ,
 „ il fuit en sorte qu'il ne l'a pas bien dite. „ Il
 cite un mot du Cardinal Pallavicini , qui
 sent bien le style Italien , mais qui a du
 sens. “ Seneque , dit ce Cardinal , parfume
 „ ses pensées avec une ambre & une civette , qui à
 „ la longue donnent dans la tête : elles plaisent au
 „ commencement , & lassent fort dans la suite.

Un autre Auteur fort célèbre porte le même jugement de Seneque , & donne en peu de mots d'excellentes regles sur les pensées.

*M. Nicole
 dans l'éduc.
 d'un Prince.
 2. part. n.
 39. & 40.*

“ Il y a , dit-il , deux sortes de beautés
 „ dans l'éloquence , auxquelles il faut
 „ tâcher de rendre les enfants sensibles.
 „ L'une consiste dans les pensées belles
 „ & solides , mais extraordinaires & sur-
 „ prenantes. Lucain , Seneque & Tacite
 „ sont remplis de ces sortes de beautés.
 „ L'autre , au contraire , ne consiste nul-
 „ lement dans les pensées rares , mais dans
 „ un certain air naturel , dans une sim-
 „ plicité facile , élégante & délicate , qui
 „ ne bande point l'esprit , qui ne lui pré-
 „ sente que des images communes , mais
 „ vives & agréables , & qui fait si bien le
 „ suivre dans ses mouvements , qu'elle
 „ ne manque jamais de lui proposer sur
 „ chaque sujet les objets dont il peut être
 „ touché , & d'exprimer toutes les pas-
 „ sions & les mouvements que les cho-
 „ ses qu'elle représente y doivent pro-
 „ duire. Cette beauté est celle de Té-
 „ rence & de Virgile. Et l'on voit par-là

» qu'elle est encore plus difficile que
 » l'autre, puisqu'il n'y a point d'Auteurs
 » dont on ait moins approché que de ces
 » deux-là.

» Si l'on ne fait mêler cette beauté na-
 » turelle & simple avec celle des grandes
 » pensées, on est en danger d'écrire & de
 » parler d'autant plus mal, que l'on s'étu-
 » diera davantage à bien écrire & à bien
 » parler; & plus on aura d'esprit, plus on
 » tombera dans un genre vicieux. Car
 » c'est ce qui fait qu'on se jette dans le
 » style de pointes, qui est un très-mauvais
 » caractère. Quand même les pensées se-
 » roient solides & belles en elles-mêmes,
 » néanmoins elles lassent & accablent
 » l'esprit, si elles sont en trop grand
 » nombre, & si on les emploie en
 » des sujets qui ne les demandent
 » point. Sénèque, qui est admirable,
 » étant considéré par parties, lasse l'es-
 » prit quand on le lit tout de suite; &
 » je crois que si Quintilien a dit de lui
 » avec raison, qu'il est rempli de dé-
 » fauts agréables; *abundat dulcibus vitiis*,
 » on en pourroit dire avec autant de
 » raison, qu'il est rempli de beautés dé-
 » sagréables par leur multitude, & par
 » ce dessein qu'il paroît avoir eu de ne
 » rien dire simplement, & de tourner
 » tout en forme de pointe. Il n'y a point
 » de défaut qu'il faille plus faire sentir
 » aux enfants, lorsqu'ils sont un peu
 » avancés, que celui-là, parce qu'il n'y

» en a point qui fasse plus perdre le fruit
 » des études en ce qui regarde le langage
 » & l'éloquence.

Cela n'empêche pas que la lecture de Sénèque ne puisse être fort utile aux jeunes gens, quand ils commenceront à avoir le goût & le jugement formés par celle de Cicéron. Sénèque est un esprit original, propre à donner de l'esprit aux autres, & à leur faciliter l'invention. On peut tirer du traité de la clémence, & de celui de la briéveté de la vie, beaucoup d'endroits qui accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-mêmes des pensées. Cette lecture leur servira aussi à faire le discernement du bon & du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude, & ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices même de Sénèque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractère de leur âge, & que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, ils sont mêlés de charmes capables de séduire les plus clairvoyants.

§. III.

Du Choix des Mots.

ON a vu dans tous les exemples que j'ai cités jusqu'ici, combien le choix des mots

a Verum sic quoque jam robustis & severiore genere fatis firmatis, legendus, vel ideò, quòd exercere potest utrinque judicium. Q. l. 10. c. 1.

sert à mettre les pensées & les preuves dans leur jour, & à en faire sentir la beauté & la force. Ce sont en effet les expressions qui donnent aux choses une nouvelle grace, & qui leur prêtent ce vif colori si propre à faire de riches peintures & des tableaux parlants ; de sorte que par le changement, & quelquefois par le dérangement seul des expressions, presque toute la beauté du discours disparoît & s'évanouit.

Il semble que le principal usage que l'homme devoit faire de sa raison, seroit de n'être attentif qu'aux choses même qu'on lui dit, sans se mettre en peine de la maniere dont elles lui sont présentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire ; & c'est peut-être une des suites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que, plongés dans les sens, nous ne sommes presque touchés que de ce qui les frappe & les remue, & que souvent nous ne jugeons des pensées aussi bien que des hommes, que par le vêtement & la parure.

Ce n'est pas que je regarde comme un défaut en soi-même de préférer ce qui est orné & embelli à ce qui ne l'est pas. Nous portons en nous un attrait, non seulement pour le bon & le vrai, mais aussi pour le beau. Et cet attrait, ce sentiment, nous vient de l'Auteur même de la nature, qui n'y a presque rien offert à nos yeux qui ne soit gracieux & aimable. Le désordre consiste en ce que l'on est plus tou-

ché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on est uniquement touché des embellissements, sans faire attention aux choses même. Mais il est dans l'ordre, & c'est le premier dessein du Créateur, que la beauté & l'agrément extérieur servent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs est bon & vrai.

C'est donc une nécessité absolue à l'Orateur de donner un soin particulier à l'élocution qui le met en état de produire ses pensées au dehors, *a* sans quoi tous les autres talents, quelque grands qu'ils fussent, deviendroient inutiles. Il faut que cette partie soit bien essentielle à l'éloquence, puisqu'elle lui a donné son nom. *b* Aussi voyons-nous que c'est elle qui décide principalement du mérite des Orateurs, qui fait la différence des styles, d'où dépend pour l'ordinaire le succès d'un discours, & qui est, à proprement parler, ce que nous enseigne l'art; car le reste dépend plus du génie & de la nature.

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots: il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'est une chose merveilleuse comment des mots qui sont entre les mains de tout le monde, & qui par eux-mêmes n'ont

a Eloqui, hoc est omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre: sine quo supervacua sunt priora, & similia gladio condito, atque intra vaginam suam hærenti. *Q. in Proam. l. 8.*

b Hoc maximè docetur: hoc nullus nisi arte assequi potest: hoc maximè Orator Oratore præstantior: hoc genera ipsa dicendi alia aliis potiora: ut appareat in hoc & vitium & virtutem esse dicendi. *Ibid.*

aucune beauté particuliere, maniés avec art, & appliqués à certains usages, acquierent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il signifie *bâtir une maison*, est un mot simple. Quand le Poète l'emploie pour exprimer ces parures à différents étages, dont les Dames ornoient leurs têtes :

Juvenal.
Sat. 7. v. 500.

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altam
Ædificat caput :

C'est comme un diamant qui brille d'une vive lumiere. M. Despréaux a bien su profiter de la pensée & de l'expression de Juvenal :

Et qu'une main savante, avec tant d'artifice
Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'est l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils sont destinés pour exprimer les pensées, c'est d'elles qu'ils doivent naître : *a* car les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses même, & les suivent comme l'ombre

a Res & sententiæ vi suâ verba parient, quæ semper satis ornata mihi quidem videri solent, si ejusmodi sunt ut ea res ipsa peperisse videatur. 2. *de Orat. n. 146.*

Rerum copia verborum copiam gignit. *Cic. 3. de Orat. n. 125.*

Cùm de rebus grandioribus dicas, ipsæ res verba rapiunt. *Lib. 3. de fin. n. 19.*

Verba erunt in officio...

fic ut semper sensibus inhaerere videantur, atque ut umbra corpus sequi. *Quint. in Proam. l. 8.*

Plerumque optima rebus coherent, & cernuntur suo lumine. At nos quærimus illa, tanquam lateant semper, seque subducant. Optima sunt minimè accersita, & simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia. *Ib.*

suit le corps. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de son sujet, comme si elles se déroboient à nous, & qu'il fallût leur faire une espece de violence pour les employer. Les plus naturelles sont les meilleures.^a Je suppose, comme je l'ai déjà dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit; que par une lecture exacte & sérieuse des bons Auteurs on s'est fait un amas de riches expressions, mais sur-tout qu'on s'est rempli l'esprit de toutes les connoissances nécessaires à l'Orateur, pour lors la diction ne coûte presque rien. Quand on compose, il en est des mots comme des domestiques dans une maison bien réglée: ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, & sont toujours prêts au besoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, & de savoir les employer chacun dans leur place.

Ce choix coûte d'abord plus de temps & de peine, parce qu'alors il faut examiner, peser, comparer; mais dans la suite

^a Qui rationem loquendi primum cognoverit, tum lectione multâ & idoneâ copiosam sibi verborum suppellectilem comparavit... ei res cum nominibus suis occurrent. Sed opus est studio præcedente, & acquisitâ facultate & quasi repositâ. *Ibid.*

Onerandum complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum suavi-

tate, copiâ, varietate. *Lib. 3. de Or. n. 121.*

Celeritatem dabit consuetudo. Paulatim res facilius se ostendent, verba respondebunt, compositio sequetur: cuncta denique, ut in familia bene instituta in officio erunt... sicut non requisita respondere, sed ut semper sensibus inhærere videantur. *Quintil. l. 10. c. 3. & l. 8. in Proœm.*

il devient si facile & si naturel, que *a* les mots s'offrent d'eux-mêmes, & naissent sous la plume, presque sans qu'on y pense. *b* Un soin scrupuleux & exact est bon pour les commencements; mais il doit diminuer & disparaître à mesure qu'on avance. Cependant il y a des Orateurs qui, toujours mécontents d'eux-mêmes & ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux, quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires, & qui perdent le temps à se donner ainsi à eux-mêmes la torture, en disputant avec chaque mot & presque avec chaque syllabe. *c* Travail infructueux, délicatesse mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'Orateur malheureux! L'art de bien parler ne seroit pas fort estimable,

a Verba omnia quæ sunt cuiusque generis maximè illustria, sub acumen styli subeant & succedant necesse est. *Lib. 1. de Or. n. 151.*

b Ista quærendi, iudicandi, comparandi anxietas, dum discimus adhibenda est, non cum dicimus.... Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, & cum singulis penè syllabis commorandi: qui, etiam cum optima sint reperta, quærunt aliquid quod sit magis antiquum, remotum, inopinatum... increduli quidam, & de ingenio suo pessimè meriti qui diligentiam putant facere sibi scribendi

difficultatem. *Q. in Proam. l. 8.*

c Abominanda hæc infelicitas erat: quæ & cursum dicendi refrenat, & calorem cogitationis extinguit mora & diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix usque ad ultimum sollicitudo persequitur, ac Oratorem macerat & coquit, ægrè verba vertentem, & perpendendis coagmentandisque eis in tabescentem. Nitidus ille, & sublimis, & locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quintil. l. 12. c. 10.*

s'il couïtoit roujours tant de peine & s'il falloit toujours être condamné toute sa vie à l'ennuyeuse occupation de chercher, de peser, d'ajuster des mots. L'Orateur, s'il est digne de ce nom, possédera tous les trésors de l'éloquence, & les maniera en maître qui dispose de son bien comme il lui plaît.

On trouvera dans l'article où j'ai traité de l'élégance & de la délicatesse du latin, plusieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le siege des Véies pendant l'hiver, se sert d'une comparaison tirée de la chasse, & il dit que le plaisir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraîne les hommes, malgré la rigueur des saisons, dans les lieux les plus âpres & les plus escarpés. *Obsecro Liv. lib. 5. vos, venandi studium ac voluptas homines^{n. 5.} per nives ac pruinas in montes sylvasque rapit; belli necessitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel lusus ac voluptas elicere solet?* Quelle force n'a point cette expression *rapit*? Pour la bien sentir, il ne faut que la comparer avec une autre expression que Sénèque emploie dans une pensée à peu près semblable. Il s'agit des Marchands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voyages par terre & par mer. *Alium mercandi præceptis cupi-*

ditas circa omnes terras, omnia maria spe lucrì ducit. Ce mot, *ducit*, a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice : *præceptus cupiditas.*

De brevit. vita. c. 2.

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, & en apporte la raison. *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe secundæ res sapientium animos fatigant: ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant.* Est-il possible de marquer d'une manière plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à essuyer dans la prospérité ? Elle les attaque, elle les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni trêve ni repos, qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu ; & si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de lassitude. *Secundæ res sapientium animos fatigant.*

Cette expression m'en rappelle une autre de Tacite, qui n'est pas moins énergique. *An cum Tiberius post tantam rerum experientiam, vi dominationis convulsus & mutatus sit, C. Cæsarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainsi ce passage. « Si Tibère, après » une longue expérience, s'étoit laissé » corrompre à sa fortune, que devien- » droit Caligula ? &c. Cette traduction énerve toute la force de la pensée, qui consiste dans ces deux mots, *convulsus*, &

Annal. l. c. 48.

vi dominationis. Convellere, signifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire sortir de sa place par violence. Il y a dans l'autorité souveraine un faste, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs Princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y résister; en sorte qu'arrachés à eux-mêmes, & à leurs bonnes inclinations, ils sont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulsus & mutatus.*

Le même Tacite dans ses histoires parle de la prospérité dans le même sens que Salluste, mais sous une autre idée. *Fortu-*

nam adhuc tantum adversam tulisti. Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant; quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam præcipua humani animi bona, tu quidem eadem constantiâ retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulationis blanditiæ pessimum veri affectûs venenum, sua cuique utilitas. Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison, en l'adoptant & l'associant à l'Empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit: " La fortune
 » jusqu'ici t'a été contraire, maintenant
 » elle se change. Prends garde de pou-
 » voir aussi bien supporter ses faveurs
 » que ses injures. Car la prospérité a des
 » aiguillons bien plus puissants que l'ad-
 » versité; parce que nous cédon's aux uns,
 » & que nous résistons aux autres. Quand
 » tu conserverois ta vertu, ceux qui ap-
 » procheront de toi, perdront la leur. La
 » flatterie prendra la place de la vérité,

Hist. l. 1.

c. 15.

» l'intérêt, celle de l'affection, dont il est
 » le poison & le venin. » Il y auroit bien
 des choses à dire sur cette traduction ;
 mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je re-
 marque seulement qu'elle n'a point con-
 servé la beauté de cette expression, *irrum-
 pet adulatio*.

Elle signifie que quelque mesure, quel-
 que précaution que prenne Pison pour
 fermer tout accès à la flatterie, elle saura
 bien, malgré toutes les barrières qu'on
 lui opposera, s'ouvrir une entrée, &
 comme forcer les passages, pour arriver
 jusqu'à lui. Le François ne présente point
 cette idée : *La flatterie prendra la place de
 la vérité.*

Pline le naturaliste attribue la ruine &
 la décadence des mœurs aux dépenses
 énormes que fit Scaurus pendant qu'il
 étoit Edile. Il exprime merveilleusement
 cette pensée par un seul mot qui est tout-
 à-fait énergique. *Cujus nescio an edilitas ma-
 ximè prostraverit mores.* « Son édilité acheva
 » d'abattre & de renverser les mœurs.

Il ne faut qu'ouvrir nos bons Auteurs
 françois, pour y trouver une foule de bel-
 les expressions, tantôt vives & énergiques,
 tantôt brillantes & pleines d'agrémens.

M. Fléthier. Cet homme (Macchabée) que Dieu avoit mis
 autour d'Israël comme un mur d'airain, où se bri-
 serent tant de fois toutes les forces de l'Asie, après
 avoir défait de nombreuses armées... venoit tous
 les ans, comme le moindre des Israélites, réparer
 avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire.

On l'a vu (M. de Turenne) dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus.

Il attachait par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices... Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés ?

Combien de fois essayait-il d'une main impuissante d'arracher le fatal bandeau qui fermoit ses yeux à la vérité ?

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples que je viens de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du discours. Elles produisent sur-tout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles sont figurées & métaphoriques.

Discamus spes effrenatas & animum in futura eminentem velut in vinculis habere. Senec. de tranq. anim.

Vide quantum rerum per unam gulam transitarum permisceat luxuria, terrarum marisque vastatrix. Idem. Ep. 25.

Le même Sénèque, dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un Gouverneur de Province, parle ainsi : *Loquax & ingeniosa in contumelias Præfectorum Provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicuique sanctitatis exemplum suspexit.* De consol. ad Helv. c. 17.

Cicéron dit quelque chose de pareil de son frère. *Quæ cum honesta sint in his privatis nostris quotidianisque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice Provinciâ, divina videantur necesse est.* Epist. 1. ad Quint. frat. lib. 10.

a Sans les épithetes le discours languit & paroît presque sans ame & sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car, pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithetes dans le discours, comme des valets dans l'armée, qui la surchargeroient extrêmement, & ne serviroient qu'à l'embarraffer, si chaque soldat avoit le sien, parce qu'alors on doubleroit le nombre sans doubler les forces.

§. I V.

De l'Arrangement des Mots.

On ne peut disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quelquefois même à la force du discours. *b* Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre & à la cadence; & pour introduire dans les langues cette espèce d'harmonie & de concert, il n'a fallu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder & interroger, pour ainsi dire, les oreilles, que *c* Cicéron appelle avec raison un juge fier &

a Talis est ratio hujusce virtutis, ut sine appositis nuda sit & incompta oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam sit longa & impedita, ut... eam Judices similem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque: in quo & numerus est duplex, nec duplum virium. *Quintil.* l. 8. c. 6.

b Naturâ ducimur ad modos. *Quintil.* l. 9. c. 4.

Aurès, vel animus aurium nuntio naturalem quamdam in se continet vocum omnium mentionem... Animadversum est eadem naturâ admonente esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum. *Or. n.* 177. 178.

c Graves sententiæ in-

dédaigneux. En effet, quelque belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée. *a* Une composition dure & rude la blesse, au lieu qu'elle est agréablement flattée de celle qui est douce & coulante. Si le nombre est mal soutenu, & que la chute en soit trop prompte, elle sent qu'il y manque quelque chose, & n'est point satisfaite. Si, au contraire, il y a quelque chose de traînant & de superflu, elle le rejette & ne le peut souffrir. En un mot, il n'y a qu'un discours plein & nombreux qui puisse la contenter.

Une preuve que ce goût est naturel, *b* c'est qu'il est commun au savant & à l'ignorant : avec cette différence néanmoins, que *c* le premier en connoît les raisons, & que l'autre n'en juge que par le sentiment. Aussi *d* Cicéron ne comprend-il pas qu'on puisse être homme,

conditis verbis elata offendunt aures, quarum est iudicium superbissimum. Orat. n. 150.

Aurium sensus fastidiosissimus. Lib. 4 ad Heren. n. 32.

a Itaque & longiora & breviora iudicat, & perfecta ac moderata semper expectat. Mutila sentit quædam, & quasi decurrata; quibus tanquam debito fraudetur: productiora alia, & quasi immoderatiùs excurrentia; quæ magis etiam aspernantur aures. *Or. n. 177. 178.*

Optimè de illa (compositione) iudicant aures, quæ

& plena sentiunt & parùm expleta desiderant, & fragoris offenduntur, & lenibus mulcentur, & contortis excitantur, & stabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia & nimia fastidiunt. Quintil. lib. 9. c. 4.

b Unum est & simplex aurium iudicium, & promiscuè ac communiter stultis ac sapientibus à natura datum. *Cic. pro Font. n. 12.*

c Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. *Quint. l. 9. c. 4.*

d Quod qui non sentiunt, quas aures habeant, aut

& ne pas sentir le nombre & l'harmonie du discours; & il n'en juge pas tant parce qu'il éprouveroit lui-même, que parce qui arrivoit souvent à tout un peuple, qui, charmé par des chûtes nombreuses de périodes, témoignoit son contentement & son goût par des acclamations publiques & générales.

Il est donc très-important que les jeunes gens soient formés de bonne heure à discerner dans les auteurs cet arrangement. *a* Il faut leur faire admirer comment les mots sont dans la main de l'Orateur comme une cire molle & flexible, qu'il manie & qu'il tourne comme il veut, & à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plaît; comment par la différente structure qu'il leur donne, le discours tantôt marche avec une gravité majestueuse, ou coule avec une prompte & légère rapidité; tantôt charme & enleve l'auditeur par une douce harmonie, ou le pénètre d'hor-

quid in his hominis simile sit nescio. Meæ quidem, &c. Quid dico meas? Conciones sæpe exclamare vidi cum aptè verba cecidissent. *Orat. n. 168.*

a Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facile sequatur quòcumque ducas, quàm oratio... Ea nos (verba) cum jacentia sustulimus e medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves sumus, tum

subtiles, tum medium quiddam tenemus: sic institutam nostram sententiam sequitur orationis genus. *Lib. 3. de Orat. n. 176. 177.*

Rebus accommodanda compositio, ut asperis asperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente æquè audientem exhorrescere. *Quintil. lib. 9. c. 4.*

Idquè ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & vertitur. *Ibid.*

reur & de faifissement par une cadence dure & âpre, selon la différence des sujets qu'il traite. On leur fera observer que cet arrangement a une vertu merveilleuse, non seulement pour plaire, mais encore pour faire impression sur les esprits. *a* Car, comme le remarque Quintilien, il n'est guere possible qu'une chose aille au cœur quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme le vestibule & l'entrée. Au contraire, l'homme écoute volontiers ce qui lui plaît, *b* & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit.

c Comme la qualité & la mesure des mots ne dépendent point de l'Orateur, & qu'il les trouve, pour ainsi dire, tout taillés, son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger ensemble de telle sorte, que leur concours & leur union, sans laisser aucun vuide, ni causer aucune rudesse, rendent le discours doux, coulant, agréable. Et il n'est point de mots, quelque durs qu'ils paroissent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une main habile, ne puissent contribuer à l'harmonie du discours: *d* comme

a Nihil intrare potest in affectum, quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit. *Ibid.*

b Voluptate ad fidem ducitur. *Quintil.*

c Collocationis est componere & struere verba sic, ut neve asper eorum concursus, neve hiulus fit, sed quodammodo coagmentatus

& levis... Hæc est collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ coherentem, quæ levem, quæ æquabiliter fluentem. *5. de Orat. n. 171. 172.*

d Sicut in structura saxorum rudium etiam ipsa enormitas invenit cui applicari, & in quo possit insistere. *Quint. lib. 9. c. 4.*

dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulieres y trouvent leur place. Isocrate , à proprement parler , fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence : & nous verrons bientôt que Cicéron rendit le même service à la langue de son pays.

Les regles que Cicéron & Quintilien ont données sur cette matiere , en marquant la nature des différens pieds qu'on doit employer dans le discours , peuvent servir aux jeunes gens , pourvu qu'on en fasse un choix judicieux. Les observations de Sylvius , intitulées *Progymnasmata* , qui sont à la fin de l'Apparat de Cicéron , peuvent aussi leur être d'un grand usage. Mais le meilleur maître qu'ils puissent consulter & étudier sur cette matiere , est Cicéron lui-même. Ce fut lui qui le premier s'apperçut que la langue latine manquoit d'une beauté que les anciens Romains avoient absolument ignorée ou négligée , & qui pouvoit cependant en relever beaucoup le prix & l'excellence. Comme il étoit extrêmement jaloux de l'honneur de sa patrie , il entreprit , en donnant au discours latin du son , de la cadence & de l'harmonie , d'égaliser , s'il se pouvoit , la langue de son pays à celle des Grecs , qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il est étonnant de voir comment en peu d'années il amena sur ce point la langue latine à une souveraine

perfection, qui n'est ordinairement le fruit que d'une longue expérience, & qui s'avance peu à peu par des accroissements fort lents. C'est donc lui que les jeunes gens doivent se proposer pour modele en ceci comme dans tout le reste. Ils trouveront dans les Historiens de belles pensées, & de riches expressions; mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux & périodiques.

a Le style de l'histoire, qui doit être aisé, naturel; coulant, ne s'accommode point de ces cadences graves & mesurées que demande la majesté d'un discours oratoire.

Le moyen le plus facile & le plus sûr de faire sentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, est de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'Orateur, en traitant cette matière, c'est-à-dire, de choisir, dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques, & d'en déranger l'ordre & la structure *b*. Les mêmes pensées & les mêmes expressions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force: & plus ces endroits brilleront par le sens & par la diction, plus ils devien-

a *Historiæ, quæ currere debet ac ferri, minus conveniunt interstitentes clausulæ. Quintil. l. 9. c. 4.*

b *Quod cuique visum erit vehementer, dulciter, speciosè dictum, solvat & turbet: aberit omnis vis, ju-*

cunditas, decor... Illud notasse satis habeo quo pulchriora & sensu & elocutione dissolveris, orationem magis deformem fore: quia negligentia collocationis ipsa verborum luce deprehenditur. Ibid,

dront choquants, par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette sorte par une lecture assidue de Cicéron, & accoutumées à la cadence douce & harmonieuse de ses périodes, deviendront fines, délicates, difficiles à contenter; & , comme il le dit lui-même *a*, elles discernent parfaitement une période pleine & nombreuse, & elles sentiront aussi si quelque chose y manque ou est de trop.

b Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tissu de la période, & que ce soit de cette union & de ce concert de toutes les parties que résulte l'harmonie dont nous parlons, cependant on convient que c'est à la fin sur-tout qu'il paroît & se fait sentir. Les oreilles, entraînées dans le reste par la continuité des paroles, comme par un torrent, ne sont en état de bien juger des sons, que lorsque le cours rapide du discours, s'arrêtant pour un moment, leur laisse une espèce d'entrepôt. Aussi est-ce en cet endroit que l'admiration de l'Auditeur, suspen-

a Meæ quidem (aures) & perfecto completoque verborum ambitu gaudent & curta sentiunt, nec amant redundantia. *Orat. n. 168.*

b In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inserta est (compositio.) Magis tamen desideratur in clausulis,

& apparet. Aures continuam vocemsecutæ, ductæque velut prorsus decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cum ille impetus stetit, & intuendi tempus dedit. Hæc est sedes orationis: hoc auditor expectat, hic laus omnis declamat. *Quint. l. 9. c. 4.*

due jusques-là par un plaisir enchanteur, éclate tout-à coup par des cris & des applaudissements publics.

a Le commencement demande aussi un soin particulier, parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aisément les défauts.

C'est donc sur le commencement & sur la fin de la période, que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens; & il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuse variété que Cicéron a répandue dans ses nombres, pour éviter l'ennuyeuse uniformité des mêmes cadences, qui lassent & rebutent l'Auditeur. J'en excepte pourtant cette chûte devenue si triviale, *esse videatur*, dont on lui a justement reproché l'affectation, & par laquelle il termine un grand nombre de ses phrases. Elle se trouve plus de dix fois dans la seule harangue *Pro Lege Manilia*.

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié, qui peut convenir aux discours d'appareil & de cérémonie, tels que sont ceux du genre démonstratif, *b* où l'Auditeur n'étant point sur ses gardes contre les surprises de l'art, ne craint point qu'on tende des pièges à sa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces

a Proximam clausulis diligentiam postulant initia; nam & ad hæc intentus auditor est. *Ibid.*

b Cum is est auditor, qui

non vereatur ne compositæ orationis insidiis sua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati autem servienti. *Or. n. 208.*

cadences mesurées & nombreuses, il fait gré à l'Orateur de lui procurer par-là un doux & innocent plaisir. Il n'en est pas ainsi quand il s'agit de matieres graves & sérieuses, où l'on ne cherche qu'à instruire & qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir aussi quelque chose de grave & de sérieux, & il faut que cette amorce du plaisir qu'on prépare aux Auditeurs, soit comme enveloppée & cachée sous la solidité des pensées & sous la beauté des expressions, dont ils soient tellement occupés, qu'ils paroissent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

E X E M P L E S.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Pro Mur.
 n. 4. *Quod si è portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere summo studio solent, & tempestatum rationem, & prædonum, & locorum, quod natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti sumus, ingrediuntur: quo tandem me animo esse oportet, prope jam ex magna jaçtatione terram videntem, in eum, cui video maximas Reipublicæ*

a Sic minime animadvertetur delectationis aucupium, & quadrandæ orationis industria, quæ latebit eò magis si & verborum & sententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & ju-

cunda sibi censent, verba dico & sententias: eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus, qui tamen si abesset, illa ipsa delectarent. *Ibid. n. 197.*

tempestates

tempestates esse subeundas. Rien n'est plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement.

Omnes urbanae res, omnia haec nostra praecleara studia, & haec forensis laus & industria, latent in tutela ac praesidio bellicae virtutis. Simul atque increpuit suspicio tumultus, artes illico nostrae conticescunt. Cette cadence finale, qui est un dichorée, est extrêmement nombreuse; & c'est par cette raison même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop souvent dans le discours, parce que l'affectation même dans les meilleures choses, devient vicieuse. *Animadverti, Judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes.* L'ordre naturel demandoit qu'on mît, *in duas partes divisam esse.* Quelle différence! *Rectum erat, sed durum & incomptum,* dit Quintilien, en faisant remarquer cet arrangement.

Quam spem cogitationum & consiliorum meorum, cum graves communium temporum, tum varii nostri casus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis plenissimus fore videbatur, in eo maximae molestiarum & turbulentissima tempestates extiterunt. La Musique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuse que l'est celle de ces périodes?

Haec Centuripina navis erat incredibili celeritate velis... Evolarat jam e conspectu ferè fugiens quadriremis, cum etiam tunc caeterae naves in suo loco moliebantur. Tout contribue ici à la rapidité: le choix des mots, aussi bien que

leur arrangement, & le choix des lettres même presque toutes liquides & coulantes : *incredibili celeritate velis*. Cette cadence du commencement, *evolarat jam, &c.* est aussi prompte & légère que le vaisseau même ; au lieu que celle de la fin, composée d'un seul mot fort long & pesant, représente merveilleusement les efforts d'une flotte mal équipée : *moliebantur*.

Epist. 95. *Respice celeritatem rapidissimi temporis : cogita brevitatem hujus spatii, per quod citatissimi currimus.* Il est visible que Sénèque a voulu ici marquer la rapidité du temps par celle des mots & des lettres.

Pro Mur. *Servius agit rem militarem : insectatur totam hanc legationem : assiduitatis, & operarum harum quotidianarum putat esse Consulatum.* On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels assez longs & de même terminaison, qui partout ailleurs feroient un très-mauvais effet, pour rendre plus méprisable & plus dégoûtante la profession que son adversaire prenoit à tâche de relever. Il paroît avoir copié cet endroit d'après Térence.

Eunuch. Act. 2. sc. 3. *O faciem pulchram ! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.*

Le même Orateur, voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le dessein d'attaquer Clodius, décrit ainsi son équipage. *Cum hic insidiator, qui iter illud ad eadem faciendam apparasset, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum*

puerorumque comitatu. Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne sent pas, à la simple lecture de cet endroit, que l'Orateur a affecté d'employer ici de longs mots, composés de plusieurs syllabes, & qu'il les a exprès entassés les uns sur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embarrasser qu'à servir dans un combat ?

D'une seconde sorte d'Arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé jusqu'ici, n'a pour but, à parler proprement, que le plaisir de l'oreille, & se termine à rendre le discours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'Orateur cherche moins à donner à ses pensées de la grace, que de la force. Cet arrangement consiste à disposer de telle sorte certaines expressions, que le discours aille toujours en croissant, & que les dernières soient toujours les plus fortes, & ajoutent quelque chose à celles qui ont précédé. Quelquefois aussi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particulière, & qui font la principale force d'une pensée ou d'une description, afin que séparés, pour ainsi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produisent sur l'esprit tout leur effet. Cette sorte d'arrangement n'est pas moins remarquable que la première, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples,

tirés aussi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui seules seroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les Auteurs.

Philip. 2. 1. *Tu istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiae nuptiis exhauseras, ut tibi necesse esset in populi Romani conspectu vomere postridie.* Quintilien pese tous les mots de cette description, *Quid fauces & latera*, dit-il, *ad ebrietatem? Minimè sunt otiosa. Nam respicientes ad hæc possumus æstimari quantum ille vini in Hippiae nuptiis exhausero, quod ferre & coquere non posset illa gladiatoria corporis firmitate.* On sent assez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus, lateribus, gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croissant. On remarqueroit peut-être moins la raison qui a porté Cicéron à rejeter à la fin *postridie*, si Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Sapè est vehemens aliquis sensus in verbo: quod si in media parte sententiæ latet, transfri intentione, & obscurari circumjacentibus solet, in clausula positum assignatur auditori & insigitur, quale est illud Ciceronis: UT TIBI NECESSE ESSET IN CONSPECTU POPULI ROMANI VOMERE POSTRIDIE.* *Transfer hoc ultimum, minus valebit. Nam totius ductus hic est quasi mucro, ut per se fœdæ vomendi necessitati, jam nihil ultra expectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non posset POSTRIDIE.*

Mais écoutons Cicéron, qui développe

lui-même sa pensée, & nous fait toucher au doigt tout ce qui y est renfermé. *O rem non modò visu fœdam, sed etiam auditu!* Philip. 2. n. 63. *Si hoc tibi inter cœnam in tuis immanibus illis poculis accidisset, quis non turpe duceret? In cœtu verò populi Rom. negotium publicum gerens magister equitum, cui ructare turpe esset, is vomens frustis esculentis, vinum redolentibus, gremium suum & totum tribunal implevit.* Il est visible que les dernières expressions enchérissent toujours sur les premières. *Singula incrementum habent. Per se deforme, vel non in cœtu vomere;* Quintil. l. 8. c. 4. *in cœtu etiam non populi, populi etiam non Romani: vel si nullum negotium ageret, vel si non publicum, vel si non magister Equitum. Sed alius divideret hæc, & circa singulos gradus moraretur: hic in sublime etiam currit, & ad summum pervenit non nixu, sed impetu.* Voilà un beau modèle d'explication pour les maîtres.

Au reste, quelque belle que soit la description que fait ici l'Orateur Romain du vomissement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne en avertissant d'abord de l'effet qu'elle doit produire: *O rem non modo visu fœdam, sed etiam auditu:* je ne crois pas que notre langue, délicate comme elle est sur les bienséances, put souffrir ce détail de circonstances qui blessent & qui révoltent l'imagination; & elle n'emploieroit jamais ces termes, *vomere, ructare, frustis esculentis.* a C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du gé-

a Peut-être la coutume de dinaire pour lors, rendoit-s'exciter exprès au vomissement après le repas, fort orchoquantes.

nie des langues, & l'avantage incontestable que la nôtre a en cela sur la grecque & sur la latine.

Verrin, 7.
n. 85.

2. *Stetit soleatus Prætor populi Romani cum pallio tunicaque talari muliercula nixus in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la pensée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raison, lorsque je tâcherai de développer la beauté de cette description, & je rapporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit.

Verrin, 7.
n. 117.

3. *Aderat janitor carceris, carnifex Prætoris, mors terrorque sociorum & civium Romanorum, liætor Sextius.* Qui mettroit liætor Sextius au commencement, gâteroit tout : il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute la beauté du discours, *a* qui doit, selon les règles de la Rhétorique & du bon sens, aller toujours en croissant. Cette règle cependant cede ici à la délicatesse de l'oreille, qui auroit été blessée, si l'on eût mis *terror morsque sociorum*, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

§. V.

Des Figures.

ON appelle Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'expri-

a Crescere solet oratio altiùs insurgentibus. Quint.
verbis omnibus altiùs atque l. 8. c. 4.

mer qui s'éloignent en quelque chose de la maniere commune & simple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots, ou dans les pensées. Je renferme dans les premières ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des Auteurs l'usage que la bonne éloquence fait faire des figures, le secours qu'elle en tire, non seulement pour plaire, mais aussi pour persuader & pour toucher; & comment sans elles le discours languit, tombe dans une espece de monotonie, & est presque comme un corps sans ame. Quintilien nous en donne une juste idée par une comparaison qui est fort naturelle. *a* Une statue, dit-il, toute unie & toute d'une piece depuis le haut jusqu'en bas, la tête droite sur les épaules, les bras pendants, les pieds joints, n'auroit aucune grace, & paroîtroit immobile & comme morte. Ce sont les différentes attitudes des pieds, des mains, du visage, de la tête, qui, variées en une infinité de manieres, selon la diversité des sujets, communiquent aux ouvrages de l'art une espece d'action & de

a Recti corporis vel minima gratia est. Neque enim adversa sit facies, & demissa brachia, & juncti pedes, & à summis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut sic dixerim, motus, dat actum quemdam effectis.

Ideò nec ad unum modum formatæ manus, & in vultu mille species... Quam quidem gratiam & delectationem afferunt figuræ quæque in sensibus, quæque in verbis sunt. *Q. l. 2. c. 14.*

200 DES FIGURES.
mouvement, & leur donnent comme une
ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

a LA MÉTAPHORE est une figure qui, à la place des mots propres qui manquent, ou ne sont pas assez énergiques, substitue des termes figurés, qu'elle emprunte d'ailleurs par une espèce d'échange. Ainsi l'on a appelé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer: on a dit, *incensus irâ, inflammatus furore*, au lieu de dire, *iratus furens*, pour mieux peindre l'effet de ces passions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours: de même à peu près que les vêtements ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embellir & à l'orner. *b* Toute métaphore doit donc trouver vuide la place dont elle se saisit, ou

a Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem necessitas genuit inopiâ coacta primò & angustis, post autem delectatio jucunditasque celebravit. Nam ut vestis frigoris depellendi causâ reperta primò, post adhiberi cœpta est ad ornatum etiam corporis & dignitatem: sic verbi translatio instituta est inopiæ causa, frequentata delecta-

tionis... Ergo hæ translationes quasi mutationes sunt, cum, quòd non habeas, aliunde sumas. Illæ paulò audaciores, quæ non inopiam indicant, sed orationi splendoris aliquid accersunt. *3. de Orat. n. 155. 156.*

b Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, si in alienum venit plus valere eo quod expellit. *Q. l. 8. cap. 6.*

du moins, si elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

Cette figure est une de celles qui donnent le plus de grace, de force & de noblesse au discours; & l'on a pu remarquer dans tous les passages que j'ai cités, que les expressions les plus exquises sont presque toutes métaphoriques, & qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet *a*, elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien, de briller de sa propre lumière dans le discours le plus éclatant, & de s'y faire distinguer, en substituant le figuré au simple, elle enrichit en quelque sorte la langue d'une infinité d'expressions; elle jette une grande variété dans le discours; elle relève & ennoblit les choses les plus petites & les plus communes: *b* elle plaît extrêmement par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles qui sont sous la main; elle fait une agréable illusion à l'esprit, en lui montrant une chose & lui en signifiant une

a Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. *Q. l. 8. c. 6.*

b In suorum verborum maxima copia, tamen homines aliena multò magis, si sunt ratione translata, delectant. Id accidere credo, vel quòd ingenii specimen est quoddam transilire ante pedes posita, & alia longè re-

petita sumere: vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima est delectatio...vel quòd omnis translatio, quæ quidem sumpta ratione est, ad sensus ipsos admovetur, maximè oculorum, qui est sensus acerrimus. *Lib. 3. de Or. n. 159. 160.*

autre ; enfin , elle donne du corps , pour ainsi dire , aux choses les plus spirituelles , & les fait presque toucher au doigt & à l'œil par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore , il faut avoir grand soin de commencer toujours par l'explication du sens simple & naturel , sur lequel est fondé le sens figuré , & sans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moyen le plus sûr aussi & le plus facile de faire sentir la beauté de la métaphore , & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs , est de substituer le simple au figuré , & de dépouiller une phrase fort brillante , de tous ses ornemens , en la réduisant à une proposition toute simple. C'est la méthode que Cicéron lui-même a pratiquée : & quel meilleur modèle pouvons-nous suivre ? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expression métaphorique qui se trouve dans ces vers d'un ancien poëte :

*Lib. 3. de
Orat. n. 162.*

Vive, Ulysses, dum licet :
Oculis postremum lumen radiatum rape.

Voici comme il s'y prend : *Non dixit CAPE, non PETE: haberet enim moram sperantis diutius esse sese victurum: sed RAPE. Hoc verbum est ad id aptatum, quod antè dixerat, dum licet.* Horace emploie la même pensée :

Od. 8. l. 3.

Dona præsentis cape lætus horæ.

Un habile interprete prétend qu'il faut

lire *rape*, au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raison. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui, libre de tout soin & de toute inquiétude, & se flattant de l'espérance d'une longue vie, jouit paisiblement des plaisirs que chaque jour lui présente; & le mot *cape*, convient fort à une telle situation; au lieu que chez l'ancien Poëte on exhorte Ulysse à saisir le moment présent, de peur qu'il ne lui échappe, & ne lui soit enlevé par une mort prompte & imprévue: *Postremum lumen radiatum rape*. Cicéron s'est servi d'un mot pareil, & non avec moins de grace.

Quò quisque est solertior & ingeniosior, hoc docet iracundiùs & laboriosius, Quod enim ipse celeriter arripuit, id cum tardè percipi videt discutiatur. *Pro Quinto Rosc. n. 31.*

Il suffit d'avertir qu'il ne dit pas *facile didicit*, mais *celeriter arripuit*: on en sent bien la différence.

Quand la métaphore est continuée, & qu'elle ne consiste pas en un seul mot, on l'appelle ALLÉGORIE. *Equidem ceteras tempestates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse subeundas.* On pouvoit dire simplement: *Equidem multa pericula in populi concionibus semper Miloni putavi esse subeunda.*

Souvenez-vous du commencement & des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. *Fléchier.*

Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public, & pro-

duisirent cette premiere fleur de réputation qui répand son odeur a plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie.

b Il faut, quand on emploie cette figure, avoir soin de demeurer toujours dans la même similitude, & ne pas sauter brusquement d'une image à une autre, ni, par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers :

Et malè tornatos incudi reddere versus :

où il joint ensemble deux idées bien différentes, le tour & l'enclume. Mais quelques interpretes l'excusent. Je ne sais si l'on ne pourroit pas faire aussi justement le même reproche à Cicéron dans ce passage du second livre de l'Orateur : *Ut cum in sole ambulem, etiamsi ob aliam causam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer : sic, cum istos libros ad Misenum studiosius legerim, sentio orationem meam illorum quasi cantu colorari.* Comment concilier ces deux derniers mots, *cantu* & *colorari* ? Et quel rapport *cantus* peut-il avoir avec un écrit ?

LA PÉRIPHRASE, OU CIRCONLOCUTION. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire, comme lorsqu'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'ex-

a Melius est nomen bonam, quam unguenta pretiosa. *Eccles. 7. 2.*

b Id imprimis est custodiendum, ut quo ex genere ceperis translationis, hoc

desinas. Multi enim, cum initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruinâ finiunt : quæ est inconsequentia rerum fœdissima. *Q. lib. 8. c. 6.*

primer par leurs noms, *ad requisita naturæ.* *Sallust.*
 Souvent elle n'est employée que pour l'ornement, & cela est assez ordinaire aux Poètes. Quelquefois on s'en sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paroîtroit basse, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions, qui blesseroient si elles étoient présentées nuement & simplement.

1. *Pour l'Ornement.*

Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'estime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine (M. de Turenne) donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces Maîtres de la terre, qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes. Au lieu de dire simplement : Donne une place à ses cendres dans le tombeau des Rois. *Mascaron.*

C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore, Où le Persé est brûlé de l'astre qu'il adore. *Despr.*

2. *Pour relever les choses communes ou basses.*

Déjà prenoit l'effor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces. , c'est-à-dire, l'armée des Allemands. Ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés, c'est-à-dire, les canons. *Fléchier.*

3. *Pour adoucir des Propositions dures.*

Cicéron, dans le plaidoyer pour Milon, forcé d'avouer que les gens avoient

tué Clodius , ne le dit pas ainsi : *interfecerunt , jugularunt Clodium* ; mais en usant de périphrase, il cache l'horreur de ce meurtre sous une idée qui ne pouvoit déplaire aux Juges , & qui sembloit même les intéresser. *Fecerunt id servi Milonis (dicam enim non derivandi criminis causa , sed ut factum est) neque imperante , neque sciente , neque presente domino , quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.*

Pro Mil.
n. 29.

Vibius Virius, lorsqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poison pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains , au lieu de dire que ce poison leur procurera une prompte mort , décrit par une élégante périphrase les malheurs dont ce breuvage les délivrera, & leur cache par cette figure les horreurs de la mort. *Satiatis vino ciboque poculum idem , quod mihi datum fuerit , circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu , animum à contumeliis , oculos , aures , à videndis audiendisque omnibus acerbis indignisque quæ manent victos , vindicabit.*

Liv. lib.
26. n. 13.

Manlius savoit combien le nom seul de Roi étoit odieux aux Romains , & capable de les révolter : il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une manière adroite , en se contentant de prendre le titre de Protecteur , mais en leur insinuant que celui de Roi , qu'il se donne bien de garde de nommer , le mettroit bien en état de leur rendre service. *Ego me patronum profiteor plebis , quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos , si quo insigni*

Liv. lib.
6. n. 18.

magis imperii honorisve nomine vestrum appellabitis ducem, eò utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.

On a remarqué avec raison *a* certains tours dont les anciens se sont servis pour adoucir des propositions dures & choquantes. Thémistocle, voyant approcher Xerxès avec une armée formidable, conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville ; mais il le fit en termes plus doux, & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *Ut urbem apud deos deponerent ; quia durum erat dicere, ut relinquerint.* Un autre étoit d'avis qu'on fît fondre des statues d'or dressées à la Victoire, pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il employa un détour, & dit qu'il falloit faire usage des victoires. *Et qui victorias aureas in usum belli constari volebat, ita declinavit, victoriis utendum esse.*

LA RÉPÉTITION est une figure assez commune, à laquelle on donne différents noms, parce qu'il y en a de différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractère des passions vives & impétueuses, telles que sont, par exemple, la colère & la douleur, qui s'occupent fortement d'une même chose, qui ne voient que cet objet, & qui, par cette raison, répètent souvent les termes qui les représentent. C'est ainsi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

a Celebrata apud Græcos peras mollius significant. Q. chemata, per quæ res al- l. 9. c. 2.

Lib. 4. TE dulcis conjux , TE solo in littore secum ,
 Georg. v. TE veniente die , TE decedente canebat.

465.
 Lib. 2. ep. 1. Pline le jeune emploie la même figure, en déplorant la mort de Virginium, qui avoit été son tuteur, & qu'il regardoit comme son pere. *Voluit tibi multa alia scribere, sed totus animus in hac una contemplatione defixus est. Virginium cogito, Virginium video, Virginium jam vanis imaginibus; recentibus tamen, audio, alloquor, teneo.*

2. Philip.
 n. 64. Ciceron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miserum me! (consumptis enim lacrymis tamen infixus animo hæret dolor) bona, inquam, Cn. Pompeii acerbissimæ voci subjecta præconis... Vivis, & vivis non ad deponendam, sed ad confirmandam audaciam... Cædebatur virgis in medio foro Messana civis Romanus, Judices... Cum ille imploraret sæpius, usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

1. Cat. n. 1.
 7. Verr. n.
 261. Cette figure est excellente aussi pour insister fortement sur quelque preuve, sur quelque vérité. Pline l'ancien veut faire sentir la folie des hommes qui se donnent tant de peine pour s'assurer ici un établissement, & qui souvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leurs pays. Après avoir représenté la terre entière comme un petit point presque indivisible en comparaison de tout l'univers: Voilà, dit-il, où nous cherchons à nous

Lib. 2. c. 58.

établir & à nous enrichir ; voilà où nous voulons être les maîtres & dominer ; voilà ce qui agite le genre humain par de si violentes secouffes ; voilà ce qui est l'objet de notre ambition , la matiere de nos disputes, la cause de tant de guerres sanglantes même entre des concitoyens & des freres. *Hæc est materia gloriæ nostræ , hæc sedes : hîc honores gerimus , hîc exercemus imperia , hîc opes cupimus , hîc tumultuatur humanum genus : hîc instauramus bella etiam civilia , mutuifque cædibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacite de cet endroit consiste dans la répétition , qui semble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourments, jusqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore, que leur en reste t-il , après leur mort, qu'ils puissent occuper ? *Quotâ terrarum parte gaudeat ? vel , cùm ad mensuram suæ avaritiæ propagaverit , quam tandem portionem ejus defunctus obtineat.*

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété...
 Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle
 Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,
 De la chute des Rois funeste avant-coureur...
 Dieu des Juifs, tu l'emportes...

Racine.

David, David triomphe. Achab seul est détruit.

L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile.
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
 L'argent en honnête homme érige un scélérat,
 L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

Despr.

Quel carnage de toutes parts ?
 On égorge à la fois les enfants, les vieillards ;
 Et la sœur, & le frere,
 Et la fille, & la Mere,
 Le fils dans les bras de son pere.

Racine.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'est en effacer toute la beauté, en affoiblir toute la force, & ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

Antithese, Distribution & autres Figures pareilles.

« LES ANTI THESES bien ménagées, dit
 » le Pere Bouhours, plaisent infiniment
 » dans les ouvrages d'esprit. Elles y font
 » à peu près le même effet que dans la
 » Peinture les ombres & les jours qu'un
 » bon Peintre a l'art de dispenser à propos;
 » ou dans la Musique les voix hautes &
 » les voix basses qu'un habile maître fait
 » mêler ensemble. » *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia... Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit... Les Capitaines Chrétiens doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, & adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.*

Pro Cluent.

n. 15.

Pro Muren.

n. 76.

Fléchier.

IL y a d'autres figures, qui consistent principalement dans un certain arrangement & un rapport de paroles, qui, placées avec art & justesse & comme avec symmétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette espece de concert étudié & mesuré, flattent agréablement l'oreille & l'esprit.

a Ciceron n'a pas négligé cette grace

a *Delectatus est his etiam M. Tullius: verum & modum adhibuit non ingratae, nisi copia redundet, volup-*

tati: & rem alioqui levem, sententiarum, pondere implevit, Quint. l. 9. c. 1.

du discours, à laquelle quelques Anciens, comme Isocrate, s'étoient livrés sans réserve; & il nous a montré l'usage qu'on devoit faire de ces figures, en les employant rarement & avec sobriété, & ayant toujours pris soin de les relever par la force & la solidité des pensées, sans quoi elles seroient d'un léger mérite.

Est enim hæc, Judices, non scripta, sed nata Pro Mil.
n. 10.
lex; quam non didicimus, accepimus, legimus,
verùm ex natura ipsa arripuimus, hausimus, ex-
pressimus; ad quam non docti, sed facti: non ins-
tituti, sed imbuti sumus: ut, si vita nostra in ali-
quas insidias, si in vim, si in tela aut latronum aut
inimicorum incidisset, omnis honesta ratio esset ex-
pediendæ salutis... Et sine invidia culpa plectatur, Pro Cluent.
n. 5.
& sine culpa invidia ponatur.

Séneque est plein de ces sortes de figures. Sen. Ep. 5.
Magnus est ille qui fœtilibus sic utitur,
quemadmodum argento, nec ille minor est, qui sic ar-
gento utitur, quemadmodum fœtilibus. Infirmi animi
est, pati non posse divitias... Tu quidem orbis ter- De brev.
vitæ. c. 18.
rarum rationes administras, tam abstinenter quàm
alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè
quàm publicas. In officio amorem consequeris, in
quo odium vitare difficile est.

Un homme grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété. Fléchier.

Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune changeoit de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un

âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse.

Fonten.

On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir; & un homme de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel.

Il avoit cette innocence & cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement, quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; & il n'avoit point cette rudesse, & une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes.

Bossuet.

Un seul est frappé: & tous sont délivrés. Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables, pour l'amour de son Fils innocent.

Toutes ces pensées sont fort belles & fort solides par elles-mêmes; mais il faut avouer que le tour & la manière dont elles sont exprimées, y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux sentir, il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple & commune. C'est ce que je vais tâcher de faire observer dans deux beaux endroits de Cicéron, où paroît sur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand Orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à César, que les Princes n'ont rien par où ils puissent approcher de plus près des dieux, qu'en faisant du bien aux hommes. Il pouvoit ajouter simplement que sa fortune & son bon naturel lui procuroient ce glorieux avan-

tage : c'est-là le fond de la pensée. Mais Ciceron l'exprime avec bien plus de noblesse & d'élégance, en marquant séparément, par une espèce de distribution, ce qui lui vient de la fortune, & ce qu'il faut attribuer à son bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien, l'autre lui en donne la volonté ; & c'est en cela que consiste la grandeur de sa fortune, & l'excellence de son naturel. *Nihil habet nec fortunâ tuâ majus quàm ut possis, nec naturâ tuâ melius quàm ut velis conservare quàm plurimos.* Pro Lig. n. 38. Tous les mots se répondent ici avec une justesse merveilleuse. *Fortunâ, naturâ; majus, melius; possis, velis.* Est-il possible de dire plus de choses en moins de mots & d'une manière plus ornée ?

L'éloge de Roscius le Comédien est du même goût. *Etenim cum artifex ejusmodi sit (Q. Roscius) ut solus dignus videatur esse qui scenam introeat; tum vir ejusmodi est, ut solus videatur, dignus qui eò non accedat.* Pro Quint. n. 78. Ciceron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roscius, qui peut nous apprendre aussi comment la même pensée peut être tournée en différentes manières. *Qui medius fidius (audacter dico) plus fidei quàm artis, plus veritatis quàm disciplina possidet in se: quem populus Romanus meliorem virum quàm histrionem esse arbitratur: qui ita dignissimus est scenæ propter artificium, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Pro Quint. Rosc. com. n. 17. Ce double éloge se réduit à dire que Roscius est encore plus honnête homme, qu'excellent

Acteur. Sous combien de faces cette pensée nous est-elle montrée ? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne. « Roscius est » un si excellent Acteur, qu'il paroît seul » digne de monter sur le théâtre ; mais » d'un autre côté il est si homme de bien, » qu'il paroît seul digne de n'y monter ja- » mais. » Il n'y a pas moins de délicatesse dans le second éloge. Le dernier membre auroit eu peut-être plus de grace, si au mot d'*artificium* on en eût substitué un qui se terminât comme *abstinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont nous parlons ici, qui consistent dans un arrangement étudié & mesuré, est que les mots se répondent non seulement pour le sens, mais s'il se peut, pour le son & la cadence. *Ita dignissimus est scenâ propter artis peritiam, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du sens par une expression moins propre : & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

a Comme elles ne consistent que dans certains tours & certain arrangement de

a Sunt qui neglecto rerum pondere & viribus sententiarum, si vel inania verba in hos modos depravarint, summos se judicent artifices, ideòque non desinunt eas neſtere: quas sine sen-

tentias ſectari tam eſt ridiculum, quàm quærere habitum geſtumque ſine corpore. *Quint. l. 9. c. 3.*

Sed ne hæc quidem deſandæ ſunt nimis. *Ibid.*

paroles, & que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées; on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fond même des pensées & des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être employées rarement, parce que plus l'art & l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir, & devient vicieuse. ^a Enfin il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornemens. Car, quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effrayer par la vue des maux dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime, d'employer des supplications vives & pressées, un Orateur ne se rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes mesurées, par des antithèses, & de pareilles figures qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions, & à faire sentir la vanité d'un Orateur occupé de lui seul & du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devoit songer qu'à tirer les larmes des yeux de ses auditeurs, & à les remplir des sentiments de crainte, de colere, ou de douleur qu'il veut leur inspirer ?

^a Sciendum imprimis quid quisque in orando postulet locus, quid persona, quid tempus... Ubi enim atrocitate, invidia, miseratione pugnandum est, quis ferat contra positus, & pariter

cadentibus, & consimilibus, irascentem, flentem, rogantem: cum in his rebus cura verborum derogat affectibus fidem, & ubicumque ars ostendatur, veritas abesse videatur. *Ibid.*

FIGURES PAR ALLUSION.

JE ne dois pas finir cet article, qui regarde les figures de mots, sans dire quelque chose de celles qui consistent dans une ressemblance affectée & dans une espece de jeu de mots. *Amari jucundum est, si curetur ne quid insit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex Oratore Arator factus.* Le seul nom de Verrès, qui en latin signifie un porc, en fournit plusieurs. *Hinc illi homines erant qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore: quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse, JUS TAM NEQUAM ESSE VERRINUM: alii etiam frigidiores erant, sed quia stomachabantur, ridiculi videbantur esse, cum SACERDOTEM execrabantur, qui VERREM TAM NEQUAM reliquisset.* (Le Préteur à qui Verrès avoit succédé, s'appelloit Sacerdos.) *Quæ ego non commemorarem (neque enim perfacetè dicta, neque porrò hâc sævitate digna sunt) nisi, &c. Ex nomine istius quid in Provincia facturus esset perridiculi homines augurabantur... ad EVERRENDAM Provinciam venerat. Quod unquam, Judices, hujusmodi EVERRICULUM ulla in Provincia fuit?* Cicéron, en rapportant ces plaisanteries, a soin de marquer combien elles lui paroissent froides & puérides: & par-là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser, & les met en garde contre un mauvais goût, qui seroit assez de leur âge, & qui leur seroit trouver de l'esprit dans ces sortes de figures.

Verr. 3. n.
221.

Verr. 4. n.
18 & 19.
Verr. 6. n.
53.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses, qui donnent beaucoup de grace au discours; & elles doivent paroître telles, quand elles sont pleines de sens, & fondées sur une pensée solide, & sur une ressemblance naturelle. Cicéron avoit rapporté la manière juste & désintéressée dont Verrès s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion. *Est adhuc, id quod Verr. 1. n. vos omnes admirari video, non Verrès, sed Q. Mu- 57. cius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum existimationem? æquius ad levandam mulieris calamitatem? vehementius ad quaestoris libidinem coercendam? Summè hæc omnia mihi videntur esse laudanda. Sed repente è vestigio EX HOMINE, tanquam aliquo Circeò poculo, FACTUS EST VERRÈS. Redit ad se, ad mores suos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad se vertit: mulieri reddit quantum visum est.* Il me semble que cette allusion, fondée sur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux, & c'est ce que signifie *Verres* en latin) est ici fort heureuse & fort naturelle.

Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journaux d'un certain Négociant de Sicile; il se trouva que les cinq dernières lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit souvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en restoit que les quatre premières lettres, *Verr.* C'étoit un nom supposé, sous lequel Verrès s'étoit caché pour exercer

n. 190. une criante usure. Cicéron produisit cette
 n. 191. pièce dans le procès ; *ut omnes mortales, dit-il, istius avaritiæ non jam vestigia, sed ipsa cubilia videre possint. Videtis Verrutium ? Videtis primas litteras integras ? Videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demersam esse in litura ?* Peut-on condamner un tel jeu de mots, sur-tout dans une occasion où l'Orateur croyoit avoir besoin d'égayer les Juges, & où il vouloit rendre Verrès ridicule & méprisable ?

Quelquefois la ressemblance des mots, ou le simple changement de préposition, ou le même mot pris en différents sens, produit une sorte d'agrément, qui n'est point à rejeter. *Hanc Reipublicæ pestem pauperes reprimi, non in perpetuum comprimi posse... non emissus ex urbe, sed immissus in urbem esse videatur... Civis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien disoit d'un esclave qui voloit dans la maison, qu'il n'y avoit rien de fermé pour lui : *Solum esse cui domi nihil sit nec obfignatum, nec oclusum* : ce qui convient aussi à un fidele serviteur, à qui l'on se fie pleinement.

FIGURES DE PENSÉES.

Je me contenterai d'en rapporter seulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

Usque aded ne mori miserum est ? C'est de ce ton que parle un homme près d'aller au combat : au lieu qu'un vieillard malade & près de mourir, diroit froidement : *Non est usque aded miserum mori.*

*Æn. l. 12.
v. 646.*

Enée dans un récit remarque que si on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été prise :

Trojaque nunc stares , Priamique ars alta maneres.

*Æn. l. 2.
v. 56.*

L'Apostrophe fait sentir toute la tendresse d'un bon citoyen pour sa patrie. Changez une lettre , *staret* , *maneret* , ce sentiment disparaît.

Cicéron termine ainsi le récit qu'il avoit fait du supplice d'un citoyen Romain : *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium nostræ civitatis ! O lex Porcia , legesque Sempromniæ ! O graviter desiderata , & aliquando reddita plebi Romanæ , tribunitia potestas ! Huccinetandem omnia reciderunt , ut civis R. in Provincia populi R. in oppido fœderatorum , ab eo qui beneficio populi R. fasces & secures haberet , deligatus in foro virgis cæderetur ?* Voilà le vrai langage de la douleur & de l'indignation.

*Verr. 7. n.
61. & 162.*

Cicéron tenoit presque toutes ces figures , & y en joint encore d'autres , dans un endroit qui est fort vis. *Quid enim Tubero , tuus ille districtus in acie Pharsalica gladius agebat ? cujus latus ille mucro petebat ? qui sensus erat armorum tuorum ? quæ tua mens ? oculi ? manus ? ardor animi ? quid cupiebas ? quid optabas ?* Tout cela se réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de

*Pro Ligari
n. 9.*

Pharfale, & qu'il avoit porté les armes contre César. Mais quelle force ne donnent point à cette pensée tant & de si vives figures, entassées les unes sur les autres? ne semblent-elles pas insinuer que l'épée de Tubéron alloit par-tout dans la mêlée chercher César? Car Cicéron avoit dit immédiatement auparavant : *Contra ipsum Casarem est congressus armatus.*

Bossuet. Princesse, dont la destinée est si grande & si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison? O éternel, veille sur elle; Anges saints, rangez alentour vos escadrons invisibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande & si délaissée.

Flechiaer. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations & ses aumônes, inquiète de vos besoins & de vos chagrins, & plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misère?

Despréaux. O fortuné séjour! O champs aimés des cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde.
Et connu de vous seul, oublier tout le monde!
O rives du Jourdain! O champs aimés des cieux?
Racine. Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voyoit plus de miracles. Joad, plein d'une sainte indignation, lui répond ainsi :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,

Peuple ingrat? Quo il toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles?

LA PROSOPOPÉE est une figure qui prête de l'action & du mouvement aux choses insensibles; qui fait parler les personnes soit absentes soit présentes, les choses inanimées, & quelquefois même les morts.

Il est ordinaire aux Poètes de donner de l'indignation & de l'admiration aux fleuves, aux arbres; de la tristesse aux bêtes, &c.

Atque indignatum magnis stridoribus æquor.
Pontem indignatus Araxes.
Miraturque novas frondes, & non sua poma.
It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum.

Virgile.

Sous les fougueux coursiers l'onde écume & se plaint...
J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées.

Despr.

Pline l'ancien dans ses descriptions approche souvent de la hardiesse poétique. Il peint merveilleusement par deux traits la douleur & la honte d'un paon, qui, ayant perdu sa queue, ne cherche plus qu'à se cacher: *Caudâ amisâ pudibundus ac mœrens quærit latebram.* Dans un autre endroit il donne un sentiment de joie à la terre, qui se voyoit autrefois cultivée par des Laboureurs victorieux, & fendue avec un soc chargé de lauriers: *Gaudente lib. 18. c. 3. terrâ vomere laureato & triumphali Aratore.* Il dit ailleurs que les maisons où étoient disposées par ordre les statues des Héros d'une noble race, se sentoient encore de leurs triomphes, après avoir changé de maîtres, & que les murailles reprochoient

L. 35. c. 2.

à un lâche qui les habitoit , que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monuments de la vertu & de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipsa domus ; & erat hæc simulatio ingens , exprobrantibus testis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* La traduction de cet endroit , qui est du Pere Bouhours , ne pouvant rendre l'ingénieuse briéveté de la dernière pensée , *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau, à la vérité , mais plus long , & par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue , comme il convient à l'Orateur. C'est en parlant de la maison du grand Pompée , qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier , si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis , & des becs des vaisseaux pris sur eux , il a cru entrer dans sa maison. Puis , usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits même & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vu ni entendu sous Pompée que de sage & d'honnête, & qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo rostra , & hostium spolia cum aspexisti , domum tuam te introire putas ? fieri non potest. Quamvis enim sine mente , sine sensu sis , ut es ; tamen & te , & tua , & tuos nosti... Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat nisi pudicum , nisi ex optimo more*

2. Philip. n.
68. 69.

& sanctissima disciplina ? ... Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro tricliniis popinae sunt.

Cette figure, qui personnifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Cicéron, en plaidant pour Milon, avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette conclusion : *Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit puniendum putet, cum videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus?* Il pouvoit dire simplement : *cum videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il personnifie les loix, & nous les représente comme si elles accouroient au secours d'un homme qui se trouve attaqué par des voleurs : & comme si elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour se défendre. Cela est tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quelques lignes après : *Silent enim leges inter arma, nec se expectari jubent : cum ei, qui expectare velit, antè injusta poena luenda sit, quàm justa repetenda.*

Pro Mil. n. 9.

n. 10.

Fléchier.

A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du Temple s'ébranlerent, le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAËL ?

Vous savez que naturellement la victoire est cruelle, insolente, impie. Monsieur de Turenne la rendoit douce, raisonnable & religieuse.

Depuis que la Justice gémit sous un amas de

loix & de formalités embarrassées, & qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu suffire à cette fonction.

Bossuet. Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ?

Je ne vous raconterai point la suite trop fortunée de ses entreprises. (de Cromwel) ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue prospérité qui a étonné l'univers.

Fonten. La raison conduit l'homme jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la Religion chrétienne : après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumière, non pas contraire, mais toute différente, & infiniment supérieure.

Il est une autre espèce de Prosopopée encore plus vive & plus hardie que la première. C'est lorsqu'on apostrophe des choses insensibles & inanimées, ou qu'on les fait parler elles-mêmes, ou qu'au lieu de rapporter indirectement les discours de ceux dont il s'agit, on met ce discours dans leur propre bouche ; ou enfin lorsqu'on va jusqu'à faire parler les morts.

1. Apostropher des choses insensibles.

Cicéron, après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particulière, dit que la Religion même & les autels des dieux y ont été sensibles, & leur adresse ensuite son discours.

Pro Mil. Religiones me herculè ipsæ aræque, cum illam belluam cadere viderunt, commovisse se videntur, & jus in illo suum retinuisse. Vos enim Albani tu-

muli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor, vosque Albanorum obruta aræ, &c.

Sans cette paix, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, tu aurois accru le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Fléchier.

Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de frapper !

Bossuet.

2. Faire parler des choses inanimées.

Cicéron dans l'une des Catilinaires introduit la patrie, & la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius, dans le beau discours qu'il fait au sujet de la continuation du siège de Veies, introduit de même la République, qui représente aux soldats, que puisqu'elle les paie pour toute l'année, ils lui doivent le service pour toute l'année. *An si ad calculos eum Respublica vocet, non meritò dicat: Annuæ aræ habes, annuam operam ede? An tu æquum censes militiâ semestri solidum te stipendium accipere?*

1. Catil. n.
18. & 27.Tit. Liv.
l. 5. n. 4

3. Les discours mis dans la bouche même des personnes, font tout un autre effet, que si on se contentoit de les rapporter par un simple récit; & ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron dans le dernier de ses plaidoyers contre Verrès, peint la cruelle avarice d'un Géolier, qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faisoit ache-

ter chèrement la triste consolation de voir & d'embrasser leurs enfants, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheureuses victimes de la cruauté de Verrès. *Aderat janitor carceris, carnifex Pratoris, mors terrorque sociorum & civium, liſtor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum introferre liceat, tantum. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem filio tuo, quid dabis? ne diu crucietur? ne sapius feriat? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur? Etiam ob hanc causam pecunia liſtori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem! O gravem acerbamque fortunam! Non vitam liberum, sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.*

Milon n'étoit pas d'un caractère qui lui permît de descendre à de basses supplications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur & de noblesse, & en même temps extrêmement tendre & touchant. *Valeant, inquit, valeant cives mei. Sint incolumes, sint florentes, sint beati. Stet hæc urbs præclara, mihi que patria carissima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla Republica cives mei (quoniam mihi cum illis non licet) sine me ipsi, sed per me tamen, persruantur. Ego cedam atque abibo; &c. a* L'effet de cette figure est de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler, & de faire

a Non audire Judex videtur aliena mala desentes, sed sensum ac vocem auribus accipere miserorum,

quorum etiam mutus aspectus lacrymas movet. *Quint. lib. 6. cap. 1.*

qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes.

4. L'Orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, & en fait sortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivants. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoyer de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter.

Pro Cal.
n. 33. 36.

D'autres fois il adresse son discours aux morts. *Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célèbre ce Monarque: & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.*

Bossuet.

a Ces sortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroyables, & qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au delà du vrai, ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

b L'HYPOTYPOE est une figure qui

a Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falla enim & incredibilia natura necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt, aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quint. l. 9. c. 2.*

audiri. *Quint. l. 9. c. 2.*

b ὑποτύπωσις dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potius videatur, quam

Magna virtus est, res, de quibus loquimur clarè, atque ut cerni videantur, enunziare. Non enim satis efficit, neque ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi iudex, de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimi & oculis mentis ostendi. *Quint. lib. 8. c. 3.*

peint l'image des choses dont on parle , avec des couleurs si vives, qu'on s'imagine les voir de ses propres yeux , & non simplement en entendre le récit. Et c'est en quoi consiste principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point assez pleinement , & qui n'a pas tout le succès qu'elle doit avoir , si elle frappe simplement les oreilles, sans remuer l'imagination, & sans aller jusqu'au cœur.

1. Ces images se font quelquefois en peu de mots , & ce ne sont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la consternation de la mere d'Euryale au moment qu'elle apprit sa mort :

Miseræ calor ossa reliquit :

Æn. l. 9. Excussi manibus radii revolutaque pensa.
v. 475.

Cicéron peint en deux lignes la colere, ou plutôt la fureur de Verrès. *Ipse inflammatus scelere ac furore in forum venit. Ardebant oculi : toto ex ore crudelitas eminebat.*

Verr. 7. n.
160.

Il fait ailleurs en aussi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau ; quoiqu'il frappe moins d'abord , comme il est de certains tableaux , dont la beauté n'est apperçue que par les connoisseurs.

Verr. 7. n.
85.

Stetit soleatus Prætor populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari , muliercula nixus in littore. Quintilien développe d'une manière admirable toute la force & toute l'énergie renfermée dans cette courte description. J'en rapporterai les paroles même , parce qu'elles peuvent servir de

modele aux maîtres pour entendre & pour expliquer les Auteurs. *An quisquam*, ^{Quintil 1. c. 8. 39.} dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abest, ut cum illa in Verrem legit, STETIT SOLEATUS, &c. non solum ipsum os intueri videatur, & locum, & habitum, sed quædam etiam ex iis, quæ dicta non sunt, sibi ipse astruat? Ego certè mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utriusque blanditias, & eorum qui aderant tacitam averfationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la description de Cicéron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *stetit Verres in littore... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de sa vivacité & de ses couleurs. La principale beauté consiste à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le représente Cicéron appuyé nonchalamment sur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, sont une peinture parlante, qui présente aux yeux & à l'esprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore* réservé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, & marque la licence effrénée de Verrès, qui paroissant en cette indigne posture sur le rivage, & aux yeux de tout le monde, semble braver insolemment la bienséance & l'honnêteté publique.

Nos Poètes sont pleins de ces descriptions courtes & vives.

Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage, tout orgueilleux de la main qui le guide.

Despr.

Et ailleurs :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Mais rien n'est plus achevé que le portrait qui suit :

La mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

2. Les descriptions que j'ai rapportées jusqu'ici, sont courtes, & ne peignent qu'un simple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées, qui ressemblent à ces tableaux où l'on représente plusieurs personnages, dont toutes les attitudes frappent, & se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim hesternâ potatione oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, coronis languidulis & spinis cooperta piscium.* Quintilien, qui nous a conservé ce beau morceau, nous en fait sentir la beauté & le prix par un seul mot, mais plein de vivacité, & qui dit tout : *quid plus videret, qui intrasset?* Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup

Quintil.
1. 8. cap. 3.

de pareilles dans Cicéron, qui n'échapperoient pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos Auteurs François, soit Poëtes, soit Orateurs, en peuvent fournir aussi un grand nombre.

Josabet dans Athalie décrit merveilleusement la maniere dont elle sauva Joas du carnage.

Racine.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit,
 Revient à tout moment effrayer mon esprit.
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie,
 Un poignard à la main, l'implacable Athalie
 Au carnage animoit ses barbares soldats,
 Et poursuivoit le cours de ses assassins.
 Joas laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
 Je me figure encore sa nourrice éperdue,
 Qui, devant les Bourreaux, s'étoit jeté en vain :
 Et foible le tenoit renversé sur son sein.
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage :
 Et soit frayer encore, ou pour me caresser,
 De ses bras innocents je me sentis presser.

La peinture que fait M. Fléchier des Hôpitaux pour servir de modele dans ce genre : c'est dans l'Oraison funebre de la Reine. *Voyons-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques, dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémissements & les plaintes de ceux qui souffrent, remplissent l'ame d'une tristesse importune ; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent, le dégoût & la défaillance ; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'environ leur funeste empire, & où l'image de la misere & de la mort entre presque par tous les sens : c'est-là que s'élevant au dessus des craintes & des délicatesses de la nature pour satisfaire à sa charité au*

péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes & des adoucissements à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit & des secours pour la conscience.

Ces endroits sont fort propres à former le goût des jeunes gens. *a* On doit les avertir que le moyen le plus sûr de réussir dans ces sortes de descriptions, est de consulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide; en sorte que chacun sente en soi-même la vérité de ce qu'on dit, & trouve dans son propre fonds les sentiments qui sont exprimés dans le discours. Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire *b*, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ses propres yeux. *c* Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en fa-

a Naturam intueamur, hanc sequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ est: ad se refert quisque quæ audit; & id facillimè accipiunt animi, quod cognoscunt. *Q. l. 8. c. 3.*

b Per quas *φαντασίας*) imagines rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentibus habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidem dicunt *ἰνφαντασιώτες*, qui

fibi res, voces, actus, secundùm verum optimè finget. *Quint. lib. 6. cap. 2.*

c Nam si inter otia animorum, & spes inanes, & velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæc de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, præliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere: hoc animi vitium, ad utilitatem non transferemus? *Ibid.*

veur de l'Orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées ; d'un avare , par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces especes de songes & de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion , & en sont si fortement occupés , qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, & en être les maîtres.

Il fournit lui-même un modele de cette maniere de faire une description , que je rapporterai tout entier , parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum querar , non omnia quæ in re præsentia accidisse credibile est, in oculis habebō ? Non percussor ille subitus erumpet ? Non expavescet circumventus ? Exclamabit , vel rogabit , vel fugiet ! Non ferientem , non concidentem videbo ? Non animo sanguis , & pallor , & gemitus , extremus denique expirantis hiatus infidet ?* Cet endroit paroît copié d'après Cicéron , qui décrit ainsi une pareille action : *Nonne vobis hæc , quæ audistis , cernere oculis videmini , Judices ? Non illum miserum ignarum casûs sui redeuntem à cæna videtis ? Non positas insidias ? Non impetum repentinum ? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glaucia ? Non adest iste Roscius ? Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum , sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nuncium ?*

Quintil. l.
6. c. 2.

Pro Rosc.
Amer. n. 98.

I M A G E S.

Les derniers mots de la description que

je viens de citer, m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources des plus ordinaires des beautés du discours, qui consistent à donner, pour ainsi dire, du corps & de la réalité aux choses dont on parle, & à les peindre par des traits visibles qui frappent les sens, qui remuent l'imagination, & qui montrent un objet sensible. Cette maniere a quelque rapport à la figure précédente, qui est l'Hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum?* Ces mots *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle, & présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers que j'ai déjà cités.

Un poignard, à la main, l'implacable Athalie
 Au carnage animoit ses barbares soldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manieres de peindre ainsi les objets qu'on décrit : j'en rapporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la regle que j'ai indiquée.

Pro M. Font. n. 37. 38. *Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices easdem, quas pro vobis Diis immortalibus tendere consuevit... Prospicite ne ignis ille æternus, nocturnis Ponteiæ laboribus vigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis extinctus esse dicatur.*

Pro Rosc. Amer. n. 68. *Hæc magnitudo maleficii facit, ut, nisi penè manifestum parricidium proferatur, credibile non sit... Penè dicam respersas manus sanguine paterno Judices videant oportet, si tantum facinus, tam immane, tam acerbum credituri sint?*

Quel peuple n'a pas ressenti les effets de sa valeur, & quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire ?

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit de douces & secrètes espérances de sa solitude. D'une main il foudroyoit les Analécites, & il levoit déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions.

Quand il rétabliſſoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, & que marchant sur ces remparts qu'il venoit de foudroyer, il alloit lui offrir, pour premier hommage, au pied de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, & je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

Qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur ses actions ?

Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge & de l'imposture, dont les cupidités humaines la couvrent.

Est-ce dans la Cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque & sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités ?

Mascar.

Vous croyez donc que les déplaisirs & les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre, ou qu'un Royaume est un remède universel à tous les maux ?

Bossuet.

Il me semble que je vois encore tomber

cette fleur. On parle de la mort d'un Prince enfant.

Quand tout cédoit à Louis, & que nous crumes voir revenir le temps des miracles où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jetoient les yeux sur la Reine, & croyoient voir partir de son Oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Péllifon. Sous un air serein & tranquille (il s'agit de Louis XIV.) il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui sont encore sur le point d'éclater.

Racine.

Pour comble de prospérité

Il espere (l'impie) revivre en sa postérité ;
Et d'enfants, à sa table, une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

AVANT que de finir cet article, je dois avertir en général, a que l'usage des figures demande beaucoup de discernement & de prudence. Elles servent comme de sel & d'assaisonnement au discours, pour relever le style, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégoût que causeroit une ennuyeuse uniformité; & dès-lors elles doivent être employées avec mesure & discrétion. Car si l'usage en devient trop fré-

a Una in re maximè utilis, ut quotidiani & semper eodem modo formati sermonis fastidium levet, & nos à vulgari dicendi genere defendat. Quò si quis parcè, & cum res poscet, utetur, velut asperso quodam condimento, jucundior erit. At qui nimium affectaverit, ip-

sam illam gratiam varietatis amittet... Nam & secretæ, & extra vulgarem usum positæ, ideoque magis nobiles, ut novitate aurem excitant, ita copiâ satiant: ne se obvias fuisse dicenti, sed conquistâ, & ex omnibus latebris extractas congestasque declarant. Q. l. 9. c. 3.

quent, elles perdent cette grace même de la variété qui fait leur principal mérite; & plus elles sont brillantes, plus elles choquent & lassent, par une affectation vicieuse, qui marque qu'elles ne sont point naturelles, mais recherchées avec trop de soin, & comme amenée par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des figures qui sont devenues si communes & si triviales, qu'elles ont perdu toute leur grace, sur-tout lorsqu'elles sont trop longues. *Miserum est ex-turbari fortunis omnibus : miserius est injuriâ.* Pro Quint, n. 95.
Acerbum est... Acerbius. Calamitosum est... Calamitosius. Funestum est... Funestius. Indignum est... Indignius. Luctuosum est... Luctuosius. Horribile est... Horribilius. L'Auditeur prévient la réponse, & est fatigué par cette espèce de refrain qui est toujours sur le même ton. Il en est de même de cette autre figure, qui est encore plus ennuyeuse : *Qui sunt qui fœdera sapè ruperunt? Carthaginienses. Qui sunt qui in Italia crudele bellum gesserunt? Carthaginienses. Qui sunt, &c?* Cornif. l. 4.

§. V I.

Des Précautions Oratoires.

JE donne ici ce nom à de certains ménagements que l'Orateur doit prendre pour ne point blesser la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux, dont il se sert pour

dire de certaines choses, qui autrement paroîtroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *Précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art & une adresse propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la chose plus sensible.

Chrysofonus, affranchi de Sylla, avoit tant de crédit auprès de son maître, tout-puissant alors dans la République, qu'aucun Avocat n'osât plaider contre lui en faveur de Roscius. Il n'y eut que Ciceron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de se charger d'une cause si délicate. Il a grand soin, dans toute la suite de son plaidoyer, d'avertir en plusieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoissance de toutes les injustices de son affranchi; qu'on s'étoit fort appliqué à les lui cacher; qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pu lui en donner avis: qu'enfin il n'étoit pas étonnant que Sylla chargé seul du soin de rétablir & de gouverner la République, eût ignoré ou négligé plusieurs choses, puisqu'il en échappoit beaucoup à la connoissance & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On sent bien que de telles précautions étoient absolument nécessaires.

Ciceron, dans le plaidoyer intitulé *Divinatio in Verrem*, est obligé de montrer qu'il est plus digne que Cécilius de plaider

Pro Rosc.
Amer. n. 21.
& 22. c. 25.
91. 110. 127.

n. 131,

contre Verrès. *a* Une telle cause, pour ne point choquer, devoit être maniée avec beaucoup d'adresse & d'habileté; car les louanges qu'on se donne à soi-même sont toujours odieuses, sur-tout quand elles roulent sur l'esprit & sur l'éloquence. Cicéron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités nécessaires pour soutenir un plaidoyer si important, n'a garde de se les attribuer à lui-même; une vanité si grossière auroit révolté tous les esprits. *b* Il dit seulement qu'il a travaillé toute sa vie pour les acquérir, & que si malgré un long travail il n'a pu en venir à bout, il n'est pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profession, en soit absolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à réfuter le témoignage de plusieurs Grecs qui avoient déposé contre sa partie. Pour le faire avec beaucoup de succès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate sur ce qui regarde la bonne foi & la sincérité. Il ne commence pas brusquement par un reproche si dur. Il met d'abord, comme à l'écart, beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle passion de quelques-

a Intelligo quàm scopulo difficilius in loco verfer. Nam cum omnis arrogantia odiosa est, tum illa ingenii atque eloquentiæ multò molestissima. n. 36.

b Fortasse dices: Quid? Ergo hæc in te sunt omnia? Utinam quidem essent! Verumtamen ut esse possent magno studio mihi à pueritia est elaboratum. n. 40.

uns de leurs compatriotes. Il donna ensuite de grandes louanges à la nation en général, dont il relève extrêmement le génie, l'habileté, la politesse, le goût pour les arts & le merveilleux pour l'éloquence; mais il ajoute que cette nation ne s'est jamais piquée d'exactitude & de sincérité dans les témoignages. *Verumtamen hoc dico de toto genere Græcorum; tribuo illis litteras; do multarum artium disciplinam; non adimo sermonis leporem, ingeniorum acumen, dicendi copiam; denique etiam, si qua sibi alia sumunt, non repugno; testimoniorum religionem & fidem nunquam ista natio coluit, totiusque hujusce rei quæ sit vis, quæ auctoritas, quod pondus, ignorant.*

*Pro Flac.
60. n. 9.*

On fait que Cicéron excelloit sur-tout à émouvoir les passions, & que par les discours tendres & touchants qu'il mettoit dans la bouche de ses parties, en finissant ses plaidoyers, il faisoit souvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur d'ame, & la noble fierté dont se piquoit Milon, ôtoient à son Avocat cette ressource si puissante. ^a Mais Cicéron sut tirer avantage de son courage même pour lui gagner la faveur des Juges, & il prit sur lui le caractère & le personnage de suppliant, qu'il ne pouvoit donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfants doivent à leurs peres & meres, lors même

^a Ergo & ille captavit ex illa præstantia animi favorem, & in locum lacryma-

rum ejus ipse successit. *Q. lib. 6. c. 1.*

qu'ils

qu'ils en sont traités avec dureté & avec injustice, rend très-difficiles certaines conjonctures, où ils sont obligés de parler contr'eux; & c'est dans ces occasions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagements qui, sans rien faire perdre des avantages de la cause, savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. *a* Il faut alors qu'on sente qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable, qui arrache de la bouche des enfants des plaintes que le cœur voudroit supprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fonds non seulement de respect, mais d'amour & de tendresse. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le plaidoyer pour Cluentius, que sa mere avoit traité avec une cruauté inouïe.

n. 12. 17.

La regle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un supérieur qu'il doit respecter & honorer.

Il y a des occasions, où des raisons d'intérêt ou de bienfaisance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis, *b* & où cependant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'osons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner son pro-

a Hoc illis commune remedium est, si in tota actione æqualiter appareat, non honor modò, sed etiam caritas: præterea causa sit nobis justa sic dicendi; neque id moderatè tantum fa-

ciamus, sed etiam necessario. *Q. l. 11. c. 1.*

b In quo per quamdam suspicionem, quod non dicimus, accipi volumus. *Q. l. 9. c. 2.*

cès, sans découvrir un crime dont son pere est coupable. *a* Il faut, dit Quintilien, que les choses même conduisent insensiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire; que tout autre motif étant écarté, il soit comme forcé à voir l'unique qui reste, mais que le respect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le discours du fils suspendu, entrecoupé, & interrompu de temps en temps, comme par un silence forcé & par de vifs sentimens de tendresse, fasse connoître la violence qu'il se fait pour ne pas laisser échapper des paroles que la force de la vérité semble vouloir arracher de sa bouche. Par-là le Juge est porté à chercher ce je ne sais quoi qu'il ne croiroit peut-être pas, si on le lui avoit découvert, mais dont il est pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a aussi des personnes d'un caractère si respectable, & d'une réputation si universelle, que leur nom seul est un poids qui accable leurs adversaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna *b*, & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens

a Res ipsæ perducant Judicem ad suspicionem, & amoliamur cætera, ut hoc solum superfit; in quo multum etiam affectus juyant, & interrupta silentio dictio, & cunctationes. Sic enim fiet, ut Judex quærat illud nescio quid, quod ipse fortasse non crederet, sic audiret: & ei, quod à se in-

ventum existimat, credat. *Ibid.*

b Quàm molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam summè admiratus, non ipsius vitio, sed Stoicæ sectæ, quibusdam in rebus factam duriorum videri volebat? *Q. l. ii. c. 1.*

l'art merveilleux avec lequel Cicéron, sans toucher à la personne même de Caton, qui devoit être pour lui comme sacrée, & qui certainement étoit inaccessible & invulnérable à la censure la plus maligne, fut pourtant lui ôter une partie de son autorité & de son crédit, par le portrait qu'il fit de la secte des Stoïciens, qu'il tourna en ridicule, avec tant d'esprit & d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier que celle dont Cicéron se chargea en osant se déclarer contre la Loi Agraire. On appelloit ainsi la Loi qui ordonnoit des distributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette Loi avoit dans tous les temps servi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour se l'attacher. Elle paroissoit en effet lui être très-favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejeter par le peuple même, qui venoit de le nommer Consul, avec une distinction qui étoit sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette Loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple se seroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admi-

nable de voir pendant combien de temps il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune manière le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnoissance dont il étoit pénétré pour le bienfait signalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en relève avec soin toutes les circonstances, qui lui étoient si honorables. Il marque ensuite les devoirs & les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le Consulat. Il déclare que lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend bien & dans l'exercice de sa charge & pendant toute sa vie, être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication; & après en avoir démêlé les différents sens; après avoir découvert les secretes intrigues des Tribuns, qui couvroient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux; après avoir loué hautement les Gracques, zélés défenseurs de la Loi Agraire, & dont la mémoire, par cette raison, étoit si chere au peuple Romain; après s'être ainsi insinué peu à peu & par degré dans l'esprit de ses auditeurs, & s'en être enfin rendu maître absolu, il n'ose pas encore cependant attaquer ouvertement la Loi dont il s'agissoit, mais il se contente de protester qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoisse pas que

cette Loi, sous un dehors flatteur, donne en effet atteinte à son repos & à sa liberté, il se joindra à lui, & se rendra à son sentiment. C'est ici un modele parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par insinuation*, & il me semble qu'un seul endroit comme celui-ci, est bien capable de former l'esprit des jeunes gens, & de leur apprendre la maniere adroite & respectueuse avec laquelle ils doivent combattre le sentiment de ceux à qui la reconnoissance & la soumission ne leur permettent pas de résister directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre, & le peuple, détrompé par l'éloquent discours de son Consul, rejeta lui-même la Loi.

L'endroit de la harangue de Ciceron pour Ligarius, où l'on examine ce qu'il falloit penser du parti de Pompée, demandoit d'être traité avec une extrême délicatesse. Tubéron avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre César. Ciceron releve & condamne la dureté de cette expression; & après avoir rapporté les différents noms qu'on donnoit à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée; erreur, crainte, cupidité, passion, prévention, entêtement, témérité: « Pour moi, dit-il, si l'on me demande quel est le propre & véritable nom que l'on doit donner à notre malheur, il me semble que c'est une fatale influence qui a aveuglé

» les hommes, & les a entraînés, comme
 » malgré eux; en sorte qu'on ne doit pas
 » s'étonner que la volonté insurmontable
 » des lieux l'ait emporté sur les conseils
 » des hommes. *Ac mihi quidem, se proprium &*
verum nomen nostri mali queratur, fatalis quæ-
dam calamitas incidisse videtur, & improvidas
hominum mentes occupavisse: ut nemo mirari de-
beat, humana consilia divinâ necessitate esse supe-
rata. Il n'y avoit rien dans cette défini-
 tion d'injurieux pour le parti de Pompée;
 & loin de devoir choquer César, elle
 étoit très-flatteuse pour lui.

Nos Ecrivains, quand ils ont eu à par-
 ler des dernières guerres civiles qui trou-
 blèrent la France, semblent avoir eu en
 vue l'endroit de Cicéron que je viens de
 rapporter; mais ils ont bien enchéri sur
 leur modele.

Mascaron,
 dans l'Orai-
 son funèbre
 de M. de
 Turenne.

Hélas! malheureuse France! pour être défaite
de cet ennemi, ne t'en restoit-il pas assez d'autres
sans tourner tes mains contre toi-même? Quelle
fatale influence te porta à répandre tant de
sang? ... Que ne peut-on effacer ces tristes années
de la suite de l'histoire, & les dérober à la con-
naissance de nos neveux! Mais puisqu'il est im-
possible de passer sur des choses que tant de sang
répandu a trop vivement marquées, montrons-les
du moins avec l'artifice de ce Peintre qui, pour
cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du
profil. Dérobons à notre vue ce défaut de lumière,
& cette nuit funeste qui, formée dans la confusion
des affaires publiques par tant de divers intérêts,
fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre & de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise, où les astres les plus brillants souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fideles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces Pilotes qui, se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner, pour un temps, au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu; telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi; & il y a dans la Politique, comme dans la Religion, une espece de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Fléchier,
dans l'Orai-
son funebre
de M. de Tu-
renne.

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avoient allumées, rompirent les digues de la justice & de la raison; & les plus sages même, entraînés par le malheur des engagements & des conjonctures, contre leur propre inclination, se trouverent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir.

Fléchier;
dans l'Orai-
son funebre
de M. le Tel-
lier.

§. VII.

Des Passions.

JE serois extrêmement long, si j'entreprendois de toucher, même légèrement,

tout ce qui regarde cette matiere , l'une
 des plus importantes qui soient dans la
 Rhétorique. On fait que les passions sont
 comme l'ame du discours , que c'est ce
 qui lui donne une impétuosité & une
 véhémence qui emportent & entraînent
 tout ; & *a* que l'Orateur exerce par-là sur
 ses auditeurs un empire absolu , & leur
 inspire tels sentiments qu'il lui plaît ,
 quelquefois en profitant adroitement de
 la pente & de la disposition favorable
 qu'il trouve dans les esprits ; mais d'autres
 fois , en surmontant toute leur résistance
 par la force victorieuse du discours , & les
 obligeant de se rendre comme malgré
 eux. César ne put s'en défendre , lorsqu'il
 entendit le plaidoyer de Cicéron en fa-
 veur de Ligarius , quoiqu'il se tint fort
 sur ses gardes contre son éloquence , étant
 sorti de chez lui , très-déterminé à ne
 point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoyer les jeunes
 gens à la lecture des peroraisons de Cice-
 ron , & de les exhorter à y faire eux-
 mêmes l'application des excellents pré-
 ceptes que Cicéron & Quintilien nous
 ont laissés sur ce sujet. *b* Le plus impor-
 tant de tous , est que pour toucher les au-

a Tantam vim habet illa ,
 quæ restè à bono Poëta
 dicta est *flexanima atque*
omnium regina rerum oratio ,
 ut non modò inclinantem
 erigere , aut stantem incli-
 nare , sed etiam adversan-
 tem & repugnantem , ut
 Imperator bonus ac fortis ,

capere possit. *Lib. 2. de Or.*
n. 187.

b Summa circa movendos
 affectus in hoc posita est , ut
 moveamur ipsi... Primum
 est ut apud nos valeant ea
 quæ valere apud Judicem
 volumus , afficiamurque an-
 tequam afficere conemur...

tres, il faut être touché soi-même; & pour l'être, il faut se bien pénétrer du sujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en sentir toute la vérité & toute l'importance, se représenter fortement l'image des choses dont on veut se servir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives & touchantes; & elles seront telles, si l'on a bien soin d'étudier la nature, & de la prendre toujours pour guide. *a* Car d'où vient qu'on voit des personnes ignorantes s'exprimer si éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colere, sinon parce que ces sentiments ne sont point étudiés, ni contrefaits, mais puisés dans la vérité & dans la nature même?

Un Athénien vint trouver Démosthene, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoyen, de qui il disoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement, d'un ton tranquille & froid, sans s'émouvoir, sans s'échauffer: il n'est rien de tout cela, dit Démosthene; vous n'avez point été maltraité, comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre, en haussant la voix &

*Plut. in
vita Demof-
thenis.*

Ubi miseratione opus erit, nobis ea de quibus querimus, accidisse credamus, atque id animo nostro persuadeamus. Nos illi simus, quos gravia, indigna, tristitia passos queramur. Nec agamus rem quasi alienam, sed assumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in simili nostro casu dic-

turi essemus. *Quint. l. 6. c. 2.*

a Quid enim aliud est causæ, ut lugentes utique in recenti dolore disertissimè quædam exclamare videamur, & ita nonnunquam indoctis quoque eloquentiam faciat, quam quod illis inest vis mentis, & veritas ipsa morum? *Ibid.*

paroiſſant tout ému? Je n'ai point été mal-traité, je n'ai point été outragé? A ce ton, Démoſthene reconnut la vérité, & ſe chargea de la cauſe. *a* Ciceron rapporte quelque choſe de pareil d'un Orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi! lui dit-il, ſ'il étoit vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui, bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir? Eſt-ce-là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans même des plaintes vives & animées? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché ſoi-même, ſi l'on veut toucher les autres, & reſſentir en ſoi les mouvemens qu'on veut leur inſpirer. *Si vis me flere, dolendum eſt primum ipſi tibi.*

Horat.

Quintil.
l. 6. c. 1.

LA PERORAISON, à proprement parler, eſt le lieu des paſſions. C'eſt-là que l'Orateur, pour achever d'abattre les eſprits, & pour enlever leur conſentement, emploie ſans ménagement, ſelon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre & de plus affectueux.

a Hoc ipſum poſui pro argumento, quod ille tam ſolite egiffet... tam leniter, tam oſcitanter. Tu iſthuc, M. Callidi, niſi fingeres, ſic ageres? Ubi dolor? Ubi ardor animi, qui etiam ex infantium ingeniis eligere vo-

ces & querelas ſolet? Nulla perturbatio animi, nulla corporis... Itaque tantum abſuit ut inflammaret noſtros animos: ſomnum iſto loco vix tenebamus. *Brut. n. 277.*
278.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du discours pour exciter ainsi les mouvements. Il les place après chaque récit, quand la cause en a plusieurs; ou après chaque partie du récit, quand il est trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait; & c'est ce qu'on appelle Amplification. Les Verrines en fournissent beaucoup d'exemples.

L'Orateur emploie aussi les mouvements dans les autres parties du discours, ^a mais d'une manière plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réserve.

Omnes hos affectus... Alia quoque partes recipiunt, sed breviores. Et c'est ce qu'Antoine observa *Ibid.*

avec tant de succès dans son beau plaidoyer pour Norbanus : *Ut tu illa omnia odio, invidia, misericordia miscuisti!* dit *Cic. lib. 2^e de Orat. n. 203.* Sulpicius, après avoir parcouru & indiqué toute la suite & toutes les parties de ce discours.

« J'admire, dit Quintilien, ceux qui *Quint. l. 4. c. 2.*
 » prétendent que dans le récit on ne doit
 » point exciter de passions. Si par-là ils
 » entendent seulement qu'on ne doit pas
 » s'y arrêter long-temps, comme on le
 » fait dans la Peroraison, ils ont raison;
 » car il faut y éviter les longueurs. Mais
 » je ne vois pas pourquoi, en instruisant
 » les Juges, on ne songeroit point à les
 » toucher, vu que, si on a pu réussir dès-
 » lors à leur inspirer quelques sentiments

^a Degustanda hæc (miscumenda. *Q. l. 4. c. 1.* ratio) præmio, non con-

» de colere ou de compassion, on les
 » trouvera bien mieux disposés à recevoir
 » & à goûter les preuves. C'est ainsi que
 » Ciceron en a usé, en décrivant le sup-
 » plice d'un citoyen Romain, & en rap-
 » portant dans un autre endroit la cruauté

Verr. 7.
 n. 171.

Verr. 3. n.
 76.

» que Verrès exerça sur Philodamus. *Quid?*
Philodami casum nonne PER TOTAM EXPOSI-
TIONEM incendit invidia? (paroles qui mon-
 trent que cette narration entiere est tou-
 chante & pathétique.) « En effet, a d'at-
 » tendre à la fin d'un discours pour attirer
 » la compassion sur des choses qu'on
 » aura racontées d'un œil sec, c'est s'y
 » prendre un peu tard. » Un récit de cho-
 ses graves & touchantes seroit très-im-
 parfait, s'il n'étoit vif & passionné.

n. 157. 171.

L'ENDROIT du supplice de Gavius,
 dans la dernière Verrine, suffit seul pour
 justifier les regles qu'on vient d'établir.

n. 157. 158.

Ciceron, après avoir préparé au fait par
 une espece d'exorde qui est fort animé,
 & avoir raconté comment & pourquoi

n. 159.

n. 160. 161.

Gavius fut amené à Messine devant Ver-
 rès, vient à la description du supplice. Il
 insiste d'abord sur deux circonstances; sur
 ce qu'un citoyen Romain a été frappé de
 verges au milieu de la place publique de
 Messine, & sur ce qu'il a été mis en
 croix. Ces circonstances sont racontées,
 non froidement & sans passion, mais
 d'une maniere extrêmement vive & tou-

a Serum est advocare his rebus affectum, quas secu-
 ris narraveris.

chante. *Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis Romanus, Judices, cùm intereà nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur: nisi hæc; CIVIS ROMANUS SUM. Hæc se commemoratione civitatis omnia verbera depulsurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitratur. Is non modò hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur: sed, cùm imploraret sæpiùs, usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoso qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

Ce récit, déjà fort pathétique par lui-même, est suivi de l'amplification, dans laquelle Cicéron, avec son éloquence ordinaire, fait sentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium nostræ civitatis, &c.*

Il rapporte une dernière circonstance du supplice, & reproche à Verrès d'avoir choisi exprès, pour faire mourir ce citoyen Romain, un endroit d'où ce pauvre malheureux pouvoit, du haut de la potence, envisager l'Italie en expirant: *Ut ille, qui se civem Romanum diceret, ex cruce Italianam cernere, ac domum suam prospicere possset.* Cette pensée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, est aussi-tôt après étendue & développée. *Italiae conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille in dolore cruciatuque moriens, per angusto freto divisa servitutis ac libertatis jura cognosceret; Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.*

L'amplification ne manque pas de suivre, & elle met cette circonstance dans

n. 161. 167.

n. 168.

n. 169.

tout son jour. *Facinus est vinciri civem Romanum, &c.*

n. 170. 171.

Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une dernière réflexion qui intéresse tous les citoyens, & qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que s'il parloit dans une solitude, les rochers les plus durs seroient touchés du récit d'un traitement si indigne : combien donc à plus forte raison doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui, par leur état & leur place, sont les protecteurs des Loix, & les défenseurs de la liberté Romaine ? *Si in aliqua desertissima solitudine ad saxa & scopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tantâ & tam indignâ rerum atrocitate commoverentur, &c.*

Voilà un modèle parfait de la manière dont une narration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

a Une espèce de hazard fournit sur le champ à Crassus un trait d'éloquence très-vif & très-véhément. Cicéron nous l'a

a Quas tragœdias egit idem (Crassus) cum casu in eadem causa cum funere efferreretur anus Junia ! Proh, dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis ? Quàm inexpectata ! Quàm repentina ! Cum coniectis oculis, gestu omni imminente, summâ gravitate & celeritate verborum, Brute, quid sedes ? Quid illam anum patri nuntiare vis tuo ? Quid illis omnibus, quorum ima-

gines duci vides ? Quid majoribus tuis ? Quid L. Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit ? Quid te facere ? Cui rei, cui gloriæ, cui virtutis studere ? Patrimonio, ne augendo, &c. Tu lucem aspicerere audes ? Tu hos intueri ? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu ? Tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis ? 2. de Orat. n. 225. 226.

conservé dans le second livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Brutus, le convoi d'une Dame Romaine, parente de ce dernier, passa dans la place publique, où l'on fait qu'étoit le Barreau. Alors interrompant son discours : « Quelle nouvelle voulez-vous, dit-il à » Brutus, que cette morte aille porter à » votre pere ? Que souhaitez-vous qu'elle » dise à ces illustres Romains, dont on » porte ici les images, à vos ancêtres, à » ce Brutus qui délivra le peuple de la do- » mination des Rois ? A quoi leur dira- » t-elle que vous vous appliquez ? De » quelle belle action, de quelle vertu, » de quelle sorte de gloire leur apprendra- » t-elle que vous vous piquez ? » Et après avoir fait un long dénombrement de tous ses défauts : « Pouvez-vous encore après » cela, continue-t-il, soutenir la lumiere » du jour ? Vous montrer dans cette ville ? » Vous présenter devant vos citoyens ? La » vue même de cette morte & de ces ima- » ges, qui semblent vous reprocher tous » vos dérèglements, ne doit-elle pas vous » remplir de crainte & d'horreur ?

QUELQUEFOIS ce n'est qu'un trait & un sentiment jeté dans le discours, qui produit cet effet. Cicéron, dans le court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius, pouvoit, selon la remarque de Quintilien, se contenter de dire : *Tum Ligarius*

Pro Lig.
n. 3.

nullo se implicari negotio passus est. a Mais il y

a Ita, quod exponebat, & ratione fecit credibile,

joint une image qui rend ce récit & plus vraisemblable & plus touchant. *Tum Ligarius domum spectans & ad suos redire cupiens, nullo se implicari negotio passus est.*

Æn. l. 11.
 v. 782. Virgile, en moins d'un vers, décrit d'une manière fort tendre, la mort d'un jeune homme, qui avoit quitté Argos, lieu de sa naissance, pour s'attacher à Evandre :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Ce *a* tendre regard d'un jeune homme mourant, vers sa patrie, qu'il ne reverra plus, & ce triste souvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait : *dulces... reminiscitur... moriens.*

Ces endroits sont fort touchants, parce que les images qu'ils expriment réveillent un sentiment d'amour & de tendresse pour la patrie que chacun porte dans son cœur; & ils ont plus de rapport à cette sorte de mouvement dont il va être parlé.

b Outre cette première espèce de passions plus fortes & plus véhémentes, à laquelle les Rhéteurs donnent le nom de *πάθος*, il y en a une autre sorte, qu'ils

& affectus quoque implevit.
Quint. l. 4. c. 2.

a Quid? Non idem Poëta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut diceret; *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* Ibid.

b Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque

compositos esse dixerunt: in altero vehementer commotos, in altero lenes: denique hos imperare, illos persuadere; hos ad perturbationem, illos ad benevolentiam prævalere. *Q. l. 6. c. 3.*

appellent *ἄσως*, qui consiste dans des sentimens plus doux, plus tendres, plus insinuans, mais qui n'en sont pas pour cela moins touchans ni moins vifs : a dont l'effet n'est pas de renverser, d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intéresser & d'attendrir, en s'insinuant doucement jusqu'au fond du cœur. Ces passions ont lieu entre des personnes liées ensemble par quelque liaison étroite ; entre un Prince & des sujets, un pere & des enfans, un tuteur & des pu-

a *Ἄσως* id erit, quod ante omnia bonitate commendabitur: non solum mite ac placidum, sed plerumque blandum, & humanum, & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo summa virtus ea est, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant & quodammodo agnoscantur. Quod est sine dubio inter conjunctas maximè personas, quoties perferimus, ignoscimus, satisfacimus, monemus, procul ab ira, procul ab odio... Hoc omne bonum & comem virum poscit. *Quintil. l. 6. c. 3.*

Duo sunt, quæ bene tractata ab Oratore admirabilem eloquentiam faciant: quorum alterum est quod Græci *ἄσως* vocant, ad naturam, & ad mores, & ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum: alterum quod idem *παρρησιασ* nominant: quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud su-

perius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam paratum: hoc vehementem, incensum, incitatum, quo causæ eripiuntur; quod cum rapidè fertur, sustineri nullo pacto potest. *Orat. n. 128.*

Non semper fortis oratio quæritur, sed sæpè placida, summissa, lenis, quæ maximè commendat reos... Horum igitur exprimere mores oratione, justos, integros, religiosos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet: & hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in perorando tantam habet vim, si est suaviter & cum sensu tractatum, ut sæpè plus quàm causa valeat. Tantùm autem efficitur sensu quodam ac ratione dicendi, ut quasi mores Oratoris effingat oratio. Genere enim quodam sententiarum, & genere verborum, adhibitâ etiam actione leni facilitateque significandi, efficitur ut probi, ut bene morati, ut boni viri esse videantur. 2. *de Orat. n. 183. 184.*

pires, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles consistent, pour ceux qui sont supérieurs & qu'on a offensés, dans un certain caractère de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui est sans fiel & sans aigreur, qui sait souffrir l'injure & l'oublier, & qui ne peut résister aux prières & aux larmes; & pour les autres, dans une facilité à reconnoître leurs fautes, à les avouer, à en marquer leur douleur, à s'humilier, à se soumettre & à donner toutes les satisfactions qu'on peut désirer. Tout cela doit se faire d'une manière simple & naturelle, sans étude & sans affectation: l'air, l'extérieur, le geste, le ton, le style, tout doit respirer je ne fais quoi de doux & de tendre, qui parte du cœur, & qui aille droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent se peindre dans son discours sans qu'il y pense. On sent bien que non seulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'est plus aimable qu'un tel caractère; & l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier & à l'imiter.

Homel. 20.

On en trouve un bel exemple dans l'une des Homélie de S. Jean Chrysostome au peuple d'Antioche. Comme cet endroit est fort éloquent, & fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me soit permis de m'y étendre un peu plus que ne semble peut-être demander la ma-

tiere que je traite actuellement , & d'en faire une espece d'analyse & d'abrégé.

L'Empereur Théodose avoit envoyé des Officiers & des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle d'une sédition, dans laquelle on avoit renversé les statues de l'Empereur & de l'Impératrice Flaccille sa femme , qui , pour lors , étoit morte. Flavien , Evêque d'Antioche , malgré la rigueur de la saison , malgré son extrême vieillesse , & la maladie d'une sceur qu'il laissoit mourante , partit sur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en faveur de son peuple. Quand il fut arrivé dans le Palais , & qu'il fut en présence du Prince , dès qu'il l'aperçut , il s'arrêta de loin , baissant les yeux , versant des larmes , se couvrant le visage , demeurant muet , comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà un exorde plein d'art , & un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pu employer. Aussi S. Chrysostome remarque-t-il que par cet extérieur lugubre & pathétique , son dessein étoit de préparer une entrée à son discours , & de s'insinuer peu à peu dans le cœur du Prince , pour y faire succéder aux sentiments de colere & de vengeance , dont il étoit plein , ceux de douceur & de compassion , dont sa cause avoit besoin.

L'Empereur le voyant en cet état , ne lui fit point de durs reproches , comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit

point: Quoi, vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, & qui méritent les derniers supplices? Mais, prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avoit comblé la ville d'Antioche; & à chacun de ces bienfaits, il ajoute: «Est-ce donc là la reconnoissance que j'en devois attendre? Quel sujet de plainte » ses citoyens avoient-ils contre moi? » Quel mal leur avois-je fait? Mais pour- » quoi porter leur insolence jusques sur » les morts? En avoient-ils reçu quelque » injure? Quelle tendresse n'avois-je pas » témoigné pour leur ville? Ne fait-on » pas que je l'aimois plus que ma patrie » même, & que c'étoit pour moi la joie la » plus douce de penser que bientôt je serois en état d'y faire un voyage? »

Pour lors le saint Evêque ne pouvant soutenir plus long-temps de si tendres reproches; « Il est vrai, dit-il, en poussant » de profonds soupirs, la bonté dont vous » nous avez honorés, Seigneur, ne pou- » voit aller plus loin, & c'est ce qui aug- » mente notre crime & notre douleur. De » quelque maniere que vous nous traitiez, » vous ne pouvez nous punir, comme » nous le méritons. Hélas! l'état où nous » sommes est déjà pour nous une cruelle » punition. Quoi! toute la terre saura no- » tre ingratitude? »

» Si les barbares avoient renversé notre

» ville , elle ne seroit point sans ressource
 » & sans espérance , tant qu'elle vous au-
 » roit pour protecteur. Mais à qui main-
 » tenant aura t-elle recours, depuis qu'elle
 » s'est rendue indigne de votre protection?

» L'envie du démon, jaloux de son bon-
 » heur , l'a précipitée dans cet abyme de
 » maux , dont vous seul la pouvez tirer.
 » J'ose le dire , Seigneur , c'est votre affec-
 » tion même qui nous les a tirés , en ex-
 » citant contre nous la jalousie de cet es-
 » prit malin. Mais , à l'exemple de Dieu ,
 » vous pouvez tirer un bien infini du mal
 » qu'il a prétendu nous faire.

» Votre clémence , dans cette occasion,
 » vous fera plus d'honneur que vos vic-
 » toires les plus éclatantes. On a renversé
 » vos statues. Si vous nous pardonnez ce
 » crime , on vous en élèvera d'autres ,
 » non de marbre ou d'airain, que le temps
 » fait périr , mais qui subsisteront éternel-
 » lement dans le cœur de tous ceux qui
 » entendront parler de cette action. »

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui, étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avoient défiguré une de ses statues à coup de pierres , ne fit que passer la main sur son visage , & leur répondit , en souriant , qu'il ne se sentoît point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence , & le fait souvenir d'une de ses Loix , dans laquelle , après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons , & qu'on

fît grace aux criminels dans le temps de la solemnité de Pâques, il avoit ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pussé de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts !* Ce temps est venu, Seigneur; vous le pouvez maintenant, &c.

Il intéresse l'honneur de la Religion dans cette affaire. " Tous les Juifs & les „ Païens, lui dit-il, ont les yeux ouverts „ sur vous, & attendent l'arrêt que vous „ allez prononcer. S'il nous est favorable, „ pleins d'admiration, ils s'écrieront : „ Certes, il faut que le Dieu des Chrétiens „ soit bien puissant. Il met un frein à la „ colere de ceux qui ne reconnoissent „ point de maître sur la terre, & des hom- „ mes il fait en faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire sur les suites fâcheuses qu'il y avoit à craindre si ce crime demeuroit impuni, & avoir montré que Théodose, par un exemple si rare de clémence, pouvoit édifier toute la terre, & instruire tous les siècles à venir, il continue ainsi :

" Il vous sera infiniment glorieux, Sei- „ gneur, d'avoir accordé ce pardon à la „ priere d'un Ministre du Seigneur; & l'on „ verra bien que sans faire attention à „ l'indignité de l'Ambassadeur, vous n'au- „ rez respecté en lui que la puissance du „ maître de la part de qui il vient.

„ Car ce n'est pas seulement au nom des „ habitants d'Antioche que je parois ici,

„j'y viens de la part du souverain Maître
 „des hommes & des Anges, vous déclara-
 „rer, que si vous pardonnez aux hommes
 „leurs fautes, le Pere céleste vous par-
 „donnera les vôtres. Souvenez-vous,
 „grand Prince, de ce jour terrible où
 „vous paroîtrez devant le Roi des Rois,
 „pour y rendre compte de vos actions.
 „Vous allez vous-même prononcer votre
 „jugement. Les autres Ambassadeurs ont
 „coutume d'étaler, devant les Princes
 „vers qui on les envoie, des présents ma-
 „gnifiques. Pour moi, je ne présente à vo-
 „tre Majesté que le saint livre des Evan-
 „giles; & j'ose vous exhorter à imiter vo-
 „tre Maître, qui, tous les jours, ne cesse
 „de faire du bien à ceux qui l'outragent.

Enfin, il conclut tout son discours, en
 assurant le Prince, que s'il refuse à cette
 ville infortunée la grace qu'elle lui de-
 mande, il n'y rentrera jamais, & ne con-
 sidérera plus, comme sa patrie, une ville
 que le Prince le plus doux qui soit sur la
 terre, regarde avec indignation, & à qui
 il n'aura pu se résoudre de pardonner.

Théodose ne put résister à la force de ce
 discours. Il eut de la peine à retenir ses
 larmes, & dissimulant, autant qu'il pou-
 voit, son émotion, il dit ce peu de mots
 au Patriarche: “ Si Jesus-Christ, tout
 „Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner
 „aux hommes qui le crucifioient, dois-je
 „faire difficulté de pardonner à mes sujets
 „qui m'ont offensé, moi qui ne suis

„qu'un homme mortel comme eux, &
 „serviteur du même Maître ! „ Alors Fla-
 vian se prosterna, & lui souhaita toutes
 les prospérités qu'il méritoit par l'action
 qu'il venoit de faire. Et comme ce Prélat
 témoignoit quelque envie de passer la Fête
 de Pâque à Antioche : “ Allez, mon Pere,
 „lui dit Théodose, en l'embrassant, & ne
 „différez pas d'un moment la consola-
 „tion que votre peuple recevra par vo-
 „tre retour, & par les assurances que
 „vous lui donnerez de la grace que je lui
 „accorde. Je fais qu'il est encore dans la
 „douleur & dans la crainte. Partez, &
 „portez lui pour la Fête de Pâque l'abo-
 „lition de son crime. Priez Dieu qu'il bé-
 „nisse mes armes, & soyez assuré qu'après
 „cette guerre, j'irai moi-même consoler
 „la ville d'Antioche. „

Le saint Prélat partit sur le champ, &
 pour avancer la joie de ses citoyens, il
 dépêcha un courier plus prompt que lui,
 qui tira la ville de l'inquiétude & de
 l'alarme où elle étoit.

Je prie encore, en finissant, qu'on me
 pardonne la longueur de cette espece de
 digression. J'ai cru que l'extrait de cette
 éloquente Homélie pouvoit être aussi
 utile aux jeunes gens qu'aucun endroit
 des Auteurs profanes. Il y auroit beau-
 coup de réflexions à faire, principalement
 sur deux caracteres, incompatibles en
 apparence, & qui se trouvent néanmoins
 réunis dans le discours de Flavien,
 l'humilité

Phumilité & l'abaissement d'un suppliant, la noblesse & la grandeur d'un Evêque ; mais qui sont tellement tempérées l'une par l'autre , qu'elles se prêtent toujours un mutuel secours. On le voit d'abord tremblant , suppliant , & comme abattu aux pieds de l'Empereur. Puis vers la fin du discours , il paroît revêtu de tout l'éclat & de toute la majesté du Maître dont il est le Ministre. Il commande , il menace , il intimide ; toujours grand cependant dans son abaissement , toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de la réflexion qui est naturelle au sujet qui m'a donné lieu de rapporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours de Flavien & de Théodose peuvent être proposés comme un modele excellent dans ce genre de passions douces & tendres. Je ne prétends pas par-là en exclure les passions fortes & véhémentes , qui y sont quelquefois mêlées ; mais si je ne me trompe , ce sont les premières qui y dominent.





LIVRE QUATRIEME.

DES TROIS GENRES

D'ÉLOQUENCE.

CE Livre quatrieme renferme des réflexions sur l'éloquence du Barreau, sur l'éloquence de la Chaire, & sur l'éloquence de l'Écriture-Sainte.

CHAPIRE PREMIER.

De l'Eloquence du Barreau.

LEs regles que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence, étant presque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des Orateurs pour le Barreau, elles pourroient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulieres, qui puissent leur servir comme de guides, en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modeles on doit se proposer dans le Barreau, pour se former un style qui y convienne. Je par-

DEL'ÉLOQUENCE DU BARREAU. 267
lerai ensuite des moyens que les jeunes gens peuvent employer pour se préparer à la plaidoierie. Enfin je ramasserai quelque chose de ce que Quintilien a dit de plus beau sur les mœurs & sur le caractère de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modeles de l'Eloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.

SI nous avons les harangues & les plaidoyers de tant d'habiles Orateurs qui, depuis un certain nombre d'années, ont si fort illustré le Barreau François, & de ceux qui y paroissent encore aujourd'hui avec tant d'éclat, nous pourrions y trouver des regles sûres & des modeles parfaits de l'éloquence qu'on y doit suivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces sortes de pieces, nous oblige de recourir à la source même, & d'aller chercher dans Athenes & dans Rome ce que la modestie de nos Orateurs, peut-être excessive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

§. I.

Démosthene & Ciceron, modeles d'éloquence les plus parfaits.

DÉMOSTHENE & CICERON, du consentement de tous les siècles & de tous les

Savants, sont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau ; & l'on peut par conséquent proposer leur style aux jeunes gens comme un modele qu'ils peuvent sûrement imiter. Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractere, & de leur en faire sentir les différences. Cela ne se peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron sont entre les mains de tout le monde, & par cette raison assez connus. Il n'en est pas ainsi des discours de Démosthene, & dans un siècle aussi savant & aussi poli qu'est le nôtre, il doit paroître étonnant que la Grece, ayant toujours été considérée comme la premiere & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on soit si peu soigneux, surtout dans le Barreau, de consulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre; *a* & que, si l'on ne croit pas devoir donner un temps considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité d'y prêter l'oreille comme en passant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc vrai que l'éloquence de ces fameux Orateurs soit aussi merveilleuse qu'on le

a Ego idem existimavi peccatis esse, non hominis, cum tantas res Græci suscipere, profiterentur, agerent. . . Non admovere aures, nec si palam audire eos non auderes, ne mi-

nueres apud tuos cives auctoritatem tuam, subauscultando tamen excipere voces eorum, & procul, quid narrarent attendere. *de Or.* 2. 153.

dit, & si elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, & ceux qui n'ont point étudié le grec, en état de se former quelque idée du style de Démosthène, je rapporterai ici plusieurs endroits de ses harangues, qui ne suffiront pas, à la vérité, pour montrer tout entier ce grand Orateur, ni peut-être pour donner des modèles de son éloquence dans tous les genres, mais qui aideront au moins à le faire connoître en partie, & à faire sentir ses principaux caractères. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine son compétiteur & son rival prononça contre lui. Je me servirai de la traduction qu'en a fait M. de Turreil, j'entends la dernière, qui est beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changements, parce que d'un côté on y a laissé beaucoup d'expressions *a* basses & triviales, & que de l'autre le style en est quelquefois *b* trop enflé & empoulé; défauts

a Ce que nous demandions tous à cor & à cri... Le soin qu'ils ont de vous corner aux oreilles... Si vous continuez à saineanter... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes... Vous ne cessez de m'assassiner de clabauderies éternelles... Ils vous escamoteront les dix talents... Vous amuser de fariboles... Il se ménagea un prompt rapatriement... Que si le cœur vous en dit, je vous cède la Tribune...

Mais tout compté, tout rabattu... Non, en diâssiez-vous crever, à force de l'assurer fausement... Vous vomissiez des charretées d'injures... Je rapporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très-estimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'Orateur grec de pareils défauts d'expression.

b Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troisième

directement opposés au caractère de Démosthène, dont l'élocution réunit en même temps beaucoup de simplicité & beaucoup de noblesse. M. de Maucroy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroît plus conforme au génie de l'Orateur grec. Je l'ai employée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la première Philippique.

Philippique. *De-là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté; mais que dans les conjonctures & dans les événements vous courez les derniers périls.* Voici le texte de la première partie, qui seule souffre quelque difficulté.

ἐὶ δ' ὑμῖν συμβέβηκεν ἐκ πάντων ἐν μέντοις ἐκκλησίαις τρυφᾶν καὶ κολακείαις πᾶντα πρὸς ἡδονὴν ἀκίβησιν. Volsius le traduit ainsi : *Unde id consequimini, ut in concionibus fastidiatis, assentationibus deliniti, & omnia, quæ voluptati sunt, audiatis.* Ce qui est le véritable sens, & M. de Maucroy l'a suivi. *Vous rendez difficiles dans vos assemblées; vous voulez y être flattés, & qu'on ne vous tienne que des propos agréables.* Cependant cette délicatesse vous a conduits sur le bord du précipice. Ce qui a trompé M. de Tourreil, est le mot τρυφᾶν qui signifie ordinairement, *deliciis abundare, diffuere, in deliciis vivere.* Quand il auroit eu ici ce sens, il n'auroit pas

fallu l'exprimer par ces termes pompeux: *Vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté;* qui, joints aux précédents, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, forme un style tout opposé à celui de Démosthène, dont l'éloquence mâle & austère ne souffre point de ces sortes d'ornements. Mais les délices & la volupté n'étoient point alors le caractère des Athéniens; & d'ailleurs, quel rapport pouvoient-elles avoir aux assemblées publiques? Au lieu qu'il étoit très-naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les Orateurs faisoient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis long-temps à de telles flatteries, d'un côté fissent les importants dans leurs assemblées, & y prissent des airs fiers & dédaigneux pour un ennemi qu'ils méprisoient; & de l'autre, fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs Orateurs leur dissent la vérité. Car je crois qu'ici τρυφᾶν peut avoir ce double sens.

§. I I.

*EXTRAITS de Démosthene & d'Eschine.**I. EXTRAIT de Démosthene.**De la premiere Philippique.*

M. de TOURREIL met cette premiere Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

Démosthene anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

“ Si vous êtes résolus, MESSIEURS,
 „ d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici vous
 „ n'avez pas fait ; si chacun veut s'em-
 „ ployer de bonne foi pour le bien pu-
 „ blic ; les riches, en contribuant de
 „ leurs biens ; les jeunes, en prenant les
 „ armes ; enfin, pour tout dire en peu de
 „ mots, si vous voulez ne vous attendre
 „ qu'à vous-même, & renoncer à cette
 „ paresse qui vous lie les mains, en vous
 „ entretenant de l'espérance de quelque
 „ secours étranger, avec l'aide des dieux
 „ vous réparerez bientôt vos fautes &
 „ vos pertes, & vous tirerez vengeance
 „ de votre ennemi. Car, MESSIEURS, ne
 „ vous imaginez pas que cet homme soit
 „ un dieu qui jouisse d'une félicité fixe &
 „ immuable. Il est craint, haï, envié, &

„ par ceux-là même qui paroissent les
 „ plus dévoués à ses intérêts. En effet,
 „ l'on doit présumer qu'ils sont remués
 „ par les mêmes passions que le reste des
 „ hommes. Mais tous ces sentiments de-
 „ meurent maintenant comme étouffés &
 „ engourdis, parce que votre lenteur &
 „ votre nonchalance ne leur donnent
 „ point lieu d'éclater; & c'est à quoi il
 „ faut que vous remédiiez.

„ Car voyez, MESSIEURS, où vous en
 „ êtes réduits, & à quel point d'insolence
 „ cet homme est monté. Il ne vous laisse
 „ pas le choix de l'action ou du repos. Il
 „ use de menaces; il parle, dit-on, d'un
 „ ton fier & arrogant. Il ne se contente
 „ plus de ses premières conquêtes, il y en
 „ ajoute tous les jours de nouvelles; &
 „ pendant que vous temporisez, & que
 „ vous demeurez tranquilles, il vous en-
 „ veloppe & vous investit de toutes parts.

„ En quel temps donc, MESSIEURS,
 „ en quel temps agirez-vous comme vous
 „ le devez? Quel événement attendez-
 „ vous? Quelle nécessité faut-il qu'il sur-
 „ vienne pour vous y contraindre? Eh!
 „ l'état où nous sommes n'en est-il pas
 „ une? Car, pour moi, je ne connois
 „ point de nécessité plus pressante pour
 „ des hommes libres, qu'une situation
 „ d'affaires pleine de honte & d'ignomi-
 „ nie. Ne voulez-vous jamais faire autre
 „ chose qu'aller par la ville vous deman-
 „ der les uns aux autres? Que dit-on de

„ nouveau ? Eh quoi , y a-t-il rien de plus
 „ nouveau, que de voir un homme de Ma-
 „ cédoine se rendre maître des Athéniens ,
 „ & de faire la loi à toute la Grece ? Phi-
 „ lippe est-il mort , dit l'un ? Non , il n'est
 „ que malade , répond l'autre. Mort ou
 „ malade , que vous importe, MESSIEURS,
 „ puisque , s'il n'étoit plus , vous vous fe-
 „ riez bientôt un autre Philippe par votre
 „ mauvaise conduite. Car il est bien plus
 „ redevable de son agrandissement à vo-
 „ tre négligence qu'à sa valeur. „

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

CETTE Olynthienne est ordinairement la troisième. Démosthène compare l'état présent des Athéniens avec la gloire de leurs ancêtres.

“ Nos ancêtres , que leurs Orateurs ne
 „ flattoient point & n'aimoient pas, comme
 „ les vôtres vous aiment , commandèrent
 „ l'espace de soixante-cinq ans à toute la
 „ Grece , du consentement unanime de la
 „ nation, amassèrent dans le trésor public
 „ plus de dix mille talents , exercèrent sur
 „ le Roi de Macédoine la domination
 „ qu'il sied aux Grecs d'exercer sur un
 „ Barbare , dressèrent de nombreux & de
 „ magnifiques trophées pour des victoi-
 „ res qu'en personne ils avoient rempor-
 „ tées sur terre & sur mer ; enfin , seuls
 „ de tous les hommes, ils transmirent par
 „ leurs exploits aux races futures une

„ gloire supérieure aux traits de l'envie,
„ Tels ils furent sur ce qui concernoit la
„ Grece. Examinez maintenant quelle
„ étoit dans Athenes leur vie, soit publi-
„ que, soit privée. Leurs Magistratures
„ nous ont pourvu de beaux édifices, &
„ ont décoré nos Temples de tant & de si
„ riches ornements, qu'à l'avenir nul
„ homme ne pourra jamais enchérir sur
„ leur magnificence. Pour ce qui regarde
„ leur conduite particuliere, ils vivoient
„ si modestement, & persévéroient avec
„ tant de constance dans l'ancienne sim-
„ plicité de nos mœurs, que si par hasard
„ quelqu'un de vous connoît la maison
„ qu'habitoient ou Aristide, ou Miltiade,
„ ou quelqu'autre de leurs illustres con-
„ temporains, il voit qu'en rien la moi-
„ dre splendeur ne la distingue de la mai-
„ son voisine. Car ils croyoient que dans
„ la conduite de l'Etat, ils devoient se pro-
„ poser l'agrandissement, non de leur fa-
„ mille, mais de leur patrie. C'est ainsi que
„ par une fidelle attention au bien géné-
„ ral des Grecs, par une piété exemplaire
„ envers les dieux, par une égalité mo-
„ deste avec leurs concitoyens, ils parvin-
„ rent, & avec raison, au comble de la fé-
„ licité. Voilà quel fut l'état de vos aïeux
„ sous de si dignes Chefs. Quel est aujour-
„ d'hui le vôtre sous ces Orateurs douce-
„ reux qui vous gouvernent? Lui ressem-
„ ble-t-il, & en approche-t-il le moins du
„ monde? Je ne veux point appuyer sur

„ ce parallele , quoique le sujet m'ouvre
„ un vaste champ...

„ Mais vous qui parlez , me répondra-
„ t-on , si les choses vont mal au dehors ,
„ sachez qu'en récompense elles vont
„ beaucoup mieux au dedans. Et quelles
„ preuves peut-on en alléguer ? Des cré-
„ naux reblanchis , des chemins réparés ,
„ des fontaines construites , & d'autres
„ bagatelles semblables. Jetez , de grace ,
„ les yeux sur les hommes à qui vous de-
„ vez ces rares monuments de leur admi-
„ nistration. Les uns ont passé de la mi-
„ sere à l'opulence ; les autres , de l'ob-
„ scurité à la splendeur. Quelques autres
„ ont bâti des maisons particulieres ,
„ dont la magnificence insulte aux édifi-
„ ces publics ; & plus la fortune de l'État
„ a descendu , plus la fortune de telles gens
„ a monté. A quoi donc imputer ce total
„ renversement , & pourquoi enfin cet
„ ordre merveilleux qui régnoit autrefois
„ en tout , se dément-il en tout de notre
„ temps ? Parce qu'en premier lieu le peu-
„ ple , alors assez courageux pour rem-
„ plir lui-même les fonctions militaires ,
„ tenoit les Magistrats dans sa dépen-
„ dance , & dispoisoit souverainement de
„ toutes les graces ; & que chaque ci-
„ toyen s'estimoit heureux de tenir du
„ peup'e & honneurs , & charges , &
„ bienfaits. Mais en ce jour , au contraire ,
„ les Magistrats dispensent les faveurs , &
„ ils exercent un pouvoir despotique ,

„ tandis que vous, pauvre peuple, éner-
 „ vés & dénués, soit de finances, soit
 „ d'alliances, vous ne jouez plus que le
 „ personnage de valets, & de canaille
 „ faite seulement pour le nombre; trop
 „ contents de votre sort, si vos Magistrats
 „ ne vous retranchent ni les deux oboles
 „ pour le théâtre, ni la vile pâture dont
 „ ils vous régalent dans vos jours de ré-
 „ jouissance. Et pour comble de lâcheté
 „ encore, vous prodiguez le titre de vos
 „ bienfaiteurs à des gens qui ne vous don-
 „ nent que du vôtre, & qui, après vous
 „ avoir comme emprisonnés dans l'en-
 „ ceinte de vos murailles, ne vous amor-
 „ cent & ne vous apprivoisent de la sorte,
 „ que pour vous dresser au manège de la
 „ sujétion. „

DE LA HARANGUE SUR LA CHERSONNESE

LES PENSIONNAIRES que Philippe avoit
 à Athenes, ne cessoient de porter le peuple
 à la paix. Démosthène découvre leur arti-
 fice & leur trahison.

*Vers la fin
 du discours.*

„ J'observerai seulement qu'aussi-tôt
 „ qu'on entame le discours sur Philippe,
 „ quelqu'un de ces mercenaires se leve,
 „ & s'écrie : *Qu'il est doux de vivre en paix!*
 „ *Qu'il est dur d'avoir à nourrir une nombreuse*
 „ *armée! On en veut à nos finances:* & ils vous
 „ tiennent d'autres semblables propos,
 „ par lesquels ils ralentissent votre ar-
 „ deur, & ménagent à Philippe le temps.

„ de faire à son aise ce qu'il veut... Ce
„ n'est point à vous qu'il faut persuader
„ de vivre en paix; à vous, dis-je, qui,
„ pleins de cette persuasion, demeurez
„ ici, les bras croisés; mais à cet homme,
„ qui ne respire que la guerre... D'ail-
„ leurs, il faut regarder comme dur,
„ non ce que nous aurons dépensé pour
„ notre salut, mais ce que nous aurons à
„ souffrir, au cas que nous ne voulions
„ pas y pourvoir. Quant à la dissipation
„ de nos finances, on doit y remédier,
„ en proposant les moyens les plus pro-
„ pres à la prévenir, non en vous por-
„ tant à l'abandon total de vos propres
„ intérêts.

„ Pour moi, je me sens rempli d'indi-
„ gnation, MESSIEURS, lorsqu'au sujet
„ de la déprédation de vos finances, qu'il
„ ne tient qu'à vous de réprimer, en pu-
„ nissant d'une façon exemplaire les dé-
„ prédateurs, quelques-uns de vous pouf-
„ sent les hauts cris, parce qu'il s'agit de
„ leur intérêt particulier; & qu'au sujet
„ de Philippe, qui pille successivement
„ la Grece entiere, & la pille à votre pré-
„ judice, ils ne proferent pas un seul
„ mot. D'où peut venir, MESSIEURS, que
„ tandis qu'aux yeux de l'univers Philippe
„ déploie ses étendards, qu'il exerce des
„ violences, & qu'il envahit des places,
„ nul de ces gens-là ne s'avise une
„ seule fois de dire que cet homme
„ commet des injustices & des hostilités;

„ & que si on vous conseille de ne pas
„ souffrir de pareils outrages , & d'arrêter
„ le cours de semblables entreprises , ces
„ mêmes gens crient aussi-tôt qu'on veut
„ rallumer une guerre éteinte.

„ Eh quoi ! dirons-nous encore , que
„ vous conseiller de vous défendre , c'est
„ rallumer la guerre ? Si cela est , il ne
„ vous reste donc plus que l'esclavage.
„ Car point d'autre milieu , si , d'un côté,
„ nous ne voulons point repousser la vio-
„ lence , & que de l'autre , l'ennemi ne
„ veuille point nous donner de treve. Or,
„ le péril que nous courons est fort diffé-
„ rent de celui que courent les autres
„ Grecs. Car Philippe ne veut pas simple-
„ ment asservir Athenes , il veut l'anéan-
„ tir , puisqu'il fait sûrement que vous ne
„ voulez point vous apprivoiser avec la
„ servitude , & que quand vous le vou-
„ driez , vous ne le pourriez pas. Car
„ chez vous le commandement a tourné
„ en habitude. Et de plus , à la première
„ occasion dont il vous plaira de vous
„ prévaloir , vous pourrez lui susciter
„ plus de traverses que tous les autres
„ hommes ensemble. Il faut donc poser
„ comme un principe certain , qu'il y va
„ de notre ruine totale ; & que vous ne
„ pouvez trop détester ni flétrir les mer-
„ cenaires qui se sont vendus à cet
„ homme. Car il n'est pas possible , non
„ il ne l'est pas , de vaincre vos ennemis
„ étrangers , tant que vous ne châtierez

» point vos ennemis domestiques qui sont
 » à ses gages ; mais de nécessité , tant que
 » vous heurterez contre ceux-ci , comme
 » contre autant d'écueils , vous n'agirez
 » contre ceux-là qu'après coup. »

DE LA TROISIEME PHILIPPIQUE.

« FAITES , je vous prie , cette réflexion.
 » Vous jugez que le droit de tout dire ap-
 » partient si fort à quiconque respire l'air
 » d'Athènes, que vous souffrez qu'au mi-
 » lieu de vous les étrangers & les esclaves
 » s'expliquent sans façon sur quelque
 » matière que ce puisse être ; en sorte que
 » les domestiques parlent ici plus libre-
 » ment que ne font les citoyens dans
 » quelques autres Républiques. Il n'y a
 » que cette Tribune d'où vous avez tota-
 » lement banni la liberté de la parole. De-
 » là il arrive que dans vos assemblées ,
 » vous devenez extraordinairement fiers
 » & difficiles. Vous voulez y être flattés ,
 » & n'entendre que des choses agréables.
 » Et c'est cette délicatesse & cette fierté
 » qui vous ont conduits sur le bord du
 » précipice. Si donc aujourd'hui encore
 » vous persistez dans cette disposition , je
 » n'ai qu'à me taire. Mais si vous pouvez
 » vous résoudre à souffrir qu'on vous ex-
 » pose , sans flatterie , ce qui convient à
 » vos intérêts, me voilà prêt à parler. Car,
 » malgré le train déplorable des affaires ,
 » & leurs divers dépérissements par notre

» négligence , tout cela , pourvu qu'en-
» fin vous vous déterminiez à vous acquit-
» ter de vos devoirs, peut encore se
» réparer...

» Au reste , vous le savez , tout ce que
» les Grecs eurent à souffrir ou des Lacé-
» démoniens , ou de nous , au moins le
» souffroient-ils de gens qui étoient Grecs
» aussi bien qu'eux. En sorte que l'on
» pouvoit comparer nos fautes à celles
» d'un fils , qui , né dans le sein d'une
» opulente famille , pécheroit contre
» quelque regle de la bonne & sage éco-
» nomie. Tel fils encourroit justement le
» reproche & l'accusation de dissipateur ;
» mais qu'il envahît une succession étran-
» gere , & qu'il ne fût pas l'héritier légi-
» time , c'est ce qu'on ne pourroit point
» avancer. Mais si un esclave , ou un en-
» fant supposé , s'avisoit d'engloutir &
» d'absorber des biens qui ne lui appar-
» tiendroient en façon quelconque ; juste
» ciel ! l'énormité du cas ne révolteroit-
» elle pas tout le monde , & ne s'écrie-
» roit-on pas , d'une commune voix ,
» qu'elle mériteroit une punition exem-
» plaire ? Ce n'est pourtant point de cet
» œil qu'on regarde Philippe & ses ac-
» tions présentes ; Philippe , qui non seu-
» lement n'est point Grec , qui non seu-
» lement ne tient aux Grecs par aucun en-
» droit , mais qui entre les Barbares
» même ne se distingue que par être sorti
» d'un lieu indigne qu'on le nomme ?

» Mais qui, misérable Macédonien par sa
 » naissance, reçut le jour dans ce vil
 » coin du monde, où jusqu'à présent ne
 » s'acheta jamais un bon esclave. Que
 » manque-t-il néanmoins à l'indignité
 » avec laquelle il vous traite ? N'est-elle
 » pas montée au comble ? Non con-
 » tent, &c. »

LES EXTRAITS qui vont suivre, étant tirés des Harangues d'Eschine & de Démosthène sur la Couronne, il est nécessaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le sujet. Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avoit mis à la tête de ces deux harangues en les traduisant ; & c'est le seul morceau qui nous reste de cet excellent ouvrage.

On avoit commis à Démosthène le soin de réparer les murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette commission, & généreusement y mit beaucoup du sien. Ctésiphon à ce sujet lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre dans l'assemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'on récompensoit le zèle & la probité de cet Orateur. Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les loix par ce décret. « *a* Une cause si extraordinaire excita la curiosité de toute la Grece. On

a Ad hoc judicium concursus dicitur à tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summo-

rum Oratorum in gravissima causa, accurata & inimicitii incensa contentio ? *Cic. de opt. gen. Orat. n. 22.*

„ accourut de toutes parts, & l'on accou-
 „ rut avec raison. Quel plus beau spec-
 „ tacle que de voir aux mains deux Ora-
 „ teurs, excellents chacun en leur genre,
 „ formés par la nature, perfectionnés par
 „ l'art, & de plus animés par une inimi-
 „ tié personnelle ! „

II. EXTRAIT. *De la Harangue d'Eschine.*

ESCHINE, après avoir exposé dans le commencement de l'Exorde, les désordres qu'on a introduits dans la République, & qui en troublent le bon ordre, continue ainsi :

“ Dans une telle situation, & dans de
 „ pareils désordres, dont vous vous ap-
 „ percevez vous-mêmes, l'unique moyen,
 „ si je ne me trompe, de sauver le débris
 „ du gouvernement, c'est de laisser le
 „ champ libre aux accusations contre les
 „ infracteurs de vos Loix. Que si vous le
 „ fermez, ou si vous souffrez que d'autres
 „ le ferment, je vous prédis qu'imper-
 „ ceptiblement, & dans peu vous tom-
 „ berez sous une domination tyrannique.
 „ Car, MESSIEURS, vous le savez, les
 „ hommes ne distinguent que trois es-
 „ pes de gouvernement : la Monarchie,
 „ l'Oligarchie, & la Démocratie. Quant
 „ aux deux premières, elles ne se gouver-
 „ nent qu'au gré de qui regne dans l'une,
 „ ou dans l'autre ; au lieu que les Loix
 „ établies regnent seules dans l'Etat po-

„ pulaire. Qu'aucun de vous n'ignore
 „ donc, mais qu'au contraire chacun sa-
 „ che, avec une entière certitude, que le
 „ jour qu'il monte au Tribunal pour
 „ discuter une accusation sur le viole-
 „ ment des Loix, ce même jour il va pro-
 „ noncer sur sa propre indépendance.
 „ Aussi le Législateur, convaincu qu'un
 „ Etat libre ne peut se maintenir qu'au-
 „ tant que la majesté des Loix y domine,
 „ prescrit avant toutes choses aux Juges
 „ cette formule de serment : *Je jugerai se-
 „ lon les loix.* Il faut donc que ce souvenir,
 „ profondément gravé dans vos esprits,
 „ vous inspire une juste horreur pour
 „ quiconque ose, par de téméraires dé-
 „ crets, les transgresser ; & que, loin de
 „ vous figurer jamais une pareille trans-
 „ gression comme une faute légère, vous
 „ la regardiez toujours comme un forfait
 „ énorme & capital. Ne permettez donc
 „ point, que sur un tel principe, per-
 „ sonne vous ébranle... Mais ainsi qu'à
 „ l'armée chacun de vous rougiroit de
 „ quitter le poste où l'auroit placé le Gé-
 „ néral ; que pareillement chacun de vous
 „ rougisse aujourd'hui d'abandonner dans
 „ le sein de la République le poste où la
 „ loi vous place. Quel poste ? Celui de
 „ protecteurs du gouvernement. „

Cette comparaison, fort belle & fort noble par elle-même, a ici une grace particulière, en ce qu'elle présente comme deux faces. Car au même temps qu'elle

intéresse les Juges, elle pique vivement la poltronnerie de Démosthène, contre qui elle renferme un trait d'autant plus délicat & plus malin, qu'il paroît plus éloigné de toute affectation. On fait qu'à la bataille de Chéronée, cet Orateur avoit abandonné son poste, & pris la fuite. Cette judicieuse observation est de M. de Turreil.

“ Faut-il en votre personne (il s'adresse
 „ à Démosthène) couronner l'auteur des
 „ calamités publiques, ou l'exterminer ?
 „ En effet, quelles révolutions imprévues,
 „ quelles catastrophes inopinées n'avons-
 „ nous pas vu arriver de notre temps ? ...
 „ Le Roi de Perse, ce Roi qui s'ouvrit
 „ un passage au travers du mont Athos,
 „ qui enchaîna l'Hellespont, qui manda
 „ impérieusement aux Grecs qu'ils eussent
 „ à le reconnoître pour Souverain de la
 „ terre & de la mer, qui dans ses dépê-
 „ ches osoit se qualifier le maître du
 „ monde, depuis le couchant jusqu'à
 „ l'aurore, combat aujourd'hui, non
 „ pour dominer sur le reste des humains,
 „ mais pour sauver sa propre personne.
 „ Ne voyons-nous pas revêtus & de la
 „ gloire dont brilloit autrefois ce Roi
 „ puissant, & du titre de chefs des Grecs
 „ contre lui, ceux-là même qui signale-
 „ rent leur zele à secourir le temple de
 „ Delphes ? Quant à Thebes, qui con-
 „ fine avec l'Attique, ne l'avons-nous pas
 „ vu en un seul jour disparoître du sein

„ de la Grece ? ... Quant aux malheureux
 „ Lacédémoniens , pour avoir d'abord
 „ touché légèrement au pillage du temple,
 „ eux , qui s'arrogéient jadis la préémi-
 „ nence dans la Grece , ne vont-ils pas
 „ maintenant envoyer à la Cour d'Ale-
 „ xandre des Ambassadeurs , traîner le
 „ nom d'otages à sa suite , & devenus un
 „ spectacle de misere , fléchir les genoux
 „ devant le Monarque , se mettre à sa dis-
 „ crétion , eux & leur patrie , & subir la
 „ loi telle qu'un vainqueur , & un vain-
 „ queur qu'ils ont attaqué les premiers ,
 „ voudra leur prescrire ? Athenes elle-
 „ même , le commun asyle des Grecs ,
 „ Athenes , autrefois peuplée d'Ambassa-
 „ deurs , qui venoient en foule réclamer
 „ sa protection toute-puissante , n'est-elle
 „ pas réduite à combattre aujourd'hui ,
 „ non pour la prééminence sur les Grecs ,
 „ mais pour la conservation de ses foyers ?
 „ Tels sont les malheurs où nous a plongé
 „ Démosthene , depuis qu'il s'est mêlé du
 „ gouvernement...

„ O vous , de tous les mortels le moins
 „ propre à vous distinguer par de grandes
 „ & de mémorables actions , mais en
 „ même temps le plus propre à vous signa-
 „ ler par de téméraires discours , osez-
 „ vous bien , à la vue de cette auguste as-
 „ semblée , soutenir qu'en vous on doive
 „ payer d'une couronne l'auteur de la dé-
 „ solation publique ? Et cet homme , s'il
 „ l'ose , le souffrirez-vous , MESSIEURS ,

» & la mémoire de ces grands hommes
» qui sont morts en combattant pour la
» patrie, mourra-t-elle avec eux ? Ah !
» de grace, pour quelques moments,
» transportez-vous en idée du Tribunal
» au Théâtre, & imaginez-vous voir le
» héraut qui s'avance, & qui proclame
» la couronne décernée à Démosthène.
» Sur quoi croyez-vous que les proches
» de ces citoyens qui donnerent leur
» sang pour vous, doivent plus verser
» de larmes, ou sur les tragiques aventu-
» res des héros qu'en suite l'on représen-
» tera, ou sur l'énorme ingratitude d'Athe-
» nes ? ... Ne rouvrez pas les plaies pro-
» fondes & incurables des malheureux
» Thébains, par lui fugitifs, & recueillis
» par vous dans Athenes... Mais puisque
» vous n'avez point assisté en personne à
» leur catastrophe, tâchez au moins de
» vous en former une image, & figurez-
» vous une ville prise, des murailles ra-
» sées, des maisons réduites en cendre,
» des meres & des enfants traînés en es-
» clavage, de vieux hommes & de vieil-
» les femmes, réduits sur la fin de leur
» vie à servir, fondant en larmes, im-
» plorant votre justice, éclatant en re-
» proches, non contre les exécuteurs,
» mais contre les auteurs de la barbare
» vengeance qu'ils ont éprouvée, vous
» demandant avec instance, que, loin de
» couronner en aucune façon le destruc-
» teur de la Grece, vous vous gardiez de

» la malédiction & de la fatalité insépa-
 » rablement attachées à sa personne... »

« Vous donc , MESSIEURS , lorsqu'à la *Peroraison*
 » fin de sa harangue il invitera les confi-
 » dents & les complices de sa lâche per-
 » fidie à se ranger autour de lui , vous ,
 » de votre côté , MESSIEURS , figurez-
 » vous voir autour de cette Tribune où
 » je parle , les anciens bienfaiteurs de la
 » République , rangés en ordre de ba-
 » taille , pour repousser cette troupe au-
 » dacieuse. Imaginez-vous entendre So-
 » lon , qui , par tant d'excellentes Loix ,
 » prit soin de munir le gouvernement po-
 » pulaire ; ce Philosophe , ce Législateur
 » incomparable , vous conjurer avec une
 » douceur & une modestie dignes de son
 » caractère , que vous vous gardiez bien
 » d'estimer plus les phrases de Démof-
 » thene , que vos serments & vos Loix.
 » Imaginez-vous entendre Aristide , qui
 » fut , avec tant d'ordre & de justesse , ré-
 » partir les contributions imposées aux
 » Grecs pour la cause commune , ce sage
 » dispensateur , lequel , en mourant , ne
 » transmit à ses filles d'autre succession
 » que la reconnoissance publique qui les
 » dota ; imaginez-vous , dis-je , l'enten-
 » dre déplorer amèrement l'outrageuse
 » façon dont nous foulons aux pieds la
 » Justice , & nous adresser la parole en
 » ces termes : Eh quoi ! parce qu'Arth-
 » mius de Zélie , cet Asiatique qui passoit
 » par Athenes , où il jouissoit même du

„ droit d'hospitalité, avoit apporté de
 „ l'or des Medes dans la Grece; vos peres
 „ se porterent presque à l'envoyer au der-
 „ nier supplice, & du moins le banni-
 „ rent, non de la seule enceinte de leur
 „ ville, mais de toute l'étendue des terres
 „ de leur obéissance; & vous à Démof-
 „ thene, qui véritablement n'a pas ap-
 „ porté ici de l'or des Medes, mais qui,
 „ de toutes parts, a touché tant d'or pour
 „ vous trahir, & qui maintenant jouit
 „ encore du fruit de ses forfaits; vous,
 „ dis-je, vous ne rougirez point d'adju-
 „ ger à Démofthene une couronne d'or?
 „ Pensez-vous que Thémistocle & les
 „ Héros qui moururent aux batailles de
 „ Marathon & de Platée, pensez-vous
 „ que les tombeaux même de vos ancê-
 „ tres n'éclatent point en gémissements,
 „ si vous couronnez un homme qui, de
 „ son propre aveu, n'a cessé de conspirer
 „ avec les barbares à la ruine des Grecs?

„ Pour moi, ô Terre! ô Soleil! ô Vertu!
 „ & vous, sources du juste discernement,
 „ Lumieres naturelles & acquises, par où
 „ nous démêlons le bien d'avec le mal, je
 „ vous en atteste; j'ai de mon mieux se-
 „ couru l'Etat, & de mon mieux plaidé sa
 „ cause. J'aurois souhaité que mon dis-
 „ cours eût pu répondre à la grandeur &
 „ à l'importance de l'affaire. Du moins je
 „ puis me flatter d'avoir rempli mon mi-
 „ nistere selon mes forces, si je n'ai pu le
 „ faire selon mes desirs. Vous, MESSIEURS,
 „ &

„ & sur les raisons que vous venez d'en-
 „ tendre, & sur celles que suppléera votre
 „ sagesse, prononcez en faveur de la patrie
 „ un jugement, tel que l'exacte justice le
 „ prescrit, & que l'utilité publique le
 „ demande. „

III. EXTRAIT. *De la Harangue de Démosthène
 pour Ctésiphon.*

“ Je commence par prier tous les dieux Exorde
 „ & toutes les déesses ensemble, que dans
 „ cette cause, MESSIEURS, ils vous inspi-
 „ rent pour moi une bienveillance pro-
 „ portionnée au zèle constant que j'ai
 „ toujours eu pour la République en gé-
 „ néral, & pour chacun de vous en parti-
 „ culier. Ensuite, ce qui vous importe
 „ souverainement, à vous, à votre confi-
 „ science, à votre honneur, je le demande
 „ aussi à ces mêmes dieux; savoir, que sur
 „ la manière dont vous devez m'entendre,
 „ ils vous fixent dans la résolution de con-
 „ sultez, non pas mon accusateur, (car
 „ vous ne le pourriez sans une partialité
 „ injuste) mais vos Loix & votre ser-
 „ ment, dont la formule entr'autres ter-
 „ mes, tous dictés par la justice, ren-
 „ ferme ceux-ci : *Ecoutez également les deux*
 „ *parties*. Ce qui vous impose l'obligation,
 „ non seulement d'apporter au Tri-
 „ bunal un esprit & un cœur neutres,
 „ mais encore de permettre * qu'à son
 „ choix & qu'à son gré chacune des deux * Eschiné
 avoit pré-

tendu pres-
crire à Dé-
mosthene
l'ordre qu'il
devoit gar-
der dans son
plaidoyer.

parties puisse librement arranger ses
raisons & ses preuves.
Or, MESSIEURS, entre plusieurs dé-
savantages que j'ai dans cette cause,
deux sur-tout, & deux bien terribles,
rendent ma condition beaucoup plus
mauvaise que la sienne. L'un, que lui
& moi nous courons un risque fort iné-
gal. Car maintenant je risque bien plus
à déchoir de votre bienveillance, que
lui à succomber dans l'accusation, puis-
qu'il y va pour moi de... Mais je ne
veux pas que dès l'entrée de mon dis-
cours il m'échappe un seul mot qui
présage rien de sinistre. Lui, au con-
traire, il m'attaque de gaieté de cœur,
& sans nécessité. L'autre désavantage,
c'est que tout homme naturellement
écoute avec plaisir quiconque accuse
& invective, tandis qu'il n'entend
qu'avec indignation quiconque se glo-
rifie & se vante. Lui donc il a pour sa
part ce qui plaît universellement; au
lieu que ce qui révolte presque tout le
monde, me reste seul en partage. Que
si d'un côté la crainte d'encourir l'indi-
gnation, attachée au récit de nos pro-
pres louanges, me réduit à taire mes
actions, je paroîtrai ne pouvoir ni ré-
futer qui m'impute des crimes, ni jus-
tifier qui me décerne des récompenses.
D'autre part, si je viens à traiter les ser-
vices que j'ai rendus dans mon admi-
nistration, je me verrai contraint à

„ parler souvent de moi. Je vais donc
 „ dans ce violent état essayer de me com-
 „ porter avec toute la modération possi-
 „ ble ; mais ce qu'exigera de moi la néces-
 „ sité de me défendre , ne doit en bonne
 „ justice s'imputer qu'à l'agresseur qui
 „ me l'a volontairement imposée...

„ Cependant, malgré ces faits incontes-
 „ tables , & comme certifiés par l'organe
 „ de la vérité elle-même , Eschine a telle-
 „ ment renoncé à toute pudeur , que non
 „ content de me déclarer l'auteur d'une
 „ telle paix , il ose me taxer encore d'avoir
 „ empêché que la République ne la con-
 „ certât avec l'assemblée générale des
 „ Grecs. Mais vous , ô... (de quel nom
 „ doit-on justement vous qualifier ?)
 „ Vous , lorsqu'en votre présence je rom-
 „ pois les accords de cette harmonie ,
 „ lorsqu'à vos yeux je dépouillois la Ré-
 „ publique des avantages de cette confé-
 „ dération dont aujourd'hui vous exal-
 „ tez l'importance avec les derniers ef-
 „ forts de votre voix de * théâtre , lais-
 „ sés-vous alors échapper contre moi le
 „ moindre signe d'indignation ? Montâ-
 „ tes-vous dans la Tribune ? Eutes-vous
 „ soin de dénoncer , de développer une
 „ seule fois ces crimes dont il vous plaît
 „ maintenant de me charger ? Or certai-
 „ nement , si , pour exclure les Grecs de
 „ toute participation à la paix , j'avois pu
 „ m'oublier au point de me vendre à Phi-
 „ lippe , le parti qui vous restoit à pren-

* *Eschine*
avoit été
Comédien

„ dre , c'étoit , non de vous taire , mais
 „ de crier , de protester , de révéler mes
 „ prévarications à ceux qui m'entendent.
 „ Cependant jamais vous n'agites de la
 „ sorte , ni jamais personne qui vive , ne
 „ vous ouit articuler un seul mot qui ten-
 „ dît à cette fin.

„ Que si , sans nulle exception , Phi-
 „ lippe ne cessoit de ravir à tous les peu-
 „ ples honneur , prérogatives , liberté ,
 „ ou plutôt d'abolir autant de Républi-
 „ ques qu'il fut en son pouvoir , vous ,
 „ MESSIEURS , par votre déférence à mes
 „ conseils , n'embrassâtes-vous pas le parti ,
 „ sans contredit , le plus glorieux ? Dites-
 „ nous , Eschine , comment devoit se
 „ comporter Athenes à la vue de Philippe ,
 „ mettant tout en œuvre pour établir son
 „ Empire & sa tyrannie sur les Grecs ? Ou
 „ moi qui remplissois la fonction de Mi-
 „ nistre , quels conseils & quels décrets ,
 „ devois-je proposer , sur-tout dans Athe-
 „ nes ? (Car la circonstance du lieu mé-
 „ rite une attention particulière.) Moi ,
 „ dis-je , qui dans mon ame savois que de
 „ tout temps , jusqu'au jour que je mon-
 „ tai la première fois dans la Tribune ,
 „ ma patrie avoit perpétuellement com-
 „ battu pour la prééminence , pour l'hon-
 „ neur & pour la gloire ; & que , par
 „ une noble émulation , elle seule avoit
 „ sacrifié plus d'hommes & d'argent à
 „ l'avantage commun des Grecs , que nul
 „ autre des Grecs n'en sacrifia jamais à ses

„ avantages particuliers. Moi, qui d'ail-
 „ leurs voyois ce même Philippe avec
 „ qui nous disputions de la Souveraineté
 „ & de l'Empire, qui le voyois, quoique
 „ couvert de blessures, œil crevé, clavi-
 „ cule rompue, main & jambe estropiées,
 „ résolu pourtant à se précipiter encore
 „ au milieu des hazards, & prêt à livrer
 „ à la fortune telle autre partie de son
 „ corps qu'elle voudroit, pourvu qu'avec
 „ ce qui lui resteroit il pût vivre dans la
 „ gloire & dans l'honneur. Or certaine-
 „ ment nul homme n'oseroit dire qu'à un
 „ barbare élevé dans Pella, lieu alors vil
 „ & obscur, appartenoit d'avoir l'ame as-
 „ sez haute pour desirer & pour entre-
 „ prendre de subjuguier les Grecs; mais
 „ qu'à vous, tout Athéniens que vous
 „ êtes, qu'à vous, auxquels, chaque jour,
 „ soit vos Orateurs dans la Tribune, soit
 „ sur la Scene vos Acteurs, retracent la
 „ vertu de vos ancêtres, il convenoit de
 „ pousser la bassesse d'ame & la lâcheté
 „ jusqu'à abandonner & livrer volontai-
 „ rement à Philippe la liberté de la Grece.
 „ Non, encore une fois, homme qui vive
 „ n'auroit le front d'avancer une propo-
 „ sition si étrange. Attaquez-moi, Es-
 „ chine, sur les avis que je donnai; mais
 „ abstenez-vous de me calomnier sur ce
 „ qui arriva. Car c'est au gré de l'Intelli-
 „ gence suprême que tout se dénoue & se
 „ termine; au lieu que c'est par la nature
 „ des avis même qu'on doit juger de

„ l'intention de celui qui les donne. Si
„ donc par l'événement Philippe a
„ vaincu, ne m'en faites point un crime,
„ puisque c'étoit Dieu qui dispoſoit de la
„ victoire, & non moi. Mais qu'avec une
„ droiture, qu'avec une vigilance, qu'avec
„ une activité infatigable & ſupérieure à
„ mes forces, je ne cherchai pas, je ne
„ mis pas en œuvre tous les moyens où la
„ prudence humaine peut atteindre, &
„ que je n'inspirai pas des réſolutions &
„ nobles & dignes d'Athenes, & néceſ-
„ ſaires, montrez-le-moi, & alors don-
„ nez carrière à vos accusations. Que ſi
„ un coup de foudre ou de tempête ſur-
„ venu vous terraſſa, MESSIEURS, & non
„ ſeulement vous, mais tous les autres
„ Grecs enſemble, que faire à cela? Faut-
„ il tomber ſur l'innocent? Si le proprié-
„ taire d'un vaiſſeau l'avoit équipé de
„ toutes les choſes néceſſaires, & pré-
„ muni pleinement contre les hazards de
„ la mer, & qu'enſuite il ſurvînt une tour-
„ mente qui en rompit & brisât les agrès,
„ l'accuſeroit-on en ce cas d'avoit été
„ cauſe du naufrage? Mais je ne gouver-
„ nois pas le vaiſſeau, diroit-il. Moi, non
„ plus, je ne commandois pas l'armée,
„ je ne diſpoſois pas de la fortune; au
„ contraire, c'étoit la fortune qui diſpo-
„ ſoit de tout.

„ Or, ſiſqu'il appuie ſi fort ſur les
„ événements, je ne crains pas d'avancer
„ une eſpece de paradoxe. Que nul de

„ vous, au nom de Jupiter & des autres
„ dieux, ne s'effarouche de l'hyperbole
„ apparente, mais qu'il examine équita-
„ blement ce que je vais dire. Car, si par
„ une lumiere plus qu'humaine tous les
„ Athéniens avoient démêlé les événe-
„ ments futurs, & que tous les eussent
„ prévus, & que vous, Eschine, qui ne
„ lâchâtes pas un seul mot, vous les euf-
„ siez prédits & certifiés avec votre voix
„ de tonnerre, Athenes, même en ce cas,
„ ne devoit point se départir d'un tel
„ procédé, pour peu qu'elle respectât sa
„ gloire, ou ses ancêtres, ou les juge-
„ ments de la postérité. Car maintenant,
„ Athenes paroît au plus avoir échoué ;
„ genre de malheur commun à tous les
„ mortels, lorsqu'il plaît ainsi au souve-
„ rain Etre. Mais une République, qui se
„ jugeoit alors digne de la prééminence
„ sur tous les autres Grecs, ne pouvoit se
„ désister d'un pareil droit, sans encourir
„ le juste reproche de les avoir tous livrés
„ à Philippe, puisqu'en cas que sans coup
„ férir elle eût abandonné une préroga-
„ tive, qu'au prix de tout danger sans ré-
„ servé nos ancêtres avoient acheté, de
„ quelle honte, vous, Eschine, n'auriez-
„ vous pas été couvert ? Car, à coup sûr,
„ cette honte n'eût pu retomber ni sur la
„ République, ni sur moi. De quel œil,
„ grand Dieu ! soutiendrions-nous la vue
„ de cette multitude innombrable d'hom-
„ mes qui viennent de toutes parts à

„ Athenes , si par notre faute les affaires
„ avoient déperî au point où l'on les voit ;
„ si l'on eût élu Philippe pour le Chef &
„ pour l'Arbitre de la Grece entiere ; si
„ nous avons souffert que d'autres sans
„ nous eussent hazardé le combat pour
„ détourner un tel malheur ; sur-tout
„ nous disant citoyens d'une ville , qui ,
„ de tout temps , aima mieux affronter de
„ glorieux hazards , que de jouir d'une
„ honteuse sûreté. Car quel est le Grec ,
„ quel est le Barbare , qui ne sache que les
„ Thébains , & devant eux encore les La-
„ cédémoniens , parvenus au plus haut
„ degré de puissance , & enfin le Roi de
„ Perse , auroient accordé volontiers à la
„ République , non seulement la posses-
„ sion de ses propres Etats , mais encore
„ tout ce qu'elle auroit voulu , pourvu
„ qu'elle eût pu se résoudre à recevoir la
„ Loi , & souffrir qu'un autre dominât sur
„ les Grecs ? Mais par des Athéniens , ainsi
„ qu'il y parût , tel sentiment ne pouvoit
„ s'admettre , ni comme héréditaire , ni
„ comme supportable , ni comme natu-
„ rel. Et depuis qu'Athenes existe , per-
„ sonne n'a jamais pu l'induire à plier lâ-
„ chement sous des puissances , à la vérité ,
„ supérieures , mais tyranniques , ni à
„ s'acquérir par de serviles complaisances
„ une indigne sûreté. Au contraire , dans
„ une possession immémoriale de com-
„ battre pour la principauté , pour l'hon-
„ neur & pour la gloire , elle a persévéré

„ dans tous les temps à braver les plus
 „ grands périls... Si donc je tentois d'insu-
 „ nuer que mes conseils vous déterminé-
 „ rent à penser en dignes fils de vos prédé-
 „ cesseurs, je ne sache personne qui ne
 „ pût légitimement me taxer d'arrogance.
 „ Mais je déclare ici que si vous prîtes de
 „ semblables résolutions, la gloire vous
 „ en appartient; & je reconnois que
 „ long-temps avant moi la République
 „ pensoit avec cette magnanimité. Je ne
 „ me vante uniquement que d'avoir aussi
 „ coopéré, pour ma part, à tout ce qui se
 „ fit alors dans le ministère.

„ Au reste, MESSIEURS, il faut que le *Peroraison*
 „ citoyen, naturellement vertueux, (car
 „ en parlant de moi, je me restreins à ce
 „ terme, pour moins irriter l'envie,)
 „ possède ces deux qualités; savoir, dans
 „ les exercices de l'autorité, un courage
 „ ferme & inébranlable, pour maintenir
 „ la République en la prééminence; & de
 „ plus, dans chaque conjoncture & dans
 „ chaque action particuliere un zele à
 „ toute épreuve. Car ces sentiments * dé- * *C'est ainsi*
 „ pendent de nous, & la nature nous les *que pen-*
 „ donne; mais pour le pouvoir & la force, *soient les*
 „ ils nous viennent d'ailleurs. Or ce zele, *Stoiciens.*
 „ vous trouverez absolument qu'il ne se
 „ démentit jamais en moi; jugez-en par
 „ les œuvres; ni lorsque l'on demandoit
 „ ma tête, ni lorsque l'on me traduisoit
 „ au tribunal des Amphictyons, ni lors-
 „ que l'on s'efforçoit de m'ébranler par

» des menaces, ni lorsque l'on tentoit de
» m'amorcer par des promesses, ni lorsqu'on
» lâchoit sur moi ces hommes
» maudits comme autant de bêtes féro-
» ces; jamais en aucune façon je ne me
» suis départi de mon zele pour vous.
» Pour ce qui regarde le gouvernement,
» dès que je commençai à y avoir part, je
» suivis la droite & juste voie de conser-
» ver les prérogatives, les forces, la gloire
» de ma patrie; de les accroître, & me
» consacrer entièrement à ce soin. Aussi,
» lorsque d'autres puissances prospèrent,
» on ne me voit point me promener avec
» un visage content & serein dans la place
» publique, étendre une main caressante,
» & d'une voix de congratulation annon-
» cer la bonne nouvelle à gens que je
» crois qui la manderont en Macédoine;
» ni au récit des événements heureux
» pour Athenes, on ne me voit point
» trembler, gémir, baisser les yeux vers
» la terre, à l'exemple de ces impies qui
» diffament la République, comme si par
» de telles manœuvres ils ne se diffamoi-
» ent pas eux-mêmes. Ils ont toujours
» l'œil au dehors; & lorsqu'ils voient
» quelque Potentat profiter de nos mal-
» heurs, ils font valoir les prospérités, &
» publient qu'on doit mettre tout en œu-
» vre pour éterniser les succès.
» Dieux immortels, qu'aucun de vous
» n'exauce de semblables vœux; mais
» rectifiez plutôt l'esprit & le cœur de ces

» hommes pervers. Que si leur malice in-
 » vétéree est incurable, poursuivez-les
 » sur terre & sur mer, & exterminatez-les
 » totalement. Quant à nous autres, détour-
 » nez au plutôt de dessus nos têtes les
 » malheurs qui nous menacent, & accor-
 » dez-nous une pleine sûreté. »

Succès des deux Harangues.

ESCHINE succomba, & paya de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne; mais quand ce vint à celle de Démosthène, les battements de mains & les acclamations redoublèrent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival: *Et que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même?* *Val. Max. l. 8. c. 10.*

En rapportant, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eschine & de Démosthène, je n'ai pas prétendu qu'ils fussent suffisants pour donner une juste idée de ces deux grands Orateurs. Ce qui fait la partie la plus essentielle de l'éloquence, & qui en est comme l'ame, manque nécessairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le dessein, le

plan, l'économie, la suite du discours; la force, la liaison, l'arrangement des preuves; cet art merveilleux par lequel l'Orateur fait tantôt s'insinuer avec douceur dans les esprits, tantôt y entrer comme par violence, & s'en rendre absolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puisse rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de l'Atticisme, dont la seule langue grecque est susceptible, & que Démosthène avoit portées au souverain degré de perfection. Mon dessein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque, en état de pouvoir se former quelque idée du style de ces deux Orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les temps les plus habiles Ecrivains, serviront encore davantage à faire connoître leur caractère, & pourront peut-être inspirer le desir de voir de plus près, & de connoître par soi-même des hommes d'un si rare mérite, & dont on dit tant de merveilles. M. de Turreil en a ramassé plusieurs; j'en rapporterai ici une partie.

§. III.

Jugemens des Anciens sur Démosthène.

L. 10. c. 1. QUINTILIEN, estimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes a « Une foule d'Orateurs vient en-

a Sequitur Oratorum in- Princeps Demosthenes ac
gens manus... quorum longè penè lex orandi fuit. Tanta

» suite, Démosthène à leur tête, le mo-
 » dele auquel doit *a* nécessairement s'al-
 » sujettir quiconque aspire à la véritable
 » éloquence. Son style a tant de force, il
 » est si ferré, si *b* nerveux : tout s'y trouve
 » dans une telle justesse & dans une pré-
 » cision si exacte, qu'il n'y a rien de trop
 » ni de trop peu. Eschine est plus étendu
 » & plus diffus. Il paroît plus grand,
 » parce qu'il est moins ramassé; il a plus
 » d'embonpoint & moins de nerfs.

» Ce qui caractérise l'éloquence de
 » Démosthène, c'est la violence des mou-
 » vemens, le choix des paroles & la
 » beauté de l'ordonnance, qui, soutenue
 » jusqu'au bout, & jusqu'au bout accom-
 » pagnée de force & de douceur, atta-
 » che & fixe continuellement l'esprit des
 » Juges. Eschine véritablement n'a pas
 » tant d'énergie; mais néanmoins il se
 » signale par la diction, que tantôt il orne
 » des plus nobles & des plus magnifiques
 » figures, & que tantôt il assaisonne des
 » traits les plus vifs & les plus piquants.
 » L'art & le travail ne s'y font point

Denis
d'Halicar-
nasse, dans
le livre, inti-
ulé Τῶν
ἀρχαίων
ἑρμῆς.
cap. 5.

vis in eo, tam densa omnia,
 ita quibusdam nervis intenta
 sunt, tam nihil otiosum, is
 dicendi modus, ut nec quod
 desit in eo, nec quod redun-
 det, invenias. Plenior Æs-
 chines, & magis fusus, &
 grandiori similis, quò minus
 strictus est. Carnis tamen
 plus habet, lacertorum
 minus...

a Quintilien n'a pas osé
 dire absolument que les
 écrits de Démosthène fussent

la règle de l'éloquence, il a
 adouci cette pensée: Penè
 lex orandi fuit.

b Tam densa omnia: ita
 quibusdam nervis intenta
 sunt. Il est si ferré, si nerveux.
 Je ne sais si la métaphore ici
 est tirée des nerfs du corps,
 ou d'un arc, dont la corde
 extrêmement tendue (nervi)
 pousse les traits avec une
 force & une impétuosité ex-
 traordinaire.

» sentir. Une facilité heureuse, que la na-
 » ture seule peut donner, regne par-tout.
 » Il est brillant & solide, il étend & il
 » amplifie, mais souvent il serre & presse;
 » en sorte que son style, qui au premier
 » coup d'œil ne paroît que coulant &
 » doux, se trouve, lorsqu'on vient à le re-
 » garder de plus près, énergique & véhé-
 » ment. En quoi le seul Démosthène le sur-
 » passe de façon, que sans contredit Eschine
 » tient le second rang entre les Orateurs.

» *a* Je me souviens, dit Cicéron, d'avoir
 » préféré Démosthène à tous les Orateurs.
 » Il remplit l'idée que j'ai de l'éloquence.
 » Il atteint à ce degré de perfection que
 » j'imagine, mais que je ne trouve qu'en
 » lui seul. On n'a jamais vu dans aucun
 » Orateur ni plus de grandeur & de force,
 » ni plus d'art & de finesse, ni plus de sa-
 » gesse & de sobriété dans les ornements...
 » Il excelle dans tous les genres de l'élo-
 » quence... *b* Pas une des qualités qui
 » constituent l'Orateur ne lui manque;
 » il est parfait. Tout ce que la pénétration
 » d'esprit, tout ce que le raffinement,

a Recordor me longè om-
 nibus unum anteferre De-
 mosthenem, qui vim accom-
 modârit ad eam quam sen-
 tiam eloquentiam, non ad
 eam quam in aliquo ipse co-
 gnoverim. Hoc nec gravior
 extitit quisquam, nec calli-
 dior, nec temperatior...
 Unus eminet inter omnes in
 omni genere dicendi. *Orat.*
n. 23. & 104.

b Planè quidem perfec-
 tum, & cui nihil admodum

desit, Demosthenem facile
 dixeris. Nihil acuté inveniri
 potuit in eis causis quas
 scripsit, nihil (ut ita dicam)
 subdole, nihil virtutè, quod
 ille non viderit; nihil subti-
 liter dici, nihil pressè, nihil
 enucleatè, quo fieri possit
 aliquid limatius: nihil con-
 tra grande, nihil incitatum,
 nihil ornatum vel verborum
 gravitate, vel sententiarum,
 quo quidquam esset elatius,
 &c. *Brut. n. 35.*

» tout ce que l'artifice , pour ainsi dire ,
 » & la ruse peuvent fournir sur un sujet ,
 » il le trouve , & il fait le mettre en œu-
 » vre , avec une justesse , une précision ,
 » une netteté qui ne laissent rien à desi-
 » rer. Faut-il de l'élévation , de la gran-
 » deur , de la véhémence ? Il efface tous
 » les autres par la sublimité des pensées
 » & par la magnificence des expressions.
 » Il prime incontestablement ; nul ne
 » l'égale. Hypéride , Eschine , Lycurgue ,
 » Dinarque , Démade , n'ont que le mé-
 » rite d'en avoir le plus approché.

» *a* Cette harangue (dit-il ailleurs, en
 » parlant de la cause pour Ctésiphon) ré-
 » pond de telle sorte à l'idée que j'ai dans
 » l'esprit de la parfaite éloquence , qu'on
 » ne peut rien désirer de plus achevé. »

Avant que de passer au caractère de
 l'éloquence de Cicéron , je crois devoir
 ajouter ici quelques réflexions sur celle de
 Démosthène.

Il faudroit , ce me semble , renoncer au
 bon sens & à la droite raison , pour révo-
 quer en doute le mérite supérieur de l'Or-
 teur grec , après le succès incroyable qu'il
 a eu de son temps , & les éloges magnifi-
 ques que les plus habiles connoisseurs lui
 ont donnés comme à l'envi.

Il parloit *b* devant le peuple le plus poli
 qui fut jamais , le plus délicat , le plus

a Ea profectò oratio in
 eam formam , quæ est insita
 in mentibus nostris , includi
 sic potest , ut major elo-

quentia non quærat. Or.
 n. 133.

b Atheniensium semper
 fuit prudens sincerumque

difficile à contenter en matiere d'éloquence, si sensible aux beautés & aux graces du discours, & à la pureté du langage, que ses Orateurs n'osoient hazarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque maniere que ce fût, blesser des oreilles si fines & si épurées. D'ailleurs il vivoit dans un siecle où le goût du beau, du vrai, du simple, régnoit souverainement; siecle heureux, qui produisit en même temps une foule d'Orateurs, dont chacun auroit pu être regardé comme un modele achevé, si Démosthene, par une force de génie & une supériorité de mérite extraordinaire, ne les avoit tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la justice que son siecle même ne lui avoit pas refusée. Mais le jugement seul qu'en a porté Ciceron, devoit fixer celui de tout homme sensé & raisonnable. Ce n'est point un stupide admirateur, qui se livre sans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démosthene en tout genre *b*, il avoue néanmoins qu'il

judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire & elegans. Eorum religioni cum serviret Orator nullum verbum insolens, nullum odiosum ponere audebat... Ad Atticorum aures teretes & religiosas qui se accommodant, ii sunt existimandi atticè dicere. *Or. n. 25. & 27.*

a Sequitur Oratorum ingens manus, cum decem simul Athenis ætas una tulerit: quorum longè Princeps

Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. *Q. L. 10. c. 1.*

b Usque eò difficiles ac morosi sumus, ut nobis non satisfaciat ipse Demosthenes: qui, quanquam unus eminent inter omnes in omni genere dicendi: tamen non semper implet aures meas, ita sunt avidæ & capaces, & semper aliquid immensum infinitumque desiderant. *Orat. n. 104.*

ne le satisfaisoit pas en tout, & qu'il lui laissoit encore quelque chose à désirer, tant il étoit délicat sur ce point, & tant l'idée qu'il s'étoit formée d'un Orateur parfait, étoit élevée & sublime. Il ne laisse pas pourtant de donner ses harangues, & sur-tout celle pour Ctésiphon, qui étoit son chef-d'œuvre, comme le modele le plus accompli que l'on puisse se proposer.

Qu'y a-t-il donc dans ces harangues de si admirable, & qui ait pu enlever si universellement & si unanimement les suffrages de tous les siècles? Démosthène est-il un Orateur qui s'amuse simplement à flatter l'oreille par le son & l'harmonie des périodes, ou qui fasse illusion à l'esprit par un style fleuri & des pensées brillantes? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouir & charmer; mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démosthène, c'est le plan, la suite, l'économie du discours; c'est la force des preuves, la solidité du raisonnement, la grandeur & la noblesse des sentiments & du style, la vivacité des tours & des figures; enfin, *a* un art merveilleux de mettre dans tout le jour, & de faire paroître dans toute leur force les matières qu'il

a In hoc eloquentiæ vis est, ut judicem non ad id tantum impellat, in quod ipse à rei natura duceretur; sed ut qui non est, aut majorem quam est, faciat affectum. Hoc est illa quæ

δυσωρίς vocatur, rebus indignis, asperis, invidiosis addens vim oratio, quæ virtute præter alios plurimum Demosthenes valuit. *Quint.* l. 6. cap. 2.

traite; en quoi, selon Quintilien, consiste principalement la solide éloquence, qui ne se contente pas de représenter les choses telles qu'elles sont réellement & en elles-mêmes, mais qui y ajoute par la véhémence du discours des traits vifs & animés, seuls capables de toucher & d'émouvoir les auditeurs. Mais ce qui caractérise encore plus que tout cela Démosthène, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause & point du tout à l'Orateur, que jamais il ne lui échappe une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'étoit Démosthène, dans des matières si susceptibles de grace & d'élégance, met le comble à son mérite, & est au dessus de toutes les louanges. La traduction de M. de Turreil, quoique très-exacte pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conserver ce caractère inimitable, & elle a quelquefois prêté au texte des ornements qui ne s'y trouvent pas.

On ne me saura pas mauvais gré, si, pour appuyer ce que je viens de dire du style de Démosthène, je rapporte ici ce qu'en ont pensé deux illustres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des anciens.

Le premier est M. de Fénélon, Archevêque de Cambrai, dans ses Dialogues sur l'éloquence, livre très-propre à former le goût par les sages & judicieuses réflexions dont il est rempli. Voici comme il y parle de Démosthene, en le comparant à Isocrate. « On ne voit dans celui-
» ci que des discours fleuris & efféminés,
» que des périodes faites avec un travail
» infini, pour amuser l'oreille, pendant
» que Démosthene émeut, échauffe &
» entraîne les cœurs. Il est trop vivement
» touché des intérêts de sa patrie, pour
» s'amuser à tous les jeux d'esprit d'Isocrate. C'est un raisonnement ferré &
» pressant; ce sont des sentiments généraux d'une ame qui ne conçoit rien que
» de grand: c'est un discours qui croît &
» qui se fortifie à chaque parole par des
» raisons nouvelles; c'est un enchaînement de figures hardies & touchantes.
» Vous ne sauriez le lire, sans voir qu'il
» porte la République dans le fond de son
» cœur. C'est la nature qui parle elle-même dans ses transports. L'art y est si
» achevé, qu'il n'y paroît point. Rien
» n'égala jamais sa rapidité & sa véhémence. » Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénélon encore plus beau, où il compare Démosthene à Cicéron.

Mon second témoin est M. de Turreil, qui avoit étudié assez long-temps Démosthene pour en bien connoître le caractère. « Je conviens, dit-il, qu'Eschine

» n'a pas cet air de droiture, ce style im-
 » pétueux, ce ton de vérité suprême, qui
 » entraîne l'esprit par le poids de la con-
 » viction; talent qui tire Démosthène du
 » pair, & dont il use d'une façon singu-
 » lière. Vous calme, ou vous agite-t-il?
 » Vous ne sentez rien qui vous dérange;
 » vous pensez obéir à la nature. Vous per-
 » suade ou vous dissuade-t-il? Vous ne
 » sentez rien qui vous violente; vous
 » croyez obéir à la raison. Car il parle
 » toujours comme la raison & comme la
 » nature. Il n'a proprement que leur style.
 » C'est à ce coin qu'il marque tout ce
 » qu'il dit. Il écarte jusqu'à l'ombre du
 » superflu. Point d'ornemens recherchés,
 » point de fleurs. Il n'aime que le feu &
 » la lumière. Il veut non des armes bril-
 » lantes, mais des armes sûres. Voilà, si
 » je ne me trompe, ce qui fonde cette vé-
 » hémence victorieuse qui domtoit les
 » Athéniens, & qui place Démosthène
 » au dessus de tout ce qu'il y eut jamais
 » d'Orateurs.

» Une énergie qui lui est propre le ca-
 » ractérise, & le tire de pair, dit le même
 » Auteur dans un autre endroit. Son dis-
 » cours est un tissu d'inductions, de con-
 » séquences & de démonstrations, formé
 » par le sens commun. Son raisonnement,
 » dont la force augmente toujours,
 » monte par degrés & avec précipitation
 » jusqu'ou il veut le pousser... Il atta-
 » que à découvert, il presse & réduit enfin

» à ne pouvoir plus reculer. Mais en cet
 » état l'auditeur, loin d'avoir honte de sa
 » défaite, sent le plaisir de se rendre à la
 » raison. *Isocrate*, disoit Philippe, *s'escrime*
 » *avec le fleuret*; *Démosthene se bat avec l'épée...*
 » On voit un homme qui n'a d'autres en-
 » nemis que ceux de l'état, ni d'autre pas-
 » sion que l'amour de l'ordre & de la jus-
 » tice; un homme qui ne prétend pas
 » éblouir, mais éclairer; qui ne cherche
 » pas à plaire, mais à servir. Point d'orne-
 » ments qui ne naissent de son sujet;
 » point de fleurs, s'il ne les rencontre sur
 » son chemin. On diroit qu'il n'aspire
 » qu'à se faire entendre, & que sans des-
 » sein il se fait admirer. Non qu'il n'ait
 » des graces, mais il n'en a que d'auf-
 » teres, que de compatibles avec la can-
 » deur & la franchise dont il faisoit pro-
 » fession. La vérité chez lui n'est point
 » fardée; il ne l'effémine point, sous pré-
 » texte de l'embellir... Nulle sorte d'of-
 » tentation, nul retour sur lui-même. Il
 » ne se montre, ni ne se regarde. Il re-
 » garde, il montre uniquement sa cause,
 » c'est toujours ou le salut ou l'avantage
 » de sa patrie. »

§. I V.

*De l'Eloquence de Cicéron, comparée avec celle
 de Démosthene.*

Il se peut faire que a deux Orateurs,
 a In his Oratoribus illud animadvertendum est, posse

quoique très-différents pour le style & pour le caractère, soient néanmoins également parfaits ; en sorte qu'il seroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux ressembler. Peut-être cette règle que Cicéron nous fournit , pourra nous servir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démosthène.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'éctire , comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils savoient , selon la diversité des matieres , diversifier leur style : tantôt simples & subtils *a* dans les petites causes , dans les récits , dans les preuves ; tantôt tempérés & ornés , lorsqu'il falloit plaire ; tantôt élevés & sublimes , quand la grandeur des affaires le demandoit. C'est Cicéron qui fait cette remarque , & il en cite des exemples pour Démosthène & pour lui-même.

In Orat.
n. 102. 103.
& 110. 111.

ON trouve dans Quintilien un beau parallèle de ces deux Orateurs. *b* « Les qualités , dit-il , qui regardent le fond de l'éloquence , leur étoient communes : le dessein , l'ordre , l'économie du discours , la division , la maniere de préparer les esprits , de prouver ; en un mot , tout ce qui est de l'invention.

esse summos , qui inter se sint dissimiles... Ita dissimiles erant inter se , statuere ut tamen non posses utriusq; malles similiorem. *Brut. n. 204. & 248.*

a Je me sers ici de ce mot , quoique dans notre langue il porte une autre idée que le

Subtilis des Latins.

b Horum ergo virtutes pleraque arbitror similes : consilium , ordinem , dividendi , præparandi , probandi rationem , omnia denique quæ sunt inventionis.

Q. l. 10. c. 1.

» *a* Quant au style, il y a quelque dif-
 » férence. L'un est plus précis, l'autre,
 » plus abondant. L'un serre de plus près
 » son adversaire; l'autre, pour le combat-
 » tre, se donne plus de champ. L'un songe
 » toujours à le percer, pour ainsi dire,
 » par la vivacité de son style; l'autre sou-
 » vent l'accable aussi par le poids du dis-
 » cours. Il n'y a rien à retrancher à l'un,
 » rien à ajouter à l'autre. On voit en Dé-
 » mosthene plus de soin & d'étude, en
 » Cicéron plus de naturel & de génie.

» *b* Pour ce qui est de la manière de
 » railler, & d'exciter la commisération,
 » deux choses infiniment puissantes, Ci-
 » céron l'emporte sans contredit.

» *c* Mais il lui cède, d'un autre côté,
 » en ce que Démosthene a été avant lui,
 » & que l'Orateur Romain, tout grand
 » qu'il est, doit une partie de son mérite

a In eloquendo est aliqua
 diversitas. Densior ille, hic
 copiosior. Ille concludit ac-
 trictius, hic latius pugnat.
 Ille * acumine semper, hic
 frequenter & pondere. Illi
 nihil detrahi potest, huic ni-
 hil adjici. Curæ plus in illo,
 in hoc naturæ.

* *Le Traducteur a rendu
 ainsi cet endroit : L'un est
 toujours subtil dans la dis-
 pute, &c. Je ne crois pas
 qu'il s'agisse ici de Subtilité.
 La métaphore, ce me semble,
 est tirée d'une épée.*

b Salibus certè & commi-
 seratione (qui duo plurimum
 affectus valent) vincimus.

c Cedendum verò in hoc
 quidem, quod & ille prior

fuit, & ex magna parte Ci-
 ceronem, quantus est, fe-
 cit. Nam mihi videtur Mar-
 cus Tullius, cum se totum
 ad imitationem Græcorum
 contulisset, effinxisse vim
 Demosthenis, copiam Pla-
 tonis, jucunditatem Isocra-
 tis. Nec verò quod in quo-
 que optimum fuit studio con-
 secutus est tantum, sed plu-
 rimas vel potius omnes ex
 se ipso virtutes extulit im-
 mortalis ingenii beatissimâ
 ubertate. Non enim pluvias
 (ut ait Pindarus) aquas col-
 ligit, sed vivo gurgite exun-
 dat, dono quodam Provi-
 dentiæ genitus, in quo to-
 tas vires suas eloquentia
 experiretur.

„ à l'Athénien. Car il me paroît que Ci-
 „ ceron , ayant tourné toutes ses pensées
 „ vers les Grecs pour se former sur leur
 „ modele , a composé son caractère de la
 „ force de Démosthene , de l'abondance
 „ de Platon & de la douceur d'Isocrate.
 „ Et non seulement il a extrait , par son
 „ application , ce qu'il y avoit de meilleur
 „ dans ces grands originaux , mais la plu-
 „ part de ces mêmes perfections , ou pour
 „ mieux dire, toutes, il les a comme en-
 „ fantées de lui-même par l'heureuse fé-
 „ condité de son divin génie. Car , pour
 „ me servir d'une expression de Pindare ,
 „ il ne ramasse pas les eaux du ciel pour
 „ remédier à sa sécheresse naturelle, mais
 „ il trouve dans son propre fonds une
 „ source d'eau vive , qui coule sans cesse
 „ à gros bouillons ; & vous diriez que les
 „ dieux l'ont accordé à la terre , afin que
 „ l'éloquence fît l'essai de toutes ses for-
 „ ces en la personne de ce grand homme.

„ *a* Qui est-ce en effet qui peut instruire
 „ avec plus d'exactitude & toucher avec
 „ plus de véhémence ? Et quel Orateur a
 „ jamais eu plus de charmes ? Jusques-là,
 „ que ce qu'il vous arrache , vous croyez

a Nam quis docere diligen-
 tius , movere vehementius
 potest ? Cui tanta unquam
 jucunditas affuit ? Ut ipsa
 illa quæ extorquet , impe-
 trare eum credas : & cum
 transversum vi sua judicem
 ferat. tamen ille non rapi vi-
 deatur , sed sequi. Jam in
 omnibus quæ dicit tanta
 auctoritas inest , ut dissen-

tire pudeat ; nec advocati
 studium , sed testis aut judi-
 cis afferat fidem. Cum inter-
 rim hæc omnia quæ vix sin-
 gula quisquam intentissimâ
 curâ consequi posset , fluunt
 illaborata : & illa , quæ nihil
 pulchrius auditu est , oratio
 præ se fert tamen felicissimâ
 facilitatem.

„ le lui accorder ; & que les Juges , em-
 „ portés par sa violence comme par un
 „ torrent , s'imaginent suivre leur mou-
 „ vement propre , quand ils sont entraî-
 „ nés. D'ailleurs il parle avec tant de rai-
 „ son & de poids , que vous avez honte
 „ d'être de sentiment contraire. Ce n'est
 „ pas le zele d'un Avocat que vous trou-
 „ vez en lui , mais la foi d'un témoin &
 „ d'un Juge. Et toutes ces choses , dont
 „ une seule coûteroit des peines infinies à
 „ un autre , coulent en lui naturellement
 „ & comme d'elles-mêmes ; en sorte que
 „ sa maniere d'écrire si belle & si inimi-
 „ table , a néanmoins un air si aisé & si
 „ naturel , qu'il semble qu'elle n'ait rien
 „ coûté à cet heureux génie. „

„ *a* C'est pourquoi ce n'est pas sans fon-
 „ dement que les gens de son temps ont dit
 „ qu'il exerçoit une espece d'empire au
 „ Barreau : comme c'est avec justice que
 „ ceux qui sont venus depuis, l'ont telle-
 „ ment estimé , que le nom de Cicéron est
 „ moins aujourd'hui le nom d'un homme,
 „ que celui de l'éloquence même. Ayons
 „ donc les yeux continuellement sur lui ,
 „ qu'il soit notre modele , & tenons-nous
 „ sûrs d'avoir beaucoup profité , quand
 „ nous aurons pris de l'amour & du goût
 „ pour Cicéron.

a Quare non inmerito ab
 hominibus ætatis suæ re-
 gnare in judiciis dictus est ;
 apud posteros verò id conse-
 curus . ut Cicero jam non
 hominis , sed eloquentiæ no-

men habeatur. Hunc igitur
 spectemus : hoc propositum
 nobis sit exemplum. Ille se
 profecisse sciat , qui Cicero
 valde placebit.

Quintilien n'ose décider entre ces deux grands Orateurs, quoique pourtant il semble laisser entrevoir quelque prédilection & un penchant secret pour Cicéron.

LE P. RAPIN, dans la comparaison qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout son traité, si je voulois ici rapporter tout ce qu'il dit de beau sur ce sujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire connoître la différence qu'il trouve entre ces deux Orateurs.

“ Outre cette solidité, dit-il, en parlant de Cicéron, qui renfermoit tant de sens & de prudence, il avoit un certain agrément, & comme une fleur d'esprit, qui lui donnoit l'art d'embellir tout ce qu'il disoit : & il ne passoit rien par l'imagination de cet Orateur, à quoi il ne donnât le tour le plus beau & les couleurs les plus agréables du monde. Tout ce qu'il traitoit, jusques aux matieres les plus sombres de la Dialectique, tout ce que la Physique a de plus sec, ce que la Jurisprudence a de plus épineux, & ce qu'il y avoit de plus embarrassé dans les affaires ; tout cela, dis-je, prenoit en son discours cet enjouement d'esprit & toutes ces graces qui lui étoient si naturelles. Car il faut avouer que jamais personne n'a eu le talent de parler si judicieusement ni si agréablement de toutes choses.

„ Démosthene, dit-il ailleurs, découvre dans chaque raison qui se présente à

„ son esprit, tout ce qu'il y a de réel & de
 „ solide, & a l'art de l'exposer dans toute
 „ sa force. Cicéron, outre ce solide qui
 „ ne lui échappe pas, voit tout ce qu'il y
 „ a d'agréable & d'engageant, & il en suit
 „ la trace sans s'y méprendre.

„ Ainsi, pour distinguer les caractères de
 „ ces deux Orateurs par leur véritable dif-
 „ férence, il me semble qu'on peut dire que
 „ Démosthène, par l'impétuosité de son
 „ tempérament, par la force de ses raison-
 „ nements & par la véhémence de sa pro-
 „ nonciation, étoit plus pressant que Cice-
 „ ron : de même que Cicéron, par ses ma-
 „ nières tendres & délicates, par ses mou-
 „ vements doux, pénétrants, passionnés, &
 „ par toutes ses grâces naturelles, étoit plus
 „ touchant que Démosthène. Le Grec frap-
 „ poit l'esprit par la force de son expression
 „ & par l'ardeur & la violence de sa déclama-
 „ tion : le Romain alloit au cœur par de
 „ certains charmes & de certains agré-
 „ ments imperceptibles qui lui étoient
 „ naturels, & auxquels il avoit joint tout
 „ l'artifice dont l'éloquence peut être ca-
 „ pable. L'un éblouissoit l'esprit par l'éclat
 „ de ses lumières, & jetoit le trouble
 „ dans l'ame, qui n'étoit gagnée que par
 „ l'entendement : & le génie insinuant de
 „ l'autre pénétoit par des douceurs &
 „ des complaisances jusques dans le fond
 „ du cœur. Il avoit l'art d'entrer dans les
 „ intérêts, dans les inclinations, dans les
 „ passions, & dans les sentiments de tous
 „ ceux qui l'écoutoient. O ij

M. DE FÉNÉLON, plus hardi que les deux témoins que je viens de citer, se déclare nettement pour Démosthene. Cependant ce n'est pas un Ecrivain qu'on puisse soupçonner d'être ennemi des graces, des fleurs & de l'élégance du discours. Voici comme il s'en explique dans sa lettre sur l'éloquence. " Je ne crains
 „ pas de dire que Démosthene me paroît
 „ supérieur à Cicéron. Je proteste que
 „ personne n'admire Cicéron plus que je
 „ fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il
 „ fait honneur à la parole. Il fait des
 „ mots ce qu'un autre n'en sauroit faire.
 „ Il a je ne fais combien de sortes d'es-
 „ prit. Il est même court & véhément,
 „ toutes les fois qu'il veut l'être, contre
 „ Catilina, contre Verrès, contre An-
 „ toine. Mais on remarque quelque pa-
 „ rure dans son discours. L'art y est mer-
 „ veilleux, mais on l'entrevoit. L'Ora-
 „ teur, en pensant au salut de la Républi-
 „ que, ne s'oublie pas, & ne se laisse
 „ point oublier. Démosthene paroît sor-
 „ tir de soi, & ne voir que la patrie. Il
 „ ne cherche point le beau, il le fait sans
 „ y penser. Il est au dessus de l'admira-
 „ tion. Il se sert de la parole, comme un
 „ homme modeste, de son habit pour se
 „ couvrir. Il tonne, il foudroie. C'est un
 „ torrent qui entraîne tout. On ne peut
 „ le critiquer, parce qu'on est saisi. On
 „ pense aux choses qu'il dit, & non à ses
 „ paroles. On le perd de vue. On n'est

„ occupé que de Philippe qui envahit
„ tout. Je suis charmé de ces deux Ora-
„ teurs ; mais j'avoue que je suis moins
„ touché de l'art infini & de la magnifi-
„ que éloquence de Cicéron, que de la ra-
„ pide simplicité de Démosthène. „

On ne peut rien de plus sensé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon ; & plus on approfondit son sentiment , plus on reconnoît qu'il est fondé dans le bon sens , dans la droite raison , & dans les regles les plus exactes de la bonne Rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron, il me semble qu'il faudroit presque avoir autant de solidité , de force & d'élevation d'esprit, qu'il en a fallu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un Auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance , soit habitude & accoutumance à un style qui est plus dans nos manieres & plus à notre portée , nous ne pouvons gagner sur nous de préférer la sévère austérité de Démosthène à l'insinuante douceur de Cicéron , & nous aimons mieux suivre notre penchant & notre goût pour un Ecrivain , en quelque sorte ami & familier , que de nous déclarer , sur la bonne foi d'autrui , je dirois presque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène ; il en

sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais persuadé que l'Orateur, sans s'écarter des bonnes regles, peut, jusqu'à un certain point, former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent; (on comprend assez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu;) il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude *a*, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément: & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader, est de plaire.

LE conseil donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, est de prendre pour modele du style qu'ils y doivent suivre, le fond solide de Démosthene, orné & embelli par les graces de Cicéron: *b* auxquelles, si nous en croyons Quintilien,

a Quapropter ne illis quidem nimium repugno, qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantis... Atque id fecisse M. Tullium video, ut, cum omnia utilitati, tum partem quamdam delectationi daret: cum &

ipsam se rem agere diceret (agebat autem maxime) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quod placebat. *Q. l. 12. c. 10.*

b Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi possit, invenio, nisi ut sensus nos quidem dicamus plures. *Ibid.*

il n'y a rien à ajouter, si ce n'est peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étoient fort en usage alors, & par lesquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit presque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois, mais rarement : *a* & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission & une condescendance que semble lui arracher malgré lui le mauvais goût de son siècle, *b* où, comme le remarque l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs, l'Auditeur se croyoit comme en droit d'exiger un style orné & fleuri, & où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque sorte corrompu par l'amorce du plaisir & par le brillant des pensées & des descriptions, ne daignoit pas même écouter l'Avocat.

c Mais, ajoute Quintilien, qu'on ne prétende pas abuser de ma complaisance, ni la pousser plus loin. J'accorde, au siècle où nous sommes, que la robe dont on se sert ne soit pas d'une étoffe

a Cicero primus excoluit orationem... locoque lætiores attentavit, & quasdam sententias invenit. *Dial. de Or. n. 22.*

b Auditor assuevit jam exigere lætitiã & pulchritudinem orationis... Judex ipse, nisi... aut colore sententiarum, aut nitore & cultu descriptionum invitatus & corruptus est, averſa-

tur dicentem. *Ibid. n. 20.*

c Sed me hætenus cedentem nemo inſequatur ultra. Do tempori, ne crassa toga sit, non serica: ne intonsum caput, non in gradus atque annulos totum comptum, cum in eo qui se non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem speciosiora quoque sint, quæ honestiora. *Q. l. 12. c. 10.*

„ grossiere , mais non pas qu'elle soit de
 „ soie ; que les cheveux soient propre-
 „ ment faits & bien entretenus , mais non
 „ frisés par étages & par boucles : la pa-
 „ rure la plus honnête étant aussi la plus
 „ belle, quand on ne porte pas le desir de
 „ plaire jusqu'au dérèglement & à l'excès.,,

§. V.

*De ce qui a fait dégénérer l'Eloquence à Athenes
 & à Rome.*

Ce fut pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes & dans une sage sobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra à Athenes & à Rome.

A Athenes on peut dire que le beau siècle de l'éloquence fut celui de Démosthène, où parut tout à la fois cette foule d'excellents Orateurs, dont le caractère commun fut une beauté naturelle & sans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même style ; mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du simple ; & ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais, après leur mort, le souvenir s'en étant peu à

a Hæc ætas effudit hanc copiam : & ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem Oratorum fuit, in qua naturalis inesset non fucatus nitor. *Brut. n. 36.*

Démotshenes, Hyperides, Licurgus, Æschines, Dinarchus, aliique complures, ethi inter se pares non fuerunt, tamen sunt omnes in

eodem veritatis imitandæ genere versati. Quorum quandiu mansit imitatio, tandiu genus illud dicendi studiumque vixit. Postquam, extinctis his, omnis eorum memoria sensim obscurata est & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora generavigerunt. *2. de Orat. n. 94. 95.*

peu obscurci , & enfin entièrement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relâchée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien , qui avoit pu voir & entendre Démosthene , suivit une autre route que lui. Il donna entièrement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égayer l'éloquence , & la tirer de cet air sombre & austere , qui , selon lui , la rendoit trop sérieuse. Il y jeta beaucoup plus de pensées , il y répandit des fleurs ; & , pour me servir d'une expression de Quintilien , au lieu de ce vêtement majestueux , mais modeste , qu'elle avoit eu sous Démosthene , *a* il lui donna une robe toute brillante & bigarrée de diverses couleurs , peu séante , à la vérité , pour la poussière du Barreau , mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

b Aussi , comme Cicéron le remarque , plus propre pour des actions de pompe & de cérémonie , que pour les combats du Barreau , il préféroit la douceur à la force ,

a Meminerimus versicolorem istam , quâ Demetrius Phalereus dicebatur uti , vestem non bene ad forenses pulverem facere. *Q. l. 10. c. 1.*

b Phalereus successit eis senibus adolescens , eruditissimus ille quidem horum omnium , sed non tam armis institutus quàm palæstrâ. Itaque delectabat magis Athenienses , quàm inflammabat. Processerat enim in solem & pulverem , non ut è militari tabernaculo , sed ut è Theo-

phraستي , doctissimi hominis , umbraculis. Hic primus inflexit orationem , & eam mollem teneramque reddidit : & suavis , sicut fuit , videri maluit , quàm gravis , sed suavitate eâ quâ perfunderet animos , non quâ perfringeret , & tantum ut memoriam concinnitatis suæ , non quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis , cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus esset auditus. *Brut. n. 37. 38.*

songeoit plus à charmer les esprits qu'à les vaincre, se contentoit d'y laisser le souvenir agréable d'un discours coulant & harmonieux, sans vouloir, comme Périclès, y laisser aussi des aiguillons perçants mêlés avec les attraits du plaisir.

*Orat. n. 91.
96.*

Il ne paroît pas, par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il en porte, qu'il y eut encore rien dans son style d'outré & d'excessif, puisqu'il dit *a* qu'on auroit pu l'estimer & l'approuver, si on ne l'avoit comparé avec la force & la majesté du style noble & sublime. *b* Cependant il fut le premier qui fit dégénérer l'éloquence, & peut-être que les déclamations, dont l'usage fut introduit de son temps dans les écoles, si lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuèrent beaucoup à cette funeste décadence, comme il est certain qu'elles le firent aussi dans la suite chez les Romains.

*Quint. l. 2.
c. 4.*

Mais les choses n'en demeurèrent pas dans cet état. *c* Quand l'éloquence, sortie du Pirée, eut commencé à respirer un autre air que celui d'Athènes, elle perdit bientôt cette santé & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conservée & gâté ;

a Et nisi coram erit comparatus ille fortior, per se hic, quem dico, probabitur.

Orat. n. 95.

b Primus inclinasse eloquentiam dicitur. *Q. l. 10. c. 1.*

c Ut semel à Piræo eloquentia evecta est, omnes

peragravit insulas, atque ita peregrinata tota Asia est, ut se externis oblineret moribus; omnemque illam salubritatem Atticæ dictionis & quasi sanitatem perderet, ac loqui panè dedisceret. *Brut. n. 51.*

par les manières étrangères, elle désapprit en quelque sorte à parler, & devint entièrement méconnoissable. C'est ainsi que par degrés, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que du médiocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excès & de défauts.

J'ai déjà fait observer ailleurs, en parlant de Sénèque, que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur : d'autant plus que ce changement ne s'est introduit chez l'un & l'autre peuple que par le desir excessif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne fais par quelle fatalité il est toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il est parvenu à un certain point de maturité & de perfection, a presque aussitôt dégénéré, & par des déclinis imperceptibles, mais quelquefois assez prompts, est descendu du plus haut comble au plus bas degré. J'excepte pourtant la Poésie grecque, qui, depuis Homère jusqu'à Théocrite & ses contemporains, c'est-à-dire, pendant six ou sept siècles, a toujours conservé en tout genre la même pureté & la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un siècle le goût, par rapport aux belles-lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'est encore. Mais il est remarquable que ces illustres

Ecrivains , qui ont fait tant d'honneur à la France , & dont chacun en son genre peut être considéré comme original , se sont tous fait un devoir de regarder les Anciens comme leurs maîtres , & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous , & qui , selon toutes les apparences, passeront jusqu'à la postérité la plus reculée , sont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là aussi notre règle , & nous devons craindre de nous écarter de la perfection , à mesure que nous nous écarterons du goût des Anciens.

Pour revenir à mon sujet & finir cet article , le modèle le plus sûr que les jeunes gens destinés au Barreau puissent se proposer , est , comme je l'ai déjà dit , le style de Démosthène , adouci & orné par celui de Cicéron ; en sorte que les graces du dernier temperent l'austérité de l'autre , & que la précision & la vivacité de Démosthène corrigent la trop grande abondance & la manière d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron.

Une éloquence plus ornée , telle , par exemple , qu'est celle de M. Fléchier , ne convient point pour des plaidoyers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un Orateur de son temps , nommé Callidius , sans y reconnoître presque en tout les principaux caractères de M. Fléchier , & la réflexion qu'il y ajoute me paroît con-

venir extrêmement à la matiere que je traite. *a* « Ce n'est point, dit-il, un Orateur du commun, mais d'un mérite rare & singulier. Ses pensées sont nobles & exquises, & il fait les revêtir d'expressions fines & délicates. Il fait du discours tout ce qu'il lui plaît : il fait lui donner telle forme qu'il veut : jamais Orateur n'en fut plus le maître que lui, & ne le mania avec tant d'art. Rien de plus pur, rien de plus coulant que son langage. Chaque mot est en son lieu, & comme artistement enchâssé où il doit. Il n'en admet point de dur, d'inusité, de bas, ou qui puisse déranger le discours. La

a Sed de M. Callidio dicimus aliquid, qui non fuit Orator unus è multis; potius inter multos propè singularis fuit: ita reconditas exquisitasque sententias mollis & pollucens vestiebat oratio. Nihil tam tenerum quam illius comprehensio verborum: nihil tam flexibile: nihil quod magis ipsius arbitrio fingeretur, ut nullius Oratoris æquè in potestate fuerit. Quæ primùm ita pura erat, ut nihil liquidius: ita liberè fluebat, ut nusquam adhæresceret. Nulum nisi loco positum, & tanquam in vermiculato emblemate, ut ait Lucilius, structum verbum videres. Nec verò ullum aut durum, aut insolens, aut humile, aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum, sed pleraque tralata: sic tamen ut ea, non irruisse in alienum locum, sed immigrasse in suum diceres. Nec

verò hæc soluta, nec diffluentia, sed adstricta numeris, non apertè nec eodem modo semper, sed variè dissimulanterque conclusis. Erant autem & verborum & sententiarum lumina... quibus tanquam insignibus in ornatu distinguebatur omnis oratio... Accedebat ordo rerum plenus artis, totumque dicendi placidum & sanum genus. Quòd si est optimum suaviter dicere, nihil est quod melius hoc quærendum putes. Sed, cum à nobis paulò antè dictum sit, tria videri esse quæ Orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret: duo summè tenuit, ut & rem illustraret disserendo, & animos eorum qui audirent demulceret voluptate. Aberrat tertia illa laus quæ permoveret atque incitaret animos, quam plurimum pollere diximus. *Brut. n. 274.*
275. 276.

„ Métaphore chez lui est si fréquente ,
 „ mais si naturelle, qu'elle paroît n'avoir
 „ point usurpé la place d'un autre mot ,
 „ mais être entrée dans la sienne. Tout
 „ cela est accompagné d'un nombre ,
 „ d'une cadence, qui a une merveilleuse
 „ variété & ne montre aucune affecta-
 „ tion. Les plus belles figures sont em-
 „ ployées à propos & y jettent un grand
 „ éclat. L'ordre & le plan de l'ouvrage
 „ sont pleins d'art & de justesse ; & par-
 „ tout regne un style doux , tranquille &
 „ d'un goût exquis. En un mot , si l'élo-
 „ quence consistoit dans l'agrément , il
 „ n'y auroit rien au dessus de cet Orateur.
 „ Des trois parties qui la composent , il
 „ a les deux premières dans un souverain
 „ degré, je veux dire, celles qui tendent à
 „ instruire & à plaire ; mais la troisième,
 „ qui est la plus importante, & qui con-
 „ siste à toucher & à émouvoir les esprits,
 „ lui manque absolument. „

On ne peut certainement ne pas faire
 un grand cas d'une éloquence de ce genre ;
 mais de quel prix doit-elle paroître en
 comparaison du grand & du sublime qui
 fait le caractère de celle de Démosthène ?
 Cette dernière ressemble à ces beaux &
 magnifiques bâtimens, construits dans
 le goût de l'ancienne Architecture, qui
 n'admettoit que des ornemens simples ;
 dont le premier coup d'œil, & encore
 bien plus le plan, l'économie & la distri-
 bution des parties, ont quelque chose de

grand, de noble & de majestueux, qui frappe & saisit les connoisseurs. L'autre pourroit être comparée à ces maisons bâties dans un goût d'élégance & de délicatesse, où l'art & l'opulence ont amassé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre se montrent de toutes parts, & où les yeux ne sauroient tomber sur aucun endroit qui ne leur présente quelque chose de rare & d'exquis.

Il est un troisieme genre d'éloquence, encore inférieur, ce me semble, au second, & qui pourroit insensiblement nous conduire à quelque chose de pis : c'est celui où regnent ces jeux d'esprit, ces pensées brillantes, ces especes de pointes, qui deviennent assez à la mode. Elles sont soutenues dans quelques-uns de nos Ecrivains par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre & la suite du discours, & par une beauté du génie qui leur est naturelle. Mais comme ces dernieres qualités sont rares, il est à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur style que ce qu'il a de moins estimable, comme firent ceux de Sénèque, *a* qui, n'ayant copié que ses défauts, se trouverent autant au dessous de leur modele, que Sénèque lui-même étoit au dessous des Anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce style éblouissant & plein d'une

a Amabant eum magis, tum ille ab antiquis descenderat. *Q. l. 10. c. 1.*
quàm imitabantur, tantùm-
que ab illo defluebant, quan-

328 DE L'ÉLOQUENCE
affectation vicieuse, & il l'est encore au-
jourd'hui plus que jamais. Les graves dis-
cours de ces judicieux Magistrats, qui,
chaque année, en prescrivant aux Avo-
cats les regles de la vraie éloquence, leur
en tracent en même temps de parfaits
modeles, sont de fortes barrieres contre
le mauvais goût, & ne contribuent pas
peu à perpétuer dans le Barreau cette
heureuse tradition de bon goût, aussi
bien que de bons sentiments, qui s'y
conservent depuis si long-temps.

§. VI.

*Courtes Réflexions sur la maniere de faire des
Rapports.*

AVANT que de finir cet article, j'aurois
encore à traiter une matiere dont plu-
sieurs des jeunes gens qui étudient auroit
un jour besoin d'être instruits : c'est de
marquer le style dont il convient de se
servir en faisant un *Rapport*. Cette partie
est d'un usage bien plus fréquent & a
beaucoup plus d'étendue que n'en a au-
jourd'hui l'éloquence du Barreau, puis-
qu'elle embrasse tous les emplois de la
Robe, qu'elle a lieu dans toutes les
Cours souveraines ou subalternes, dans
toutes les Compagnies, dans tous les Bu-
reaux & toutes les Commissions. Le suc-
cès de ces sortes d'actions attire autant de
gloire qu'aucun plaidoyer, & il est d'un
aussi grand secours pour la défense de la
justice & de l'innocence. Je ne puis trai-

ter ici cette matiere que très-légèrement , & je ne ferai qu'en indiquer les principes sans les approfondir.

Je fais que chaque Compagnie , chaque Jurisdiction a ses usages particuliers pour la maniere de rapporter les procès ; mais le fond est le même pour toutes , & le style qu'on y emploie doit par-tout être le même. Il y a une sorte d'éloquence propre à ce genre de discours , qui consiste , si je ne me trompe , à parler avec clarté & avec élégance.

Le but que se propose un Rapporteur , est d'instruire les Juges ses confreres , de l'affaire sur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il est chargé , au nom de tous , d'en faire l'examen. Il devient , dans cette occasion pour ainsi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui prête & lui communique ses lumieres & ses connoissances. Or, pour le faire avec succès , il faut que la distribution méthodique de la matiere qu'il entreprend de traiter , & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves, y répandent une si grande netteté , que tous puissent , sans peine & sans effort , entendre l'affaire qu'on leur rapporte. Tout doit contribuer à cette clarté , les pensées, les expressions, les tours & même la maniere de prononcer, qui doit être distincte, tranquille & sans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il falloit joindre quelque agrément , parce que souvent , pour instruire , il faut plaire. Les Juges

sont hommes comme les autres, & quoique la vérité & la justice les intéressent par elles-mêmes, il est bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obscures pour l'ordinaire & épineuses, causent de l'ennui & du dégoût, si celui qui fait le Rapport n'a soin de l'affaisonner d'un sel fin & délicat, qui, sans chercher à paroître, se fasse sentir, & qui, par un certain point d'agrément & de grace, réveille & pique l'attention des Auditeurs.

Les mouvements, qui font ailleurs la plus grande force de l'éloquence, sont ici absolument interdits. Le Rapporteur ne parle pas comme Avocat, mais comme Juge. En cette qualité, il tient quelque chose de la Loi, qui, tranquille & paisible, se contente de montrer la règle & le devoir : & comme il lui est commandé d'être lui-même sans passions, il ne lui est pas permis non plus de songer à exciter celles des autres.

Cette manière de s'exprimer, qui n'est soutenu, ni par le brillant des pensées & des expressions, ni par la hardiesse des figures, ni par le pathétique des mouvements, mais qui a un air aisé, simple, naturel, est la seule qui convienne aux rapports, & elle n'est pas si facile qu'on se l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Rapporteur ce que dit Cicéron de celle de Scæurus; laquelle n'étoit pas

propre à la vivacité de la plaidoierie , mais convenoit extrêmement à la gravité d'un Sénateur , qui avoit plus de solidité & de dignité, que d'éclat & de pompe ; & où l'on remarquoit , avec une prudence consommée, un fond merveilleux de bonne foi , qui entraînoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de son éloquence , & l'idée qu'on a de sa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à son discours. *In Scauri oratione, sapientis hominis & recti, gravitas summa & naturalis quaedam inerat auctoritas : non ut causam, sed ut testimonium dicere putares, cum pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur ; ad senatoriam verò sententiam, ejus erat ille Princeps, vel maximè : significabat enim non prudentiam solum, sed, quòd maximè rem continebat, fidem.*

Brut. n.
111. & 114.

Ainsi l'on voit que pour réussir dans les *Rapports*, il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui est le simple, en bien prendre le caractère & le goût, & s'en proposer les plus parfaits modeles ; être très-réservé & très-sobre à faire usage du second genre, qui est l'orné & le tempéré ; n'en emprunter que quelques traits & quelques agréments, avec une sage circonspection, dans des occasions rares ; mais s'interdire très-sévèrement le troisième style, qui est le sublime.

Ce qu'on pratique au Collège, en Rhétorique sur-tout & en Philosophie,

peut servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la manière de bien faire un Rapport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron, on les oblige d'en rendre compte, d'en exposer toutes les parties, d'en distinguer les différentes preuves, & d'en marquer le fort ou le foible. De même en Philosophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vu avec eux quelques traités, comme de Descartes, ou du P. Mallebranche; à en faire l'analyse, à réduire des raisonnements, souvent fort abstraits & fort étendus, à quelque chose de précis & de net; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les solutions qu'on en apporte. J'ai vu de jeunes Conseillers avouer que de tous les exercices du Collège c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faisoient le plus d'usage, en rapportant les procès.

ARTICLE SECOND.

Par quels moyens les jeunes gens peuvent se préparer à la Plaidoierie.

DÉMOSTHÈNE & CICÉRON, étant parvenus à la perfection de l'éloquence, sont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver aussi. Je vais donc rapporter en abrégé ce que l'histoire nous apprend de leurs premières années, de leur éducation, des différents exercices par lesquels

ils se sont préparés à la plaidoierie , & de ce qui a fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainsi ces deux grands Orateurs serviroient en même temps de modeles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétends pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout ; mais quand ils ne feroient que les suivre de loin , ils avanceroient beaucoup.

D É M O S T H E N E.

DÉMOSTHÈNE ayant perdu son pere dès l'âge de sept ans , & étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés & avarés , qui ne songeoient qu'à profiter de son bien , ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien : outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé, jointe à l'excessive tendresse d'une mere qui l'aimoit uniquement , ne permettoient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

*Plut. in
vita Demof-
thenis.*

Leur ayant un jour entendu parler d'une cause célèbre qui devoit se plaider, & qui faisoit beaucoup de bruit dans la ville , il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau , afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoierie, L'Orateur , qui s'appelloit Callistrate , fut écouté avec une grande attention , & ayant eu un succès extraordinaire , il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres , qui

s'empressoient à l'envi de lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'Orateur, & encore plus du souverain pouvoir qu'à l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue.

Il en sentit lui-même l'effet, & ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, & renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate, *a* d'où sortirent tant de grands Orateurs, étoit pour lors à Athenes la plus renommée. Mais soit que la sordide avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisoit payer fort cher, soit que l'éloquence douce & paisible d'Isocrate ne fut point dès-lors de son goût, il étudia sous Isée, *b* dont le caractère étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enseignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène : *c* & il est aisé de reconnoître dans les écrits du disciple le style noble & sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence, fut contre ses tuteurs, qu'il obligea

a Isocrates... cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri Principes exierunt. 2. de Or. n. 94.

b Sermo promptus, & Isæo torrentior. *Juven.*

c Illud jusjurandum per caelos in Marathone ac Salamine propugnatores Reip. satis manifestò docet præceptorem ejus Platonem fuisse. *Q. l. 12. c. 10.*

* Dix mi-
nes, c'est-à-
dire, cinq
cents livres.

de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarrassée, & une fort courte haleine; & cependant les périodes étoient si longues, qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entièrement découragé, & résolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croyoit incapable. Un de ses Auditeurs, qui, au travers de ses défauts, avoit apperçu en lui un excellent fond de génie, & une éloquence assez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, & par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée, & plein de confusion, un des plus excellents Acteurs de ce temps, qui étoit son ami, nommé Satyrus, le rencontra; & ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remede, & que tout n'étoit pas si désespéré qu'il le croyoit. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il fit sur le champ. Satyrus les ayant répété après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geste, & la

vivacité avec lesquels il les prononça ; en sorte que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Il sentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoit fait connoître le prix, paroissent presque incroyables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. *a* Il bégayoit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit ; & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & prononçant ainsi plusieurs vers de suite, à haute voix, sans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort escarpés ; en sorte que dans la

a Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi conceditur, Atheniensem Demosthenem, in quo tantum studium fuisse tantusque labor dicitur, ut primum impedimenta naturæ diligentia industriæque superaret: cumque ita balbus esset, ut ejus ipsius artis, cui studeret, primam litteram non posset dicere, perfecit meditando ut nemo planius eo locutus putaretur. Deinde cum spiritus ejus esset angustior, tantum con-

tinenda anima in dicendo est affectus, ut unâ continuatione verborum (id, quod scripta ejus declarant binæ ei contentiones vocis & remissiones continerentur. Qui etiam (ut memoriæ profuturum est) conjectis in os calculis, summâ voce versus multos uno spiritu pronuntiare consuebat: neque id consistens in loco, sed inambulans atque adfensu ingrediens arduo. 1. *de Or. n. 260. 261.*

suite

suite nulle lettre ne l'arrêta. & que les plus longues périodes n'épuisoient plus son haleine. Il fit plus. ^a Il alloit sur le bord de la mer, & dans le temps que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues pour s'appriivoiser par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des assemblées. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit son maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit, & moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistoit encore du temps de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables, dont les envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. On voit bien, repliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas tant coûté de pei-

^a Propter quæ idem ille fluctus illideret; meditans tantus amator secreti Demosthenes, in littore in fremitus non expavescere. quod se maximo cum sono *Quint. lib. 10. c. 3.*

nes. Il se levoit extrêmement matin, & ^a il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre son style plus familier.

C I C E R O N.

CICERON apporta en naissant un excellent naturel, & rien ne lui manqua du côté de l'éducation : en quoi il fut plus ^{2. de Or.} heureux que Démosthène. Son pere en ^{n. 2.} prit un soin particulier, & n'épargna rien pour cultiver son esprit. Il paroît que le célèbre Crassus, dont il parloit si souvent dans ses ouvrages, voulut bien lui-même régler le plan de ses études, & qu'il lui donna des maîtres capables d'entrer dans ses vues. ^b Ce fut le Poëte Archias qui jeta dans son esprit, encore tendre, les premières semences du goût pour la belle littérature, comme Cicéron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent discours qu'il fit pour la défense de son maître.

^a Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ? Qui dolere se aiebat, si quando opificum antelucanâ victus esset industriâ. 4. *Tusc. Quæst. n. 44.*

^b Quoad longissimè potest mens mea respicere spatium

præteriti temporis, & pueritiæ memoriâ recordari ultimam, inde usque repetens, hunc video mihi Principem & ad suscipiendam & ad ingrediendam rationem horum studiorum extitisse. *Or. Pro Arch. n. 1.*

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit alors que les Grecs qui enseignassent la jeunesse ; & ils le faisoient dans leur langue ; ce qui est digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume , & qui fit ses leçons en latin. Il étoit de Gaule. ^a Son école devint fort célèbre. On y courut de toutes parts , & ceux qui avoient le plus de goût, approuvoient fort sa maniere. Cicéron brûloit du desir d'entendre un tel maître ; mais ceux qui présidoient à son éducation , & qui régloient ses études , ne le jugerent pas à propos. C'est que cette maniere d'enseigner , inouïe & inusitée jusques-là , parut aux Magistrats une nouveauté dangereuse ; & les Censeurs , dont Crassus étoit l'un , firent un décret pour l'interdire , sans en apporter d'autre raison , sinon que cette coutume étoit contraire à l'usage établi par les ancêtres. Crassus , dans le troisieme livre de l'Orateur , ou plutôt Cicéron sous son nom , tâche de justifier , du mieux qu'il peut , ce décret , qui avoit fort blessé les personnes sensées , & il laisse entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit

3. de Or.
n. 93. 95.

^a Equidem memoriâ teno, pueris nobis primùm latinè docere cœpisse Lucium Plotium quemdam : ad quem cum fieret concursus, quòd studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere.

Continebat autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant græcis exercitationibus ali meliùs ingenia posse. Ep. Cicer. apud Suet. de clavis Rhetoribus.

été condamnée, que la maniere dont les maîtres s'y prenoient. En effet *a* cette méthode prit enfin le dessus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suétone, qui nous a conservé & la lettre où Cicéron parle de Plotius, & le Décret des Censeurs, aussi bien que l'Arrêt du Sénat.

*Plut. in vita
Cic.*

Cicéron cependant faisoit de grands progrès sous ses Maîtres. Aussi avoit-il un génie tel que Platon le desire, avide d'apprendre, propre pour toutes les sciences, & qui embrassoit tout. La Poésie fut une de ses premières passions, & l'on dit qu'il y réussissoit assez. Dès ses premières années, il se distingua parmi ceux de son âge d'une maniere si marquée, que les parents de ceux qui étudioient avec lui, sur le récit merveilleux qu'on leur faisoit du génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournoient charmés de ce qu'ils avoient vu & entendu. Il falloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modestie, puisque ses compagnons étoient les premiers à le faire valoir, & qu'ils lui rendoient des honneurs qui allèrent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parents.

A l'âge de seize ans, qui étoit le temps où l'on faisoit prendre aux jeunes gens la

a Paulatim & ipsa utilis gloria appetiverunt. *Suet.*
honestaque apparuit: multi- *Ibid.*
que eam præsidii causa &

robe virile , les études de Cicéron devinrent plus sérieuses. *a* C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont nous parlons , le pere ou le plus proche parent de celui qu'on destinoit à la plaidoierie , allât le présenter à quelqu'un des plus célèbres Orateurs du temps , & le mit sous sa protection. Le jeune homme , après cela , s'attachoit à lui d'une maniere particuliere , alloit réguliérement l'entendre quand il plaidoit , le consultoit sur ses études , & ne faisoit rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du Barreau , qui est la meilleure école pour un jeune Avocat , devenu le Disciple des plus grands Maîtres , & formé sur les plus parfaits modeles , il étoit bientôt en état de les imiter.

b Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route , & qu'il se rendit l'Auditeur assidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles Avocats. Il donnoit dès-lors chaque jour un temps considérable à la lecture & à la composition : & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à

a Ergo apud majores nostros juvenis ille , qui foro & eloquentiæ parabatur , imbutus jam domestica disciplina , refertus honestis studiis , deducebatur à patre , vel à propinquis , ad eum Oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari , hunc profequi , hujus omnibus dictionibus interesse... Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo

loquimur , Oratorum discipulus , fori auditor , sectator judiciorum , eruditus & assuesfactus , alienis experimentis... solus statim & unus cuicumque causæ par erat. *Dial. de Orat. n. 34.*

b Reliquos frequenter audiens acerrimo studio tenebar , quotidieque & scribens , & legens , & commentans , Oratoris tantum exercitationibus contentus non eram. *Brut. n. 305.*

1. de Orat.
n. 455.

Craſſus dans ſes livres de l'Orateur, étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans ſa jeunefſe; ſavoir, de traduire en latin les plus belles harangues des Orateurs grecs, afin de mieux prendre leur ſtyle & leur génie.

Brut. n. 306.

Il ne ſe renferma pas dans la ſeule étude de l'éloquence. Celle du Droit lui parut une des plus néceſſaires, & il y donna une ſingulière application. Il apprit auſſi à fond la Philoſophie dans toutes ſes parties, *a* & il témoigne en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, que cette étude lui ſervit infiniment plus pour devenir Orateur, que celle de la Rhétorique. Il eut pour Maître en ce genre tout ce qu'il y avoit alors de plus ſavants hommes. Cicéron ne commença à plaider qu'à l'âge environ de vingt-fix ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plutôt. *b* Ses premiers eſſais furent des coups de Maître, & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala preſque celles des plus anciens Avocats. Son Plaidoyer pour Roſcius d'Amérique, & ſur-tout l'endroit de ce diſcours qui regarde le ſupplice des parricides, eut un ſuccès extraordinaire, & lui attira de grands applaudif-

a Ego fateor, me Oratorem, ſi modò ſim, aut etiam quicumque ſim, non ex Rhetorum officinis, ſed ex Academia ſpatis extiſſe. Or. n. 12.

b Prima cauſa publica pro Sexto Roſcio diſſa, tantum

commendationis habuit, ut non ulla eſſet, quæ non noſtro digna patrocinio videretur. Brut. n. 312.

Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum? Or. n. 107.

sements ; d'autant plus que personne n'avoit osé se charger de cette affaire , à cause du crédit énorme de Chryfogonus , affranchi du Dictateur Sylla , qui étoit alors tout-puissant dans la République.

a Cette joie si sensible d'une réputation naissante , fut troublée par l'inquiétude que lui causa sa santé. Il étoit d'une complexion fort délicate. Le travail du Barreau joint à sa maniere d'écrire & de prononcer fort vive & fort véhémence , fit craindre qu'il n'y succombât ; & tous ses amis , aussi bien que les Médecins , le condamnoient au silence & à la retraite. C'eut été pour lui une espece de mort , que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flatteuse que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il suffiroit de modérer un peu la véhémence de son style & de sa prononciation , & qu'un voyage pourroit rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire , pour éviter les suites du ressentiment de Chryfogonus.

a Erat eo tempore in nobis summa gracilitas & infirmitas corporis : procerum & tenue collum : qui habitus & quæ figura non procul abesse putatur à vitæ periculo , si accedit labor , & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos , quibus eram carus , commovebat , quòd omnia sine remissione , sine varietate , vi summæ vocis , & totius corporis contentione dicebam.

Itaque cum me & amici & Medici hortarentur , ut causas agere desisterem : quodvis potius periculum mihi adeundum , quam à sperata dicendi gloria discedendum putavi. Sed cum censerem remissione & moderatione vocis , & commutato genere dicendi , me & periculum vitare posse , & temperatius dicere ; ea causa mihi in Asiam proficiscendi fuit.

Brut. n. 313. 314.

Brut. n. 315.

Il passa par Athenes, & s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur, comme il étoit, pour l'étude, on juge aisément à quoi il employa ce temps dans une ville qui étoit alors regardée comme le siege & le domicile de la plus fine littérature & de la plus solide Philosophie. D'Athenes il alla en Asie, où il consulta avec soin tout ce qu'il y rencontra d'habiles Professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avoit amassées, il passa à Rhodes pour y entendre le célèbre Molon. Déjà fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, & de devenir une seconde fois son Disciple. *a* Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile Maître le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, réforma dans son style ce qui y restoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette superfluité excessive qui, semblable à un fleuve qui se déborde, ne connoissoit ni borne ni mesure.

b Après deux années d'absence, Cicéron revint à Rome, non seulement plus formé

a Is (Molo) dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quâdam dicendi impunitate, & licentiâ reprimeret, & quasi extra ripas diffuentes coërceret. *Brut. n. 316.*

M. Tullius, cum jam elatum meruisset inter patronos qui tum erant nomen... Apollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat,

Rhodi se rursus formandum ac velut recoquendum dedit. *Q. l. 12. c. 6.*

b Ita recepi me biennio post, non modò exercitior, sed propè mutatus. Nam & contentio nimia vocis reciderat, & quasi defuerat oratio, lateribusque vires & corporis mediocris habitus accesserat. *Brut. n. 316.*

qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux; son style étoit devenu plus châtié & moins étendu; son corps même s'étoit fortifié. *a* Il y trouva deux Orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort désiré d'égaliser; savoir, Cotta & Hortensius; mais le dernier surtout, qui étoit à peu près de son âge, & dont la maniere d'écrire avoit plus de rapport à la sienne. Ce n'est pas une curiosité inutile aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, de voir ces deux grands Orateurs en venir aux prises, comme deux Athletes, & poussés par une noble émulation, se disputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je rapporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

b Rien de ce qui fait les grands Orateurs ne manquoit à Hortensius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande étendue de science, une mémoire prodigieuse, & une maniere de prononcer si accomplie, que les plus fameux Acteurs du temps alloient exprès l'entendre, pour se former par son exemple au geste & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

a Duo cum excellēbant Oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta & Hortensius... Cum Hortensio mihi magis arbi rabar rem esse, quod & dicendi ardore eram propior, & ætate

conjunctior. *Brut.* n. 317.

b Nihil isti, neque a natura, neque a doctrina defuit... Eratingenio peracri, & studio flagranti, & doctrinâ eximiâ & memoriâ singulari. 3. *de Or.* n. 229. 230.

a Mais après son Consulat, n'ayant plus rien qui piquât son ambition, & desirant mener une vie, comme il le pensoit, plus heureuse, ou du moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amassés, il commença à se négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première, la seconde, la troisième année apportèrent dans sa manière de plaider quelque changement, mais presque encore imperceptible, & dont les seuls connoisseurs pouvoient s'appercevoir, comme il arrive à des tableaux, dont le vif éclat diminue & s'amortit insensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant, à mesure qu'il avançoit en âge; & son feu & sa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoissable.

b Cicéron cependant, redoublant ses efforts, avançoit à grands pas, & tâchoit

a Post Consulatam... summum illud suum studium remisit, quo à puero fuerat incensus: atque in omnium rerum abundantia voluit beatius, ut ipse putabat, remissius certè vivere. Primus, & secundus annus, & tertius tantum quasi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo, sed existimator doctus & intelligens posset cognoscere. Longius autem procedens, & in cæteris eloquentiæ partibus, tum maxime in celeritate & conti-

nuatione verborum adhærens: sui dissimilior videbatur fieri quotidie. *Brut. n. 320.*

b Nos autem non desistebamus, cum omni genere exercitationis, tum maxime stylo, nostrum illud quod erat augere, quantumcumque erat... Nam cum propter assiduitatem in causis & industriam, tum propter exquisitius & minime vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *n. 321.*

d'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de devancer son rival dans cette noble carrière de la gloire, où il est permis aux Avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence, également plein d'agrément & de force, qu'il introduisit dans le Barreau, attiroit sur lui les yeux, & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une manière fine & délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, & laissant par-là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je rapporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand Orateur.

« *a* Il n'y avoit alors personne, dit-il, » qui eût fait une étude particulière des » belles-lettres, sans lesquelles il n'y a » point de parfaite éloquence ; personne

a Nihil de me dicam : dicam de cæteris, quorum nemo erat qui videretur exquisitiùs quam vulgus hominum studuisse litteris, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur, nemo qui Philosophiam complexus esset, matrem omnium benefactorum beneque dictorum : nemo qui jus civile didicisset, rem ad privatas causas, & ad Oratoris prudentiam, maximè necessariam : nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua, si quando opus esset, ab inferis locupletissimos testes excitaret : nemo, qui breviter argutèque incluso adversa-

rio, laxaret Judicum animos, atque à severitate paulisper ad hilaritatem risumque traduceret : nemo, qui dilatare posset, atque à propria ac definita disputatione hominis ac temporis ad communem quæstionem universi generis orationem traduceret : nemo, qui delectandi gratiâ, digredi parumper à causa : nemo, qui ad iracundiam magnoperè judicem, nemo, qui ad fletum posset adducere : nemo, qui animum ejus, (quod unum est Oratoris maximè proprium) quocumque res postularet, impelleret. *Brut. n. 322.*

» qui eût étudié à fond la Philosophie ;
 » qui seule enseigne en même temps à bien
 » vivre & à bien parler ; personne qui
 » eût appris le droit civil , connoissance
 » absolument nécessaire à l'Orateur pour
 » le mettre en état de bien plaider les
 » causes particulieres, & de juger saine-
 » ment des affaires ; personne qui possé-
 » dât bien l'Histoire Romaine , ni qui
 » sût en faire usage dans ses plaidoyers ;
 » personne qui , après avoir pressé vive-
 » ment son adversaire par la force & la
 » solidité des arguments , pût égayer
 » l'esprit des Juges & comme les dérider
 » par des railleries placées à propos ; per-
 » sonne qui connût l'art de tirer une
 » affaire des circonstances particulieres
 » de la cause à une question commune &
 » générale ; personne qui , par de sages
 » digressions , pût quelquefois sortir de
 » son sujet , pour jeter de l'agrément
 » dans sa plaidoierie ; personne enfin qui
 » sût porter les Juges tantôt à la colere ,
 » tantôt à la compassion , & leur inspirer
 » tels sentiments qu'il lui plairoit , en
 » quoi pourtant consiste le principal mé-
 » rite de l'Orateur. »

a Le grand succès de Cicéron réveilla Hortensius de son assoupissement, sur-

a Itaque, cum jam penè evanisset Hortensius, & ego Consul factus essem, revocare se ad industriam coepit, ne, cum pares honore essemus, aliquà re superior viderer. Sic duode-

cim post meum Consulatum annos in maximis causis, cum ego mihi illum, sibi me ille antefèrret, conjunctissimè versati sumus. *Brut. n. 323.*

tout quand il le vit arrivé au Consulat ; craignant sans doute que celui qui l'avoit égalé par les dignités , ne le surpassât par le mérite. Ils plaiderent encore ensemble pendant douze ans , vivant dans une grande union , pleins d'estime l'un pour l'autre , & chacun mettant son collègue beaucoup au dessus de lui-même. Mais le public donna , sans balancer , la préférence à Cicéron.

a Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse , que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie , où régnoit une heureuse richesse d'expressions ; une grande beauté & délicatesse de pensées , souvent néanmoins plus brillantes que solides ; une exactitude , une justesse , une élégance

a Si quærimus cur adolescens magis floruerit dicendo , quam senior , Hortensius : causas reperiemus verissimas duas. Primum , quod genus erat orationis Asiaticum , adolescentiæ magis concessum , quam senectuti... Itaque Hortensius , hoc genere florens , clamores faciebat adolescens... (Erat in verborum splendore elegans , compositione aptus , facultate copiosus... Vox canora & suavis , motus & gestus etiam plus artis habebat quam erat Oratoris satis.) Habebat illud studium crebrarum venustarumque sententiarum : in quibus erant quædam magis venustæ dulcesque sententiæ , quam aut necessariæ ,

aut interdum utiles. Et erat oratio cum incitata & vibrans , tum etiam accurata & polita... Esti genus illud dicendi auctoritatis habebat parum , tamen aptum esse ætati videbatur. Et certè , quod ingenii quædam forma lucebat... summam hominum admirationem excitabat. Sed cum jam honores , & illa senior auctoritas , gravius quiddam requireret , remanebat idem , nec decebat idem. Quodque exercitationem studiumque dimiserat , quod in eo fuerat acerrimum , concinnitas illa crebritasque sententiarum pristina manebat , sed ea vestitu illo orationis , quo consueverat , ornata non erat. *Brut.* 325. 326. 327. & 330.

de composition non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin & un art infini, & soutenus par un beau son de voix, un geste très-agréable, & une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, & enleverent d'abord tous les suffrages. Mais dans la suite, comme le poids des charges par où il avoit passé, & la maturité de l'âge demandoient quelque chose de plus grave & de plus sérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. C'étoit toujours le même Orateur, & le même style, mais non le même succès. D'ailleurs, comme son ardeur pour le travail s'étoit beaucoup ralentie, & qu'il ne se donnoit plus la même peine qu'autrefois pour composer, les pensées qui jusques-là avoient fait briller son discours, n'ayant plus leur ancienne parure, mais paroissant sous un air négligé, perdirent presque tout leur éclat, & firent perdre aussi à l'Orateur une grande partie de sa réputation.

R É F L E X I O N S

Sur ce qui vient d'être dit.

LE simple récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenue les plus grands Orateurs de l'antiquité, montre assez aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent se former

une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car, quoiqu'il ne conduise plus aux premières places de l'Etat, comme cela étoit autrefois ordinaire à Athenes & à Rome, quelle considération n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y distinguent, soit pour la plaidoierie, soit pour la consultation ? a Y a-t-il rien de plus flatteur pour un simple particulier que de voir sa maison fréquentée par les personnes les plus qualifiées, & par les Princes même ; qui tous, dans leurs doutes & dans leurs besoins, viennent à lui comme à un oracle faire hommage à sa science & à ses rares talents, & reconnoître en lui une supériorité de lumières & de prudence que toutes les richesses & toute la grandeur ne peuvent donner ? Est-il un plus beau spectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, & comme suspendu à la bouche d'un Avocat, qui fait manier avec tant d'habileté la parole, commune, ce semble, à tous, qu'il charme & enleve les esprits, & s'en rend absolument le

a *Quid est præclarior, quam honoribus & Reip. muneribus perlunctum senem, posse suo jure dicere idem, quod apud Ennium dicat ille Pythius Apollo, se eum esse, unde sibi, si non populi & Reges, at omnes sui cives consilium expetant,*

Suarum rerum incerti : Quos ego meâ ope ex incertis certos, compotesque consili

Dimitto, ut ne res temerè tractent turbidas.

Est enim sine dubio domus Jurisconsulti totius oraculum civitatis. de Orat. n. 199. 200.

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentia voluptas ; quam spectare homines veteres & senes & totius urbis gratia subnixos, in summa omnium rerum abundantia contentes id quod optimum sit se non habere. Dial. de Orat. n. 6.

maître ? Mais, indépendamment de cette gloire, qui par soi-même pourroit être un motif assez frivole, quelle solide joie pour un homme de bien de penser qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'asyle des malheureux, le protecteur de la justice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ses freres.

2. Une suite naturelle de cette premiere réflexion, est de se bien préparer à un emploi si important, & de suivre, au moins de loin, le zele & l'ardeur infatigable de Démosthene & de Cicéron. *a* Je fais que le fond du génie est la premiere qualité & la plus nécessaire pour un Avocat ; mais je fais aussi que le travail peut beaucoup. Il est comme une seconde nature ; & s'il ne donne pas l'esprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redresse, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir ; & ce n'est point sans raison que Cicéron insiste extrêmement sur cet article, & déclare qu'en matiere d'éloquence tout dépend du soin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'Orateur.

3. La connoissance des Loix, des différentes coutumes, de la Jurisprudence an-

a Cùm ad inveniendum in dicendo tria sint, acumen, ratio, diligentia : non possum equidem non ingenio primas concedere : sed tamen ipsum ingenium diligentia etiam ex tarditate incitat... Hæc præcipuè colenda est nobis; hæc semper adhibenda : hæc nihil est

quod non assequatur... Reliqua sunt in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, assiduitate, labore: complectar uno verbo, quo sæpe jam usi sumus, diligentia; quâ unâ virtute omnes virtutes reliquæ continentur. 2. de Orat. n. 147. 148. 150.

cienne & nouvelle, est proprement la science de l'Avocat. Prétendre être en état de plaider sans ce secours, c'est vouloir élever un édifice, sans avoir posé de fondement.

4. C'est le talent de la parole qui fait l'Orateur. Elle est comme l'instrument commun, qui le met en état de faire usage de tout le reste. Il me semble qu'on ne s'y applique point assez. Soit paresse, soit confiance en soi-même, on croit que pour y exceller, il suffit d'avoir de l'esprit. Cicéron ne pensoit pas ainsi. Ce qu'il fit, pour s'y rendre habile, nous paroîtroit incroyable, si lui-même ne l'attestoit en plusieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre chose, le modele des jeunes gens. Puiser la Rhétorique dans les sources même, consulter d'habiles Maîtres, lire avec grand soin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la composition & dans la traduction, & faire une étude particulière de sa langue : tels furent les exercices que Cicéron crut nécessaires pour devenir habile Orateur.

5. Mais ce qui est le plus négligé, est l'action, la prononciation ; & cependant c'est ce qui contribue davantage au succès de la parole. *a* Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Cicéron, qui est à la por-

a Est actio quasi corporis quaedam eloquentia. Nam & infantes, actionis dignitate eloquentiæ sæpè fructum tu-

lerunt : & disertis, deformitate agendi, multi infantes putati sunt. *Or. n. 55. 56.*

tée de tous les Auditeurs, parce qu'elle ne parle qu'aux sens, a quelque chose de si séduisant & de si capable d'éblouir, que souvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un Avocat médiocre au dessus des plus habiles. *a* Tout le monde fait la fameuse réponse de Démosthène sur la qualité qu'il jugeoit plus nécessaire à l'Orateur, dont le défaut pouvoit moins se couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Aussi fit-il des efforts incroyables pour y réussir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reste : & il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes Avocats.

6 Il manque aussi, ce me semble, à plusieurs Avocats une certaine fleur de belles-lettres & d'érudition, qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'esprit, & qui répand dans la composition une finesse, une délicatesse, & des graces qui ne se puissent point ailleurs. La lecture des anciens Auteurs, & sur-tout des Grecs, est trop négligée. Combien Cicéron les avoit-il étudiés ! Orateurs, Poètes, Historiens, Philosophes, tout lui étoit connu, tout lui servoit, & les derniers encore

a Actio in dicendo una dominatur. Sine hac summus Orator esse in numero nullo potest: mediocris, hanc instructus, summos sæpè superare. Hic primas dedisse

Demosthenes dicitur, cum rogaretur quid in dicendo esset primum: huic secundas, huic tertias. 3. de Or. n. 213.

plus que les autres. Les jeunes Avocats devroient ne se livrer pas de si bonne heure à la Plaidoierie, & prendre dans les premières années du temps pour amasser ce fonds si nécessaire & si précieux de connoissances, auquel on ne revient point dans la suite. J'avoue que l'usage du Barreau est le meilleur maître pour eux, & le plus capable de les former; mais il ne doit pas consister d'abord à plaider souvent. On y entend assiduellement les grands Orateurs, on étudie leur génie, on observe leurs manieres, on est attentif au jugement qu'en portent les connoisseurs; & l'on tâche ainsi de profiter également & de leurs perfections & de leurs défauts.

7. Quel est l'âge propre à entrer au Barreau, & à y exercer la Plaidoierie? C'est sur quoi l'on ne peut point établir de regle fixe; & le conseil que donne Quintilien sur ce sujet, est tout-à-fait sage. «*a* Il faut, dit-il, garder un certain » tempérament, & de tenir un certain » milieu; en sorte qu'un jeune homme » n'aille pas s'exposer au grand jour, » avant que d'être capable de le soutenir, » ni faire montre de ses études, lorsqu'el-

a Modus mihi videtur quidam tenendus, ut neque præproperè distringatur immatura frons, & quidquid est illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde & contemptus operis innascitur, & fundamenta jaciuntur impudentiæ, & (quod est ubique

perniciosissimum) prævenit vires fiducia. Nec rursus differendum est tyrocinium in senectutem. Nam quotidie metus crescit, majusque fit semper quod ausuri sumus: & dum deliberamus quando incipiendum sit, incipere jam serum est. *Q. l. 12. c. 6.*

» les font encore , pour ainſi dire , tou-
 » tes crues. Car par-là il ſ'accoutume à
 » mépriſer le travail ; l'impudence ſ'en-
 » racine en lui ; & , ce qui eſt un grand
 » mal , la confiance & la hardieſſe de-
 » vancent les forces. Il ne faut pas auſſi ,
 » d'un autre côté , qu'il differe ſon ap-
 » prentiſſage à un âge trop avancé ; car
 » la timidité augmente tous les jours , &
 » à meſure qu'on differe , on ſent plus
 » de peine à ſe hazarder de parler en pu-
 » blic. Ainſi , à force de délibérer ſ'il eſt
 » temps de commencer , il ſe trouve qu'il
 » n'en eſt plus temps. »

8. Il ſeroit fort à ſouhaiter que la cou-
 tume , obſervée autrefois parmi les Ro-
 mains , eût lieu parmi nous , & que la
 maiſon des anciens Avocats devînt
 comme l'école de la jeuneſſe , deſtinée au
 même emploi. Quoi en effet de plus digne
 d'un grand Orateur , que de terminer la
 glorieuſe carrière du Barreau par une ſi
 utile & ſi honorable fonction ? *a* On verra ,
 dit Quintilien , une troupe de jeunes gens
 ſtudieux fréquenter ſa maiſon , le ve-
 nir conſulter , comme un oracle , ſur la
 vraie manière de bien parler. Il les for-
 mera , comme ſ'il étoit le pere de l'élo-
 quence ; & ſemblable à un vieux Pilote ,
 inſtruit par une longue expérience , les

a Frequentabunt ejus do-
 mum optimi juvenes more
 veterum , & veram dicendi
 viam , velut ex oraculo pe-
 tent. Hos ille formabit quaſi
 eloquentiæ parens , & , ut

vetus gubernator , littora ,
 & portus , & quæ tempeſta-
 tum ſigna , quid ſecundis fla-
 tibus , quid adverſis ratis
 poſcat , docebit. *Q. l. 12. c. 11.*

voyant prêts à sortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir, & les écueils qu'ils doivent éviter.

A R T I C L E III.

Des Mœurs de l'Avocat.

J'AI cru ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, sans dire aussi quelque chose des mœurs de l'Avocat, & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matière traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douzième livre des institutions de Quintilien, qui est la partie de son ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

1. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établissent, en plusieurs endroits de leurs ouvrages, comme un principe incontestable, que l'éloquence ne doit point être séparée de la probité; que le talent de bien parler suppose & exige celui de bien vivre; & que pour être Orateur, il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton: *Orator, vir bonus dicendi peritus.* a Sans cela, dit Quin-

a Si vis illa dicendi malitiam instruxerit, nihil sit publicis privatisque rebus perniciosius eloquentiâ... Rerum ipsa natura in eo quod præcipue indulgisse homini

videtur, quoque nos à cæteris animalibus, separasse, non parens, sed noverca fuerit, si facultatem dicendi sociam scelerum, adversam innocentiae, hostem veritatis

tilien , l'éloquence , qui est le plus beau don que la nature ait fait à l'homme , & par où elle l'a particulièrement distingué du reste des animaux , deviendrait pour lui un présent bien funeste ; & la nature en cela , bien loin de le favoriser , l'aurait plus traité en marâtre & en ennemie qu'en mere , en lui faisant part d'un talent qui ne serviroit qu'à opprimer l'innocence , à combattre la vérité , en mettant , pour ainsi dire , des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudroit mieux , ajoute-t-il , que l'homme fût dépourvu de la parole , & même de la raison , que de les employer à un si pernicieux usage.

La plus légère attention suffit pour reconnoître combien la probité est nécessaire à un Avocat. Tout son but est de persuader : & le moyen le plus sûr de le faire , est que le Juge soit prévenu en sa faveur , qu'il le regarde comme un homme vrai & sincère , plein d'honneur & de bonne foi , à qui l'on peut se fier pleinement , qui est ennemi capital du mensonge , & incapable d'user de fraude & d'artifice. Il doit , en plaidant , apporter

invenit. Mutos enim nasci , & egere omni ratione fatius fuisset , quam Providentiæ munera in mutuum perniciem convertere. Q. l. 12. c. 1.

a Plurimum ad omnia momenti est in hoc positum , si vir bonus creditur. Sic enim continget , ut non studium Advocati videatur afferre ,

sed penè testis fidem. Q. l. 4. c. 1.

Sic proderit plurimum causis , quibus ex sua bonitate faciet fidem. Nam qui , dum dicit , malus videtur , utique malè dicit. l. 6. c. 2.

Videtur talis Advocatus malæ causæ argumentum. l. 12. c. 1.

non seulement le zele d'un Avocat , mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il se fera faite , ajoutera beaucoup de poids à ses raisons ; au lieu qu'un Orateur , décrié dans l'esprit des Juges , ou même suspect , est un fâcheux préjugé pour la cause.

2. Désintéressement.

LA question que traite Quintilien dans le dernier livre de sa Rhétorique , si l'on doit plaider gratuitement , ne convient point à nos mœurs , ni à notre usage ; mais les principes qu'il y établit , sont de tous les temps.

Quint. l.
12. c. 6.

a Il commence par déclarer qu'il seroit infiniment plus beau , & plus digne d'une si honorable profession , de ne pas vendre un tel ministère , & de ne pas avilir ainsi le mérite d'un si grand bienfait ; vu que la plupart des choses peuvent sembler viles , dès qu'on y met un prix.

b Il avoue ensuite que si l'Avocat n'a pas par lui-même un revenu suffisant , il lui est permis , selon les Loix de tous les

a Quis ignorat quin id longè sit honestissimum ac liberalibus disciplinis , & illo quem exigimus animo dignissimum , non vendere operam , nec elevare tanti beneficii auctoritatem? Cum pleraque hoc ipso possint videri vilia quod pretium habent.

b At si res familiaris amplius aliquid ad usus necessarios exiget , secundum omnes sapientium Leges pa-

tietur sibi gratiam referri . Neque enim video quæ justior acquirendi ratio quam ex honestissimo labore , & ab iis de quibus optimè meruerint , quique si nihil invicem præstent , indigni fuerint defensione. Quod quidem non justum modò , sed necessarium etiam est , cum hæc ipsa opera , tempusque omne alienis negotiis datum , facultatem aliter acquirendi recidant.

Sages, de souffrir que la partie, pour qui il a plaidé lui-même, lui marque sa reconnaissance, puisqu'il ne peut y avoir de bien plus justement acquis que celui qui vient d'un travail si honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de si grands services, & qui certainement en seroient très-indignes, s'ils ne savoient les reconnoître; outre que le temps qu'il donne aux affaires d'autrui, lui ôtant tout autre moyen de songer aux siennes, il est non seulement juste, mais nécessaire, que sa profession ne lui soit pas infructueuse.

a Mais il veut, même dans ce cas, que l'Avocat garde de grandes mesures, & qu'il soit fort réservé, en observant de qui, combien, & jusqu'à quel temps il recevra. Par où il paroît insinuer que par rapport aux pauvres, son travail doit être absolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande somme; enfin, qu'après un certain temps, lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable, qu'il renferme dans les bornes d'un honnête nécessaire, l'Avocat doit cesser de rien recevoir.

b Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un

a Sed tum quoque tenendus est modus: ac plurimum refert & à quo accipiat, & quantum, & quousque. Nec quisquam, qui sufficientia sibi (modica autem hæc sunt) possidebit, hunc questum sine crimine sordium fecerit.

b Nihil ergo acquirere volet Orator ultra quam satis erit: ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet, sed mutuâ benevolentia utetur, cum sciat se tanto plus præstitisse: quia nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.

paiement

paiement & comme un salaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnaissance, sachant bien qu'ils a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui; & il en usera ainsi, parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu, ni être perdu.

2 Pour ce qui est de cette coutume de faire des conventions avec les parties, & de les rançonner, à proportion du danger qu'elles courent; c'est, dit Quintilien, un trafic abominable, plus digne d'un Corsaire que d'un Orateur, & dont ceux même qui ne se piqueront que médiocrement de vertu, seront fort éloignés.

Loin donc du Barreau, & d'une si glorieuse profession, infinue-t-il ailleurs, ces âmes basses & mercenaires, qui, faisant de l'éloquence une vile marchandise, ne s'occupent que d'un gain sordide. Les préceptes que je donne sur cet art, ne sont point, dit-il, pour quiconque seroit capable de compter combien son travail & ses études lui pourront rapporter.

Si un Patien pense & parle ainsi, combien plus, selon les principes du Christianisme, un Avocat doit-il apporter à cette profession des vues pures, nobles,

a Pasciscendi quidem ille piraticus mos, & imponentium periculis pretia procul abominanda negotiatio, etiam à mediocriter improbis aberit.

Neque enim nobis operis amor est: nec, quia sit ho-

nesta atque pulcherrima rerum eloquentia, petitur ipsa, sed ad vilem usum & sordidum lucrum, accingimur. Ne velim quidem, sedorem dari mihi, quid studia referant computatarum. Q. l. 1. cap. 11.

désintéressées? Aussi est-ce-là l'esprit qui regne dans le corps de nos Avocats. Ils portent sur ce point la délicatesse jusqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires; ce qui va si loin, qu'ils défavoueroient pour confrere celui qui auroit formé quelque demande en justice, ou qui retiendrait seulement les piéces de sa partie, pour l'engager à reconnaître les secours qu'il lui a prêtés. Il importe infiniment aux Avocats de se conserver dans la possession de ce noble désintéressement, qui fait la gloire de leur profession. C'est à ceux qui tiennent le premier rang dans le Barreau, d'en donner l'exemple aux autres; il leur sera facile de le faire, tant qu'ils se tiendront dans les justes bornes d'une dépense modeste & conforme à leur état, sans se laisser entraîner au torrent du luxe, qui corrompt & pervertit toutes les conditions.

3. *Délicatesse dans le choix des Causes.*

a Dès qu'on suppose l'Orateur homme de bien, il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause qu'il saura être injuste. Il ne doit le secours de sa voix qu'à la justice & à la vérité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il soit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence

a Non-convenit ei quem eloquentia suæ salutarem, Oratorem esse volumus, in- non etiam piratis patefaciet, justa tuori scientem... Ne- duceturque in advocatio- que defendet omnes Ora- nem maximè causa. Q. 1. 12.
tor; idemque portum illum 6. 7.

est un asyle, mais pour la vertu. C'est un port salutaire ouvert à tous, mais non pas aux pirates.

a Il faut donc, avant que de faire la fonction d'Avocat, qu'il fasse celle de Juge, qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique, où il pese & examine avec soin & sans prévention les raisons de ses parties, & où il prononce sévèrement contre elles, s'il est besoin.

b Si même, dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir, par une discussion plus exacte des pieces, que la cause dont il s'étoit chargé, la croyant bonne, est injuste, il doit en avertir sa partie, ne la pas abuser plus long-temps par de vaines espérances, & lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendroit très-funeste. Si elle se rend à ses avis, il lui aura rendu un grand service. Si elle les méprise, dès-là elle est indigne que l'Avocat emploie pour elle son ministère.

4. Sageffe & modération en plaidant.

C'EST sur-tout dans ce qui regarde la raillerie, que cette vertu est nécessaire. Il

a Sic causam perscrutatur, propositis ante oculos omnibus quæ profint nocentive, personam deinde induat Judicis, fingatque apud se agi causam, *Ibid.* c. 8.

b Neque verò pudor obstat quominus susceptam, cum melior videretur, li-

tem, cognita inter disceptandum iniquitate, dimittat, cum prius Litigatori dixerit verum. Nam & in hoc maximum, si æqui Judices sumus, beneficium est, ut non fallamus vanâ spe Litigantem. Neque est dignus operâ patroni, qui non utitur consilio. *Ibid.* c. 7.

y a sur cette matiere des regles d'honnêteté & de bienféance, que tout Orateur, & même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y auroit de l'inhumanité d'insulter à des personnes tombées dans la disgrâce, que leur état même rend dignes de compassion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuses, sans être criminelles.

b Il faut en général avoir soin que nos jeux soient innocents, & ne blessent personne, & se bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

c Il n'y a que la sobriété avec laquelle on use des bons mots, & la sagesse des ménagements qu'on y garde, qui distinguent en ce point l'Orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout temps & sans sujet; au lieu que l'Orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raison essentielle à sa cause, & jamais simplement pour faire d rire; satisfaction bien frivole, & fruit de l'esprit bien peu estimable.

e Les repliques donnent quelquefois

a Adversus miseros inhumanus est jocus.

b Lædere nunquam velimus, longèque absit propositum illud, potius amicum quam dictum perdidit.

c Je crois qu'il faut lire ainsi, au lieu de ludere, qui est dans toutes les éditions.

e Temporis ratio, & ipsius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas

dictorum, distinguet Oratorem à scurra: & quod nos cum causa dicimus, non ut ridiculi videamur, sed ut proficiamus aliquid: illi totum diem, & sine causa.

2. de Or. n. 247.

d Risum quaerit: qui est, mea sententia, vel tenuissimus ingenii fructus. *Ibid.*

e Dicacitas posita est in hac veluti jaculatione ver-

lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle est plus courte, & qu'elle est comme un trait qui part sur le champ, & qui perce, avant presque qu'on ait pu l'appercevoir. Ces plaisanteries, qui ne sont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui, souvent par cette raison, paroissent froides & pué- riles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence. *a* *Pourquoi aboyez-vous*, dit un jour Philippe à Catulus, en faisant allusion à son nom, & au grand bruit qu'il faisoit en plaidant? *C'est que je vois un voleur*, répondit Catulus.

b Ces sortes de repliques demandent beaucoup de présence & de célérité d'esprit, s'il est permis de s'expliquer ainsi; car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sa-

borum, & inclusa breviter urbanitate. *Q. l. 6. c. 4.*

Ante illud facere dictum hæere debet, quam cogitari posse videatur. *2. de Or. n. 219.*

Omnia probabiliora sunt, quæ lacessiti dicimus, quam quæ priores. Nam & ingenii celeritas major est quæ apparet in respondendo, & humanitatis est responsio. Videremur enim quieturi fuisse, nisi essemus lacessiti. *2. de Or. n. 230.*

Quæstia nec ex tempore ficta, sed domo allata, plerumque sunt frigida. *Orat. n. 89.*

a Catulus dicenti Philippo: QUID LATRAS? FUREM, inquit, VIDEO. *2. de Or. n. 220.*

b Opus est imprimis ingenio veloci & mobili, animo præsentis & acris. Non enim cogitandum, sed dicendum statim est, & propè sub conatu adversarii manus erigenda. *Q. l. 6. c. 5.*

gesse & de modération. *a* Car à quel point faut-il être maître de soi, pour supprimer, dans le feu même de l'action & de la dispute, un mot qui se présente sur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui blesseroit des personnes qu'on doit ménager? Le moyen d'y réussir, est de ne pas faire grand cas, ni trop se piquer d'un talent si dangereux, & de s'accoutumer dans l'usage ordinaire de la vie, & dans les conversations, à retenir & modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un Avocat d'user de railleries dures & offensantes, à combien plus forte raison les injures grossières doivent-elles lui être interdites? *b* C'est un plaisir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un sage Auditeur. Souvent néanmoins des Plaideurs, qui cherchent à se venger bien plus qu'à se défendre, exigent de l'Orateur cette sorte d'éloquence, & ne sont point contents de lui, s'il ne trempe sa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel est l'Avocat, s'il conserve encore quelque sentiment d'honneur & de probité, qui voulût servir ainsi aveuglément la co-

a Hominibus facetis & dicacibus difficillimum est habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cum falsissimè dici possint, tenere. 2. *de Orat.* n. 221.

b Turpis voluptas, & inhumana, & nulli audientium bono grata: à Litigatoribus quidem frequenter

exigitur, qui ultionem malunt quam defensionem... Hoc quidem quis hominum liberi modo sanguinis sustineat, petulans esse ad alterius arbitrium? ... Orator à viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compositus, non ad animum Judicis, sed ad stomachum Litigatoris. *Quint. l. 12. c. 9.*

lere & le ressentiment de sa partie, devenir à son gré violent & emporté, & par un vil esprit d'intérêt, ou par un desir mal entendu de fausse gloire, se rendre l'indigne ministre de la passion d'autrui?

5. *Sage émulation, éloignée d'une basse jalousie*

Il n'y a point de lieu, ce me semble plus propre à exciter & à entretenir une vive & sage émulation, que le Barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui se trouvent réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté & force de génie, délicatesse d'esprit, solidité de jugement, finesse de goût, vaste étendue de connoissances, longue expérience des affaires. Là chaque jour se renouvellent des combats entre de fameux Athletes, sous les yeux de savants & judicieux Magistrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de spectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre sous toutes les formes : grave & sérieuse dans l'un, enjouée & plus gaie dans l'autre; quelquefois sans préparatif & avec un air négligé, d'autres fois avec toute la parure & ses ornements; étendue, ou serrée, pleine de douceur, ou de force; sublime & majestueuse, ou plus simple & plus familière, selon la diversité des causes. Là nul mot n'est perdu. Nulle beauté, nul défaut n'échappe à des Audi-

teurs attentifs & intelligents. Et pendant que, d'un côté, les Juges, la balance à la main, en présence & au nom de la Justice souveraine, décident du sort des particuliers; d'un autre côté, le public, dans un tribunal non moins inaccessible à la faveur, décide du mérite & de la réputation des Avocats, & porte de leurs Plaidoyers un jugement qui est sans appel.

Rien, ce me semble, ne relève davantage la gloire du Barreau, que lorsqu'au milieu de tous ces exercices si capables de piquer l'amour propre, il y regne dans le corps des Avocats un esprit d'équité & de modération, qui rend à chacun la justice qui lui est due, & qui en bannit toute envie & toute jalousie: lorsque les anciens Avocats, près de sortir d'une carrière où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel essaim de jeunes Orateurs, qui vont succéder à leurs travaux, & soutenir l'honneur d'une profession qui leur est toujours chère, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéresser; lorsque ceux-ci, de leur côté, bien loin de se laisser éblouir à l'éclat d'une réputation naissante, mettent toujours un grand intervalle entr'eux & les Anciens, & les respectent sincèrement comme leurs peres & leurs maîtres; enfin, lorsqu'entre les jeunes regne cette émulation qui étoit entre Hortensius & Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait, a

a Doleham quod non ut plerique putabant, adver-

J'étois bien éloigné, dit-il, en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'estimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je sentoisi quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adverfaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisons un plaisir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit son ami au dessus de lui-même.

Le Barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont jeunes & sans expérience, & par conséquent ils doivent peu juger, peu décider, mais écouter & consulter beaucoup. Quelque esprit & quelque talent qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en

farium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potius & consortem glorioli laboris amiseram... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quam omnino adverfarium non habere? Cum præsertim non modò nunquam sit, aut illius à me cursus impeditus,

aut ab illo meus, sed contra semper alter ab altero adjutus, & communicando, & monendo, & favendo. *Brut.* n. 2. 3.

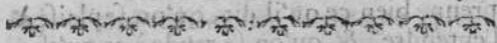
Sic duodecim post meum Consulatum annos in maximis causis, cum ego mihi illum, sibi me ille anteferet, conjunctissimè versati sumus. *Ibid.* n. 323.

paroissant cacher leur mérite, ne servira qu'à le relever. Mais sur-tout ils doivent éviter une basse jalousie pour qui la gloire & la réputation d'autrui est un tourment, au lieu *a* qu'elle devrait être le lien de l'amitié & de l'union ; ils doivent, dis-je, éviter la jalousie comme le vice le plus honteux, le plus indigne d'un homme d'honneur, & le plus ennemi de la société.

a *Æqualitas vestra, & artium studiorumque quasi finitima vicinitas tantum abest ab obtréctatione invidiæ, quæ solet lacerare ple-*

rosque uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. Brut. n. 156.





CHAPITRE SECOND.
DE L'ÉLOQUENCE
DE
LA CHAIRE.

SAINTE AUGUSTIN, dans l'admirable
Traité, qui a pour titre, *De la Doctrine
Chrétienne*, & dont on ne peut trop re-
commander la lecture aux Maîtres de
Rhétorique, distingue deux choses dans
l'Orateur Chrétien; ce qu'il dit, & com-
ment il le dit; le fond des choses même,
& la manière de les traiter, ce qu'il ap-
pelle *Sapienter dicere, eloquenter dicere*. Je
commencerai par la dernière de ces deux
parties, & finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la manière dont un Prédicateur doit parler.

SAINTE AUGUSTIN, en suivant le plan
que Cicéron nous a tracé des devoirs de
l'Orateur, dit qu'ils consistent à instruire, *De doct.*
à plaire, à toucher. *chr. l. 4. n. 27.*
*Dixit quidam eloquens, & verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut
doceat, ut delectet, ut flectat.* Il répète la même *n. 30.*
chose en d'autres termes, disant que
l'Orateur Chrétien doit parler de telle
sorte qu'il soit écouté, *intelligenter, liben-
ter, obedienter*; c'est-à-dire, qu'on com-

prenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces trois fins : Que la vérité nous soit connue ; que la vérité soit écoutée avec plaisir ; que la vérité nous touche : *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'Orateur Chrétien.

PREMIER DEVOIR

DU PRÉDICATEUR.

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le Prédicateur parle pour instruire, & qu'il est redevable à tous, aux ignorants & aux pauvres, autant & peut-être encore plus qu'aux savants & aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, & dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue : l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains Orateurs, *a* que de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit, quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout discours, qui a besoin d'interprete, est un très-mauvais discours. *b* La souveraine perfection du

a. Tunc demùm ingeniosi scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio. Quint. in Proxm. lib. 3.

Œtiosum ou (vitiosum) sermonem dixerim quem au-

ditor suo ingenio non intelligit. Quint. lib. 8. cap. 2.

b. Ita & sermo doctus probabilis & planus imperitis erit. Ibid.

style d'un Prédicateur, seroit que, plein de graces pour les savants, plein de clarté pour les ignorants, il plût également aux uns & aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, *a* S. Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour se faire entendre, parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence, qui n'est pas sans esprit & sans art, comme il le remarque après *b* Ciceron, & qui vient d'un homme plus attentif aux choses même qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas & rampant, mais seulement plus clair & plus intelligible.

Saint Augustin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un style plus orné & plus sublime, qui faisoit que ceux qui avoient peu de science, n'entendoient pas ses écrits, ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. *c* On lui

a Cujus evidentiae diligens appetitus aliquando negligit verba cultiora, nec curat quid bene sonet, sed quid bene indicet atque intimet quod ostendere intendit. Unde ait quidam, cum de tali genere locutionis ageret, esse in ea quamdam diligentem negligentiam. Hæc tamen sic detrahit ornatam, ut sordes non contrahat. *S. Aug. de doct. christ. l. 4. n. 24.*

Melius est reprehendant nos Grammatici, quam non

intelligent populi. *Id. in Psal. 138.*

b Indicat non ingrattam negligentiam, de re hominis magis, quam de verbis, laborantis. Quædam etiam negligentia est diligens. *Or. n. 77. & 78.*

c Me benevolentissimè monuerunt, ut communem loquendi consuetudinem non desererem, si errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim sermonem usitatum &

représenta que s'il vouloit que ses ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes, il devoit demeurer dans le style simple & ordinaire, qui a cet avantage au dessus de l'autre, d'être intelligible en même temps aux savants & aux ignorants. Le Saint reçut cet avis avec son humilité ordinaire, & il en fit usage dans les livres qu'il composa depuis contre les hérétiques, & dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le Prédicateur doit éviter avec le plus de soin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre, quand ils trouvent quelque chose d'obscur: *a* Saint Augustin veut qu'il li'e dans les yeux & dans la contenance de ses Auditeurs, s'ils l'entendent ou non, & qu'il répète la même chose, en lui donnant différents tours, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire entendre; avantage que ne peuvent avoir ceux qui, servilement attachés à leur mémoire, apprennent

simplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt. De gen. contra. Manich. l. 1. c. 1.

a Ubi omnes tacent ut audiatur unus, & in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quisque quod non intellexerit, nec moris est, nec decoris: ac per hoc debet maximè tacenti subvenire cura dicentis. Solet

autem motu suo significare utrum intellexerit cognoscendi avida multitudo: quòd donec significet, versandum est quod agitur multimoda varietate dicendi: quòd in potestate non habent, qui præparata & ad verbum memoriter retenta pronuntiant. *S. Aug. de doct. christ. l. 4. n. 25.*

non magis... voi

leurs sermons mot à mot , & les récitent comme une leçon.

a Ce qui cause ordinairement l'obscurité du discours, c'est de vouloir toujours s'expliquer avec brièveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un style qui seroit par-tout vif & concis, tel, par exemple, que celui de Salluste, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui, n'étant pas faits pour être prononcés, laissent au Lecteur le loisir & la liberté de revenir sur ses pas, mais non à une prédication, qui, par sa rapidité, échapperoit à l'Auditeur le plus attentif. *b* Il ne faut pas même supposer qu'il le soit toujours, & la clarté du discours doit être telle qu'elle puisse porter la lumière dans les esprits les plus appliqués, comme le soleil frappe nos yeux, sans que nous y songions, & presque malgré nous. L'effet souverain de cette qualité n'est pas qu'on puisse entendre ce que nous disons, mais qu'on ne puisse pas ne point l'entendre.

a Cavenda, quæ nimium corripientes omnia sequitur, obscuritas, fatiusque est aliquid (orationi superesse, quam deesse.. Vitanda illa Sallustiana; quam in ipso virtutis locum obtinet) brevitatis, & abruptum sermonis genus, quod otiosum fortasse lectorem minus fallit, audientem transvolat, nec dum repetatur expectat. *Quint. l. 4. c. 2.*

b Idipsum in consilio est habendum, non semper tam

esse acrem (auditoris) intentionem, ut obscuritatem apud se ipse discutiat, & tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ suæ lumen; sed multis eum frequenter cogitationibus avocari, nisi tam clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut sol in oculos, etiam si non intendatur, incurrat. Quare, non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere curandum. *Q. l. 8. c. 2.*

Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes.

La nécessité du principe que je viens d'établir, paroît dans toute son évidence par rapport aux premières instructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une première espèce de prédication, plus difficile qu'on ne pense, & souvent plus utile que les discours les plus travaillés & les plus brillants. On convient qu'un Catéchiste, qui apprend aux enfants les premiers éléments de la Religion, ne peut parler trop clairement. Aucune pensée, aucune expression, qui soit au dessus de leur portée, ne lui doit échapper. Tout doit être mesuré sur leur force, ou plutôt sur leur foiblesse. Il faut leur dire peu de choses, le dire en termes clairs, & le répéter plusieurs fois; ne point prononcer rapidement; articuler toutes les syllabes; leur donner des définitions nettes & courtes, & toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités sensibles par des exemples connus, & par des comparaisons familières; leur parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui est un des devoirs les plus essentiels du Catéchiste, & des moins pratiqués; & sur-tout se souvenir, comme le dit si bien Quintilien, *a* qu'il en est de l'esprit des

a Magistri hoc opus est, cum adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discipulorum, sed temperare vires suas, & ad intellectum audientis des-

cendere. Nam ut vascula oris angusti superfusam humoris copiam respuunt, sensim autem influentibus, vel etiam insillatis complentur; sic animi puerorum, quan-

enfants, comme d'un vase dont l'entrée est étroite, où rien n'entre, si l'on y verse l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il se remplit insensiblement, si l'on y verse de cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette première simplicité le Catéchiste passera peu à peu & par degrés à quelque chose de plus fort & de plus relevé, selon le progrès qu'il remarquera dans les enfants; mais il aura toujours soin de s'accommoder à leur portée, de se proportionner à leur foiblesse, & de descendre jusqu'à eux, parce qu'ils ne sont point en état de s'élever jusqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importants qui soient dans le ministère ecclésiastique, n'est pas ordinairement assez estimé ni assez respecté. Il est rare qu'on s'y prépare avec tout le soin qu'il mérite; & comme on en connoît peu la difficulté & l'importance, on néglige assez souvent les moyens qui pourroient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Augustin sur la méthode d'instruire les Catéchumenes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes règles sur cette matière, ne dédaigne pas de proposer un modèle de la manière dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la Religion.

tum accipere possint, videntur est. Nam majora intellectu, velut parum aptos ad percipiendum animos non subibunt. *Q. l. 1. c. 3.*

Il me semble que ce seroit une chose fort utile, que dans les différents Catéchismes qui se font dans une Paroisse, il y eût un plan général & commun, qui servît de fondement à toutes les instructions, & qui en réglât la matiere & l'ordre; de sorte que dans tous les Catéchismes ce fussent toujours les mêmes instructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, selon que les enfants seroient plus ou moins avancés. On peut les diviser en trois classes, dont la premiere seroit des enfans qui commencent; la seconde, de ceux qui ont déjà reçu quelque instruction; la troisieme enfin des plus forts, que l'on prépare à la premiere Communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ, pendant lesquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fût, (car il est bien juste de le laisser au choix & à la prudence de celui qui est à la tête des Catéchistes,) en y joignant toujours le Catéchisme du Diocèse. D'abord les matieres sont traitées plus brièvement & en général, parce que ce sont des enfans. Le Catéchisme de M. Fleury est excellent pour les commencemens, & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que S. Augustin donne dans son traité. Dans la seconde & la troisieme classe, on répète les mêmes matieres, mais d'une maniere nouvelle, qui enchérit toujours sur

le passé, en y ajoutant de nouveaux éclaircissements, & des vérités plus fortes. Ne seroit-ce pas-là un moyen d'apprendre la Religion à fond? J'ai vu des enfants, même parmi les pauvres, répondre sur des matieres très-difficiles avec une netteté merveilleuse: ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de la méthode que le Maître avoit employés en les enseignant, & ce qui montre que les jeunes gens sont capables de tout, quand ils sont bien instruits.

J'avoué qu'il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers éléments de la Religion à des enfants qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas fallu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'est agi de nous faire connoître les lettres, épeller les syllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le Catéchisme? *a* Est-ce une chose bien agréable pour un pere; dit S. Augustin, que de balbutier des demi-mots avec son fils, pour lui apprendre à parler? Cependant il

a Num delectat, nisi amor invitet, decurtata & mutilata verba immurmurare? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant: & suavius est matri minuta mansa inspuere parvulo filio, quam ipsam mandere ac devorare gran-

diora. Non ergo recedat de pectore etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fetus operit: & susurrantes pullos confractâ voce advocat: cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus. *de cathoc. rudib. c. X. & XII.*

en fait sa joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment, proportionné à sa foiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient? Il faut nous rappeler sans cesse dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses plumes traînantes les petits encore tendres, & qui, entendant leurs foibles cris, les appelle d'une voix entre-coupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enleve impitoyablement ceux qui ne se réfugient pas sous les ailes de leur mere. La charité de Jesus-Christ, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin : & ce n'est qu'à son imitation, que S. Paul se rendoit foible avec les foibles, pour gagner les foibles, & qu'il avoit pour tous les Fideles la douceur & la tendresse d'une nourrice & d'une mere.

Matth. 23.
37.

1. Cor. 9.

22.
1. Theff. 2.

7.

a Voilà, dit S. Augustin, ce qu'il faut se représenter à soi-même, quand on se sent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse & la foiblesse des enfants, & à leur répéter sans cesse des choses fort communes, & cent fois rebattues. Il arrive souvent, continue le même pere, que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à

a Si usitata, & parvulis congruentia sæpè repetere fastidimus... si ad infirmitatem discipulorum piget descendere... cogitemus quid

nobis prærogatum sit ab illo... qui, cum in forma Dei esset semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. lb. cap. 10.

des amis, arrivés nouvellement dans la Ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui, sans cela, nous paroîtroient infiniment ennuyeuses, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. ^a Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié, surtout quand il s'agit de montrer & de faire connoître aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoissances & de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la maniere de faire les Catéchismes, qui n'est pas étrangere au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a rapport à l'éloquence de la Chaire. Il est temps de passer au second devoir des Prédicateurs.

SECOND DEVOIR

DU PRÉDICATEUR.

Plaire, & pour cela parler d'une maniere ornée & polie.

SAINTE AUGUSTIN recommande au Prédicateur de s'attacher avant tout & surtout à la clarté; mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'in-

^a *Quantò ergo magis delectari nos oportet cum ipsum Deum jam discere homines accedunt, propter*

quem discenda sunt quæcumque discenda sunt? Ib. cap. XII.

terdire à la vérité les ornements du discours, qu'elle seule a droit d'employer. *a* Il veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il fait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. *b* C'est une excellente qualité, selon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choses même, & non les mots; mais il avoue en même temps que cette qualité est fort rare; que si la vérité est montrée nuement & simplement, elle touche peu de personnes; *c* qu'il en est de la parole, comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir; & que par rapport à l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes, & donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appelés au ministère de la parole la lecture des anciens Auteurs, & l'érudition profane. S. Augustin dit que toutes les vérités qui se trouvent dans les Auteurs Païens, nous appartiennent, & que par

De doctr.
ch. l. 2. n.
29.

a Nec doctor verbis serviat, sed verba doctori. *De doctr. christ. l. 4. n. 61.*

b Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare, non verba... Quod tamen si fiat insuaviter, ad paucos quidem studiosissimos suos pervenit

fructus. *Ibid. n. 26.*

c Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum, etiam ipsa, sine quibus vivi non potest, alimenta condienda sunt. *Ibid.*

conséquent nous avons droit de les ré-
 vendiquer comme notre bien propre, en
 les retirant d'entre les mains de ces in-
 justes possesseurs, pour en faire un meil-
 leur usage. *a* Il veut, qu'à l'exemple des
 Israélites, qui, par l'ordre de Dieu même,
 dépouillerent l'Égypte de son or & de ses
 plus précieux vêtements, sans toucher à
 ses idoles, nous laissons aux Auteurs
 Païens leur profane langage & leurs su-
 perstitieuses fictions, que tout bon Chré-
 tien doit avoir en horreur; & que nous
 leur enlevions les vérités qu'on y trouve,
 qui sont comme de l'or & de l'argent, &
 les graces du discours, qui sont comme les
 vêtements des pensées, pour faire servir
 les uns & les autres à la prédication de
 l'Évangile.

b Il cite un grand nombre de Peres qui
 en ont fait cet usage, à l'exemple de
 Moïse même, qui fut instruit avec soin
 dans toute la sagesse des Egyptiens.

Saint Jérôme traite la même matière
 avec encore plus d'étendue dans une belle

a Sic doctrina omnes Gentilium, non solum simu-
 lata & superstitiosa fig-
 mental... quæ unusquisque
 nostrum dicit Christo de so-
 cietate Gentilium exigens
 debet abominari atque de-
 vitare; sed etiam liberales
 disciplinas usui veritatis ap-
 tiores; & quædam morum
 præcepta utilissima conti-
 nent... quæ tanquam aurum
 & argentum debet ab iis
 auferre Christianus ad usum

justum prædicandi Evange-
 lli. Vestem quoque illo-
 rum... accipere atque ha-
 bere licuerit in usum con-
 vertenda christianum. *De
 doctr. christ. l. 2. n. 60*

b Nonne aspiciamus
 quanto auro & argento &
 veste suffarcinatus exierit de
 Ægypto Cyprianus Doctor
 suavissimus & Martyr bea-
 tissimus? *Ibid. n. 61, Vir
 eloquentia pollens & mar-
 tyrio. S. Hieron.*

lettre, *a* où il se défend contre les reproches de ses adversaires, qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il employoit dans ses écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué plusieurs passages de l'Écriture, où l'on cite des Auteurs Païens, il fait un long dénombrement des Ecrivains Ecclésiastiques, qui en ont aussi fait valoir les témoignages pour la défense de la Religion Chrétienne. Entre les Ecrivains sacrés, il avoit nommé S. Paul, qui cite plusieurs endroits des Poëtes grecs, *b*

« C'est, dit-il, qu'il avoit appris du vé-
 » ritable David à arracher d'entre les
 » mains des ennemis leurs armes pour
 » les combattre, & à couper la tête du
 » superbe Goliath de sa propre épée. »

Il est donc fort à souhaiter que ceux qui sont destinés au ministère de la prédication, aient d'abord puisé l'éloquence dans les sources même, c'est-à-dire, dans les Auteurs grecs & latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler, *c* L'Orateur sacré

a Quæris cur in opusculis nostris secularium litterarum interdum ponamus exempla, & candorem Ecclesiæ Ethnicorum fordibus polluamus. *S. Hieron. Epist. ad Magnum.*

b Didicerat à vero David extorquere de manibus hostium gladium, & Goliæ superbissimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

c Illud quod agitur genere temperato, id est, ut eloquentia ipsa delectet, non est propter se ipsum ulur-

pandum, sed ut rebus quæ utiliter honestèque dicuntur... aliquantò promptius & delectatione ipsa elocutionis accedat, vel tenacius adhærescat assensus... ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, sed prudenter utamur, non ejus sine contenti, quò tantummodo delectatur auditor, sed hoc potius agentes, ut etiam ipso ad bonum, quod persuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de doctr. christ. l. 4, n. 55.*

doit

doit avoir appris d'eux à dispenser à propos les ornements du discours, non pour plaire simplement à l'Auditeur, & encore moins pour se faire de la réputation; motifs que la Rhétorique païenne même a jugé indignes de son Orateur; mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable, & pour les engager par cette espece d'appas innocent à en goûter plus volontiers la saine douceur, & à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons.

Tout le monde sait que l'éloquence de S. Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin, encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. *a* Ce grand Evêque prêchoit à son peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes, que tous les Auditeurs, comme par une sainte ivresse, étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. *b* Augustin ne cherchoit dans ses prédications que les agréments du discours, & non la solidité des choses; mais il n'étoit pas en son pouvoir de faire cette séparation. Il croyoit n'ouvrir son esprit & son cœur qu'à la beauté de la diction; mais la vérité y entroit en

a Veni ad Ambrosium Episcopum... cuius tunc eloquia strenuè ministrabant adipem frumenti tui... & sobriam vini ebrietatem populo tuo. *Conf. l. 5. c. 13.*

b Cùm non satagerem discere quæ dicebat, sed tantum quemadmodum dicebat

audire... veniebam in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam: neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quàm disertè diceret, pariter intrabat & quàm verè diceret. *Ib. c. 14.*

même temps, & elle s'y rendit bientôt la maîtresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons, que le peuple, ravi en admiration, se récrioit & applaudissoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudissements : son humilité sincère & profonde en étoit véritablement affligée, & lui faisoit craindre la contagion secrète & subtile de cette vapeur empoisonnée.

a Mais d'où peuvent venir de si fréquentes acclamations, sinon de ce que la vérité, mise ainsi en évidence, & placée dans tout son jour par un homme solidement éloquent, charme & enleve les esprits ?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les Lecteurs à se donner la peine de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre: *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs*. Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois, son ami, avoit mis à la tête de sa traduction des Sermons de S. Augustin, où il prétendoit montrer que la manière de prêcher de la plupart des Prédicateurs étoit contraire à celle de ce saint Docteur, en ce qu'on y faisoit trop d'usage de l'éloquence humaine, qu'il croyoit ne devoir pas être employée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de

a Unde autem crebrò & multùm acclamatur ita dicentibus, nisi quia veritas sic demonstrata, sic defensa, sic invicta, delectat? *De doctr. christ. l. 4. n. 56.*

personnes, & avoit reçu de grands applaudissements. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit presque toute entière fondée sur de faux principes & sur de faux raisonnements. Il est inutile & agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages, en lisant d'abord la Préface, pour voir si l'on y remarquera soi-même quelques défauts, & en examinant ensuite la réfutation, pour juger si elle est solide & appuyée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi, en suivant les regles de S. Augustin, que l'Orateur Chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'Auditeur, a besoin d'être renfermé dans de certaines bornes, & demande quelque éclaircissement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter, dont l'un est de trop rechercher les ornements & les graces du discours, & l'autre, de les trop négliger. Je dirai quelque chose de l'un & de l'autre de ces défauts.

P R E M I E R D É F A U T.

Trop rechercher les ornements du discours.

C'EST une disposition bien condamnable dans un Orateur Chrétien, que de songer davantage à plaire à son Auditeur qu'à l'instruire, de plus s'occuper des mots que des choses, de trop compter sur son travail & sur sa préparation, d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées bril-

lantes ; enfin, de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornements.

a Saint Jérôme, dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du discours est connu, ne pouvoit souffrir que l'Orateur Chrétien, négligeant de s'instruire lui-même & d'instruire les autres du fond même des vérités de la Religion, s'occupât uniquement, comme un déclamateur, du soin de plaire ; ni que l'auguste éloquence de la Chaire dégénéât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens. Saint Ambroise pensoit comme lui, & vouloit qu'on bannît absolument de la prédication cette sorte de parure qui n'est propre qu'à affoiblir les pensées. *Aufer mihi lenocinia fucumque verborum, quia solent enervare sententias.*

*Comment.
lib. 8.*

Dieu nous marque dans Ezéchiël combien il détestoit la malheureuse disposition des Israélites, captifs à Babylone, *b* qui, au lieu de profiter des tristes prédictions que son Prophete leur faisoit de sa part, & d'en être utilement effrayés, alloient l'entendre uniquement pour le plaisir, comme on va à un concert de Musique. Quel reproche n'eut-il point

a Nolo te declamatorem esse & rabulam, garrulumque sine ratione...

Verba volvere, & celeritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem sui facere, indoctorum hominum

est. *S. Hier. Ep. ad Nep.*

b Et es eis quasi carmen musicum, quod suavi dulcique sono canitur : & audiunt verba tua, & non faciunt. *Ezech. 33. 32.*

fait au Prophete même, si par sa faute il eût donné lieu à un si indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flatter l'oreille de ses Auditeurs par une douce harmonie & un vain son de paroles? C'est la peinture naïve de ces Sermons, dont il ne reste rien que le stérile souvenir du plaisir qu'on a eu en les écoutant.

Un Païen se plaignoit de ce que de son temps ces sortes de délices & d'aménités du style, qui doivent être réservées pour des matieres moins graves & moins sérieuses, avoient fait une espece de violence au bon sens & à la droite raison, & s'étoient emparé comme par force des causes même où il s'agissoit des biens & de la vie des hommes : *In ipsa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.* *Quint. l. 4. c. 2.*

Combien plus ce même abus seroit-il condamnable dans des discours de Religion, où l'on traite les matieres les plus graves en même temps & les plus effrayantes? Où l'on se propose, par exemple, d'intimider salutairement & d'abattre le pécheur, en lui représentant les horreurs d'une mort plus prochaine, peut-être, qu'il ne pense; le cri du sang de Jesus-Christ, qui demande vengeance d'avoir été si long-temps profané, la colere d'un Dieu, justement irrité, prête à éclater sur sa tête, & l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir? Au milieu de si grandes vérités,

a An quisquam tulerit quam lætissimis locis sententiarum in discrimine capitis, tuisque dicentem? ... Quo decurrentibus periodis, fugerit interim dolor ille?

un Prédicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures? Que deviennent cependant cette douleur & cette tristesse dont il doit être pénétré en parlant de tels sujets, & qui devroient ne faire de tout son discours qu'un continuel gémissement? N'auroit-on pas lieu de s'indigner, s'il se mettoit en peine de montrer de l'esprit, & s'il avoit le loisir de songer à faire le beau parleur, dans un temps où il ne faut que tonner, foudroyer, & employer les mouvements les plus vifs & les plus animés?

S E C O N D D É F A U T.

Trop négliger les ornements du discours.

IL y a un autre défaut en matière de prédication, beaucoup plus commun que le premier, & qui a des suites infiniment plus pernicieuses: c'est de trop négliger le talent de la parole, de ne point assez respecter son auditoire, de se présenter devant lui presque sans aucune préparation, de dire les choses comme elles viennent sur le champ, souvent sans ordre, sans

Ubi lacrymæ substiterint?
Unde se in medium tam secura observatio artium miserit? Non ab exordio usque ad ultimam vocem continuus quidam gemitus, & idem tristitiæ vultus servabitur? ... Commoveatur ne, quisquam ejus fortuna quem

tumidum, ac sui jactantem, & ambitiosum inflitorem eloquentiæ in ancipiti sorte videat? Non imò oderit reum verba aucupantem, & anxium de fama ingenii, & cui esse diserto vacet?
Quint. l. ii. c. i.

choix, sans justesse; & par cette négligence affectée d'inspirer à ses Auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu, qui est si digne par elle-même de s'attirer l'estime & le respect des hommes, & qui devrait faire leur plus solide gloire & leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout Pasteur, tout Prédicateur, en parlant aux Fideles, est de les persuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice; mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons & des mauvais Prédicateurs. Les uns, comme dit S. Augustin, le font *grosièrement, désagréablement, froidement, obtusè, déformiter, frigidè*: les autres le font ingénieusement, agréablement, fortement; *acutè, ornatè, vehementer.*

Le salut de la plupart des Chrétiens, aussi bien que la foi, est attachée à la parole; mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les esprits. L'ornement du discours est un des moyens propres à produire cet effet; & la raison en est bien claire. Il faut que l'Auditeur non seulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers: *Volumus non solum intelligenter, verum etiam libenter audiri.* Or comment écouterait-il volontiers, s'il n'est attiré & gagné par l'amorce du plaisir?

n. 58.
n. 56.

*Quis tenetur ut audiat, si non delectatur? ... Quis eum (Oratorem) velit audire, nisi Auditorem nonnullâ etiam suavitate detineat? Cet ornement n'exclut point la simplicité du discours; car il ne faut pas une simplicité rude & grossière, qui rebute & qui fatigue: *Nolumus fastidiri etiam quod submissè dicimus.* Il y a un milieu entre un style recherché, fleuri, brillant, & un style bas, rampant, négligé; & ce milieu est l'éloquence qui convient à un Pasteur. *Illâ quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem Ecclesiasticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.**

Ibid.

n. 57.

Les Fideles seroient tout autrement instruits qu'ils ne le sont, s'ils assistoient régulièrement aux prênes de leurs Paroisses, ce qui est ^{pour eux un} devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne pense; & si les prênes se faisoient comme il faut, ce qui n'en est pas un moins essentiel pour les Pasteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce ministère, de voir le plus souvent leur auditoire vuide, ou très-peu rempli, & d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur maniere de parler froide, languissante, ennuyeuse, & souvent trop longue, qui rebute & écarte les Auditeurs! Ils manquent par-là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, & qui sont obligés de s'en

retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la maniere négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils déshonorent la majesté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils sont les Ambassadeurs; & ne font point d'attention qu'un envoyé d'un Prince, qui en useroit ainsi, seroit regardé avec raison par son Maître comme un prévaricateur.

*Legatione
fungimur.*

Ils sont bien éloignés de la disposition de cet Orateur grec, qui ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux, avant que de sortir de sa maison, de ne pas permettre qu'il lui échappât une seule parole qui fût indigne de son auditoire; & de celle de l'Orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare *a* qu'il ne plaideroit jamais aucune cause, sans y être disposé avec tout le travail nécessaire. Je n'oserois marquer clairement de quels termes se sert *b* Quintilien, pour condamner la négligence d'un Avocat, qui manqueroit à ce devoir essentiel à sa profession, & qui l'est beaucoup plus à celle d'un Ministre de la parole, d'où dépend le salut des peuples.

Péicléis,

Je fais que l'accablement des affaires, presque inévitable aux Pasteurs sérieuse-

a Ad illam causarum operam nunquam nisi paratus & meditatatus accedo. *Lib. 1. de Leg. n. 12.*

b Afferet ad dicendum curæ semper quantum plu-

rimùm poterit. Neque enim solùm negligentis, sed & mali, & in suscepta causa perfidi, ac proditoris est, pejus agere quam possit. *Q. l. 12. c. 9.*

ment appliqués à leurs devoirs , leur laisse quelquefois peu de temps pour préparer leur discours. Mais il ne s'agit pas ici de pieces d'éloquence travaillées & polies avec un extrême soin , qui demandent un long travail , & par conséquent un grand loisir. Un Pasteur , qui , avec quelque fond d'esprit , a de l'étude & de la lecture , & qui joint à ces qualités un grand zele pour le salut des Fideles , ne manque jamais de réussir , & d'être goûté par le peuple , quand il met de l'ordre dans ses discours , qu'il dit des choses solides & touchantes , qu'il les appuie de passages tirés de l'Écriture , & qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de temps ; & elle est d'un devoir indispensable.

Act. 6. 2

Y a-t-il dans le ministere ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante , plus nécessaire , plus digne du zele pastoral , que le soin des pauvres , & celui d'administrer les Sacrements ? Cependant d'un côté nous voyons que les Apôtres , assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait naître parmi les Fideles , se croient obligés de renoncer à ce ministere , quelque saint qu'il fût , plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu , dont ils étoient chargés spécialement & préférablement à tout le

reste ; & de l'autre , S. Paul , si instruit des devoirs de l'Apostolat , & si infatigable dans le travail , déclare nettement que *Jesus-Christ ne l'a point envoyé pour baptiser ,* 1. Cor. 17. *mais pour prêcher l'Évangile.* Le ministère de la prédication est donc la principale fonction des Apôtres, des Evêques, & de tous les Pasteurs , à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils sont capables, en écartant avec une sévérité inflexible tout ce qui est incompatible avec ce premier & ce plus essentiel de leurs devoirs.

C'est le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints, qui ont fait tant d'honneur au Christianisme par leurs savantes & éloquentes prédications, quoique la plupart fussent placés dans les plus grands sieges de l'Eglise ; & fussent occupés à la défendre contre les hérésies.

Saint Grégoire de Nazianze , plein de mépris pour l'arrangement des paroles & pour les vaines délicatesses du discours, qui ne servent qu'à flatter l'oreille, étoit bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvoit avoir d'utile, comme il le marque en plus d'un endroit. Orat. 15.

a « Je ne me suis réservé, dit-il , que » l'éloquence ; & je ne me repens point » des peines & des fatigues que j'ai souffertes sur mer & sur terre pour l'acquérir. Je souhaiterois, pour mes amis

a S. Grégoire de Nazianze *quence sous les plus habiles*
avoit fait plusieurs voya- *Maîtres.*
ges, pour aller étudier l'élo-

» & pour moi , que nous en possédaf-
 » sions toute la force... C'est de tous mes
 » biens le seul qui me soit resté. Je l'offre,
 » je le dévoue, je le consacre à mon Dieu.
 » La voix de son commandement , & le
 » mouvement de son esprit , m'ont fait
 » abandonner toutes les autres choses ,
 » pour faire , avec la pierre précieuse de
 » l'Évangile, une échange de tout ce que
 » je possédois. Je suis donc ainsi devenu,
 » ou , pour mieux dire , je desirer ardem-
 » ment de devenir cet heureux Mar-
 » chand qui , avec des choses viles &
 » périssables , en achete d'excellentes &
 » d'éternelles. Mais , comme Ministre de
 » la parole, je m'attache uniquement à
 » l'art de parler. J'en fais mon partage ,
 » & je ne l'abandonnerai jamais... »

Orat. 27. Dans un autre endroit , il remercie son
 peuple de ce que par son ardeur incroya-
 ble pour la parole de Dieu , il le conso-
 loit des discours injurieux & pleins de
 malignité que la jalousie de ses ennemis
 répandoit contre son éloquence, qu'il
 avoit acquise dans l'étude des Auteurs
 profanes , mais qu'il avoit ennoblie par
 la lecture des Livres sacrés , & par le
 bois vivifiant de la Croix , qui lui avoit
 ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume.
 Et il ajoute qu'il n'étoit pas du sentiment
 de beaucoup d'autres , qui vouloient
 qu'on se contentât d'un discours sec, sim-
 ple , sans ornement , sans élévation , qui
 couvroient leur paresse ou leur ignorance

par un mépris dédaigneux de leurs adversaires, & qui prétendoient en cela imiter les Apôtres, sans considérer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

« Saint Ambroise, dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un Ecclésiastique soit pur, simple, clair, plein de poids & de gravité, ajoute que, comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas aussi y mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enseigné.

Y eut-il jamais un Pasteur plus occupé que S. Augustin, & plus dévoué aux bonnes œuvres? Mais son zèle, non moins éclairé que fervent, ne déroboit rien du temps qu'il lui falloit pour préparer les choses nécessaires à l'instruction des Fidéles. Il paroît que dans les commencements ses Sermons étoient écrits mot à mot, & appris par cœur, parce qu'il avoit alors plus de temps, & plus de besoin d'user de cette précaution. Dans la suite il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Écriture qu'il avoit dessein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenoient, & de trouver les passages nécessaires pour les appuyer & les éclaircir; & cette recherche ne laissoit pas de lui coûter beaucoup, aussi bien que la fatigue de parler, comme il le

Epist. 73.

« Oratio fit pura, simplex, dilucida, atque manifesta, plena gravitatis & ponderis: non affectatâ elegantia, sed non intermissâ gratiâ. *Offic. l. 1. c. 22.*

marque lui-même à la fin du quatrième discours qu'il fit sur le Pseaume 103. *Magno labore quaesita & inventa sunt, magno labore nuntiata & disputata sunt: fit labor noster fructuosus vobis, & benedicat anima nostra Dominum.*

L'Ardeur insatiable de ses Auditeurs pour l'écouter, est un garant bien sûr du talent qu'il avoit pour la parole, & du soin qu'il y donnoit.

J'ai réservé exprès S. Chrysostome pour le dernier de mes témoins, parce qu'il est l'un des Peres qui ont le plus insisté sur la matiere que je traite. Dans son beau traité sur le Sacerdoce, qui est regardé avec raison comme son chef-d'œuvre, il établit comme un principe incontestable, que la principale partie du devoir des Evêques, & par conséquent de tous les Pasteurs, consiste dans l'instruction qui se donne par la parole; parce que c'est par elle seule qu'ils sont en état d'enseigner aux Fideles les vérités de la Religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, & de les soutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à souffrir, & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur salut. Sans ce secours, une pauvre Eglise est semblable à une Ville attaquée de toutes parts, & qui se trouve sans défenses; ou à un vaisseau battu de la tempête, & qui est sans Pilote. La parole dans la bouche du Pasteur est comme l'épée dans la main d'un Capitaine; mais cette épée demande d'être

manière avec art & avec adresse, c'est-à-dire, pour parler plus clairement, ^a qu'un Pasteur doit se préparer avec beaucoup de soin aux prédications & aux autres discours qu'il est obligé de faire en public, & qu'il doit employer tous ses efforts pour acquérir ce talent, puisque c'est de-là que dépend le salut de la plupart des ames qui lui sont confiées.

Mais, dit-on, si cela est ainsi, pourquoi S. Paul ne s'est-il point soucié d'acquérir ce talent, & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'il est ignorant, & peu instruit pour la parole : & cela en écrivant aux ^{Imperitus} Corinthiens, qui faisoient tant de cas de ^{Sermone.} l'éloquence ? ^{2. Cor. 11. 6.}

Cette parole, dit S. Chrysostome, dont on n'a point pénétré le sens, ni connu la profondeur, en a trompé plusieurs, & a servi de prétexte & de voile à leur paresse. Si S. Paul étoit ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'ayant point encore fait de miracles ? Comment a-t-il terrassé les Grecs, & pourquoi se retira-t-il à Tarse ? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puissance de la parole, que ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus, ils résolurent de le faire mourir ? De quoi se servit-il pour combattre & pour disputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçoient d'embrasser les

^a Χρὴ τὸν ἰστέον πάντα ποιεῖν ὑπὲρ τῆς ταυτην κτήσασθαι τὴν ἰσχύν.

cérémonies des Juifs ? Ce Sénateur de l'Aréopage, qui demouroit dans la Ville du monde la plus superstitieuse & la plus savante, ne le suivit-il pas avec sa femme, après avoir oui seulement un de ses discours ? ... Que fit cet Apôtre à Thessalonique, à Corinthe, à Ephese, & à Rome même ? Ne passa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les Ecritures divines ? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens ? ... De quel front ose-t-on encore après cela l'appeller ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, & dans ses disputes & dans ses Sermons ; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence ?

Il se peut faire que des Pasteurs, pleins de zele & de charité, & très-propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne puissent pas instruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Valere, Evêque d'Hippone, qui, pour suppléer au peu d'usage qu'il avoit de la langue latine, fit prêcher S. Augustin en sa place & en sa présence, devient pour eux une regle, & les autorise à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le secours des livres.

M. l'Abbé Lambert. On a fait exprès pour eux des Homélies courtes, faciles, à la portée des plus grossiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peu-

ples de vive voix, ou au moins leur en faire la lecture. Saint Augustin ne blâmeroit point cette pratique, & lui qui croit qu'un Pasteur, incapable de composer lui-même un bon discours, peut le faire composer par un autre, & après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'est que, de quelque maniere que ce soit, il est d'une indispensable nécessité que les peuples soient instruits.

TROISIEME DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.

QUOIQ'ON doive fort estimer un discours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'est ni le genre simple & médiocre, ni le genre orné & fleuri, mais le sublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'Orateur vient à bout d'instruire & de plaire; & il peut se contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités spéculatives qu'il suffit de croire, qui ne demandent que notre consentement, & qui regardent plutôt l'esprit que le cœur, si pourtant il y en a de telles dans la Reli-

a Sunt quidam, qui bene memoriae commendunt, pronuntiare possunt, quid atque ad populum profert autem pronuntiant excogitant; si eam personam gerere non possunt. Quod si runt, non improbe faciunt, ab aliis sumant eloquenter *De doctr. ch. l. 4. n. 62.* sapienterque conscriptum,

gion. Mais il n'en est pas ainsi, quand on propose des vérités de pratique, qui doivent être mises en exécution. Que serviroit en effet que l'Auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit jusqu'à aimer, embrasser, pratiquer les maximes qu'on lui prêche ? Si l'Orateur n'arrive à ce troisième degré, il demeure en chemin. Il n'a dû songer à instruire & à plaire, que pour toucher. C'est en cela que S. Augustin, après Cicéron, fait consister la pleine victoire de l'éloquence. Tout discours qui laisse l'Auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abattre, le renverser, & vaincre son opiniâtre résistance, quelque beau qu'il paroisse, n'est point un discours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inspirer de l'horreur de ses péchés, & de la crainte des jugements de Dieu ; de dissiper le charme séducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux ; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïssoit ; de déraciner de son cœur des passions vives, ardentes, enflammées, dont il n'est plus le maître, & qui ont pris sur lui un empire absolu ; en un mot, de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ses desirs, à ses joies, à tout ce qui fait sa vie & son bonheur.

Je sais qu'il n'y a que la grace toute-puissante de Jesus-Christ qui soit capable

de toucher ainsi les cœurs, & d'y faire des changements si merveilleux. Penser autrement, & attendre, en quelque degré que ce soit, l'efficace de la parole ou des graces du discours, ou de la solidité des raisons, ou de la force des mouvements, ce seroit, selon le langage de S. Paul, *a* anéantir la Croix de Jesus-Christ, & lui dérober l'honneur de la conversion du monde, pour l'attribuer à la sagesse humaine. *b* C'est pour cela que S. Augustin veut que l'Orateur Chrétien compte beaucoup plus sur la *pièce* que sur ses talents; & qu'avant que de parler aux hommes, il s'adresse à Dieu, qui peut seul nous inspirer & ce qu'il faut dire, & la maniere dont il le faut dire. *c* Mais comme on ne laisse pas d'employer les remedes naturels que prescrit la Médecine, quoiqu'on sache que leur effet dépend uniquement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des malades, sans pourtant s'y astreindre lui-même:

a Misit me Christus evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi. *1. Cor. 1. 17.*

b Noster iste eloquens... hæc se posse pietate magis orationum, quam Oratorum facultate, dubitet, ut orando pro se, ac pro illis quos est allocuturus, sit Orator, antequam Dictor... Et quis facit ut quod oportet, & quemadmodum oportet, dicatur à nobis, nisi *In cujus manu sunt & nos & sermones nostri*

c Sicut enim corporis medicamenta quæ hominibus ab hominibus adhibentur, non nisi eis profunt, quibus Deus operatur salutem, qui & sine illis mederi potest, cum sine ipso illa non possint, & tamen adhibentur... ita & adjumenta doctrinæ tunc profunt animæ adhibita per hominem, cum Deus operatur ut profint, qui potuit Evangelium dare homini, etiam non ab hominibus, neque per hominem. *S. Aug. de doctr. ch. l. 4. c. 15. & 16.*

ainfi l'Orateur Chrétien peut & doit mettre en ufage tous les moyens, tous les secours que lui fournit la Rhétorique, mais fans y mettre fa confiance, & étant bien perfuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, fi Dieu ne parle au cœur.

Or c'est le style sublime & pathétique, ce font les grandes & vives figures, les passions fortes & véhémentes, qui emportent le consentement, & entraînent les cœurs. *a* L'instruction, les raisons ont éclairé & convaincu l'esprit. Les graces du discours l'ont gagné, & par leur plaisir flatteur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maître. C'est ce qui est réservé à la grande & forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le sublime. Je me contenterai de rapporter ici quelques extraits des Peres, qui feront plus instructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire sur ce sujet.

EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

*S. August.
Epist. 29 ad
Alypium.*

CE GRAND SAINT mit en ufage les préceptes de cette éloquence victorieuse dans une occasion importante, dont il nous a lui-même conservé l'histoire. Ce fut à

a Oportet igitur eloquentem Ecclesiasticum, quando suadet aliquid quod agendum est, non solum docere ut instruat, & delectare ut teneat, verum etiam flectere ut vincat. Ipse quippe

jam remanet ad consensionem flectendus, eloquentiae granditate, in quo id non egit usque ad ejus confessionem demonstrata veritas, adjuncta etiam suavitate dictionis. *Ib. c. 13.*

Hippone, dans le temps qu'il n'étoit encore que Prêtre, & que l'Evêque Valere le faisoit parler à sa place. La Fête de S. Léonce, Evêque d'Hippone, étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouissances ordinaires, c'est-à-dire, de faire dans l'Eglise des festins, qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. S. Augustin sachant le murmure du peuple, commença dès le Mercredi veille de l'Ascension, à lui parler sur ce sujet à l'occasion de l'Evangile du jour où l'on avoit lu ce passage ? *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, & ne jetez pas vos perles devant les pourceaux.* Matth. 7. 6.

Comme ce premier discours avoit eu peu d'Auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant, Fête de l'Ascension, dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lu l'Evangile des Marchands chassés du Temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jesus-Christ auroit eu plus de zele pour bannir du Temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissements & de toutes les marques de la vive douleur que lui causoit sa charité; & après l'avoir interrompu par quelques prieres qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence.

mence dont il étoit capable , leur représentant le péril commun des peuples & des Prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au Chef des Pasteurs. « Je » vous conjure , leur dit-il , par ses humiliations, ses souffrances , sa couronne » d'épines , sa croix , & son sang ; ayez » du moins pitié de nous , & considérez » la charité du vénérable Valere , qui , » par sa tendresse pour vous , m'a chargé » du redoutable ministere de vous annoncer la parole de la vérité. Il vous a témoigné plusieurs fois la joie qu'il avoit » de ce que j'étois venu ici ; mais c'étoit » dans la vue que je serois le Ministre de » votre salut , & non le témoin de votre » perte & de votre damnation. » S. Augustin ajouta qu'il espéroit que ce malheur n'arriveroit pas, & que s'ils ne cédoient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avoit annoncée , ils cédroient aux châtimens dont il ne pouvoit douter que Dieu ne les punît en ce monde, pour ne les pas damner en l'autre. Il dit cela d'une maniere si touchante , qu'il tira les larmes des yeux de ses Auditeurs , & ne put retenir les siennes. « Ce ne fut » point , dit-il , en pleurant sur eux , que » je les fis pleurer ; mais pendant que je » parlois , leurs larmes prévinrent les » miennes. J'avoue que je ne pus point » alors me retenir. Après que nous eumes » pleuré ensemble , je commençai à espérer fortement leur correction. »

Le lendemain, *a* qui étoit le jour du festin, il apprit que quelques-uns murmuroient encore, & disoient: « De quoi » s'avise-t-on maintenant? Ceux qui ont » souffert jusqu'ici cette coutume, » n'étoient-ils pas Chrétiens? » S. Augustin *b* ne sachant quel ressort faire jouer pour les ébranler, se trouva fort embarrassé. Il avoit pris la résolution de lire à ces obstinés l'endroit du Prophete Ezéchiel, où il est dit que la Sentinelle est déchargée, quand elle a annoncé le péril; & ensuite de secouer ses vêtements sur le peuple, & de se retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna cette douleur, & les murmureurs ne purent résister plus long-temps à une charité si vive & si éloquente.

La solidité & l'agrément du discours servirent sans doute à préparer ce changement, & à ébranler les esprits. Mais ce qui terrassa, pour ainsi dire, les murmureurs, & ce qui procura à S. Augustin une pleine victoire, fut le sublime & le pathétique, mêlé à ces manières douces & tendres dont nous avons parlé ailleurs. *c* Les deux autres parties peuvent exciter des acclamations; le sublime, le pathétique, accablent, comme par leur

a Cum illuxisset dies, cui solebant fauces ventresque se parare.

b Quo audito, quas majores commovendi eos machinas præpararem, omnino nesciebam.

c Non sanè, si dicenti crebrius & vehementius ac-

clametur, ideò granditer putandus est dicere: hoc enim & acumina submissi generis, & ornamenta faciunt temperati. Grande autem genus plerumque pondere suo voces premit, sed lacrymas exprimit. S. Aug. de doct. christ. l. 4. c. 24.

408 DE L'ÉLOQUENCE
poids, & au lieu d'applaudissements,
arrachent des pleurs.

EXTRAIT DE S. CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici est tiré de la belle Lettre de ce grand Evêque au Pape Corneille, au sujet de ceux qui, étant tombés pendant la persécution, demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'usage des Sacrements, sans avoir fait une pénitence convenable, & employoient même pour cela les menaces.

« Si ces pécheurs, dit S. Cyprien, veu-
» lent être reçus dans l'Eglise, voyons quels
» sentiments ils ont de la satisfaction
» qu'ils doivent faire, & quels fruits de
» pénitence ils apportent. L'Eglise n'est
» ici fermée à personne : l'Evêque ne re-
» jette personne. Nous sommes prêts à re-
» cevoir avec patience, avec indulgence
» & avec douceur tous ceux qui se pré-
» sentent à nous. Je desire que tous re-
» tournent à l'Eglise. Je desire que tous
» ceux qui combattoient avec nous, se
» rallient sous les enseignes de Jesus-
» Christ, & reviennent dans son camp
» céleste & dans la maison de Dieu son
» Pere. Je me relâche dans tout ce que je
» puis. Je dissimule beaucoup de choses,
» dans l'ardent desir que j'ai de réunir nos
» freres avec nous. Je n'examine pas
» même avec toute la sévérité que la
» piété & la Religion chrétienne deman-
» deroient, les offenses qu'on a commises
» contre

» contre Dieu ; & je peche peut-être moi-
 » même , en remettant trop facilement
 » les péchés des autres. J'embrasse avec
 » l'ardeur & avec la tendresse d'une en-
 » tière charité ceux qui retournent avec
 » des sentiments de pénitence , ceux qui
 » confessent leurs péchés , & en font sa-
 » tisfaction avec humilité & simplicité de
 » cœur. Que s'il y en a qui croient pou-
 » voir rentrer dans l'Eglise par les mena-
 » ces , & non par les prieres ; & qui fon-
 » gent à en forcer les portes par la terreur,
 » & non pas à se les ouvrir par la satisfac-
 » tion & par les larmes , qu'ils sachent
 » que l'Eglise demeure toujours fermée
 » à des personnes de cette sorte , & que
 » le camp invincible de Jesus-Christ , for-
 » tifié par la toute-puissance de Dieu ,
 » qui en est le protecteur , ne se force
 » point par l'insolence des hommes. Le
 » Prêtre du Seigneur , qui suit la regle de
 » l'Evangile , & qui garde les préceptes
 » de Jesus-Christ , peut être tué , mais il
 » ne peut être vaincu. » *Sacerdos Dei Evan-*
gelium tenens , & Christi præcepta custodiens ,
occidi potest , non potest vinci.

Il me semble que cet extrait, qui ne res-
 sent pas moins la douceur paternelle d'un
 saint Evêque , que le courage invincible
 d'un grand Martyr , peut être proposé
 comme un modele parfait de la plus su-
 blime éloquence, qui ne le cede en rien à
 celle de Démosthene.

*Homil.
XV. ad Pcp.
Antioch.*

SAINT CHRYSOSTOME, dans ses Homé-
lies au peuple d'Antioche, parle souvent
avec beaucoup de force contre ceux qui,
pour des intérêts temporels, obligeoient
leurs freres à prêter serment sur l'Autel,
& par-là souvent leur donnoient lieu de
se parjurer. « Que faites-vous, malheu-
» reux, dit-il ? Vous exigez un serment
» sur la sainte Table, & vous immolez
» cruellement votre frere sur le même
» Autel où repose Jesus-Christ, qui s'est
» immolé pour vous ? Les voleurs com-
» mettent des meurtres, mais c'est en se-
» cret ; & vous, en présence de l'Eglise,
» notre mere commune, vous égorgez un
» de ses enfants, pire en cela que Caïn.
» Car enfin il cacha son crime dans le dé-
» sert, & ne ravit à son frere qu'une vie
» de peu de durée ; & vous, au milieu du
» Temple, & sous les yeux de Dieu, vous
» causez à votre prochain une mort éter-
» nelle ! Est-ce donc pour jurer, que la
» Maison du Seigneur est établie, & non
» pour prier ? L'Autel sacré est-il destiné
» à donner occasion aux crimes, & non à
» les expier ? Si tout autre sentiment de
» Religion est étouffé en vous, respectez
» au moins le livre sacré que vous présen-
» tez à votre frere pour jurer. Ouvrez le
» saint Evangile, sur lequel vous êtes

» prêts de lui faire prêter serment, &
 » écoutant ce qu'y dit Jesus-Christ sur les
 » jurements, tremblez, & retirez-vous.
 » Et qu'y dit Jesus-Christ: *Il a été dit aux* *Matth. 9.*
 » *anciens: Vous ne vous parjurez point. Et moi* 33. 34.
 » *je vous dis, que vous ne juriez en aucune sorte.*
 » Quoi! vous faites jurer sur ce même
 » livre qui vous interdit les jurements?
 » O impiété, ô étrange sacrilege! C'est
 » comme si l'on prenoit pour complice
 » d'un meurtre le Législateur même qui
 » le condamne.

» Je répands moins de larmes, quand
 » j'apprends que quelqu'un a été assassiné
 » dans le grand chemin, que lorsque je
 » vois un homme approcher de l'Autel,
 » porter sa main sur le saint livre des
 » Evangiles, & prononcer à haute voix
 » le serment. Car pour lors je ne puis
 » m'empêcher de pâlir, de trembler, de
 » frissonner, autant pour celui qui exige
 » le serment que pour celui qui le prête.
 » Misérable! pour t'assurer quelque somme
 » d'argent douteuse, tu perds ton ame!
 » Le gain que tu fais peut-il entrer en
 » comparaison avec la perte de ton frere
 » & la tienne. Si tu sais que celui dont tu
 » exiges le serment est homme de bien,
 » pourquoi ne te pas contenter de sa pa-
 » role? Et s'il ne l'est pas, pourquoi le
 » forces-tu à faire un parjure?

» Mais sans cela, dites-vous, votre
 » preuve étoit imparfaite, & l'on ne vous
 » croyoit point. Hé! que vous importe!

» C'est en craignant d'exiger le serment
 » que vous paroîtrez véritablement digne
 » de foi, & que vous vous mettez l'es-
 » prit en repos. Car enfin, quand vous
 » êtes de retour chez vous, votre conf-
 » science ne vous fait-elle point de repro-
 » ches? Ne dites-vous point en vous-
 » même; Ai-je eu raison de lui faire prê-
 » ter serment? N'a-t-il point fait un par-
 » jure? N'ai-je point donné lieu à un
 » crime si horrible? Au contraire, quelle
 » consolation n'est-ce pas pour vous,
 » quand, de retour dans votre maison,
 » vous pouvez dire: Dieu soit béni, je me
 » suis retenu, j'ai épargné à mon frere
 » l'occasion d'un crime, & lui ai peut-
 » être sauvé un faux serment? Que tout
 » l'or, que toutes les richesses de la terre
 » périssent, plutôt que de m'obliger à en-
 » freindre la loi, & à forcer les autres de
 » la violer. »

Homil.
XIV.

Dans l'Homélie précédente, S. Chryso-
 tome, après avoir raconté à ses Auditeurs
 comment le saint Précurseur avoit été mis
 à mort à cause du serment d'Hérode, les
 exhorte à conserver la mémoire d'un si
 tragique événement, & à profiter d'un si
 terrible exemple; & il emploie pour cela
 les figures les plus vives & les plus subli-
 mes. « Je vous dis hier d'emporter cha-
 » cun en votre maison la tête de Jean-
 » Baptiste encore toute sanglante, & de
 » vous représenter ses yeux animés d'un
 » saint zele contre les serments, & sa voix

» qui, s'élevant encore contre cette habi-
 » tude criminelle, semble vous dire :
 » Fuyez & détestez le jurement, qui a été
 » mon meurtrier, & qui est la cause des
 » plus grands crimes. En effet, continue
 » S. Chrysofome, ce que ni la généreuse
 » liberté du saint Précurseur, ni la vio-
 » lente colere du Roi, qui se voyoit re-
 » pris publiquement, n'avoient pu faire,
 » la crainte mal entendue du parjure le
 » fit, & la mort de Jean-Baptiste fut
 » l'effet & la suite du jurement. Je vous
 » répète encore aujourd'hui la même
 » chose. Envisagez toujours cette tête sa-
 » crée, qui fait de continuels reproches
 » aux blasphémateurs; & cette seule pen-
 » sée sera comme un frein salutaire, qui
 » arrêtera votre langue, & la détournera
 » du blasphême. »

E X T R A I T

*Du discours de S. Chrysofome sur la disgrâce
 d'Eutrope.*

EUTROPE étoit un favori tout-puissant
 auprès de l'Empereur Arcade, & qui gou-
 vernoit absolument l'esprit de son Maître.
 Ce Prince, aussi foible à soutenir ses Mi-
 nistres, qu'imprudent à les élever, se vit
 obligé, malgré lui, d'abandonner son fa-
 vori. En un moment Eutrope tomba du
 comble de la grandeur dans l'extrémité
 de la misere. Il ne trouva de ressource que
 dans la pieuse générosité de S. Jean Chry-
 sofome, qu'il avoit souvent maltraité, &

dans l'asyle sacré des Autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses loix , & où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain , jour destiné à la célébration des saints Myfteres , le peuple accourut en foule à l'Eglise , pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foiblesse des hommes , & du néant des grandeurs humaines. Le saint Evêque parla sur ce sujet d'une maniere si vive & si touchante , qu'il changea la haine & l'aversion qu'on avoit pour Eutrope, en compassion , & fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractere de S. Chrystome étoit de parler aux grands & aux puissants , même dans le temps de leur plus grande prospérité , avec une force & une liberté vraiment épiscopale.

Eccl. 1. 2.

« Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des*
 » *vzinités* , & tout n'est que vanité , certaine-
 » ment c'est dans la conjoncture présente.
 » Où est maintenant cet éclat des plus
 » hautes dignités ? Où sont ces marques
 » d'honneur & de distinction ? Qu'est de-
 » venu cet appareil des festins & des jours
 » de réjouissance ? Où se sont terminées
 » ces acclamations si fréquentes & ces
 » flatteries si outrées de tout un peuple
 » assemblé dans le Cirque pour assister au
 » spectacle ? Un seul coup de vent a dé-
 » pouillé cet arbre superbe de toutes ses
 » feuilles, & après l'avoir ébranlé jusques
 » dans ses racines , l'a arraché en un mo-
 » ment de la terre ? Où sont ces faux amis,

» ces vils adulateurs, ces parasites si em-
 » pressés à faire leur cour, & à témoigner
 » par leurs actions & leurs paroles un ser-
 » vile dévouement ? Tout cela a disparu
 » & s'est évanoui comme un songe, comme
 » une fleur, comme une ombre. Nous ne
 » pouvons donc trop répéter cette Sen-
 » tence du Saint-Esprit : *Vanité des vani-*
 » *tés, & tout n'est que vanité.* Elle devrait
 » être écrite en caractères éclatants dans
 » toutes les places publiques, aux portes
 » des maisons, dans toutes nos chambres ;
 » mais elle devrait encore bien plus être
 » gravée dans nos cœurs, & faire le con-
 » tinuel sujet de nos entretiens.

» N'avois-je pas raison, dit S. Chrysof-
 » tome, en s'adressant à Eutrope, de vous
 » représenter l'inconstance & la fragilité
 » de vos richesses ? Vous connoissez main-
 » tenant par votre expérience, que comme
 » des esclaves fugitifs, elles vous ont
 » abandonné, & qu'elles sont même en
 » quelque sorte devenues perfides & ho-
 » micides à votre égard, puisqu'elles sont
 » la principale cause de votre désastre. Je
 » vous répétois souvent que vous deviez
 » faire plus de cas de mes reproches,
 » quelque amers qu'ils vous parussent,
 » que de ces fades louanges dont vos
 » flatteurs ne cessoient de vous accabler,
 » parce que *les blessures que fait celui qui aime,* *Prov. 27. 6.*
 » *valent mieux que les baisers trompeurs de ce-*
 » *lui qui hait.* Avois-je tort de vous parler
 » ainsi ? Que sont devenus tous ces cour-

„ tisans ? Ils se sont retirés ; ils ont renoncé
 „ à votre amitié ; ils ne songent qu'à leur
 „ sûreté , à leurs intérêts , aux dépens
 „ même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de
 „ nous. Nous avons souffert vos empor-
 „ tements dans votre élévation ; & dans
 „ votre chute nous vous soutenons de tout
 „ notre pouvoir. L'Eglise, à qui vous avez
 „ fait la guerre, ouvre son sein pour vous
 „ recevoir , & les théâtres , objet éternel
 „ de vos complaisances , qui nous ont si
 „ souvent attiré votre indignation , vous
 „ ont abandonné & trahi.

„ Je ne parle pas ainsi pour insulter au
 „ malheur de celui qui est tombé, ni pour
 „ rouvrir & aigrir des plaies encore toutes
 „ sanglantes , mais pour soutenir ceux qui
 „ sont debout , & leur faire éviter de pa-
 „ reils maux. Et le moyen de les éviter ,
 „ c'est de se bien convaincre de la fragilité
 „ & de la vanité des grandeurs humaines ;
 „ de les appeller une fleur, une herbe, une
 „ fumée , un songe ; ce n'est pas encore
 „ en dire assez, puisqu'elles sont au dessous
 „ même du néant. Nous en avons une
 „ preuve bien sensible devant les yeux. Qui
 „ jamais est parvenu à une plus haute élé-
 „ vation ? N'avoit-il pas des biens immen-
 „ ses ? Lui manquoit-il quelque dignité ?
 „ N'étoit-il pas craint & redouté de tout
 „ l'Empire ? Et maintenant plus abandonné
 „ & plus tremblant que les derniers des
 „ malheureux , que les plus vils esclaves,
 „ que les prisonniers enfermés dans de

„ noirs cachots , n'ayant devant les yeux
 „ que les épées préparées contre lui , que
 „ les tourments & les bourreaux , privé
 „ de la lumiere du jour au milieu du jour
 „ même , il attend à chaque moment la
 „ mort , & ne la perd point de vue.

„ Vous futes témoins hier , quand on
 „ vint du Palais pour le tirer d'ici par force ,
 „ comment il courut aux vases sacrés ,
 „ tremblant de tout le corps , le visage
 „ pâle & défait , faisant à peine entendre
 „ une foible voix entrecoupée de sanglots ,
 „ & plus mort que vif. Je le répète encore ,
 „ ce n'est point pour insulter à sa chute ,
 „ que je dis tout ceci , mais pour vous
 „ attendrir sur ses maux , & pour vous
 „ inspirer des sentiments de clémence &
 „ de compassion à son égard.

„ Mais , disent quelques personnes du-
 „ res & impitoyables , qui même nous sa-
 „ vent mauvais gré de lui avoir ouvert
 „ l'afyle de l'Eglise , n'est-ce pas cet
 „ homme-là qui en a été le plus cruel en-
 „ nemi , & qui a fermé cet afyle sacré par
 „ diverses Loix ? Cela est vrai , répond
 „ S. Chryfostome ; & ce doit être pour
 „ nous un motif bien pressant de glorifier
 „ Dieu , de ce qu'il oblige un ennemi si
 „ formidable de venir rendre lui-même
 „ hommage & à la puissance de l'Eglise ,
 „ & à sa clémence. A sa puissance , puis-
 „ que c'est la guerre qu'il lui a faite , qui
 „ lui a attiré sa disgrâce ; à sa clémence ,
 „ puisque malgré tous les maux qu'elle

„ en a reçus, oubliant tout le passé, elle
 „ lui ouvre son sein, elle le cache
 „ sous ses ailes, elle le couvre de
 „ sa protection comme d'un bouclier,
 „ & le reçoit dans l'asyle sacré des Autels,
 „ que lui-même avoit plusieurs fois en-
 „ trepris d'abolir. Il n'y a point de victoire,
 „ point de trophées, qui pussent faire
 „ tant d'honneur à l'Eglise. Une telle gé-
 „ nérosité, dont elle seule est capable,
 „ couvre de honte & les Juifs & les Infide-
 „ deles. Accorder hautement sa protec-
 „ tion à un ennemi déclaré, tombé dans
 „ la disgrâce, abandonné de tous, de-
 „ venu l'objet du mépris & de la haine pu-
 „ blique; montrer à son égard une ten-
 „ dresse plus que maternelle; s'opposer en
 „ même temps & à la colere du Prince, &
 „ à l'aveugle fureur du peuple: voilà ce
 „ qui fait la gloire de notre sainte Religion.
 „ Vous dites avec indignation, qu'il a
 „ fermé cet asyle par diverses Loix. O
 „ homme, qui que vous soyez, vous est-
 „ il donc permis de vous souvenir des in-
 „ jures qu'on vous a faites? Ne sommes-
 „ nous pas les serviteurs d'un Dieu cruci-
 „ fié, qui dit en expirant: *Mon Pere, par-*
 „ *donnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Et
 „ cet homme, prosterné au pied des Au-
 „ tels, & exposé en spectacle à tout l'uni-
 „ vers, ne vient-il pas lui-même abroger
 „ ses Loix, & en reconnoître l'injustice?
 „ Quel honneur pour cet Autel, & com-
 „ bien est-il devenu terrible & respecta-

Luc. 23. 34.

ble, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion
 enchainé? C'est ainsi que ce qui rehausse
 l'éclat & l'image d'un Prince, n'est pas
 qu'il soit assis sur un trône, revêtu de
 pourpre, & ceint du diadème, mais
 qu'il foule aux pieds les Barbares
 vaincus & captifs.

Je vois dans notre Temple une assem-
 blée aussi nombreuse qu'à la grande Fête
 de Pâque. Quelle leçon pour tous que le
 spectacle qui vous occupe maintenant,
 & combien le silence même de cet
 homme, réduit en l'état où vous le
 voyez, est-il plus éloquent que tous nos
 discours. Le riche, en entrant ici, n'a
 qu'à ouvrir les yeux pour connoître la
 vérité de cette parole : *Toute chair n'est que* *Isai. 40. 6.*
de l'herbe, & toute sa gloire est comme la fleur
des champs. L'herbe s'est séchée & la fleur est
tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son
souffle. Et le pauvre apprend ici à juger
 de son état tout autrement qu'il ne fait,
 & loin de se plaindre, à savoir même
 bon gré à sa pauvreté, qui lui tient
 lieu d'asyle, de port, de citadelle, en
 le mettant en repos & en sûreté, & le
 délivrant des craintes & des alarmes,
 dont il voit que les richesses sont la
 cause & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chrysostome, en ten-
 ant tout ce discours, n'étoit pas seule-
 ment d'instruire son peuple, mais de l'at-
 tendrir par le récit des maux dont il lui
 faisoit une peinture si vive. Aussi eut-il la

consolation, comme je l'ai dit, de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardoit avec raison comme l'auteur de tous les maux publics & particuliers. Quand il s'en aperçut, il continua ainsi : « Ai-je calmé vos esprits ? Ai-je » chassé la colere ? Ai-je éteint l'inhuma- » nité ? Ai-je excité la compassion ? Oui » sans doute ; & l'état où je vous vois, & » ces larmes qui coulent de vos yeux en » sont de bons garants. Puisque vos » cœurs sont attendris, & qu'une ar- » dente charité en a fondu la glace, & » amolli la dureté, allons donc tous en- » semble nous jeter aux pieds de l'Empe- » reur, ou plutôt prions le Dieu de misé- » ricorde de l'adoucir, en sorte qu'il » nous accorde la grace entière. »

Ce discours eut son effet, & S. Chrysofome sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après, ayant eu l'imprudence de sortir de l'Eglise, pour se sauver, il fut pris, & banni en Cypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine, & il y fut décapité.

E X T R A I T

Tiré du premier Livre du Sacerdote.

S. Chrysofome avoit un ami intime, nommé Basile, qui lui avoit persuadé de quitter la maison de sa mere, pour mener avec lui une vie solitaire & retirée. Dès que cette mere désolée eut appris cette

nouvelle , elle me prit par la main , dit S. Chrysoſtome , me mena dans ſa chambre , & m'ayant fait aſſeoir auprès d'elle ſur le même lit où elle m'avoit mis au monde , elle commença à pleurer , & à me parler en des termes , qui me donnerent encore plus de pitié que ſes larmes.

“ Mon fils , me dit-elle , Dieu n'a pas
,, voulu que je jouiſſe long-temps de la
,, vertu de votre pere. Sa mort , qui ſuivit
,, de près les douleurs que j'avois endu-
,, rées pour vous mettre au monde , vous
,, rendit orphelin , & me laiſſa veuve ,
,, plutôt qu'il n'eût été utile à l'un & à
,, l'autre. J'ai ſouffert toutes les peines &
,, toutes les incommodités du veuvage ,
,, lesquelles certes ne peuvent être com-
,, priſes par les perſonnes qui ne les ont
,, point éprouvées. Il n'y a point de diſ-
,, cours qui puiſſe repréſenter le trouble
,, & l'orage où ſe voit une jeune femme ,
,, qui ne vient que de ſortir de la maiſon
,, de ſon pere , qui ne fait point les affai-
,, res , & qui étant plongée dans l'afflic-
,, tion , doit prendre de nouveaux ſoins ,
,, dont la foibleſſe de ſon âge , & celle de
,, ſon ſexe , ſont peu capables. Il faut
,, qu'elle ſupplée à la négligence de ſes
,, ſerviteurs , & ſe garde de leur malice ;
,, qu'elle ſe défende des mauvais deſſeins
,, de ſes proches ; qu'elle ſouffre conſ-
,, tamment les injures des partiſans , &
,, l'inſolence & la barbarie qu'ils exercent
,, dans la levée des impôts.

„ Quand un pere , en mourant , laisse
 „ des enfans, si c'est une fille , je fais que
 „ c'est beaucoup de peine & de soin pour
 „ une veuve : ce soin néanmoins est sup-
 „ portable , en ce qu'il n'est pas mêlé de
 „ crainte , ni de dépense. Mais si c'est un
 „ fils, l'éducation en est bien plus difficile,
 „ & c'est un sujet continuel d'appréhen-
 „ sion & de soins , sans parler de ce qu'il
 „ coûte pour le faire bien instruire. Tous
 „ ces maux pourtant ne m'ont point por-
 „ tée à me remarier. Je suis demeurée
 „ ferme parmi ces orages & ces tempêtes,
 „ & me confiant sur-tout en la grace de
 „ Dieu, je me suis résolue de souffrir tous ces
 „ troubles que le veuvage apporte avec soi.

„ Mais ma seule consolation dans ces
 „ miseres, a été de vous voir sans cesse, &
 „ de contempler dans votre visage l'image
 „ vivante & le portrait fidele de mon
 „ mari mort. Consolation , qui a com-
 „ mencé dès votre enfance , lorsque vous
 „ ne saviez pas encore parler , qui est le
 „ temps où les peres & les meres reçoivent
 „ plus de plaisir de leurs enfans.

„ Je ne vous ai point aussi donné sujet
 „ de me dire , qu'à la vérité j'ai soutenu
 „ avec courage les maux de ma condition
 „ présente , mais aussi que j'ai diminué le
 „ bien de votre pere pour me tirer de ces
 „ incommodités ; qui est un malheur que
 „ je fais arriver souvent aux pupilles. Car
 „ je vous ai conservé tout ce qu'il vous a
 „ laissé , quoique je n'aie rien épargné de

„ tout ce qui vous a été nécessaire pour
„ votre éducation. J'ai pris ces dépenses
„ sur mon bien, & sur ce que j'ai eu de
„ mon pere en mariage. Ce que je ne
„ vous dit point, mon fils, dans la vue
„ de vous reprocher les obligations
„ que vous m'avez. Pour tout cela, je
„ ne vous demande qu'une grace : Ne
„ me rendez pas veuve une seconde fois.
„ Ne rouvrez pas une plaie qui commen-
„ çoit à se fermer. Attendez au moins le
„ jour de ma mort ; peut-être n'est-il pas
„ éloigné. Ceux qui sont jeunes, peuvent
„ espérer de vieillir ; mais, à mon âge,
„ je n'ai plus que la mort à attendre.
„ Quand vous m'aurez ensevelie dans le
„ tombeau de votre pere, & que vous
„ aurez réuni mes os à ses cendres, entre-
„ prenez alors d'aussi longs voyages, &
„ navigez sur-telle mer que vous vou-
„ drez, personne ne vous en empêchera.
„ Mais pendant que je respire encore,
„ supportez ma présence, & ne vous en-
„ nuyez point de vivre avec moi. N'atti-
„ rez pas sur vous l'indignation de Dieu,
„ en causant une douleur si sensible à une
„ mere qui ne l'a point méritée. Si je
„ songe à vous engager dans les soins du
„ monde, & que je veuille vous obliger
„ de prendre la conduite de mes affaires
„ qui sont les vôtres, n'ayez plus d'égard,
„ j'y consens, ni aux loix de la nature, ni
„ aux peines que j'ai essuyées pour vous
„ élever, ni au respect que vous devez à

„ une mere, ni à aucun autre motif pa-
 „ reil : fuyez-moi comme l'ennemie de
 „ votre repos, & comme une personne
 „ qui vous tend des pièges dangereux.
 „ Mais si je fais tout ce qui dépend de
 „ moi, afin que vous puissiez vivre dans
 „ une parfaite tranquillité, que cette
 „ considération pour le moins vous re-
 „ tienne, si toutes les autres sont inutiles.
 „ Quelque grand nombre d'amis que
 „ vous ayiez, nul ne vous laissera vivre
 „ avec autant de liberté que je fais. Aussi
 „ n'y en a-t-il point qui ait la même pas-
 „ sion que moi pour votre avancement &
 „ pour votre bien. „

S. Chrysostome ne put résister à un dis-
 cours si touchant, & quelque sollicita-
 tion que Basile son ami continuât tou-
 jours à lui faire, il ne put se résoudre à
 quitter une mere si pleine de tendresse
 pour lui, & si digne d'être aimée.

L'antiquité païenne peut-elle nous
 fournir un discours plus beau, plus vif,
 plus tendre, plus éloquent que celui-ci,
 mais de cette éloquence simple & natu-
 relle, qui passe infiniment tout ce que
 l'art le plus étudié pourroit avoir de plus
 brillant ? Y a-t-il dans tout ce discours
 aucune pensée recherchée, aucun tour
 extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas
 que tout y coule de source, & que c'est la
 nature même qui l'a dicté ? Mais, ce que
 j'admire le plus, c'est la retenue inconce-
 vable d'une mere affligée à l'excès, & pé-

nétrée de douleur, à qui, dans un état si violent, il n'échappe pas un seul mot ni d'emportement, ni même de plaintes contre l'auteur de ses peines & de ses alarmes, soit par respect pour la vertu de Basile, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne songeoit qu'à gagner & à attendre.

ARTICLE SECOND.

Du fond de Science nécessaire à l'Orateur Chrétien.

CE que j'ai dit jusqu'ici ne regarde encore que le style & la maniere de parler, dont l'Orateur Chrétien doit se servir, ce que S. Augustin appelle, *eloquenter dicere*. Il me reste à traiter de ce qui fait la science indispensablement nécessaire à un Prédicateur, ce que le même Saint appelle, *sapienter dicere*.

Sans ce fond de science, a un Prédicateur, quelque éloquent qu'il parût, ne seroit qu'un Déclamateur, d'autant plus dangereux pour ses Auditeurs, qu'il leur seroit plus agréable, & qu'en les éblouissant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain son de paroles pour la vérité, qui seule est la nourriture solide de l'esprit. On sait, dit S. Augustin, combien les Païens même, qui n'étoient

a Qui affluit insipienti eloquentia, tantò magis cavendus est, tantò magis ab eo in iis quæ audire inutile est, delectatur Auditor,

& eum, quoniam disertè dicere audit, etiam verè dicere existimat. S. Aug. lib. 4. de doctr. christ. cap. 5.

point éclairés de lumières de la sagesse divine, mais guidés par la seule raison & par le bon sens, ont témoigné de mépris pour cette fausse éloquence; que devons-nous donc en penser, nous qui sommes les enfants & les ministres de cette même sagesse ?

Il n'est que trop ordinaire à plusieurs de ceux qui se préparent à la prédication, d'être plus occupés du soin d'embellir leurs discours, que de celui de les remplir de vérités solides. Cependant c'est un principe de Rhétorique, établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moyen de bien parler est de bien penser; & pour bien penser, il faut être instruit, posséder bien son sujet, avoir l'esprit orné de beaucoup de connoissances.

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.

C'étoit dans la Philosophie, & sur-tout dans celle de Platon, que les Anciens croyoient qu'on pouvoit puiser ce fond de connoissances, seules capables de former un bon Orateur :

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

De-là vient que Cicéron en recommande l'étude avec tant de soin; *a* & il avoue, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, que s'il a acquis quelque éloquence, il en est moins redevable à la Rhétorique qu'à la Philosophie.

a Fateor me Oratorem, si modò sim, aut etiam quicumque sim, non ex Rhetorum officinis, sed ex Academicæ spatii exituisse. *Orat.* n. 12.

Les Orateurs Chrétiens ont des sources infiniment plus pures & plus abondantes, où ils doivent puiser ce fond de science. Ces sources sont l'Écriture & les Pères. Quelles richesses n'y trouve-t-on point ! Et combien seroit-on condamnable de négliger un si précieux trésor ? Quiconque sera bien versé dans cette lecture, ne sera pas après cela beaucoup embarrassé de l'élocution. Les pensées solides, & les grandes vérités dont il sera plein, entraîneront après elle des expressions qui y répondent, & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel Orateur.

Verbaque provisam rem non invita sequentur.

§. I.

De l'Étude de l'Écriture Sainte.

C'EST la lecture des Livres saints, qui doit faire l'étude capitale d'un Prédicateur ; & S. Augustin avance, comme un principe incontestable, que l'Orateur Chrétien est plus ou moins en état de parler solidement, selon qu'il est plus ou moins versé dans les saintes Écritures :

Sapienter dicit homo tantò magis vel minùs, quantò in Scripturis sanctis magis minùsve profecit.

De doctr. christ. l. 4. c. 5.

Toute la Religion, toute la science de l'homme pour la vie présente, aussi bien que pour l'autre, consiste à connoître le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ qu'il a envoyé : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum.* Que peut-il manquer à un homme

Joan. 17. 3.

- qui a cette double connoissance ? Et dans quelle autre source peut-elle être puisée que dans les saintes Ecritures ? *Rom. 11. 34. & 35.* *Qui a connu les desseins de Dieu , ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui a pénétré la profondeur des trésors de sa sagesse & de sa science ? Qui peut*
- Coloss. 2. 2.* *se vanter d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence ferme & assurée pour connoître le mystere de Dieu le Pere de Jesus-Christ ? Il n'y a*
- Coloss. 1. 27.* *que ceux à qui Dieu a bien voulu faire connoître quelles sont les richesses de la gloire de ce double mystere , c'est-à-dire , les Evangélistes &*
- 1. Cor. 2. 12. & 16.* *les Apôtres, qui puissent dire : Nous avons reçu l'esprit de Dieu ; nous connoissons les sentiments & les pensées de J. C. On fait que ce don a été accordé à Saint Paul dans un*
- 1. Cor. 2. 2.* *degré éminent. Il fait profession de ne savoir autre chose que Jesus-Christ, & Jesus-Christ crucifié...*
- Philip. 3. 8.* *Tout le reste lui semble une perte au prix de cette haute & sublime connoissance. Il déclare en plus d'un endroit que sa vocation est d'annoncer & de découvrir à tous les hommes les*
- Coloss. 4. 3. & 4.* *richesses incompréhensibles du mystere de Jesus-*
- Ephes. 3. 4. 8. & 9.* *Christ , dont il a reçu une intelligence particulière , & de les éclairer , en leur découvrant combien est admirable l'économie de ce mystere caché avant tous les siecles en Dieu.*

Qu'est-ce qu'un Prédicateur de l'Evangile , à proprement parler , sinon un Député & un Ambassadeur que Dieu envoie vers les hommes , pour leur parler de sa part , pour leur expliquer ses intentions , pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux , & de la

paix qu'il veut bien leur accorder, selon cette majestueuse parole de S. Paul: *Pro Christo legatione fungimur?* Or de qui un Ambassadeur doit-il tirer les instructions, de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, sinon du Maître qui l'envoie? C'est pour cela que S. Paul exhortoit les Ephésiens à offrir pour lui de continuelles prières, afin que le Dieu, dont il exerçoit la légation & l'ambassade, lui ouvrît la bouche, & lui donnât des paroles pour annoncer librement le mystere de l'Évangile. Ephes. 6. 19.
20.

Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare, que c'est Dieu lui-même qui a mis dans sa bouche, & dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation: *Posuit in nobis verbum reconciliationis.* 2. Cor. 5. 19.

Quand les Prédicateurs peuvent-ils dire véritablement aux peuples qui les écoutent: *Nous faisons la charge d'Ambassadeurs pour Jesus-Christ: & c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche: nous vous parlons devant Dieu en Jesus-Christ,* ou plutôt, *c'est Jesus-Christ qui parle en nous;* sinon lorsque les vérités qu'ils annoncent, & les preuves dont ils les appuient, sont tirées de l'Écriture sainte, & ont pour garant la parole de Dieu même? Elle est d'ailleurs d'une fécondité infinie, soit qu'on veuille enseigner le dogme, ou expliquer les mysteres; soit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les

2. Cor. 5. 20.
Ib. 12. 19.
Ib. 13. 3.

2. Timot. 3. 16. *vices. Toute écriture qui est inspirée de Dieu, est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la piété & à la justice.*

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux Fideles ont toute une autre force, & font toute une autre impression, quand elles sont ainsi revêtues de l'autorité divine, parce que naturellement tout homme, avec l'idée de la divinité, porte dans son cœur un fond de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les esprits, lorsqu'elles sont attachées à quelques passages de l'Écriture sainte, dont on a soin d'approfondir les sens, & de faire sentir l'énergie. L'Auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le trouve chez lui, & en le lisant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation, souvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, passe rapidement, ne laisse aucune trace, & se confond avec le reste du discours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'instructions qui ne sont fondées que sur des raisonnements humains.

« On suivroit, dit M. de Fénelon dans ses dialogues sur l'éloquence, où il établit d'excellentes regles sur la maniere de prêcher. « On suivroit vingt ans bien des » Prédicateurs, sans apprendre la Religion, comme on la doit savoir... J'ai

„ souvent remarqué, ajoute-il dans un
 „ autre endroit, qu'il n'y a ni art ni science
 „ dans le monde, que les Maîtres n'en-
 „ seignent de suite par principes & avec
 „ méthode. Il n'y a que la Religion qu'on
 „ n'enseigne point de cette maniere aux
 „ Fideles. On leur donne dans l'enfance
 „ un petit Catéchisme sec, & qu'ils ap-
 „ prennent par cœur, sans en compren-
 „ dre le sens; après quoi ils n'ont plus
 „ pour instruction que des Sermons va-
 „ gues & détachés. Je voudrois qu'on
 „ enseignât aux Chrétiens les premiers
 „ éléments de leur Religion, & qu'on les
 „ menât avec ordre jusqu'aux plus hauts
 „ mysteres? C'est ce que l'on faisoit au-
 „ trefois. On commençoit par les Caté-
 „ cheses, après quoi les Pasteurs ensei-
 „ gnoient de suite l'Évangile par des Ho-
 „ mélies. Cela faisoit des Chrétiens très-
 „ instruits de toute la parole de Dieu. „

C'est ainsi que les Pasteurs instruisoient
 anciennement leurs peuples; & la prin-
 cipale préparation qu'ils croyoient de-
 voir apporter à cet important ministère,
 qui leur paroissoit très-redoutable, étoit
 l'étude de l'Écriture sainte. Je me conten-
 terai de citer ici le témoignage & l'exem-
 ple de S. Augustin. Valere, son Evêque,
 l'avoit ordonné Prêtre malgré lui, dans
 le dessein principalement de lui faire
 exercer le ministère de la prédication. En
 effet, il l'en chargea peu de temps après.
 Qui pourroit exprimer les craintes, les

inquiétudes, les alarmes de S. Augustin à la vue de cette fonction, que plusieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faisoit trembler ce grand homme? Que lui manquoit-il néanmoins, ou du côté des talents naturels, ou par rapport au fond de science nécessaire à un Prédicateur? Et c'est ce que lui représentait son Evêque. Lui-même avoue qu'il savoit assez toutes les choses qui regardent la Religion; mais il croyoit n'avoir pas encore appris comment il falloit distribuer ces vérités aux autres, pour contribuer à leur salut; & c'est pour ce a qu'il demandoit avec tant d'instance qu'au moins on lui accordât quelque espace de temps pour s'y préparer par l'étude de l'Écriture sainte, par la priere & par les larmes. " Que si, disoit-il dans la belle Requête qu'il présenta à son Evêque, » après que j'ai connu par expérience ce » qui est nécessaire à un homme chargé » de la dispensation des Sacrements & » de la parole de Dieu, vous ne voulez » pas me donner le temps d'acquérir ce » que je vois qui me manque, vous voulez donc que je périsse? Valere, mon » cher pere, où est votre charité? ... Car » qu'aurai-je à répondre au Seigneur, » quand il me jugera? Lui dirai-je qu'étant » déjà embarqué dans les emplois ecclésiastiques, il ne m'a plus été possible » de m'instruire de ce qui m'étoit nécessaire pour m'en bien acquitter? »

*Epist. 1.
ad Valer.*

Ce que S. Augustin a pensé sur ce sujet, tous les Peres qui ont été chargés du ministère de la prédication, l'ont pensé & l'ont pratiqué comme lui : S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostome, & ils ont marqué cette route à leurs successeurs. Cette étude est donc nécessaire à tous, & peut suffire à beaucoup. Il y a une infinité d'Ecclésiastiques, peu habiles d'ailleurs, destinés cependant à instruire les enfants & les personnes du peuple ou de la campagne, que la seule lecture des Livres saints, & sur-tout du nouveau Testament, mettra en état de s'acquitter avec succès de leur emploi, & en qui cette lecture, faite avec quelque soin, suppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la science & de la facilité à parler. *a* S. Augustin veut que plus ils se sentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richesses de l'Ecriture, qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuyant leurs paroles de son témoignage, & qu'ils trouvent dans sa grandeur & dans sa force le moyen de croître en quelque sorte & de se fortifier avec elle.

a Quanto se pauperiorem cernit in suis, tanto eum oportet in illis esse ditio- rem: ut quod dixerit suis verbis, probet ex illis: & qui pro-

ptiis verbis minor erat, magnorum testimonio quodammodo crescat. *De doctr. christ. l. 4. c. 5.*

De l'Etude des Peres.

MAIS, pour remplir plus dignement un ministère si sublime & si important, il faut ajouter à l'étude & à l'écriture sainte celle des Docteurs de l'Eglise, qui en sont les véritables interpretes, & que Jesus-Christ, l'unique Maître des hommes, a daigné s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant particulièrement de ses lumieres.

L'éloquence de la Chaire a au dessus de celle du Barreau un avantage & un secours qu'on n'estime pas assez, & dont il me semble qu'on ne fait point assez d'usage. Dans la dernière l'Orateur tire presque tout ce qu'il a à dire de son propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques pensées, de quelques tours, que lui fourniront les Anciens; mais il ne lui est pas permis de les copier; & quand il le pourroit, son sujet, pour l'ordinaire, ne le comporteroit pas. Il n'en est pas ainsi d'un Prédicateur. Quelque matiere qu'il ait à traiter, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Peres grecs & des Peres latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matiere, non seulement les principes & leurs conséquences, les vérités & leurs preuves, les regles & leur application, mais encore très souvent les pensées & les tours; en sorte qu'un

Orateur assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain sens son propre bien par l'usage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puisse lui faire un crime de se parer ainsi de ces précieuses dépouilles, on devroit au contraire lui savoir mauvais gré, s'il osoit préférer ses propres pensées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilège particulier d'instruire après leur mort tous les pays & tous les siècles.

On ne prétend pas, quand on parle ainsi, borner le travail des Prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Peres, & à les débiter de la sorte à leurs Auditeurs. Quand pourtant cela seroit ainsi, les peuples n'en seroient pas moins bien instruits, & ils ne seroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour Maîtres & pour Pasteurs S. Ambroise, S. Augustin, S. Chrysostome. J'ai entendu un Curé de Paris, qui étoit fort goûté & fort suivi, dont les Prônes n'étoient presque composés que de morceaux de M. le Tourneux & de M. Nicole. En effet, qu'importe au peuple d'où soit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il soit excellent & propre à l'instruire? Mais rien n'empêche un Prédicateur de prêter, ou plutôt de joindre son éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fond des preuves & du raisonnement, & le tournant à sa manière, sans s'en rendre es-

clave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les justes soient affligés dans cette vie, S. Chrysostome, dans sa première Homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raisons différentes, toutes appuyées de passages de l'Écriture sainte, & en ajoute encore en plus grand nombre dans d'autres discours. S. Augustin dit aussi des choses merveilleuses sur cette matière, dont il parloit souvent, parce que de tout temps cette instruction & cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un Prédicateur, qui d'ailleurs a de l'esprit & du talent pour la parole, se trouvant au milieu de ces richesses immenses, dont il lui est permis de prendre tout ce qu'il lui plaira, peut-il manquer de parler d'une manière grande, noble, majestueuse, & en même temps instructive & solide? Quand on est un peu versé dans la lecture des Peres, on sent bien si un discours est puisé dans ces sources, si les preuves & les principes en sont tirés; & quelque éloquent, quelque solide même qu'il soit d'ailleurs, il lui manque quelque chose d'essentiel, si cette partie lui manque.

Je le répète encore, cet avantage est d'un prix inestimable, & ne demande pas un travail ni un temps infini. Quelques années de retraite suffiroient pour cette étude, quelque vaste qu'elle paroisse: & si un homme possédoit bien seulement les Homélies de S. Jean Chrysostome & les

Sermons de S. Augustin sur l'ancien & le nouveau Testament, avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere, il y trouveroit tout ce qui est nécessaire pour former un excellent Prédicateur. Ces deux grands Maîtres suffiroient seuls pour lui apprendre comment il faut instruire les peuples, en leur enseignant à fond & par principes la Religion, en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale; mais sur-tout en leur faisant bien connoître Jesus-Christ, sa doctrine, ses actions, ses souffrances, ses mysteres; & attachant toutes ces instructions sur le texte même de l'Écriture, dont l'explication est à la portée & au goût des ignorants comme des savants, & fixe les vérités dans l'esprit d'une maniere & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de S. Augustin, la nécessité où ils seront un jour, si Dieu les appelle au ministère ecclésiastique, de faire des études solides, d'apprendre la Religion dans les sources, de se rendre familiere l'Écriture, & de prendre pour maîtres & pour guides les saints Peres, avant que d'entreprendre d'instruire les autres.



CHAPITRE TROISIEME.
DE L'ÉLOQUENCE

DE

L'ÉCRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propose ici de faire quelques réflexions sur l'éloquence des Livres sacrés, je suis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des Auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flatte l'oreille & l'esprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'est proposé, en parlant aux hommes dans ses Écritures, n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil & leur curiosité, ni d'en faire des Orateurs & des savants, mais de les rendre meilleurs. Son dessein, dans ces Livres sacrés, n'est pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres, mais de nous purifier, de nous convertir, & de nous rappeler du dehors, où nos sens nous conduisent, à notre cœur, où la grace nous éclaire & nous instruit.

Il est vrai que la Sagesse divine mène à sa suite tous les biens, & qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle.

Et comment ne seroit-elle pas éloquente, elle a qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquents les langues des petits enfants ? *b* Qui a fait la bouche de l'homme, dit-il ailleurs, en répondant à Moïse, qui croyoit manquer du talent de la parole : Qui a formé le muet & le sourd ; celui qui voit & celui qui est aveugle ? N'est-ce pas moi ?

Mais cette divine Sagesse, pour se rendre plus accessible & plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, & balbutier, pour ainsi dire, avec les enfants. De-là vient que le caractère dominant des Ecritures, & qui s'y fait sentir presque par-tout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans les Ecritures du nouveau Testament, & S. Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à sa connoissance par l'usage de leur raison, & par la considération de la sagesse de ses ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette première manière d'enseigner, tout étoit grand & magnifique, tout répondoit & à la majesté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit instruit. Le péché a renversé cet ordre, & a fait prendre une voie toute opposée. Dieu voyant que *1. Cor. 1. 28.*

a Sapientia aperuit os mutorum, & linguas infantium fecit disertas. *Sap. 10. 21.*

b Obsecro, Domine : non sum eloquens ab heri & nu-

dius tertius.... Quis fecit os hominis ? Aut quis fabricatus est mutum & surdum, videntem & cæcum ? Nonne ego ? *Exod. 4. 10. & 11.*

le monde avec la sagesse humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la sagesse divine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui. Or une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole & de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la science, & de l'esprit des Philosophes, & rendre méprisables le faste & l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les Livres saints, seuls destinés à convertir les hommes, d'un style tout différent de celui des Auteurs Païens. Au lieu que ceux-ci ne paroissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornements, les Auteurs sacrés ne songent jamais à faire paroître de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jesus-Christ l'honneur de la conversion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractère des Ecritures, on y trouve des endroits si beaux & si éclatants, il est très-remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fond même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes & si élevées, qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du style.

D'ailleurs, il en est de la manière dont la Sagesse divine a parlé aux hommes par

les Ecritures , comme de celle dont elle a conversé avec eux par l'Incarnation , & dont elle a opéré leur salut. Elle est voilée , à la vérité , & obscurcie par les dehors rebutants de l'enfance , du silence , de la pauvreté , des contradictions , des humiliations , des souffrances ; mais au travers de tous ces voiles , elle laissoit toujours échapper des traits & des rayons de majesté & de puissance , qui annonçoient clairement sa divinité. Ce double caractere de simplicité & de grandeur éclate aussi par-tout dans les Livres sacrés : & quand on examine avec attention , & ce que cette Sagesse a souffert pour notre salut , & ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction , on reconnoît également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel , par qui tout a été fait , *In principio erat Verbum* , voilà la source de sa grandeur ; mais qui s'est fait chair pour nous , & *Verbum caro factum est* , voilà la cause de ses foiblesses.

Il étoit nécessaire de prendre ces précautions , & d'établir ces principes , avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car sans cela , en faisant trop valoir ces sortes de beautés , on exposeroit les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Ecriture , où elle est plus accessible aux petits , quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres , & qu'elle y cache souvent de plus grandes profondeurs ; où on les

exposeroit à un autre danger non moins à craindre, qui est de négliger les choses même que nous dit la Sagesse, & de n'être attent fs qu'à la maniere dont elle les dit; & ainsi d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne, que les traits d'éloquence qui lui échappent. Or c'est lui faire injure que d'admirer sa suite & son cortège, & de ne la pas regarder; ou d'être plus touché des présents qu'elle fait souvent à ses ennemis, que des graces qu'elle réserve pour ses enfants & ses disciples.

Je parcourrai différentes matieres, mais sans y garder un ordre bien exact. J'ai déjà averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici sur l'Écriture sainte, ne sont pas de moi, & la beauté du style le fera assez remarquer.

§. I. SIMPLICITÉ

Des Ecritures mystérieuses.

Luc. 23. 33. IBI crucifixerunt eum. « Là ils crucifierent »
 » Jesus-Christ. »

Plus on fait attention au caractère inimitable des Évangélistes, plus on y reconnoit la conduite d'un autre esprit que celui de l'homme. Ils se contentent de dire, en un mot, que leur Maître fut crucifié, sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnoissance. Qui parleroit ainsi d'un ami qui auroit donné sa vie pour lui? Quel fils rapporteroit d'une maniere si courte & si simple comment son pere l'auroit exempté du dernier sup-

plice, en le souffrant à sa place? Mais c'est en cela que le doigt de Dieu est évident; & moins l'homme paroît dans une conduite si peu humaine, plus l'opération de Dieu est manifeste.

* Les Prophetes décrivent les souffrances de Jesus-Christ d'une maniere vive, touchante, pathétique. Ils sont pleins de sentiments & de réflexions. Mais les Evangélistes les racontent d'une maniere simple, sans mouvements, sans réflexions, sans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoissance, sans paroître avoir aucun dessein de changer leurs Lecteurs en Disciples de Jesus-Christ. Il n'étoit pas naturel que des hommes, éloignés de tant de siècles de celui du Messie, fussent si touchés de ses souffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de sa croix, & si zélés pour sa gloire, parlaient d'une maniere si modérée du crime inoui commis contre sa personne. Le zele des Evangélistes eût été suspect; celui des Prophetes ne pouvoit l'être. Mais si les Evangélistes & les Prophetes n'avoient été inspirés, les premiers eussent écrit d'une maniere plus animée, & les seconds d'une maniere plus indifférente. Les uns eussent marqué un dessein de persuader, & les autres une timidité & une hésitation dans leurs conjectures qui n'eût touché personne. Tous les Prophetes sont ardens, zélés, pleins de respect & de vénération pour les Mysteres qu'ils annon-

* *David.*
Psf. 21. & 68.
Isaie. ch.
30. & 53.
Jérem. ch.
11. &c.

cent : tous les Evangélistes sont tranquilles , & avec un zele égal à celui des Prophetes , ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoître la main qui a conduit les uns & les autres ? Et quelle preuve peut être plus sensible de la divinité des Ecritures , que de ne ressembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même temps , combien un tel exemple , & il y en a une infinité d'autres pareils , doit-il nous apprendre à respecter l'auguste simplicité des Livres saints , qui souvent cache les plus sublimes vérités & les plus profonds mysteres ?

Gen. ch. 22. C'est ainsi à peu près que l'Écriture rapporte qu'Isaac fut mis par Abraham sur le bois qui lui devoit servir de bûcher , & qu'il fut lié avant que d'être immolé , sans nous dire un seul mot ni des dispositions de ce fils , ni du discours que son pere lui tint ; sans nous préparer à un tel sacrifice par quelques réflexions , & sans nous dire avec quels sentimens le fils & le pere s'y étoient soumis. L'Historien Joseph met dans la bouche d'Abraham un discours assez long , qui est fort beau & fort touchant : Moïse lui fait garder le silence , & le garde lui-même. C'est que l'un écrivoit en homme , & par son propre esprit ; & que l'autre n'étoit que l'instrument & la plume de l'esprit de Dieu , qui lui dictoit toutes ses paroles.



§. II. SIMPLICITÉ ET GRANDEUR.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.

Gen. 1. 1.

Quel homme, ayant à parler de si grandes choses, eût commencé comme Moïse? Quelle majesté, & en même temps quelle simplicité! Ne sent-on pas que c'est Dieu lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au dessus de laquelle il est? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ses expressions à la grandeur de son sujet; & il n'auroit montré que sa foiblesse. La Sagesse éternelle, qui a s'est jouée en faisant le monde, en fait le récit sans s'émouvoir.

Les Prophetes, dont le but est de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

b Le Seigneur prend possession de son Empire; il s'est revêtu de gloire. Le Seigneur s'est revêtu de force, il s'est armé de son pouvoir.

Pf. 92. 5.

Le saint Roi, transporté en esprit à la première origine du monde, dépeint, en termes magnifiques, comment Dieu, qui jusques-là étoit demeuré inconnu, invisible, & caché dans le secret impénétrable de son Etre, s'est tout d'un coup manifesté par une foule de merveilles incompréhensibles.

Le Seigneur, dit-il, sort enfin de sa solitude. Il ne veut plus être seul heureux,

a Ludens in orbe terrarum. *Prov. 8. 31.*

corem indutus est. Indutus est Dominus fortitudinem,

b Dominus regnavit: de-

& præcinxit se.

seul juste, seul saint. Il veut régner par sa bonté & par ses largesses. Mais de quelle gloire ce Roi immortel est-il revêtu ! Quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux ! De quelle source partent tant de lumières & tant de beautés ? Où étoient cachés ces trésors & cette riche pompe, qui sortent du sein des ténèbres ? Quelle est la majesté même du Créateur, si celle qui l'environne imprime un tel respect ? Que doit-il être, puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?

Le même Prophète, dans un autre Pseaume, sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnoissance, s'exhorte lui-même à louer & à bénir une majesté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits

Pf. 103. 1. 2. l'accablent. a O mon ame, bénissez le Seigneur.

Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire ; vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau. Ne semble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des siècles s'est revêtu de magnificence & de gloire, & qu'en sortant du secret de son palais, il s'est fait voir tout brillant de lumière ? Mais tout cela n'est que sa parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre majesté, ô mon Dieu, est bien

a *Benedic anima mea Domino. Domine Deus meus, magnificatus es vehementer, Confessionem* (heb.

gloriam) & decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento.

au dessus de la lumiere qui l'environne. J'arrête mes regards sur vos habits, ne pouvant les fixer sur vous. Je puis discerner la riche broderie de votre pourpre ; mais je cesserois de vous voir, si j'osois élever mes yeux jusqu'à votre visage.

Il n'est pas inutile de comparer ainsi la simplicité de l'Historien, avec la sublime magnificence des Prophetes. Ils parlent du même objet, mais dans des vues toutes différentes. Il en est ainsi de toutes les circonstances de la création. J'en rapporterai seulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2. a Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, & l'autre moindre pour présider à la nuit : il fit aussi les étoiles.

Y a-t-il rien en même temps de plus grand & de plus simple ? Je ne parlerai que du soleil & des étoiles, & je commencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il avoit orné l'univers : *Et stellis*. Il dit en un mot, ce qui ne lui a coûté qu'une parole. Mais qui peut sonder la vaste étendue de cette parole ? Faisons-nous réflexion que ces étoiles sont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes, excepté les planètes, une source inépuisable de lumiere ?
b Mais quel est l'ordre qui a fixé leurs

a Fecit Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præesset diei : & lu-

minare minus, ut præesset nocti : & stellas. Gen. 1. 16.

b Stellæ dederunt lumen.

rangs ? Et à qui obéit si ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du Ciel, dont toutes les sentinelles sont si vigilantes ? Le firmament, parsemé de ce nombre infini d'étoiles, *a* est le premier Prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puissant : & pour rendre tous les hommes inexcusables, il ne faut que ce livre écrit en caracteres de lumiere.

Eccl. 43. 2. Pour le soleil, qui peut l'envifager fixement, & soutenir quelque temps l'éclat de ses rayons ? *b* C'est l'ouvrage admirable du Très-Haut. Il brûle la terre en son midi ; & qui peut supporter ses vives ardeurs ? Il conserve une fournaise de feu toujours agissante. Il brûle les montagnes d'une triple flamme ; il élance des rayons de feu, & la vivacité de sa lumiere éblouit les yeux. Le Seigneur qui l'a fait est grand, & il hâte sa course pour lui obéir. Est-ce donc là le même soleil dont la Genese parle d'une maniere si simple : *Fecit luminare majus, ut præffet diei* ? Que de beautés renfermées & comme voilées sous ce petit nombre de paroles ? Peut-on concevoir avec quelle pompe & quelle profusion le soleil commence sa course, de quelles couleurs il

in custodiis suis, & lætatae sunt. Vocatae sunt, & dixerunt: Adsumus, & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. Baruch. 3. 34. 31.

a Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Pf. 18. 1.*

b Sol... Vas admirabile, opus Excelli. In meridiano

exurit terram, in conspectu ardoris ejus quis poterit sustinere ? Fornacem custodiens in operibus ardoris: tripliciter sol exurens montes, radios igneos exsufflans, & resurgens radiis suis obcæcat oculos. Magnus Dominus, qui fecit illum, & in sermonibus ejus festinavit iter.

embellit la nature , & de quelle magnificence il est lui-même revêtu en s'élevant sur l'horison , comme l'époux que le ciel & la terre attendent , & dont il fait les délices ? *Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* Mais voyez comme il allie avec la majesté & les graces d'un époux , la course rapide d'un géant , qui songe moins à plaire , qu'à porter par-tout la nouvelle du Prince qui l'envoie , & qui est moins occupé de sa parure que de son devoir.

Exultavit ut gigas ad currendam viam. A summo caelo egressio ejus ; & occurfus ejus usque ad summum ejus ; nec est qui se abscondat à calore ejus. Sa lumiere est encore aussi vive & aussi abondante qu'au premier jour , sans que ce déluge continuel de feu , qui se répand de toutes parts , ait affoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine & si précipitée. Le Prophete a bien raison de s'écrier : *Magnus Dominus qui fecit illum !* Quelle est la majesté du Créateur , & que doit-il être lui-même , puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?

Gen. 1. 9.

3. J'ajouterai encore ce qui regarde la formation de la mer. Dieu dit que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu , & que l'élément aride paroisse.

Si les Prophetes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées sous la surface de ces paroles , leur profondeur seroit encore plus impénétrable pour nous , que celle de la mer.

Ce commandement , qui n'est ici qu'une

simple parole, est une menace terrible ;
Pf. 103. 6. 7. & un tonnerre, selon le Prophete. *a Les*
eaux avoient surpassé les montagnes. Mais votre
voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de
votre tonnerre elles se sont retirées avec empresse-
ment & frayeur. Au lieu de s'écouler tran-
quillement, elles prirent la fuite avec
épouvante ; elles se hâterent de se préci-
piter, & de s'entasser les unes sur les au-
tres, pour laisser libre l'espace qu'elles
avoient, ce semble, usurpé, puisque
Dieu les en chassoit. Il arriva quelque
chose de semblable, quand Dieu fit pas-
ser à son peuple la mer rouge & le Jour-
dain : Increpuit mare rubrum, & exsiccatum est.
 Ce qui donne lieu à un autre *b* Prophete
 de demander à Dieu, si c'est donc contre
 la mer & contre les fleuves qu'il est irrité.

Dans cette obéissance tumultueuse, où
 les eaux effrayées paroissent devoir por-
 ter le désordre par-tout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna
 avec autant de facilité qu'une mere gou-
 verne & manie un enfant qu'elle avoit
 d'abord emmaillotté, & qu'elle place en-
 suite dans son berceau. C'est sous ces ima-
 ges que Dieu lui-même nous représente
 ce qu'il fit alors, *c* *Qui prit soin de la mer,*

Job. 38. 8.

10.

a Super montes stabunt
 aquæ. Ab increpatione tua
 fugient ; à voce tonitruu tui
 formidabunt.

b Numquid in fluminibus
 iratus es, Domine, vel in
 mari indignatio tua ? *Habac.*

3. 8.

c Quis conclusit ostiis

mare? dit-il à Job. Heb.
Quis protexit in valvis mare,
cum ex utero prodiens exi-
ret?) quando erumpebat,
quasi de vulva procedens :
cum ponerem nubem vesti-
mentum ejus, & caligine il-
lud, quasi pannis infantie,
obvolverem? Circumdedi

Lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue, lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obscures, comme de langes & de bandelettes? Lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui opposai des portes & des barrières, en lui disant: Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au-delà, & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots. Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces dernières paroles: à qui ne se fait-elle pas sentir? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'osa les passer. ^a Ce qu'il avoit écrit sur son rivage, l'empêcha d'aller au-delà; & l'élément, qui paroît le plus indocile, fut également obéissant & dans sa fuite & dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siècles, & quelque agités que paroissent les flots, dès qu'ils approchent du bord, la défense de Dieu les tient en respect & les arrête tout court.

§. III. *La beauté de l'Écriture ne vient point des mots, mais des choses.*

On fait que les Auteurs les plus excellents, soit grecs, soit latins, perdent presque toutes leurs graces, lorsqu'ils sont traduits littéralement, parce que l'expression fait une grande partie de leur beauté.

illud terminis meis, Heb. decrevi super eo decretum meum) & posui vestem & ostia. Et dixi: Usque huc venies, & non procedes amplius, & hic confringes tumentes fluctus tuos. Heb. meta hæc confringet tumo-

rem fluctuum tuorum.)

a Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit. Et commovebuntur, & non poterunt, & intumescunt fluctus ejus, & non transibunt illud. Jérem. 5. 22.

Comme celle des Livres saints consiste plus dans les choses même que dans les termes, nous voyons qu'elle subsiste, & se fait sentir dans les traductions les plus simples & les plus littérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Écriture sainte, pour se convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en rapporter deux ou trois passages.

[Isaï. 5. 8. 9.] 1. a Malheur à vous, qui joignez maison à maison, qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque ! Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre ? J'entends le Seigneur ; sa voix est à mes oreilles. Je vous déclare, dit-il, que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes & si embellies, seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite.

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproche que fait ici le Prophète aux riches de son temps, qui, perdant de vue la Loi de Dieu, laquelle avoit assigné à chaque particulier une portion de la terre promise, avec défense de l'aliéner pour toujours, engloutissoient dans leurs vastes parcs la vigne, le champ, la maison de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voisins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Prophète,

a Vae qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis usque ad terminum loci. (Héb. Donec deficiat locus.) Numquid habitabitis vos soli in medio terræ? In auribus meis * Dominus exercituum : Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes & pulchræ absque habitatore.

* C'est ainsi que porte l'hébreu, au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, & non au Prophète. In auribus meis sunt hæc : dixit Dominus exercituum.

ne me semble pas moins éloquente, quelque simple qu'elle paroisse. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entends le Seigneur ; sa voix est à mes oreilles. Pendant que tout le monde n'est attentif qu'à ses plaisirs , & que personne n'écoute la Loi de Dieu , j'entends déjà gronder son tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne pensent qu'à bâtir , & qu'à s'établir sur la terre. Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entreprises , & une espece de jurement plus effrayant encore que la menace, parce qu'il est une preuve qu'elle est prête à éclater , & qu'elle est irrévocable : *Si non domus multæ deserta fuerint , &c.*

2. Le même Prophete, dans un autre endroit, peint avec des traits merveilleux le caractère du Messie. a *Un petit enfant nous est né , & un fils nous a été donné. Sa Principauté sera sur son épaule , & il sera appelé l'Admirable , le Conseiller , Dieu , le Fort , le Prince du siècle futur , le Prince de la paix.*

Isaï. 9. 6.

Je ne m'arrête qu'à cette expression : *Et erit Principatus super humerum ejus ;* « Sa Principauté sera sur son épaule ; qui a un sens merveilleux , & une énergie toute particuliere, quand on l'approfondit.

Jesus-Christ naîtra enfant, mais il n'attendra ni l'âge , ni l'expérience pour

a *Parvulus natus est nobis , & filius datus est nobis : factus est (Heb. & erit) Principatus super humerum ejus , & vocabitur nomen*

ejus , Admirabilis , Consiliarius , Deus , Fortis , Pater futuri sæculi , Princeps pacis.

régner. Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets, ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles. Il sera lui-même sa force, sa puissance, sa royauté. Il sera infiniment différent des autres Rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un Etat qui les reconnoisse, & qui retombent dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux; elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naîtra, lors même qu'il paroîtra avoir besoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la Majesté divine & de la Royauté. *a* Il soutiendra tout par son efficace & sa puissance, & la souveraine autorité résidera pleinement & solidairement sur lui, *Et erit Principatus super humerum ejus*. Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choisira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moyens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes, malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, & pour convertir l'instrument de son supplice en l'instrument de sa victoire, & en la marque la plus éclatante de sa Royauté. « Sa Principauté sera sur » son épaule. »

a Portans omnia verbo
virtutis sue. *Heb.* 1. 3.
Ecce Deus vester : ecce
Dominus Deus in fortitu-

dine veniet, & brachium
suum dominabitur. *Isai.* 40-
10.

Quand on étudie avec quelque soin les Écritures, on reconnoît que c'est toujours la force des pensées & la grandeur des sentiments qui en font la beauté.

§. IV. DESCRIPTION.

I. CYRUS a été le plus grand conquérant, & le Prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Écriture nous en découvre la raison. C'est que Dieu avoit pris plaisir à le former lui-même pour l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple. Deux cents ans avant sa naissance, il l'appelle par son nom, & avertit que c'est lui qui lui mettra la couronne sur la tête, & l'épée en main, pour le rendre le libérateur de son peuple.

a Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui est Isai. 45. 1. mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assu-^{2. 5.} jettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes, sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous; j'humilierai les grands de la terre; je briserai les portes d'airain & de bronze... Je suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre; il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.

a Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa Regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo: portas æreas conteram, & vestes ferreos confringam... Ego Dominus, & non est amplius: extra me non est Deus. Accinxi te, & non cognovisti me.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus, Roi des Perses, appellés pour lors Elamites, de partir avec les Medes; il donne les ordres pour le siege, & Babylone tombe. a *M. che, Elam; Mede, assiege la Ville. Enfin Babylone ne fera plus soupirer les autres.* Qu'il vienne maintenant à mon ordre; qu'il s'unisse aux Medes; qu'il assiege une Ville ennemie de mon culte & de mon peuple; qu'il m'obéisse, sans me connoître; qu'il me suive les yeux fermés; qu'il exécute mes volontés, sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance; & qu'il apprenne à tous les Princes, & même à tous les hommes, combien je suis maître des Empires, des événements, des volontés même, puisque je me fais également obéir par les Rois & par chaque soldat de leur armée, sans avoir besoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'employer d'autres moyens que ma volonté, qui est aussi ma puissance. *Ut sciant hi qui ab ortu solis & qui ab occidente, quoniam absque me non est. Ego Dominus, & non est alter.*

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles, *Ascende, Ælam: Prince des Perses, partez; Obside, Mede: Et vous, Prince des Medes, formez le siege. Omnem gemitum ejus cessare feci: Babylone est prise & pillée. Elle est sans pouvoir. Sa tyrannie est finie.*

2. Comme Dieu est extrêmement sensible à l'oppression des pauvres & des

a Ascende, Ælam; obside, Mede: omnem gemitum ejus cessare feci.

foibles,

foibles, aussi bien qu'à l'injustice des Juges & des grands de la terre, c'est ce que l'Écriture a peint avec les couleurs les plus vives.

a Isaïe nous représente la vérité foible & tremblante, qui implore en vain le secours des Juges, & qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par-tout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux pieds. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. *Le Seigneur l'a vu*, dit le Prophete, & *ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice au monde. Il a vu qu'il ne restoit plus d'homme sur la terre, & il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposoit à ces maux.*

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le Prophete dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, sans que les hommes y pensent. *b* Le Juge invisible est présent. Il est debout pour prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre ; & pour prononcer contre les injustes, &

a *Conversum est retrorsum iudicium, & iustitia longe stetit: quia corrui in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi. Et facta est veritas in oblivionem: & qui recessit à malo, prædeparuit: & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non est iudicium. Et vidit, quia non est vir: & aperiatus est, quia non est qui occurrat.*

b *Stat ad iudicandum*

(*Hebr. concertandum*). Dominus, & stat ad iudicandos populos Dominus, ad iudicium venit cum senibus populi sui, & Principibus ejus. Vos enim *Heb. & vos*) depasti estis vineam. Rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, & facies pauperum commolitis, dicit Dominus Deus exercituum ?

pour les foibles & les pauvres, un jugement très-différent. *Le Seigneur entrera en jugement avec les Anciens & les Princes de son peuple. Quoi ! c'est vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre paroît dans vos maisons. Pourquoi foulez-vous aux pieds mon peuple ? Pourquoi brisez-vous les pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées ? Rien n'est plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux Juges & aux Princes de son peuple. Quoi ! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde ; vous qui deviez lui servir de haie & de rempart, c'est vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, & qui l'avez ruinée, comme si le feu y avoit passé. Et vos depasti estis vineam.* Encore si vous aviez la modération de ménager vos freres, & de ne pas les ruiner entièrement. Mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez sous le pressoir, pour tirer de ses os quelque suc, *atteritis* ; & vous le brisez sous le moulin, pour achever de le mettre en poudre, *commolitis*. Vous prétendez peut-être me déguiser vos vols & vos rapines, en les convertissant en de superbes ameublements, dont vous ornez vos maisons. J'ai suivi, avec des yeux attentifs & jaloux, tout ce qui étoit à votre frere, & que vous lui avez enlevé. Je le vois, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina: pauperis in domo vestra.* Tout demande vengeance, & l'obtiendra. Elle tombera sur vous & sur vos en-

a C'est la
force du
texte origi-
nal.

fants ; & le fils d'un pere injuste , en héritant de son crime , héritera aussi de ma colere.

a Malheur à vous , dit-il ailleurs , qui bâtissez vos maisons du sang du peuple. La pierre Habac. 2.
11. 12. crierà contre vous du milieu de la muraille : & le bois qui sert à lier le bâtiment , rendra témoignage contre vous.

On voit un caractère tout opposé dans la personne de Job , qui étoit le modele Job. cap.
31. 18. & cap.
27. 12. 17. d'un bon Juge & d'un bon Prince. *b* La compassion , dit-il , m'a élevé & m'a nourri dès mon enfance , & je l'ai eue pour guide dès le sein de ma mere... Mon vêtement étoit la justice , & elle me servoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadème. Je délivrois le pauvre qui demandoit justice par ses cris , & l'orphelin qui étoit sans protecteur. Celui qui étoit prêt de périr me combloit de bénédictions , & je consolais le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle & le pied du boiteux. J'étois le pere des pauvres... Je brisois les mâchoires de l'injuste , & je lui arrachois sa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une description d'un genre bien différent de celles qui ont précédé , mais qui n'est pas moins remar-

a Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus .. Quia lapis de pariete clamabit : & lignum , quod inter juncturas ædificiorum est , respondebit.

b Ab infantia mea crevit mecum miseratio , (*Heb.* educavit me) & ab utero matris deduxi illam... Liberabam pauperem vociferantem & pupillum , cui non

erat adjutor. Benedictio peritari super me veniebat , & cor viduæ consolatus sum. Justitiâ indutus sum , & vestivi me , sicut vestimento & diademate , judicio meo. Oculus fui cæco , & pes claudo , Pater eram pauperum... Conterebam molas iniqui , & de dentibus illius auferebam prædam

quable : c'est celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

Job. 39. 19.
27.

a Est-ce vous, dit Dieu à Job, qui avez donné au cheval la force & le courage ; qui l'avez rendu terrible par un frémissement semblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le temps que la fierté, qui paroît dans le mouvement de ses narines, inspire la terreur ? Il creuse du pied la terre ; il est plein de confiance en sa force ; il va au devant des hommes armés. Il se rit de la peur, & il en est incapable, & la vue de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir son inquiétude & son ardeur, il frappe la terre & l'enfonce, & il ne devient point tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle donne un signal décisif, alors il dit : Courage. Il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner ; avant qu'il se donne, il entend, ce semble, le commandement des Généraux, & il prend part au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé, pour en faire sentir la beauté : je ne m'arrêterai qu'aux derniers, qui donnent une espece d'entendement & de parole au cheval.

a Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum ? Numquid fuscitabis eum quasi locustas ? Gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit : exultat audacter : in occursum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ip-

sum sonabit pharetra, vibrabit hasta & clypeus. Fervens & fremens, sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit : Vah ! procul odoratur bellum, exhortationem Ducum, & ululatum exercitûs.

Les armées sont long-temps à se mettre en ordre de bataille, & elles sont quelque-fois long-temps en présence, sans s'ébranler. Tous les mouvements sont marqués par des signaux particuliers, & les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pied, & se plaint en sa manière qu'on perde inutilement le temps à se regarder, sans rien faire. *Fervens & fremens sorbet terram.* Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé : *Nec reputat tubæ sonare clangorem.* Mais quand c'est tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, & qu'il a entendu distinctement l'ordre du Général; & il répond aux cris confus de l'armée par un frémissement qui marque son alégresse & son courage. *Ubi audierit buccinam, dicit : Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem Ducum, & ululatum exercitûs.*

Qu'on compare les admirables descrip-

tions qu'Homere & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci est supérieure.

§. V. FIGURES.

CE seroit une chose infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes especes de Figures qui se rencontrent dans l'Ecriture. Les passages que j'ai déjà cités, en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, sur-tout de celles qui sont les plus communes, telles que sont la Métaphore, la Similitude, la Répétition, l'Apostrophe, la Prosopopée.

1. Métaphore & Similitude.

Job. 31. 23. a J'ai toujours craint la colere de Dieu, comme des flots suspendus sur ma tête, & je n'en ai pu supporter le poids. Quelle idée de la colere de Dieu ! des flots qui engloutissent tout,

Mich. 7. 9. un poids qui accable & qui brise. *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité ?

La magnificence de Dieu à l'égard de ses élus n'est pas moins difficile à comprendre

Pf. 35. 9. & à exprimer. b Il les enivrera de ses biens, il les inondera d'un torrent de délices.

Ezech. 23. 33. & 34. Il est une autre ivresse bien terrible, réservée aux impies. c Tu seras enivrée de dou-

a Semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui.

b Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ : & torrente voluptatis tuæ potabis eos.

c Ebrietate & dolore re-

plebitis : calice mœroris & tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ. Et bibes illum, & epotabis usque ad fæces, & fragmenta ejus devorabis, & ubera tua lacerabis : quia ego locutus sum, ait Dominus Deus.

leurs, dit un Prophete à Jérusalem réprouvée. Tu boiras la même coupe que ta sœur Samarie a bu, qui n'est pleine que de désolation & de tristesse. Tu la boiras jusqu'à la lie. Tu seras même contrainte d'en manger les fragments; & dans l'excès de ton désespoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'est moi qui l'ai ainsi ordonné, dit le Seigneur. Voilà une affreuse peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au dessous de la vérité.

2. Répétition.

a Comme je me suis appliqué à les arracher, & à les détruire, & à les dissiper, & à les perdre, & à les affliger, ainsi je m'appliquerai à les édifier, & à les planter, dit le Seigneur. La conjonction répétée ici plusieurs fois, marque comme autant de coups redoublés de la colere de Dieu. Jér. 31. 28.

b Babylone est tombée, elle est tombée cette grande Ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution. Cette répétition, qui est aussi dans Isaïe, marque que la chute de cette grande Ville paroîtra incroyable, & que pour y ajouter foi, on se fera répéter plusieurs fois cette étonnante nouvelle. Apoc. 14. 8.
Isaï. 21. 9.

c C'est maintenant, dit le Seigneur, que je me leverai; c'est maintenant que je signalerai ma gran- Isaï. 33. 10.

a Sicut vigilavi super eos ut evellerem, & demolirer, & dissiparem, & disperderem, & affligerem: sic vigilabo super eos ut ædificem, & plantem, ait Dominus.

lon-illa magna, quæ à vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.

c Nunc confurgam, dicit Dominus: nunc exaltabor: nunc sublevabor.

b Cecidit, cecidit Baby-

deur ; c'est maintenant que je ferai éclater ma puissance , c'est-à-dire , qu'après avoir longtemps paru endormi, il sortira enfin de son sommeil , pour prendre avec éclat la défense de son peuple, & que le moment en est venu : *nunc , nunc*. Dieu s'explique encore d'une manière plus vive dans le même Prophète : a *Je me suis tu jusqu'à cette heure , je suis demeuré dans le silence , j'ai été patient ; mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement : je détruirai tout , j'abymmerai tout.*

3. *Apostrophe , Prosopopée.*

CES deux Figures sont souvent mêlées ensemble. La dernière consiste principalement à personnifier des choses inanimées, à leur donner du sentiment & de la parole, ou bien à leur adresser son discours.

Dans le Pseaume 136, c'est un citoyen de Jérusalem , relégué à Babylone, qui, tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosoit cette ville , exhale sa douleur & ses plaintes , en tournant les yeux vers sa chere patrie. Ses Maîtres, qui le tenoient captif , le pressoient de chanter , pour les réjouir , quelques airs de musique sur ses instruments. Pénétré de douleur & d'indignation, il s'écrie : b *Comment chanterions-nous le Cantique du Seigneur dans une terre étran-*

a Tacui semper, filii, patiens fui : sicut parturienti loquar : dissipabo & absorbebo simul.

b Quomodo cantabimus canticum Domini in terra

aliena? Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur (*Heb. obliviscatur*) dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.

gere ? Si je viens à t'oublier, ô Jérusalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle fait ; que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi. Combien cette apostrophe à Jérusalem rend-elle tendre & touchant le discours de ce Juif exilé ! Il croit la voir, l'entretenir, lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix & l'usage de la langue, aussi bien que de ses instruments, plutôt que de l'oublier, en prenant part aux fausses joies de Babylone.

Les Ecrivains sacrés font un merveilleux usage de la Prosopopée, & Jérusalem en est souvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un seul exemple, tiré de Baruch, où ce Prophete décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jérusalem comme une mere désolée, mais soumise aux ordres de son Dieu, quelque rigoureux qu'ils soient, qui exhorte ses enfants d'obéir à l'arrêt, qui les condamne à l'exil ; qui déplore sa solitude & leurs miseres ; qui leur représente que c'est la juste peine de leurs prévarications & de leur ingratitude ; qui leur donne des avis salutaires, pour leur apprendre à faire un saint usage de leur dure captivité ; & qui, enfin, pleine de confiance en la bonté & en la promesse de Dieu, les assure de leur retour glorieux. Le Prophete ensuite adresse la parole à cette même Jérusalem, & la console par la vue du rappel de ses enfants & de tous les avantages qui le suivront.

Baruch, 6.
4. & 5.

Exue te , Jerusalem , stola luctus , & vexationis tuae , & indue te decore , & honore ejus , quæ à Deo tibi est , sempiternæ gloria... Nominabitur enim nomen tuum à Deo in sempiternum : Pax justitiæ & honor pietatis.

Rien n'est plus ordinaire dans les Ecritures , que de personnifier l'épée du Seigneur. *a* Dieu lui commande, elle s'aiguise, elle se polit, elle se prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de leur sang, elle s'échauffe dans le carnage, & quand elle a exécuté les ordres de son Maître, elle revient dans son lieu. Le Prophete Jérémie réunit presque toutes ces idées dans un seul endroit, & il y en ajoute encore de plus vives. *b* *O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais ? Rentre en ton fourreau, refroidis-toi, & demeure en silence. Comment se reposeroit-elle, replique le Prophete, puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, & que c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre.*

Jérem. 47.
6. 7.

§. VI. ENDROITS SUBLIMÉS.

Gen. 1. 3.

DIXIT Deus: Fiat lux, & facta est lux.

a *Mucro, mucro, evagina te ad occidendum; lima te ut interficias & sulgeas... Gladius exacutus est & limatus. Ut cædat victimas, exacutus est: ut splendeat, limatus est. Ezéch. 21. v. 28. 9. & 10.*

Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe. Isai. 84. 6.

Devorabit gladius, & sa-

turabitur, & inebriabitur sanguine eorum. Jérem. 46. 10.

b *O mucro Domini, usquequò non quiesce? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare & file. Quomodo quiescet, cum Dominus præceperit ei adversus Ascalonem... Ibi que condixerit illi?*

L'original porte : *Dixit Deus : Sit lux , & fuit lux* : ce qui est bien plus vif. *Dieu dit : Que la lumiere soit , & la lumiere fut.*

Où étoit-elle un moment auparavant ? Comment a-t-elle pu naître du sein même des ténèbres ? Avec la lumiere , toutes les couleurs , dont elle est la mere , embellirent la nature. Le monde , plongé jusqu'alors dans l'obscurité , parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné , en devenant éclairé.

Voilà ce que produisit une simple parole , dont la majesté s'est fait sentir même aux Infideles , qui ont admiré que Moïse eût fait parler Dieu en maître ; & qu'au lieu d'employer des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques , il se soit contenté de celle-ci : *Dieu dit : Que la lumiere soit , & la lumiere fut.*

Longin.

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette maniere de penser. Pour créer la lumiere , (& il en est ainsi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler , c'est encore trop dire , il n'a eu qu'à vouloir. *a* La voix de Dieu est sa volonté. Il parle en commandant , & il commande par ses décrets.

La Vulgate diminue quelque chose de la vivacité de l'expression : *Dieu dit : Que la lumiere soit faite , & la lumiere fut faite.* Car le mot de *faire* , qui parmi les hommes a différents degrés , & suppose une succession

a Dicere Dei, voluisse est. cutus est, & creavit. Sermo Dei, voluntas est: opus Dei, natura est. *S. Ambros.*

S. Eucher.
Naturæ Opifex lucem lo-

de temps, semble en quelque sorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il voulut, & eut tout d'un coup toute sa perfection.

C'est dans ce même style que le Prophete Isaïe fait parler Dieu, lorsqu'il prédit la prise de Babylone par Cyrus. *a Je suis le Seigneur qui fait toutes choses; c'est moi seul qui ai étendu les cieux, & personne ne m'a aidé, quand j'ai affermi la terre... C'est moi qui dit à l'abyme b: Epuisse-toi, je mettrai tes eaux à sec. Qui dit à Cyrus: Vous êtes le pasteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dit à Jérusalem, Vous serez rebâtie; & au temple: Vous serez fondé de nouveau.*

Le Roi de Syrie & celui d'Israël avoient juré la perte de Juda, & les mesures qu'ils avoient prises pour détruire ce Royaume, paroïssent immanquables. Un seul mot les dissipe. *c Voici ce que dit le Seigneur: Ce dessein ne subsistera pas: il n'aura point d'effet.*

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit; & le Prophete, qui fait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au temps du Messie qui en doit naître, brave avec une sainte fierté les vains efforts des Princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le

a Ego sum Dominus, faciens omnia: extendens cœlos solus, stabiliens terram, & nullus mecum... Quid dico profundo: Desolare, & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro: Pastorem es, & omnem voluntatem meam complebis. Qui dico

Jerusalem: Ædificaberis; & templo: Fundaberis. *Is.* 44. 24. 27. 28.

b (*H* marque l'Euphrate, que Cyrus dessécha pour prendre Babylone.)

c Hæc dixit Dominus Deus: Non stabit, & non erit istud. *Is.* 7. 7.

trône de David. *a Assemblez-vous, peuples, & vous serez vaincus. Peuples éloignés, peuples de toute la terre, écoutez : réunissez vos forces, & vous serez vaincus : prenez vos armes, & vous serez vaincus : formez des desseins, & ils seront dissipés : donnez des ordres, & ils ne s'exécuteront point, parce que Dieu est avec nous.* Isaïe prédit ici en termes dignes de la puissance infinie de Dieu, que tous les hommes ensemble ne retarderont pas un seul moment des promesses immuables ; que les confédérations, les conspirations, les desseins secrets, les armées nombreuses, seront inutiles ; que tous ceux qui attaqueront le foible Royaume de Juda, seront vaincus ; que l'univers entier ne pourra rien contre lui ; & que *Dieu est avec lui*, ou, ce qui est la même chose, parce qu'Emmanuel est son protecteur & son Roi, & que c'est de ses intérêts qu'il s'agit, plutôt que des Princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposoient aux desseins qu'avoit Zorobabel de faire rebâtir le Temple de Jérusalem, & ces obstacles, comme une montagne, étoient insurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de Maître, & la montagne disparoit. *b Quis tu, mons magne, coram Zorobabel ? In planum.*

Tout le monde fait avec quelle énergie

a Congregamini, populi, & vincimini : & audite universæ procul terræ : confortamini, & vincimini : accingite vos, & vincimini : inite consilium, & dissipabi-

tur ; loquimini verbum, & non fiet, quia nobiscum Deus. *Isai. c. 8. v. 9. 10.*

b *Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel ? Sois applanié. Zach. 4. 7.*

Pf. 36. v.
35. 36.

l'Écriture fait disparoître par une ruine subite l'impie, qui, un moment auparavant, semblable au cedre, portoit sa tête orgueilleuse jusques dans le Ciel. *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani, & transivi, & ecce non erat; & quasi vici eum, & non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu & anéanti, que le lieu même où il étoit ne subsiste plus. M. Racine a traduit cet endroit :

Esther.
Act. v. Scene
derniere.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Parcail au cedre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Voilà ce qu'est toute la grandeur des Princes les plus formidables, quand eux-mêmes ne craignent point Dieu; une fumée, une vapeur, une ombre, un songe, une vaine image. *In imagine pertransit homo.*

Quelle noble idée, au contraire, l'Écriture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu. *a* Il est celui qui est bon. Son nom est l'Éternel, le monde entier son ouvrage. Le Ciel est son trône, & la terre son marche-pied. Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte

a Ego sum, qui sum. *Exod.*
3. 4.
Cœlum sedes mea, terra
autem scabellum pedum
meorum. *Isai. 66. 1.*

Quis mensus est pugillo
aquis, & cœlos palmo ponderavit?
Quis appendit tribus digitis molem terræ, &
libravit in pondere mon-

tes: & colles in statera?...
Ecce gentes quasi stilla
situlæ, & quasi momentum
stateræ reputatæ sunt: ecce
insulæ quasi pulvis exiguus...
Omnes gentes quasi non sint,
sic sunt coram eo, & quasi
nihilum & inane reputatæ sunt
ei. *Isai. 40. 12. 15. 17.*

d'eau, & la terre, qu'elles habitent, que comme un grain de poussière. Tout l'univers est devant Dieu comme n'étant point. Sa puissance & sa sagesse le conduisent, & en reglent tous les mouvements avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. *a* Il dispose des Royaumes en Maître souverain, & les donne à qui il lui plaît; mais son Empire, aussi bien que son pouvoir, est sans bornes.

Tout cela nous paroît grand & sublime, & l'est en effet par rapport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils soient capables d'entendre, que peut-on dire qui soit digne de Dieu? L'Écriture elle-même succombe sous le poids de sa majesté, & les expressions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles soient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'est ce que Job nous marque d'une manière admirable. Après avoir rapporté les merveilles de la création, il termine ce récit par une réflexion très-simple & en même temps très-sublime. *b* *Ce que nous venons de dire, n'est qu'une petite partie de ses œuvres; que si ce que nous avons entendu, est seulement* Job. 26. 14.

a Donec cognoscant vi-
ventes, quoniam domina-
tur. Excelsus in regno ho-
minum, & cuicumque vo-
luerit, dabit illud... Potes-
tas ejus potestas sempi-
terna, & regnum ejus in
generationem & generatio-

nem. Dan. 4. 14. 31.

b Ecce, hæc ex parte dicta
sunt viarum ejus: & cum
vix parvam stillam sermonis
ejus audierimus, quis poterit
tonitruum magnitudinis
illius intueri?

comme une goutte en comparaison de ce que l'on en peut dire, qui pourroit donc soutenir le tonnerre de ses merveilles & de sa toute-puissance? Le peu qu'il nous découvre de sa grandeur infinie, n'a aucune proportion avec ce qu'il est, & surpasse néanmoins notre intelligence. Il se rabaisse, & nous ne saurions atteindre jusqu'à lui dans le temps même qu'il descend jusqu'à nous. Il est contraint d'employer notre langage & nos pensées pour se rendre intelligible, & alors même nous sommes plutôt éblouis de sa lumière, que véritablement éclairés. Que seroit-ce donc, s'il se montroit dans toute sa majesté? S'il levoit les voiles qui en temperent l'éclat? S'il vouloit nous dire tout ce qu'il est? Quelles oreilles seroient à l'épreuve d'un tel tonnerre? Quels yeux ne seroient point aveuglés par une lumière si disproportionnée à leur foiblesse? Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?

§. VII. *Endroits tendres & touchants.*

ON ne pourroit croire qu'une telle majesté fût capable de se rabaisser, comme elle fait, en parlant aux hommes, si l'Écriture ne nous en donnoit des preuves presque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'est pas encore assez pour son amour.

a J'ai nourri des enfants, dit-il par la bou-

a Filios enutrivi, & exaltavi: ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, & asinus præ-

che d'Isaïe , & je les ai élevés , & après cela ils *If. 1. v. 2. 3.*
m'ont méprisé. Le bœuf connoît celui à qui il est, &
l'âne l'étable de son maître ; mais Israël ne m'a
point connu.

a Maintenant donc , vous habitans de Jérusa- *Isaï. 5. 3. 4.*
lem, & vous hommes de Juda, soyez les Juges en-
tre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à
ma vigne que je n'aie point fait ? Est-ce que je
lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons
raisins , au lieu qu'elle n'en a produit que de
mauvais ?

b On dit d'ordinaire : Si une femme , après *Jér. 3. 1.*
avoir été répudiée par son mari , & l'avoir
quitté, en épouse un autre, son mari la reprendra-
t-il encore , & cette femme n'est-elle pas considérée
comme impure & comme déshonorée ? Mais pour
vous , ô fille d'Israël , vous vous êtes corrom-
pue avec plusieurs qui vous aimoient ; & néan-
moins revenez à moi , dit le Seigneur , & je vous
recevrai.

c Ecoutez-moi , maison de Jacob , & vous tous *If. 46. 3. 4.*
qui êtes restés de la maison d'Israël , vous que je
porte dans mon sein , que je renferme dans mes en-
traîles. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à

sepe domini sui : Israël au-
tem non me cognovit.

a Nunc ergo , habitatores
Jerusalem , & viri Juda , ju-
dicatè inter me & vineam
meam. Quid est quod debui
ultra facere vineæ meæ , &
non feci ei ? An quod expecta-
vi ut faceret uvas , & fe-
cit labruscas ?

b Vulgò dicitur : Si dimi-
ferit vir uxorem suam , &
recedens ab eo , duxerit vi-
rum alterum , numquid re-
vertetur alterum ultra ?

Numquid non polluta &
contaminata erit mulier illa ?

Tu autem fornicata es cum
amatoribus multis : tamen
revertere ad me , dicit Do-
minus , & ego suscipiam te.

c Audite me , domus Ja-
cob , & omne residuum do-
mûs Israël , qui portamini à
meo utero , qui gestamini à
mea vulva. Usque ad senec-
tam ego ipse , & usque ad
canos ego portabo. Ego
feci , & ego feram ; ego por-
tabo , & salvabo.

la vieillesse , je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés , & je vous soutiendrai ; je vous porterai , & je vous sauverai.

Isai. 66. 13. a Comme une mere caresse son petit enfant , ainsi je vous consolerais , & vous trouverez votre paix dans Jérusalem.

Isai. 49. 14. 15. b Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée ; le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier son enfant , & n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand même elle l'oublieroit , pour moi , je ne vous oublierai jamais.

Toutes ces comparaisons, quelque tendres qu'elles soient, ne fussent pas encore à Dieu, pour nous témoigner jusqu'où va sa tendresse & sa sollicitude pour des hommes qui le méritent si peu. Ce souverain Maître de l'univers ne dédaigne pas de se comparer à une poule, qui tient toujours ses ailes étendues pour y recevoir ses petits ; & il déclare que le plus petit de ses serviteurs lui est aussi cher & aussi précieux que nous l'est la prunelle de l'œil. *c Jérusalem, Jérusalem, qui tués les*

Mat. 23. 37. Prophetes , & qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi : combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants , comme une poule rassemble ses petits

a Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos, & in Jerusalem consolabimini.

b Dixit Sion: Dereliquit me Dominus, & Dominus oblitus est mei. Numquid oblitisci potest mulier infantem suum, ut non miseretur filio uteri sui? Et si

illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.

c Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis Prophetas, & lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, & noluit?

sous ses ailes, & tu ne l'as pas voulu ? Il dit lui-même, en parlant de son peuple : a Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil.

Zach. 2. 8.

De-là viennent ces expressions si ordinaires dans l'Écriture, dont il est étonnant que des créatures osent se servir à l'égard de Dieu : b *Gardez-moi comme la prunelle de votre œil : couvrez-moi sous l'ombre de vos ailes.* A qui des hommes, ô mon Dieu, oserois-je parler de la sorte, & à qui pourrois-je dire que je lui suis précieux comme la prunelle de ses yeux ? Mais c'est vous-même qui m'inspirez & me commandez cette confiance. Rien n'est plus délicat ni plus foible que la prunelle. En cela elle est mon image. Qu'elle le soit aussi, ô mon Dieu, dans tout le reste ; & multipliez les secours à mon égard, comme vous avez multiplié les précautions par rapport à elle, en l'environnant de paupieres & de défenses. *Custodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiseaux de proie, & je ne puis leur échapper, si je ne me réfugie dans votre sein. Vous avez appris à des petits, encore foibles, à se retirer sous les ailes de leurs meres, & vous avez donné aux meres cette sollicitude & cette tendresse pour leurs petits, qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages, & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous, par toutes les

Ps. 16. 8.

a Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. oculi : sub umbra alarum tuarum protege me.

b Custodi me ut pupillam

preuves de votre bonté, que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'ose, ô mon Dieu, avoir autant de confiance en vous, que vous avez de bonté pour moi ! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'est plus tendre ni plus touchant que l'histoire admirable de Joseph; & il est difficile de retenir ses larmes, *a* lorsqu'on le voit obligé de se détourner ou de se retirer pour essuyer les siennes, parce que ses entrailles étoient attendries par la présence de Benjamin; ou lorsqu'après s'être fait connoître, il se jette au cou de ce cher frere, & le tenant étroitement embrassé, mêle ses larmes aux siennes, & en fait autant à l'égard de ses autres freres, sur chacun desquels il est dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parle; & ce silence est infiniment plus éloquent que tous les discours. La surprise, la douleur, le souvenir du passé, la joie, la reconnoissance, étouffent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui signifient tout ce qu'ils pensent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

a Festinavitque, quia commota fuerunt viscera ejus super fratre suo, & erumpébant lacrymæ. *Gen. 43. 30.*

En oculi vestri, & oculi fratris Benjamin, vident quòd os meum loquatur ad vos... Cùmque amplexatus

recidisset in collum Benjamin fratris sui, flevit, illo quoque similiter flente super collum ejus. Osculatusque est Joseph omnes fratres suos, & ploravit super singulos. Post quæ ausi sunt loqui ad eum, *Gen. 45. 12. 14. 15.*

Quand on lit les *a* tristes lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem ; qu'on voit cette Ville , autrefois si peuplée , réduite en une affreuse solitude ; la maîtresse des nations , devenue comme une veuve défolée ; les rues de Sion pleurer , parce qu'il n'y a plus personne qui aille à ses solemnités ; les Prêtres & ses Vierges plongés dans l'amertume , gémir jour & nuit ; les vieillards couverts de cendre & de cilices , soupirer sur les tristes ruines de leur patrie ; les enfants affamés demander du pain , & n'en pouvoir obtenir , on est prêt à s'écrier avec le Prophete : *b* *Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jérusalem?* *Jérem. 9. 1.*

C'est cet état de Jérusalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophetes des plaintes si tendres & des prieres si vives. *c* *Seigneur, regardez-nous du Ciel: jetez les yeux sur nous de votre demeure sainte & du trône de votre gloire. Où est maintenant votre zele & votre force? Où est la tendresse de vos entrailles & de vos miséricordes? Elle ne se répand* *Isaï. 63. 15*

a Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua domina gentium... Viæ Sion lugent, eò quòd non sunt qui veniant ad solemnitatem... Sacerdotes ejus gementes ; virgines ejus squalidæ... Sederunt in terra , conticuerunt senes filia Sion : consperserunt cinere capita sua , accincti sunt ciliciis... Parvuli petierunt panem , & non erat qui frangeret eis. *La-*

ment. cap. 1. v. 1. 4. c. 2. v. 10. c. 4. v. 4.

b Quis dabit capiti meo aquam & oculis meis fontem lacrymarum ? Et plorabo die ac nocte interfectos filia populi mei.

c Attende de Cælo , & vide de habitaculo sancto tuo & gloriæ tuæ. Ubi est zelus tuus & fortitudo tua : multitudo viscerum tuorum ; & miserationum tuarum ? super me continuerunt se.

Isai. 64. 8. plus sur moi... a Cependant, Seigneur, vous êtes notre Pere... C'est vous qui nous avez formés, & nous sommes les ouvrages de vos mains... Jetez les yeux sur nous, considérez que nous sommes tous votre peuple. La Ville de votre Saint a été changée en un désert; Sion est déserte, Jérusalem est désolée. Le temple de notre sanctification & de notre gloire, où nos peres avoient chanté vos louanges, a été réduit en cendre, & tous nos bâtimens les plus somptueux ne sont plus que des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore? Demeurerez-vous dans le silence, & nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité?

§. VIII. CARACTERES.

IL n'est pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caracteres des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent; & il connoît mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoît pas la candeur ingénue & l'innocente simplicité de l'enfance, dans le *b* récit que fait Joseph à ses freres, de songes qui devoient allumer leur

a Et nunc, Domine, Pater noster es tu... Et fietor noster tu, & opera manuum tuarum omnes nos... Ecce respice, populus tuus omnes nos. Civitas sancti tui facta est deserta: Sion deserta facta est: Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis & gloriæ nostræ, ubi laudaverunt te patres

nostri, facta est in exustionem ignis; & omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine, tacebis, & affliges nos vehementer?

b Hæc ergo causa somniorum atque sermonum, invidia & odii fomitem ministravit, *Gen. 37. 8.*

jalouſie & leur haine contre lui, & qui l'allumerent en effet ?

Quand le même Joſeph ſe découvre à ſa famille, il ne dit que deux mots, mais qui ſont puisés dans le fond même de la nature : *a Je ſuis Joſeph. Mon pere vit-il encore ?* Voilà de ces traits d'éloquence qui ſont inimitables. L'Historien Joſephe n'a pas ſenti cette beauté, du moins il ne l'a pas conſervée dans ſon récit. Le long diſcours qu'il y ſubſtitue, quoique beau en lui-même, n'eſt pas en ſa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractère d'une joie ſubite & impétueuſe. S. Pierre avoit été mis en priſon. En ayant été tiré miraculeuſement, il vint à la maiſon de Marie, mere de Jean, où les Fideles étoient aſſemblés & en prieres. *b* Quand il eut frappé à la porte, une fille, nommée Rhode, ayant reconnu ſa voix, au lieu de lui ouvrir, dans le transport où elle étoit, courut vers les Fideles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & ſur-tout d'une mere, a auſſi un langage & un caractère qui ſont particuliers. Je ne ſais ſ'il eſt poſſible de les mieux repréſenter qu'ils le ſont dans l'hiſtoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour ſon voyage, ſa

a Elevavit vocem cum flatu... Et dixit, fratribus ſuis : Ego ſum Joſeph. Adhuc pater meus vivit? *Gen.*

45. 2. 3.

b Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, ſed intrò currens nuntiavit ſtare Petrum ante januam. *Act.* 12. 14.

Tob. 10. 4.
v. 7.

mere, qui l'aimoit tendrement, ne le voyant plus, fut inconsolable; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. *a Ah! mon fils, mon fils, s'écria-t-elle, baignée de larmes, pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie & l'espérance de notre postérité? Nous ne devons pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses. Rien ne la pouvoit consoler, & sortant tous les jours de sa maison, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par lesquels elle espéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendrait. On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie & de Raphaël. Le chien, qui les avoit suivis durant le chemin, courut devant eux; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il sembloit témoigner sa joie par le mouvement de sa queue & par ses caresses. Le pere de Tobie, tout aveugle qu'il étoit, se leva, & se mit à courir, s'exposant à tomber à chaque pas; & donnant la main à son serviteur, il s'en alla au devant de son fils. L'ayant rencontré, il l'embrassa & sa mere*

a Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu, heu me fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ, spem posteritatis nostræ? Omnia simul in te uno habentes, te non

debuimus dimittere à nobis... Illa autem nullo modo consolari poterat, sed quotidie exiliens circumspiciebat, & circuibat vias omnes, per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

en suite ;

ensuite, ils commencerent tous deux à pleurer de joie. Puis ayant adoré Dieu, & lui ayant rendu graces, ils s'affirent. Il ne manque rien à ce récit, & l'Écriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonstance même du chien, qui est tout-à-fait dans la nature.

Un mot échappé à l'ambitieux Aman, nous découvre tout ce qui se passe dans l'ame de ceux qui sont livrés à l'insatiable desir des honneurs. Il étoit arrivé au plus haut comble de fortune où puisse parvenir un mortel, & tout le monde fléchissoit le genou devant lui, à l'exception du seul Mardochée. *a* Mais, dit-il en confiance à ses amis, en leur ouvrant son cœur : Quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du Palais du Roi, quand je passe. Ce trait n'est pas échappé à M. Racine, & il a bien su en profiter,

Esth. 5. 13.

Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
 Je gouverne l'Empire où je fus acheté.
 Mes richesses des Rois égalent l'opulence.
 Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
 Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
 Cependant des mortels aveuglement fatal!
 De ces amas d'honneur la douceur passagere
 Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
 Mais Mardochée, assis aux portes du Palais,
 Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits:
 Et toute ma grandeur me devient insipide,
 Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

a Cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quando videro Mardocheum Judæum sedentem ante fores regias.

Je finirai par un endroit de l'Écriture, où la suppression d'un seul mot nous peint d'une manière merveilleuse le caractère d'une personne fortement occupée d'un objet. L'esprit de Dieu avoit révélé à David que l'arche auroit enfin une demeure fixe sur la montagne de Sion, où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers. *a* Ce saint Roi, tout transporté hors de lui-même, & comme dans une sainte ivresse, sans rendre compte de ce qui s'est passé en lui, ni de qui il parle, & supposant que les autres, aussi bien que lui, ne sont occupés que de Dieu, & du mystère qui vient de lui être révélé, s'écrie : *b* Sa demeure stable &

Pf. 86. 1. 2. ferme est sur les saintes montagnes. Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob. Il n'y aura donc plus de variation dans les promesses, & le Seigneur ne s'éloignera plus d'Israël. Sa demeure est désormais fixe parmi nous. Son arche ne sera plus errante. Son sanctuaire ne sera plus incertain, & Sion sera dans tous les siècles le lieu de son repos. Fundamenta ejus in montibus sanctis.

C'est par le même sentiment que Magdeleine, lorsqu'elle cherchoit Jésus-Christ dans le tombeau, toute occupée de l'ob-

a Repletus Spiritu sancto civis iste, & multa de amore & desiderio civitatis hujus volvens secum, tanquam plura intus apud se meditatus; erumpit in hoc fundamenta ejus. S. August. in

Psal. 86.

b Fundamenta ejus (ou plutôt, fundatio ejus, sedes ejus fundata, firma) in montibus sanctis. Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

jet de son amour & de ses desirs, croyant voir un Jardinier, lui dit, sans l'avertir de qui elle parloit : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.* a Transportée hors d'elle-même par l'ardeur de son amour, elle s' imagine que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur, & que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les Pseaumès seuls fournissent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence : pour le style simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet, Evêque de Meaux, dans le second Chapitre de sa Préface sur les Pseaumes, qui a pour titre : *De grandiloquentia & suavitate Psalmorum.* On y reconnoît par-tout le génie vif & sublime de ce grand homme. J'en rapporterai ici un seul endroit, qui suffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Écriture sainte : c'est celui où David fait la description d'une tempête. Ps. 106
29. &c.

« *Sit exempli loco illa tempestas : Dixit,*
 » *& adstiiit spiritus procellæ : intumuerunt fluc-*
 » *tus : ascendunt usque ad cælos, & descendunt*
 » *usque ad abyssos. Sic undæ susque deque*
 » *volvuntur. Quid homines ? Turbati sunt,*

a Vis amoris hoc agere alium ignorare credit.
 solet in animo, ut quem ipse S. Grégoire, Pape.
 semper cogitat, nullum

» & moti sunt sicut ebrius : & omnis eorum sapien-
 » tia absorpta est. Quàm profectò fluctuum
 » animorumque agitationem non Virgi-
 » lius, non Homerus, tantâ verborum co-
 » piâ æquare potuerunt. Jam tranquillitas
 » quanta, *statuit procellam ejus in auram, &*
 » *siluerunt fluctus ejus.* Quid enim suavius,
 » quàm mitem in auram desinens gravis
 » procellarum tumultus, ac mox silentes
 » fluctus post fragorem tantum? Jam quod
 » nostris est proprium, majestas Dei
 » quanta in hac voce : *Dixit, & procella*
 » *adstitit?* Non hîc Juno Æolo supplex;
 » non hîc Neptunus in ventos tumidis
 » exaggeratisque vocibus sæviens, atque
 » æstus iræ suæ vix ipse interim premens.
 » Uno ac simplici jussu statim omnia
 » peraguntur. »

Dieu commande, & la mer s'enfle, & s'agite : les flots s'élevent jusqu'aux cieux, & descendent jusqu'au fond des abymes. Le même Dieu parle, & d'un mot il change la tempête en un doux zéphyre, & l'agitation tumultueuse des flots en un profond silence. Quelle vivacité & quelle variété d'images.

§. IX. *Cantique de Moïse, après le passage de la Mer rouge, expliqué selon les Regles de la Rhétorique.*

L'EXPLICATION de ce Cantique est de M. HERSAN, ancien Professeur de Rhé-

torique au College du Plessis. Son nom & sa réputation doivent faire attendre quelque chose d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changements, que l'Auteur adopteroit sans peine, s'il étoit encore vivant.



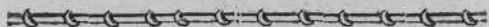


CANTICUM MOYSIS.

- ✧. 1. a **C**ANTEMUS Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare.
- a Heb. Cantabo.
- ✧. 2. Fortitudo mea & laus mea Dominus , & factus est mihi in salutem. Iste Deus meus , & glorificabo eum ; Deus patris mei , & exaltabo eum.
- ✧. 3. Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens , nomen ejus. Heb. Jehova , vir belli : Jehova nomen ejus.
- ✧. 4. *C*urrus Pharaonis & exercitum ejus projecit in mare : electi Principes ejus submersi sunt in mari rubro.
- ✧. 5. *A*bysso operuerunt eos : descenderunt in profundum quasi lapis.
- ✧. 6. *D*extera tua , Domine , magnificata est in fortitudine : dextera tua , Domine , percussit inimicum.
- ✧. 7. *E*t in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. Misisti iram tuam , b quæ devoravit eos sicut stipulam.
- b Il n'y a dans l'original ni quæ , ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.
- ✧. 8. *E*t in spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ : c stetit unda fluens : d congregatæ sunt abyssi in medio mari.

c Heb. Steterunt , sicut acervus , fluenta.

d Heb. Coagulatae sunt.



CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des Hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur est ma force, & le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut (ou mon Sauveur.) C'est lui qui est mon Dieu, & je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, & je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon & son armée : les plus distingués d'entre ses Officiers ont été submergés dans la mer rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abymes : ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance & de votre gloire, vous avez terrassé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoyé votre colere ; elle les a dévorés comme une paille.

Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : l'onde, qui couloit, s'est tenue élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer. X iv

- ✧ 9. *Dixit inimicus : Persequar, & comprehendam ; dividam spolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum , a interficiet eos manus mea.*
 a *Heb. Possidebit , ou possidere faciet.*
- ✧ 10. *b Flavit spiritus tuus , & operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.*
 b *Heb. Sufflâsti Spiritu tuo.*
- ✧ 11. *Quis similis tuî in c fortibus , Domine , quis similis tuî , magnificus in sanctitate , d terribilis atque laudabilis , faciens mirabilia.*
 c *Le mot hébreu signifie également Dieux & forts.*
 d *Heb. Terribilis laudibus.*
- ✧ 12. *Extendisti manum tuam , e & devoravit eos terra.*
 e *& n'est point dans l'hébreu.*
- ✧ 13. *Dux fuisti in misericordia tua populo quem redemisti : & f portâsti eum in fortitudine tua ad habitaculum sanctum tuum.*
 f *Heb. Deduces.*
- ✧ 14. *g Ascenderunt populi , & irati sunt ; dolores obtinuerunt habitatores Philistiim.*
 g *Heb. Audient populi.*
- ✧ 15. *Tunc conturbati sunt Principes Edom : robustos Moab obtinuit tremor : h obriguerunt omnes habitatores Chanaan.*
 h *Heb. dissolventur.*
- ✧ 16. *Irruat super eos formido & pavor : in magnitudine brachii tui , fiant immobiles quasi lapis , donec pertransseat populus tuus , Domine , donec pertransseat populus tuus iste , quem possedisti.*

L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs (ou je satisferai ma vengeance), je tirerai mon épée, ma main me les assujettira (de nouveau.)

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les Dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles.

Vous avez étendu votre main (&) la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté ; & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

Les peuples l'apprendront, & en seront consternés : les habitants de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée seront dans le trouble ; les Chefs de Moab trembleront de frayeur : tous les habitants de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fondront sur eux. La grandeur (& la force) de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé, Seigneur ; jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis.

- ψ. 17. *Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tuæ, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine: Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.*
- ψ. 18. *Dominus regnabit in æternum, & ultra.*
- ψ. 19. *Ingressus est enim eques Pharao cum curribus & equitibus ejus in mare; & reduxit super eos Dominus aquas maris: filii autem Israël ambulaverunt per siccum in medio ejus.*



Vous les introduirez, & vous les a établirez sur la montagne de votre héritage, dans le lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

a *Litt.* Vous les planterez.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au-delà de tous les siècles.

Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie, & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer; mais les enfants d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec.





CANTIQUE DE MOYSE,

Expliqué selon les Regles de la Rhétorique.

CET excellent Cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquents piéces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le style sublime & magnifique, les expressions fortes, les figures hardies; tout y est plein de choses & d'idées qui frappent l'esprit, & saisissent l'imagination. Cette piéce, qui, selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moïse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguste au commencement du troisieme livre des Géorgiques & à la fin du huitieme de l'Enéide, & ce qu'il fait chanter au Prêtre d'Evan-dre en l'honneur d'Hercule dans le même livre, quoique ces endroits soient très-beaux, je les trouve rampants au prix de notre Cantique. Virgile me paroît tout de glace & Moïse tout de feu. Il en est de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatrieme livre & dans la dernière des Epodes.

v. 16. 39.

v. 675. 728.

v. 287. 302.

Ce qui semble favoriser ces deux Poètes & les autres profanes, c'est qu'ils ont le nombre, l'harmonie & l'élégance du style qu'on ne trouve point dans l'Écriture sainte. Mais aussi l'Écriture sainte, que nous avons, n'est qu'une traduction : & l'on fait combien les meilleures traductions françoises de Cicéron, de Virgile & d'Horace, défigurent ces Auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Écriture, puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies, que dans tout le latin de l'ancienne Rome & dans tout le grec d'Athènes. Elle est serrée, concise, dégagée des ornemens étrangers, qui ne serviroient qu'à ralentir son impétuosité & son feu. Ennemie des longs circuits, elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots, pour les faire entrer comme des traits, & à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majestueuse simplicité, qui la met au dessus de toute l'éloquence païenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, & l'on sera convaincu de ce que je dis.



OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

LE grand miracle que Dieu fit au passage de la mer rouge est l'occasion de ce Cantique. Le dessein du Prophete est de s'abandonner aux transports de joie, d'admiration, de reconnoissance sur ce grand miracle; de chanter les louanges du Dieu libérateur; de lui rendre des actions de graces publiques & solemnelles, & d'inspirer au peuple les mêmes sentiments.



EXPLICATION DU CANTIQUE.

CANTEMUS (Heb. *cantabo*) Domino: *gloriosè enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare.* « Je chanterai des Hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. »

Moïse, plein d'admiration, de reconnoissance & de joie, pouvoit-il mieux déclarer les mouvements de son cœur, que par cet exorde impétueux, qui marque la vive reconnoissance du peuple délivré, & la grandeur terrible du Dieu libérateur ?

Cet exorde est la proposition simple de toute la piece. Il est comme l'abrégé & le point de vue où toutes les parties du tableau se rapportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit, en lisant le Cantique, pour comprendre avec quel artifice le Prophete tire tant de beautés & tant de richesses d'une proposition qui paroît si simple & si stérile.

Cantabo, est bien plus énergique, plus intéressant, plus tendre, que ne seroit le pluriel, *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Egyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple, & dont le fruit est général, vague, commun, presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israélite, tout est personnel. Dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus, chacun croit voir son cruel maître noyé, chacun sent le prix de sa propre liberté, qui lui est assurée pour toujours. Car il est naturel au cœur humain, dans les dangers extrêmes, de rappeler tout à soi, & de se compter seul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. Ce singulier, *le cheval*, *le cavalier*, qui embrasse la généralité, la totalité des chevaux & des cavaliers, est bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs, ce singulier est bien plus propre à marquer la facilité & la promptitude de la submersion. La Cavalerie Egyptienne étoit nombreuse, formidable, & couvroit des plaines entières. Il auroit fallu une victoire continuée pendant plusieurs jours pour la défaire & pour la mettre en pièces. Mais à Dieu sa défaite n'a coûté qu'un instant, qu'un effort, qu'un seul coup. Il l'a toute renversée, noyée, abymée, comme si ce n'avoit été qu'un seul cheval & qu'un seul cavalier.
Equum & ascensorem dejecit in mare.

Le Seigneur est ma force & le sujet de mes louanges, &c. Voilà l'amplification du premier mot du Cantique : *Cantabo*. Voyons comment cela est développé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'est par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est énergique, pour *causa fortitudinis*, qui est plat & languissant : outre que *fortitudo mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu de courage aux Israélites, & les dispensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. *Le sujet de mes louanges*. Même figure & de même énergie. Il est l'unique sujet de mes louanges. Aucun instrument ne les partage avec lui. La puissance, la sagesse, l'industrie humaine n'y peuvent être associées. Il mérite seul toute ma reconnaissance, puisqu'il a seul tout fait, tout ordonné & tout exécuté. *Laus mea Dominus*.

Factus est mihi in salutem. Le siecle d'Auguste auroit dit, *me servavit*. L'Écriture dit bien plus. Le Seigneur s'est chargé de faire lui-même tout ce qu'il falloit pour me sauver, il a fait de mon salut son affaire propre & personnelle : & ce qui est bien plus expressif, *il est devenu mon salut*.

Iste Deus meus. *Iste* est emphatique, & signifie beaucoup plus qu'il ne paroît. *Iste*, non pas les dieux des Egyptiens & des nations, des dieux sans force, sans parole, sans vie, mais celui qui a fait tant de pro-

diges en Egypte & dans notre passage, celui-là est mon Dieu : c'est lui seul que je glorifierai.

Deus meus. Ce *meus* peut avoir un double rapport, l'un à Dieu, l'autre à l'Israélite. Dans le premier, Dieu paroît n'être grand, n'être puissant, n'être Dieu que pour moi. Distrait sur le reste de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls & de ma sûreté : & il est prêt à sacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le second rapport : *Iste Deus meus.* C'est lui qui est mon Dieu : Je n'en aurai jamais d'autre. Je réunis en lui seul tous mes vœux, tous mes desirs, toute ma confiance. Il est seul digne de mon culte & de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

C'est le Dieu de mon pere, & je releverai sa grandeur. Cette répétition est la chose du monde la plus tendre. Celui dont je relève la grandeur n'est point un Dieu étranger, inconnu jusqu'à ce jour : protecteur pour une occasion passagere, & prêt à accorder le même secours à tout autre. Non, c'est l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté est héréditaire. J'ai mille preuves domestiques de son amour constant, perpétué de race en race jusqu'à moi. Ses anciens bienfaits étoient des titres & des gages qui m'en assuroient de pareils. C'est le Dieu de mon pere. C'est le Dieu qui s'est montré tant de fois à Abraham, à Isaac, à Jacob. C'est le

Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promesses qu'il a faites à mes aïeux.

Qu'y a-t-il pour cela ? *Il a paru comme un guerrier. Dominus quasi vir pugnator.* Dans l'hébreu, *Jehova, vir belli.* Il pouvoit dire : Comme il est le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'armée de Pharaon, mais c'étoit trop peu dire. Il regarde son Dieu comme un Soldat, comme un Capitaine ; il lui met, pour parler ainsi, les armes à la main, & le fait combattre pour les enfants de Jacob.

Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehova vir belli : Jehova nomen ejus.* Moïse insiste sur le terme, *Jehova*, pour mieux faire sentir par cette répétition, quel est ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Israël, comme s'il disoit : *Jehova, le Seigneur a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui, je le répète : C'est le Dieu suprême en personne, c'est le Dieu unique, c'est, pour tout dire, celui qu'on appelle *Jehova*, qui porte le nom

Qui est. Ego sum, qui sum.

incommunicable, qui possède seul toute la plénitude de l'Être : c'est celui-là qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même leur a tenu lieu de Soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la guerre.

Exod. 14. Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis, & vos tacebitis, disoit Moïse aux Israélites avant l'action. Le Seigneur (Jehova) combattra pour vous, & vous demeurerez dans le silence, c'est-

à-dire, vous vous tiendrez en repos, sans combattre.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon & son armée : les plus distingués d'entre ses Officiers ont été submergés dans la mer rouge. Ils ont été ensevelis dans les abymes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

v. 4. 5.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots : *Equum & ascensorem*, le cheval & le cavalier.

1. *Currus Pharaonis*. 2. *Exercitum ejus*. 3. *Electi Principes ejus*. Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification : *Projecit in mare. Submersi sunt in mari rubro. Abyssi operuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis?* Tout cela pour expliquer : *Dejecit in mare*. Vous voyez dans tous ces mots une suite d'images, qui se succèdent & se grossissent par degrés. 1. *Projecit in mare*. 2. *Submersi sunt in mari rubro*. Tous submergés dans la mer rouge. *Submersi sunt*, enchérit sur *projecit*... *In mari rubro*, est une circonstance qui fixe plus que *mari* simplement. Heb. *in mari Suph*. Il semble que Moïse veuille relever la grandeur de la puissance que Dieu a fait paroître dans une mer qui faisoit partie de l'Empire Egyptien, & qui étoit sous la protection des dieux * d'Egypte. 3. *Electi* *Principes*, les plus grands d'entre les Prin-
* Béalsethon.

font submergés comme les moindres Soldats. 4. *Abyssi operuerunt eos.* Quelle image ! Ils sont couverts, abymés, disparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une similitude, qui est comme le gros trait qui figure la chose : *Descenderunt in profundum quasi lapis.* Tout fiers qu'ils sont, ils ne font pas plus de résistance, pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela, que devoit penser Moïse ? Que devoit-il dire ? C'est une des plus importantes regles de Rhétorique, & à laquelle Ciceron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action surprenante, ou même d'une circonstance extraordinaire, il faut sortir de l'air tranquille & paisible de la narration, pour se répandre dans des mouvements plus ou moins impétueux, selon la nature du sujet : ce qui se fait presque toujours par des apostrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le discours & l'Auditeur. C'est ce que Moïse fait dans ce Cantique d'une maniere inimitable.

v. 6.

Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum ; & in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos.

Il y a ici plusieurs choses à remarquer.

1. Moïse pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem suam percutiendo Pharaonem ;* mais

que cela seroit foible & languissant, pour exprimer une si grande action! Il s'élançe vers Dieu, & lui dit par une espece d'enthousiasme : *Dextera tua, Domine, magnificata est, &c.*

2. Il pouvoit dire : *O Domine, magnificasti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point assez d'idée, & n'a rien de sensible : au lieu que dans l'expression de Moïse, vous voyez, vous distinguez, pour ainsi dire, la main de Dieu, qui s'érend & qui écrasé les Egyptiens. D'où je conclus tout à la fois, que la véritable éloquence est celle qui persuade; qu'elle ne persuade ordinairement qu'en touchant; qu'elle ne touche que par des choses & par des idées palpables; & que par toutes ces raisons l'Eloquence de l'Écriture sainte est la plus parfaite de toutes, puisque les choses les plus spirituelles & les plus métaphysiques y sont représentées sous des images vives & sensibles.

3. *Dexteratua, Domine, percussit inimicum.* Belle répétition, & nécessaire pour mieux faire sentir la puissance du bras de Dieu. Le premier membre, *voire droite a fait éclater sa force*, n'ayant désigné l'événement qu'en général & confusément, le Prophete croit n'en avoir pas assez dit; & pour marquer la maniere de cette action, il répète aussitôt : *Voire droite a brisé l'ennemi.* C'est le génie des grandes passions, de répéter ce qui sert à les entretenir. Nous voyons cela dans tous les endroits pas-

fionnés des meilleurs Auteurs. Et c'est ce qui regne particulièrement dans l'Écriture, sur-tout dans les Pseaumes.

4. *In multitudine gloriae tuæ deposuisti adversarios tuos.* L'hébreu porte : *In multitudine elationis (celsitudinis) tuæ destruxisti insurgentes contra te.* Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu développées.

1. Par ces mots : *In multitudine elationis tuæ*, l'Auteur sacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui se redresse, qui prend un air haut & fier, qui s'éleve, à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui, & qui se plaît à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens se comptoient pour quelque chose de grand: ils s'attaquoient à Dieu même; ils demandoient fièrement : *Quel est donc ce Seigneur ?* Mais à mesure que ces insolents s'élevoient selon toute leur étendue, Dieu s'élevoit aussi, & prenoit contr'eux toute l'élévation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté suprême : *Alta à longè cognoscit.* Et c'est de-là qu'il a renversé les ennemis si pleins d'eux-mêmes, & les a rabaisés non seulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer.

2. *Insurgentes contra te.* Ce n'est pas contre Israël que les Egyptiens se sont déclarés, c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer, c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre; c'est à vous qu'ils

faisoient la guerre : *contra te*. Ce tour est délicat & touchant , pour intéresser Dieu même dans la cause d'Israël.

Vous avez envoyé votre colere ; elle les a dévorés comme une paille. Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées ; l'onde , qui couloit , s'est tenue élevée comme en un monceau ; les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer. L'ennemi disoit : Je les poursuivrai , je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs , ou je satisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma main me les assujettira de nouveau. Vous avez soufflé , & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb.

Moïse revient à sa narration , non pas comme aux versets 4 & 5 , par une description toute pure , mais en continuant son apostrophe à Dieu ; ce qui passionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce Cantique me paroît au dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la proposition simple qui lui sert d'exorde , plus on voit augmenter la force de ses amplifications.

Misisti iram tuam. Quelle figure ! Quelle expression ! Le Prophete donne à la colere divine de l'action & de la vie. Il la transforme en un Ministre ardent & zélé , que le Juge tranquille envoie du haut de son trône exécuter les arrêts de sa vengeance. Les Rois ont besoin , contre leurs ennemis , de cavalerie , de troupes , d'armes & d'un grand attirail de guerre. A

Dieu, sa colere seule lui suffit pour punir des coupables : *Vous avez envoyé votre colere.* Que de choses renfermées dans un seul mot, qui laisse au lecteur le plaisir de compter lui-même dans son imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes & tous les autres instruments de cette colere ? On sent mieux la beauté de cette expression, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, & un je ne sais quoi, qui occupe & qui remplit l'esprit. Horace a eu en vue cette figure par son *Iracunda fulmina*. Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuse composition de la foudre, qu'il décrit au huitieme livre de l'Enéide :

Sonitumque, metumque
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colere ? Elle les a dévorés comme une paille. Il n'appartient qu'à l'écriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette pensée. Nous verrons la colere de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes, chevaux, chariots, tout cela est broyé, consumé, abymé : foibles synonymes. Tout cela est dévoré : ce seroit tout dire. Mais la similitude, qui vient après, acheve le portrait. Car dans le mot de *dévoré*, vous concevez une action qui dure quelque temps, mais *sicut stipulam*, vous montre une action d'un moment. Quoi donc, une armée si nombreuse est dévorée comme une paille ! Pesez bien ces idées. Mais

Mais comment cela s'est-il fait ? Dieu par un vent furieux a rassemblé les eaux, qui se sont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfants d'Israël y ont passé à sec. Les Egyptiens les y ont poursuivis, & ils ont été enveloppés dans les flots. Voilà un récit simple & sans ornement. Mais que de beautés, que de richesses dans le tour de l'Écriture ! Je n'aurois jamais fait, si je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme, mais cet endroit m'enleve.

In spiritu furoris tui congregatae sunt aquae. Le Prophete ennoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe ; & il anime les eaux, en les représentant susceptibles de frayeur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ses effets, il emprunte l'image de la colere humaine, dont les vifs transports sont accompagnés d'une respiration précipitée, qui cause un souf-
fle impétueux & violent. Et lorsque cette colere, dans une personne puissante, se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place, & de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'*au souf-
fle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & se sont entassées à la hâte les unes sur les autres, pour laisser passer cette colere, sans y mettre obstacle, au lieu que les Egyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été

dévorés comme une paille. Cette peinture de la colere divine se trouve souvent dans

Pf. 113. 3. les Ecritures, a La mer l'a vu, & a pris la

Pf. 17. 16. suite. On a vu les abymes des eaux s'entrouvrir... par le bruit de vos menaces, Seigneur, & par la

Ibid. P. 9. respiration du souffle de votre colere, La fumée de sa colere s'est élevée : un feu dévorant est sorti de sa bouche ; des charbons en ont été allumés. Faut-il s'étonner qu'une telle colere renverse & abyme tout ?

Congregatæ sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition & tout ensemble l'amplification de *congregatæ sunt aquæ*. 1. Au lieu de *congregatæ*, le texte original porte *coagulata*, c'est-à-dire, les eaux se sont prises & épaissies comme de la glace. 2. *Abyssi* donne une idée beaucoup plus affreuse que *aquæ*. 3. *In medio mari*. Cette circonstance a beaucoup d'emphase. Elle attache l'imagination, & fait concevoir des montagnes d'eau solides dans le centre des choses liquides.

Les deux versets suivants sont d'une beauté qu'on ne peut assez admirer. Au lieu de dire simplement, comme nous l'avons déjà remarqué, les Egyptiens sont entrés dans la mer, en poursuivant les Israélites : le Prophete entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il se met à leur place, il prend leurs passions, & les

a Mare vidit & fugit. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua, Domine, ab increpatione spiritus iræ tuæ... Ascendit su-

mus in ira ejus, & ignis à facie (Heb. ex ore) ejus exarsit: carbonēs succensī sunt ab eo.

fait parler , non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le desir de vengeance, & la chaleur à poursuivre les Israélites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moïse leur a mis dans la bouche pour varier & passionner sa narration.

Dixit inimicus, pour *dixerunt Ægyptii*. Ce singulier, cet *inimicus*, tout cela est de si bon goût !

Persequar... comprehendam... dividam spolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots une vengeance palpable, dont on se sent presque animé en lisant. L'Auteur sacré n'a point mis de conjonction à aucun des six verbes qui composent le discours du soldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la disposition d'un homme plein de passion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne se met pas en peine de mettre des liaisons & des conjonctions dans ses pensées, qui demandent de la liberté.

Un autre en seroit demeuré là ; mais Moïse va plus loin. *Implebitur anima mea*. Il pouvoit dire : *Dividam spolia*, & *iis me implebo*. Mais *implebitur anima mea*, nous les représente, regorgeant de dépouilles & nageant dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'est ainsi que porte la vulgate. *Evaginabo gladium meum ; interficiet eos manus mea*. La réflexion qui suit, suppose ce sens, & est fort belle. Le plaisir d'égorger leurs ennemis n'est pas moins sensible que celui de

les dépouiller. Voyons comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam* ; je les égorgerai ; mais cela auroit passé trop vite : il leur ménage le plaisir d'une si longue vengeance. *Evaginabo gladium meum* ; je tirerai mon épée. Quelle image ! Elle frappe même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea* ; ma main les égorgera.

Ce *manus mea*, est d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expression un soldat sûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui mesure son bras. Je tremble pour les enfants d'Israël. Grand Dieu ! que ferez-vous pour les sauver ? Voilà un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colere peuvent-ils suffire pour arrêter vos ennemis ? Dieu souffle, & la mer les a déjà enveloppés. *Flavit spiritus tuus*, & *operuit eos mare*.

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive, bien éloquente, & bien propre à former le goût : & c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir que le texte hébreu, au lieu de *interficiet eos manus mea* : *a possidere faciet eos manus mea*, *possessioni restituet eos manus mea*. Ce qu'on pourroit traduire : *Ma main me les assujettira* de nouveau. *Ma main s'en rendra maîtresse*. *Ma main me remettra en possession* de ces fugitifs. En effet, c'étoit-là le véritable motif de la poursuite si

ardente des Egyptiens : l'histoire y est formelle. *On vint dire au Roi des Egyptiens, que Exod. 14. 9. les Hébreux s'en étoient enfuis. En même temps le cœur de Pharaon & de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple, & ils dirent : A quoi avons-nous pensé de laisser ainsi aller les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis ?* L'intention de Pharaon & de ses Officiers n'étoit donc pas de tuer & d'exterminer les Israélites : ils auroient agi contre leurs intérêts. Mais ils songeoient à les forcer, les armes à la main, à rentrer dans l'esclavage & à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression : *Ma main me les assujettira de nouveau.* Le Dieu des Israélites s'étoit vanté de tirer son peuple de la prison des Egyptiens, & de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras : *Educam vos de ergastulo Ægyptiorum, & Exod. 6. 6 eruam de servitute, ac redimam in brachio excelso.* Il avoit fait dire plusieurs fois à Pharaon *Ibid. 9. 5. & 15.* qu'il étendrait sa main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses campagnes, sur ses bestiaux; qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Egypte, & en tirant son peuple de l'esclavage : *Scient Ægyptii, quia Exod. 7. 5. ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Ægyptum, & eduxerim filios Israël de medio eorum.* Ici l'Egyptien, qui se croit déjà vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la foiblesse de son

bras & la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu ; il se dit à lui-même , dans l'enivrement d'une joie insolente , & dans les transports d'une folle confiance : quoiqu'en ait dit le Dieu d'Israël : *Ma main me les assujettira de nouveau.*

9. 10. *Vous avez soufflé , & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes, comme une masse de plomb.*

Vous avez soufflé , & la mer les a abymés. Moïse pouvoit-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu ? Il ne fait que souffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle le véritable sublime. Le *Fiat lux , & facta est lux* , a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots ! *Operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes ! Quelle foule d'idées ! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Plinè dit du Peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur , quàm pingitur... ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moïse auroit donné l'essor à son imagination. Il nous auroit fait un long détail , & de grandes descriptions fades & inutiles. Il auroit épuisé tout le sujet , & avec un pompeux verbiage & une stérile abondance , il auroit appauvri sa matiere & fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Egyptiens : les voilà tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein , de si vif , ni de si animé ? Vous ne voyez pas d'espace

entre le souffle de Dieu & le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple.

Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination & acheve le tableau.

Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles ? Vous avez étendu votre main, & la terre les a dévorés. v. 11.

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de sentiment & de reconnoissance. Et quel moyen de ne pas se récrier & de ne pas sortir comme hors de soi-même à la vue d'une telle merveille ? Interrogation, comparaison, répétition : toutes figures propres à l'admiration & à l'extase. v. 12.

Magnificus in sanctitate, &c. Il est impossible ici d'approcher du style vif & concis du texte, qui a trois petits membres séparés les uns des autres, sans liaison, & dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'est pas plus facile d'en rendre le sens, quelque étendue qu'on donne à la version, ce qui d'ailleurs la rend froide & languissante, au lieu que l'hébreu est plein de feu & de vivacité. v. 13.

v. 13. 17.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple... & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu, &c.

Deut. 32.
10. 11.

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à son peuple, après l'avoir tiré d'Égypte. Tout y est plein d'images vives & touchantes. On ne fait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendresse de Dieu pour son peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide & le conducteur, en le conservant pendant tout le voyage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil, & le portant sur ses épaules, comme l'aigle se charge de ses aiglons; ou sa formidable puissance, qui, faisant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'opposer au passage des Israélites, & les rend immobiles comme une pierre; ou enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une manière fixe & permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter: *Plantabis in monte hereditatis tue*, expression énergique, & qui seule rappelle tout ce que l'Écriture dit en tant d'endroits du soin que Dieu avoit pris de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croître, de l'environner de fossés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ses branches fécondes.

v. 18. 19.

Le Seigneur régnera dans l'éternité & au delà de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la

mer avec ses chariots & sa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer ; mais les enfants d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec.

C'est ici la conclusion de tout le Cantique , par lequel Moïse promet à Dieu , au nom de tout le peuple , une éternelle reconnoissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de le délivrer.

Cette conclusion paroîtra peut-être trop simple , en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité , que dans tout le reste. En effet , après avoir remué & enlevé les esprits par tant de grandes expressions, & de si violentes figures, la justesse de l'art vouloit qu'il terminât son Cantique par une exposition simple & naïve , tant pour délasser les esprits, que pour leur faire comprendre sans figures , sans détours & sans embarras , la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La sortie du peuple Juif de l'Égypte est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Testament. Il le rappelle en mille occasions ; il en parle , s'il étoit permis de s'exprimer ainsi , avec une espece de complaisance ; il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet, ce n'est pas un seul prodige , mais une longue suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juste

que la beauté du Cantique, destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondit à la grandeur de l'événement, & cela ne pouvoit pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu, qui étoit l'Auteur des prodiges, l'étoit aussi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y appercevrions-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans le sens mystérieux, caché sous le voile & sous l'écorce de ce grand événement? Car on ne peut disconvenir que la sortie de l'Egypte ne couvre & ne représente d'autres délivrances. L'autorité de S. Paul, & de toute la Tradition, & les prières de l'Eglise, nous obligent d'y voir la liberté, que le Chrétien acquiert par les eaux du Baptême, & son affranchissement du joug du Prince du monde. L'Apocalypse fait un autre usage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de Dieu, & chantant le Cantique de Moïse, serviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en disant : Seigneur Dieu, vos œuvres sont grandes & merveilleuses, &c. Or comme, selon l'Ecriture, les merveilles de la seconde délivrance surpasseront infiniment celles de la première, & en aboliront entièrement la mémoire, ainsi l'on peut juger que les beautés du sens spirituel de ce Cantique effaceroient celle du sens historique.

De telles merveilles passent de beau-

*Cantantes
Canticum
Moïsi, servi
Dei.*

1. Cor. c. 10.

Ap. 15. 24.

coup mes forces , & n'entrent point dans le dessein de cet ouvrage , où je me suis proposé de former le goût des jeunes gens par rapport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moïse peut y contribuer plus que toute autre chose. J'ai cru , en donnant ce morceau , faire au public un présent qui lui seroit agréable. La modestie de l'Auteur l'avoit tenu jusqu'ici comme enseveli dans les ténèbres : on ne fera point fâché que la juste reconnoissance d'un disciple , plein de respect pour la mémoire de son Maître , le fasse paroître au jour. A la qualité de Maître , il avoit joint à mon égard celle de pere , m'ayant toujours aimé comme son enfant. Il avoit pris dans les classes un soin particulier de me former , me destinant dès lors pour son successeur : & je l'ai été en effet en Seconde , en Rhétorique & au College Royal. Je puis dire , sans flatterie , que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des Auteurs , & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraison funebre de M. le Chancelier le Tellier , qu'il prononça en Sorbonne , & qui est la seule piece de prose qu'il ait permis qu'on imprimât , suffit pour montrer jusqu'où il avoit porté la délicatesse du goût ; & les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modele en ce genre. Mais il étoit encore plus estimable par les qualités du cœur , que par celles de l'esprit. Bonté ,

* Il n'a ja-
mais voulu
consentir à
être élu Rec-
teur dans
l'Université.

* M. de
Louvois.

simplicité, * modestie, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée presque jusqu'à l'excès, c'étoit-là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un puissant * Ministre avoit en lui, que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit Principal au Collège de Beauvais, il sacrifia, par bonté pour moi & par amour du bien public, deux mille écus, pour y faire des réparations & des embellissements nécessaires. Mais les dernières années de sa vie, quoique passées dans la retraite & l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'étoit retiré à Compiègne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Écriture sainte, qui avoit toujours fait ses délices, ayant continuellement dans l'esprit la pensée de la *a* mort & de l'éternité, il se consacra entièrement au service des pauvres enfants de la Ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui soit dans le Royaume, & fonda un Maître pour leur instruction. Il leur en tenoit lieu lui-même : il assistoit très-souvent à leurs leçons; il en avoit presque toujours quelques-uns à sa table; il en habilloit plusieurs, il leur distribuoit à tous dans des temps marqués diverses récompenses pour les animer; & sa plus douce consolation étoit de penser

a Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avoit faits sur ce sujet, intitulé : Pensées édifiantes

sur la mort, tirées des propres paroles de l'Écriture sainte & des saints Peres.

qu'après sa mort ces enfants feroient pour lui la même priere que le fameux Gerson, devenu par humilité Maître d'école à Lyon, avoit demandé par son testament à ceux dont il avoit pris soin : *Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson.* Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque sorte au milieu des pauvres, ce qui lui restoit de bien, ayant à peine suffi pour une dernière fondation, qu'il avoit faite des Sœurs de la Charité, pour instruire les filles & pour prendre soin des malades. Je prie le lecteur de me pardonner cette digression, que ma tendre reconnoissance pour un Maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excusable.

F I N.



TABLE.

LIVRE TROISIEME.

DE LA RHÉTORIQUE. p. 1.

CHAPITRE PREMIER.

Des Préceptes de Rhétorique. 6

CHAPITRE SECOND.

De la Composition. 13

ART. I. *Des matieres de composition*, p. 14

ART. II. *Essai de la matiere dont on peut former les jeunes gens à la composition, soit de vive voix, soit par écrit: où l'on apporte des modeles tirés des Auteurs anciens & modernes.* 25

CHAPITRE TROISIEME.

De la lecture & de l'explication des Auteurs. 64

ART. I. *Des trois différents genres ou caracteres d'Eloquence.* 68

§. I. *Du genre simple.* 71

§. II. *Du genre sublime.* 84

§. III. *Du genre tempéré.* 96

§. IV. *Réflexions générales sur les trois genres d'Eloquence.* 106

ART. II. *De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.* 117

§. I. *Du Raisonnement & des Preuves.* Ibid.

Explication d'une Harangue de Tite-Live. 128

§. II. *Des Pensées.* 134

Combat des Horaces & des Curiaces. 135

Différentes réflexions du P. Bouhours sur les Pensées. 143

Des Pensées brillantes, où l'on examine quelques endroits de Sénèque. 157

T A B L E.

519

§. III. <i>Du choix des mots,</i>	173
§. IV. <i>De l'arrangement des mots,</i>	184
§. V. <i>Des Figures,</i>	198
§. VI. <i>Des précautions oratoires,</i>	237
§. VII. <i>Des Passions,</i>	247

L I V R E Q U A T R I E M E.

Des trois genres d'Eloquence.

C H A P I T R E P R E M I E R.

De l'Eloquence du Barreau. 266

ART. I. **D**Es modeles d'Eloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.

267

§. I. *Démosthene & Ciceron, modeles de l'Eloquence les plus parfaits.* Ibid.

§. II. *Extraits de Démosthene & d'Eschine.* 271

§. III. *Jugement des Anciens sur Démosthene & sur Eschine.* 300

§. IV. *De l'Eloquence de Ciceron, comparée avec celle de Démosthene.* 309

§. V. *De ce qui a fait dégénérer l'Eloquence à Athenes & à Rome.* 320

§. VI. *Courtes réflexions sur la maniere de faire des rapports.* 328

ART. II. *Par quels moyens les jeunes gens peuvent se préparer à la Plaidoirie.* 332

Court récit de ce que Démosthene & Ciceron ont fait pour s'y préparer. 333

ART. III. *Des Mœurs de l'Avocat.* 357

C H A P I T R E S E C O N D.

De l'Eloquence de la Chaire.

ART. I. **D**E la maniere dont un Prédicateur doit parler. 371

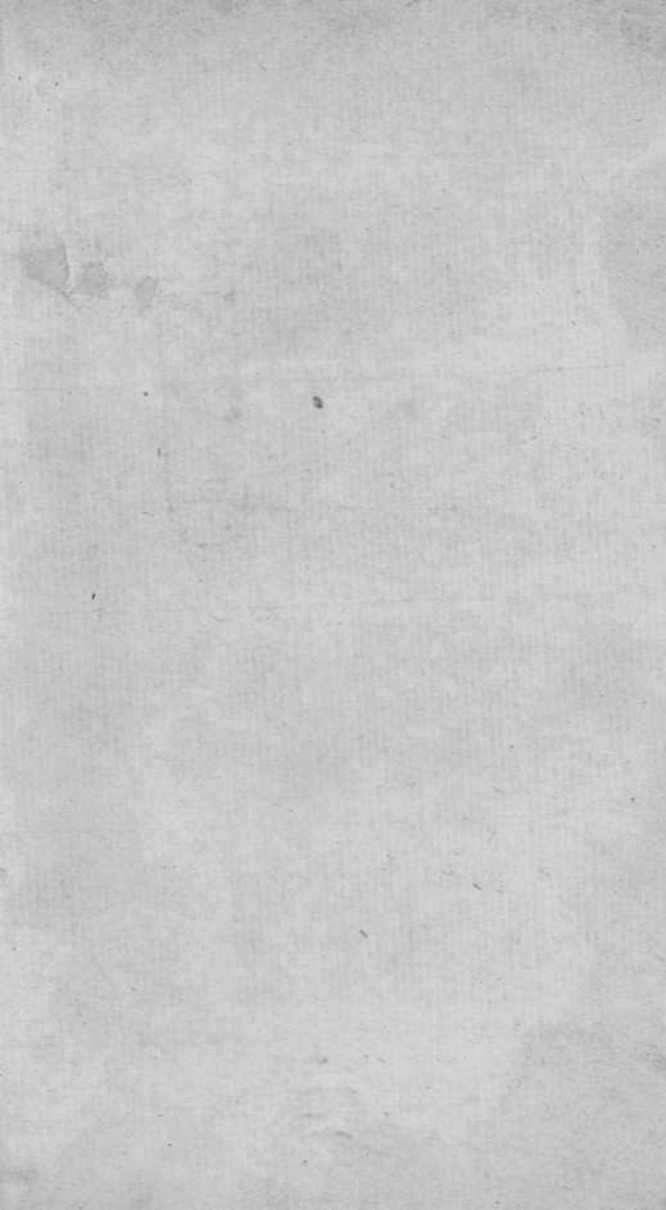
I. Devoir du Prédicateur : Instruire , & pour cela parler avec clarté.	372
Combien la clarté est nécessaire pour ceux qui sont chargés de faire des Catéchismes.	376
II. Devoir du Prédicateur : Plaire , & pour cela parler d'une maniere ornée & polie.	381
1. Défaut à éviter : Trop rechercher les ornements du discours.	387
2. Défaut : Trop négliger les ornements du discours.	390
III. Devoir du Prédicateur : Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.	401
Extrait de S. Augustin.	404
Extrait de S. Cyprien.	408
Extrait de S. Jean Chrysostome.	410
ART. II. Du fond de science nécessaire à l'Orateur Chrétien.	425
§. I. De l'Etude de l'Ecriture Sainte.	427
§. II. De l'Etude des Peres.	434

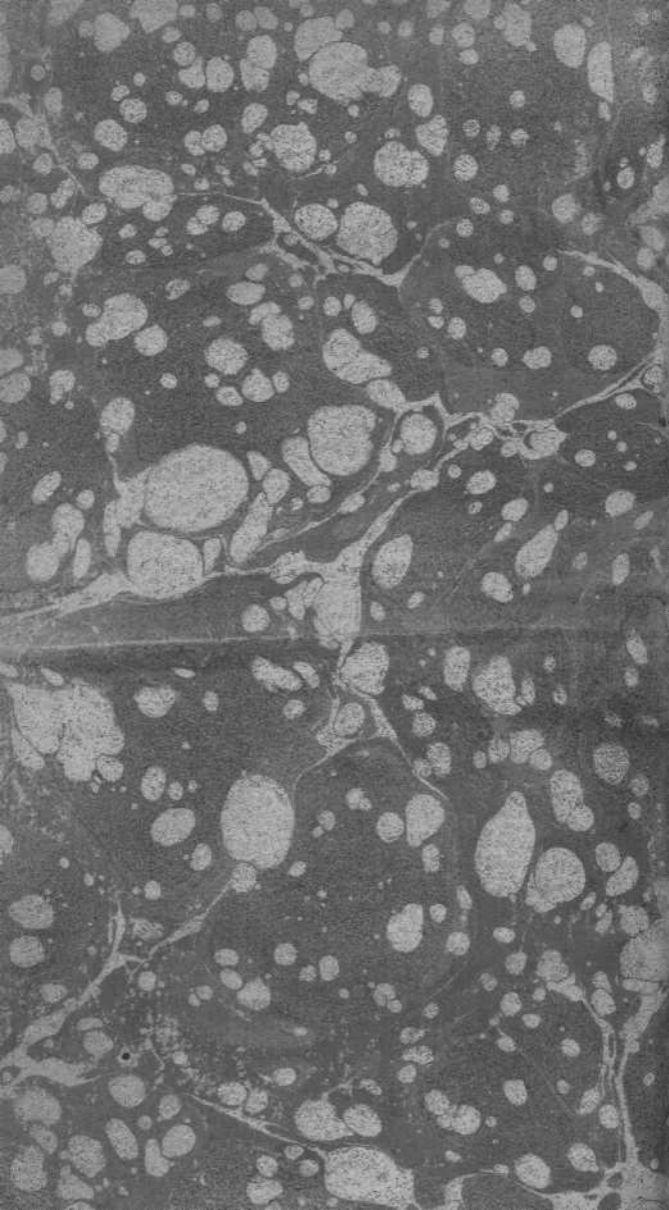
CHAPITRE TROISIEME.

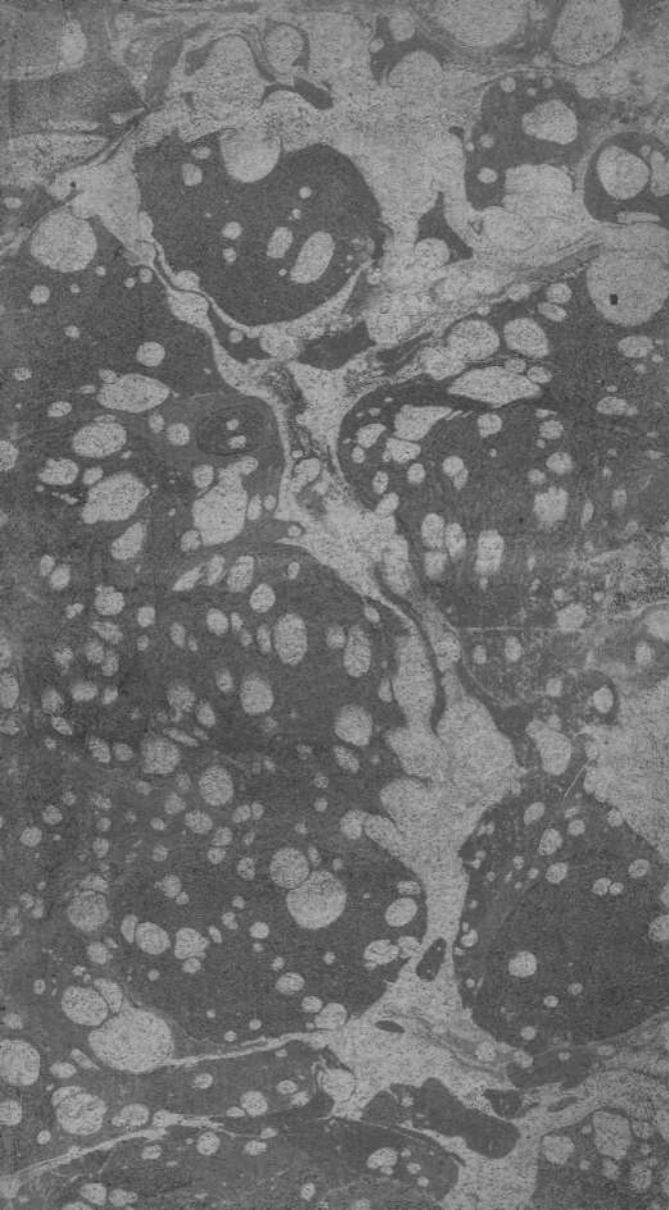
De l'Eloquence de l'Ecriture Sainte.	438
§. I. Simplicité.	442
§. II. Simplicité & grandeur.	445
§. III. La beauté de l'Ecriture ne vient pas des mots , mais des choses.	451
§. IV. Descriptions.	455
§. V. Figures.	462
§. VI. Endroits sublimes.	466
§. VII. Endroits tendres & touchants.	472
§. VIII. Caractères.	478
§. IX. Cantique de Moïse, expliqué selon les regles de la Rhétorique.	484

F I N.











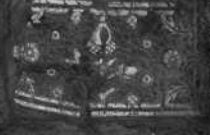


ETUDIER
DE
ROLLENE

Illustration

TOM.
II

Illustration



2842
3549

